DEBACQ LIBRARY

E. XIV
19/b
25,095/A

42550

LA MEDECINE, LA CHIRURGIE, ET LA PHARMACIE DES PAUVRES;

Par feu M. PHILIPPE HECQUET, *Docteur-Régent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.*

Nouvelle Edition, revûë, corrigée sur le Manuscrit de l'Auteur, & augmentée de Notes par M. BOUDON, Docteur en Médecine.

On y a joint la Vie de l'Auteur, avec un Catalogue raisonné de ses Ouvrages.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chés CLOUSIER, à l'Ecu de France, DAVID, Fils, à la Plume d'Or, DURAND, à S. Landry, & au Griffon, DAMONNEVILLE, à S. Etienne, } Ruë S. Jâques. Quai des Aug.

M D CC XLII.

Avec Approbations, & Privilége du Roi.

Delamare
mr Chirurgien

Lv. 42.2

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE
DES ARTICLES
Du Second Tome.

SECONDE PARTIE.
SUITE DE LA MÉDECINE DES PAUVRES.

Les Maladies des Artisans. p. 6

I. *Maladies des Serruriers, des Maréchaux, des Armuriers, des Cloutiers, des Verriers, &c.* pag. 7
II. *Des Plâtriers, & de ceux qui travaillent à la Chaux.* 18
III. *Des Carriers, & des Cureurs de Puits.* 23
IV. *Des Marbriers, des Statuaires, & des Tailleurs de Pierres.* 27
V. *Des Ouvriers qui travaillent dans la terre.* 29
VI. *De ceux qui curent les Égouts, les Retraits, &c.* 32
VII. *Des Plombiers, des Potiers d'étain, des Potiers de terre, des Fondeurs, &c.* 36
VIII. *Des Peintres, des Doreurs, &c.* 53
IX. *Des Mesureurs de Grains.* 56
X. *Des Amidoniers.* 58
XI. *Des Boulangers.* 61

XII. *Maladies des Meûniers.* 63
XIII. *Des Crocheteurs.* 66
XIV. *Des Porteurs-de-Chaise.* 71
XV. *Des Porteurs-d'Eau.* 72
XVI. *Des Cabaretiers, des Brasseurs de Bierre, &c.* 73
XVII. *Des Bateliers, des Pêcheurs, & des autres gens qui travaillent sur l'Eau.* 77
XVIII. *Des Brasseurs, des Teinturiers, des Jardiniers, & des Fontainiers.* 86
XIX. *Des Lavandières, des Lessiveuses, & des Blanchisseuses.* 87
XX. *Des Baigneurs, & Etuvistes.* 93
XXI. *Des Foulons.* 95
XXII. *Des Corroyeurs.* 96
XXIII. *Des Tanneurs.* 97
XXIV. *Des Poissonniers, & des Bouchers.* 98
XXV. *Des Chandeliers.* 101
XXVI. *Les exhalaisons des Chandelles sont très-dangereuses pour les Gens-de-Lettres.* 105
XXVII. *Maladies des Gens-de-Lettres.* 107
XXVIII. *Des Religieux, & Religieuses.* 113
XXIX. *Des Ouvriers Sataires ou qui travaillent debout.* 122
XXX. *Des Ouvriers Sédentaires ou qui travaillent assis, & de ceux qui sont mitoyens entre les Sataires & les Sédentaires.* 132
XXXI. *Des Maquignons, & des Postillons.* 135
XXXII. *Des Imprimeurs.* 138
XXXIII. *Des Artisans occupés aux Ouvrages délicats.* 140
XXXIV. *Des Copistes d'anciens Manuscrits, &c.* 143
XXXV. *Des Chaudronniers, & des Canonniers.* 144
XXXVI. *Des Musiciens ou Chanteurs, & Chanteuses.* 146

Les Maladies des Personnes du Sexe. 149

XXXVII. *Division des Maladies des Personnes du Sexe.* ibid.
XXXVIII. *Maladies des jeunes Filles.* 151
XXXIX. *Les Pâles-Couleurs.* 153
XL. *Les Vapeurs.* 155
XLI. *Les Evacuations trop considérables, ou trop fréquentes.* 159
XLII. *Dangers du dérangement d'Evacuation.* 166
XLIII. *Le Mariage remédie aux Pâles-Couleurs.* 170
XLIV. *Il ne faut point marier les Filles trop jeunes.* 173
XLV. *Maladies des Femmes-grosses.* 176
XLVI. *Les Fausses-Couches.* 182
XLVII. *Les Faux-Germes.* 183
XLVIII. *Le Cours-de-Ventre des Femmes-grosses.* 184
XLIX. *Les Purgatifs sont très-dangereux dans la grossesse.* 186
L. *Les Varices & les Enflûres des cuisses & des jambes dans les Femmes-grosses.* 189
LI. *L'Incontinence d'Urine dans certaine grossesse.* 190
LII. *Maladies des Parties Supérieures dans les Femmes-grosses.* 191
LIII. *Les Appétits bizares des Femmes-grosses.* 193
LIV. *L'Accouchement naturel.* 194
LV. *L'Accouchement laborieux.* 197

LVI. *Les Suites des Accouchemens. La Retenuë de l'Arriére-faix ou Délivre.* 201
LVII. *Les causes de la Suppression des Vuidanges.* 205
LVIII. *Les causes des Tranchées.* 206
LIX. *Effets des Topiques sur les Accouchées.* 207
LX. *L'usage des Calmants pour les Accouchées.* 209
LXI. *Autorités & Preuves à ce sujet.* 210
LXII. *Les Suppressions sont moins dangereuses dans les Accouchées, que dans les Filles & les Femmes.* 213
LXIII. *Le traitement des Maladies des Accouchées, dont on a parlé.* 214
LXIV. *Les Boüillons trop succulents sont causes des Tranchées, &c. dans les Accouchées.* 215
LXV. *La maniére de mettre les Bandes aux Accouchées.* 216
LXVI. *Le Régime des Accouchées.* 218
LXVII. *Le Cours-de-Ventre des Accouchées, & sa cure.* ibid.
LXVIII. *Etiologie de la Fiévre de Lait.* 221
LXIX. *Le Lait épanché.* 224
LXX. *Le traitement de cette Maladie.* 225
LXXI. *Le Pourpre blanc, & sa cure.* 227
LXXII. *L'Inflammation du Sein.* 230

Les Maladies des Enfans. 231

LXXIII. *La Retenuë du* Méconium, *& les maux qui en réſultent.* ibid.
LXXIV. *Les Méres devroient allaîter leurs Enfans.* 236

LXXV. *La manière de faire perdre le Lait aux Accouchées.* 237
LXXVI. *Avis aux Nourrices.* 241
LXXVII. *Les Tranchées des Enfans.* 243
LXXVIII. *Deux Systêmes sur l'art de la Nutrition dans les Enfans.* 245
LXXIX. *Remèdes pour les Enfans.* 247
LXXX. *Attention pour le Lait des Nourrices.* 253
LXXXI. *Le tems de sévrer les Enfans.* 257
LXXXII. *Deux Causes des Maladies des Enfans.*
1°. *La Séroſité.* 263
2°. *L'Acide.* 264
LXXXIII. *Différence de l'Acide & de l'Aigre.* 265
LXXXIV. *Remarques sur les effets des Acides dans les Maladies.* 267
LXXXV. *La Fiévre de la Dentition, ou de la Sortie des Dents, dans les Enfans.* 269
LXXXVI. *Les causes des Fiévres des Enfans.* 271
LXXXVII. *La manière de traiter les Fiévres des Enfans.* 273
LXXXVIII. *La Toux des Enfans.* 276
LXXXIX. *La cure de cette Toux.* 277
XC. *La Maladie des Vers.* 278
XCI. *La cure de cette Maladie.* 280
XCII. *Les Aphthes.* 281
XCIII. *La cure des Aphthes.* 283
XCIV. *Les Ophthalmies des Enfans.* 284
XCV. *La cure de ces Ophthalmies.* 285
XCVI. *La Gale des Enfans, & la manière de la traiter.* 287
XCVII. *Le tems auquel on doit sévrer les Enfans.* 290
XCVIII. *Réflexions sur la conduite de la plû-*

TABLE DES ARTICLES
part des Sévreuſes par rapport aux Enfans. 291
XCIX. *Qualités néceſſaires à une Sévreuſe, & ſes devoirs.* 303

Les Maladies des Vieillards. 310
C. *Premiére Obſervation ſur les Maladies des Perſonnes âgées.* ibid.
CI. *Seconde Obſervation ſur ces Maladies.* 311
CII. *Troiſiéme Obſervation là-deſſus.* 312
CIII. *Quatriéme Obſervation ſur les mêmes Maladies.* 314
CIV. *Remarques ſur le contraſte des Maladies des Vieillards avec celles des Enfans.* 315
CV. *Derniére Obſervation ſur les Maladies des Perſonnes âgées de l'un & l'autre ſexe.* 316

TROISIEME PARTIE.

LA CHIRURGIE DES PAUVRES.

I. *Les Opérations manuelles doivent être renvoyées aux Chirurgiens.* pag. 319
II. *Exception pour la Saignée.* 321
III. *La Saignée de la Jugulaire, & ſes avantages.* 324
IV. *La Saignée blanche, & ſes utilités.* 326
V. *Obſervations ſur les Remèdes de la Chirurgie.* 327
VI. *Dangers des Onguents, des Emplâtres, &c.* 332

VII. *Avantages des Remèdes simples en Chirurgie.* 336
VIII. *L'usage des Remèdes appellés Vulnéraires.* 343
IX. *Réfléxions sur les avantages de la Chirurgie naturelle.* 348
X. *Les Tumeurs.* 354
XI. *Dangers des Deffensifs ou Répercussifs.* 358
XII. *Les Anthrax.* 361
XIII. *Autres sortes de Tumeurs assez ordinaires.* ibid.
XIV. *L'Eryſipèle.* 365
XV. *Dangers des Purgatifs, & avantages de la Saignée dans le traitement des Tumeurs, & pour les grandes Opérations Chirurgicales.* 369
XVI. *Le Skirrhe.* 371
XVII. *La Gangrène.* 374
XVIII. *Les Varices.* 376
XIX. *La maniére de traiter les Hémorrhoïdes.* 378
XX. *Réfléxions sur l'origine des Cancers, des Ecroüelles, &c. & sur le traitement général de ces deux maux.* 379
XXI. *Les Polypes.* 381
XXII. *Les Engelûres.* 387
XXIII. *Les Cors des pieds, & les Verruës ou Poireaux des mains.* 390
XXIV. *La maniére de traiter les affections des Ongles, & les maux qui arrivent aux Orteils à l'occaſion des Ongles qui entrent dans la chair.* 396
XXV. *Le Panaris.* 397
XXVI. *Le Mal des Doigts, appellé vulgairement des Pourritures.* 400
XXVII. *Les Tubercules, ou Ebullitions blan-*

chés de Sang. 402
XXVIII. *Les Coups, les Contusions, les Efforts, les Entorses, & les Chûtes.* 404
XXIX. *Vertu singuliére de la Chirurgie naturelle dans la guérison des Entorses, des Ecchymoses, &c.* 409
XXX. *La cause du Cancer, & la maniére de le traiter.* 413
XXXI. *Les Hernies ou Descentes.* 415
XXXII. *Les Brûlures.* 416
XXXIII. *L'Oedême.* 417
XXXIV. *Les Loupes.* 418
XXXV. *Le Goüetre.* 421
XXXVI. *L'Hydrocéphale.* 422
XXXVII. *Les Playes.* 425
XXXVIII. *La Fiévre des blessés, la grande Inflammation, & les Insomnies dans les Playes.* 431
XXXIX. *Le Cours-de-Ventre dans les Playes.* 434
XL. *La Gangrène dans les Playes.* 436
XLI. *Les Fistules.* 438
XLII. *Dangers de l'abus des Détersifs dans le pansement des Playes.* 440
XLIII. *Dangers des Fondants, prétendus spécifiques pour la guérison des Fistules.* 442
XLIV. *Dangers des Spécifiques nommés Concentrants.* 443
XLV. *Les Caries des Os.* 444

D.

Fin de la Table des Articles du Tome II.

Desmarets

LA MEDECINE,

LA MÉDECINE, LA CHIRURGIE, ET LA PHARMACIE DES PAUVRES.

SECONDE PARTIE.

SUITE DE LA MÉDECINE.

LES diverſes Profeſſions ſont, par rapport aux Pauvres qui les éxercent, comme autant de climats différens, dans leſquels on contracte des maladies cauſées particuliérement par la nature de l'air qu'on y

reſpire : C'eſt au Médecin à faire une étude ſinguliére de cette variété, afin d'être en état d'appliquer à chacun les remédes qui lui ſont propres. C'eſt pour cela qu'après avoir parlé en général des cauſes des Maladies, & de la nature des Remédes qui conviennent à chacune d'elles, je vais à-préſent entrer dans le détail que demandent les Maladies des Pauvres, rélativement à leurs différentes Profeſſions. Cependant, comme la plûpart des maladies qui les affligent, ne ſont aſſez ſouvent cauſées que par le peu d'attention qu'ils apportent, ſoit dans les alimens dont ils ſe nourriſſent, ſoit dans certaines précautions qui pourroient les garantir de mille accidens, je penſe que le Régime qui leur conviendroit le mieux pour les préſerver de maladies, ſeroit le *Régime maigre*. J'ai montré évidemment & mis dans tout leur jour, il y a pluſieurs années, dans mon *Traité des Diſpenſes du Carême*, les raiſons de préférence de ce Régime ſur le *gras*. On peut les voir encore dans mes *Obſervations ſur le Régime Maigre*, qu'on trouvera inſérées à la fin de la *Pharmacie des Pau-*

vres, Tom III. du préſent Ouvrage, & qui ſont une eſpèce d'Extrait du *Traité des Diſpenſes*, ou comme un petit Supplément à ce Traité. Je ſçais bien que ce que j'y dis, ne ſera pas du goût de tout le monde ; puiſque j'y fais l'éloge du Régime maigre, & de l'uſage des Légumes, que je prétens être plus ſalutaires que tout autre aliment : Mais je ſuis perſuadé, que ſi l'on pouvoit rappeller les Pauvres à cet uſage, il y auroit parmi eux moins de malades, ceux qui le deviendroient recouvreroient plus tôt la ſanté, & ils ſeroient plus tôt en état de vaquer à l'éxercice de leurs profeſſions, & à l'éducation de leurs enfans. Au-reſte ce que j'avance ſur l'utilité des Alimens *maigres*, n'eſt pas un ſentiment qui me ſoit particulier: J'ai pour moi ce qu'il y a de plus fameux dans l'ancienne & la nouvelle Médecine. Parmi les Modernes, on a les Ouvrages de MM. PORTIUS, RAMAZZINI, CHEYNE, &c. dans leſquels ils ont non-ſeulement conſeillé l'uſage habituel des Graines, & des Légumes, ils ont de-plus démontré, par des preuves tirées de la plus ſaine Phyſi-

que, que l'usage du *maigre* étoit très-salutaire pour la conservation de la santé ; & que même, dans la plûpart des maladies, il étoit préférable au Régime *gras*, qu'il semble qu'on se soit fait une loi de prescrire indifféremment à tous les malades que l'on traite. Voilà ce que j'avois à dire pour le présent sur cette matière. A l'égard des sages précautions qui mettroient les Pauvres à l'abri de bien des incommodités attachées à leur état, j'en parlerai en traitant en particulier de chaque Profession.

On voit par-conséquent que mon dessein n'est pas seulement de guérir les maladies des Pauvres ; je voudrois encore les prévenir : C'est à quoi les Charités des Paroisses devroient, ce me semble, faire une attention particulière. On dépense considérablement pour rétablir la santé des Pauvres malades ; au-lieu qu'à peu de frais on pourroit la leur conserver. Il est vrai qu'outre la docilité qui seroit nécessaire de leur part, il faudroit aussi que les personnes charitables qui sont à la tête des bonnes œuvres, se donnassent quel-

ques peines pour répandre à propos dans des familles obérées des secours utiles ; mais à quoi ne se porte-t-on pas dans le service des Pauvres, lorsque c'est la charité de JESUS-CHRIST qui nous presse ! *Charitas* CHRISTI *urget nos.* L'humanité nous invite à secourir nos semblables ; & la Religion nous apprend que c'est un état de véritable & solide félicité, que celui des personnes qui consacrent leurs travaux au soulagement des Pauvres : *Beatus qui intelligit super egenum & pauperem.*

Pour revenir à mon sujet, je vais traiter maintenant des différentes Maladies par rapport aux différentes *professions*, aux différens *sexes*, & aux *âges* différens. Je me réserve en traitant cette matière, d'y semer encore quelques traits au sujet des précautions dont on pourroit user dans chacun de ces états pour prévenir les maladies : Ainsi cette partie de la Médecine, sera un composé de Préservatifs & de Remèdes, dans lequel chacun trouvera les moyens de conserver sa santé, ou de la rétablir lorsqu'elle viendra à s'altérer.

LES MALADIES DES ARTISANS.

LES ARTISANS ſont partagés en différentes claſſes. Les uns ſont continuellement expoſés au feu; comme les *Maréchaux*, les *Serruriers*, les *Armuriers*, les *Cloutiers*, &c. D'autres travaillent habituellement dans l'eau ; tels ſont ceux qui néttoyent les *puits*, les *égouts*, les *cloaques*, &c. tels ſont auſſi les *Blanchiſſeuſes*, les *Teinturiers*, &c. Il en eſt dont la profeſſion les expoſe à reſpirer un air groſſier & mal-faiſant ; tel qu'eſt celui que reſpirent ceux qui travaillent aux *mines*, & aux *carrières*. D'autres enfin ont à eſſuyer mille incommodités néceſſairement attachées à telle & telle profeſſion, & qui affectant le ſang d'une façon différente, demandent auſſi pour chacune d'elles des préſervatifs & des remèdes particuliers. Chaque état, chaque Profeſſion trouvera ici ſa place. J'entrerai dans quelques détails qui ne ſeront peut-être pas du goût de certaines perſonnes un peu trop délicates ; mais au-reſte je me flatte de ne pas déplaire à ceux

qui aiment le bien public, & qui sçavent bon gré à quiconque fait des efforts pour le procurer.

Les *Serruriers*, les *Marêchaux*, les *Armuriers*, les *Cloutiers*, les *Verriers*, &c. sont toutes personnes dont le Médecin doit croire le sang chargé de particules ignées, qu'ils respirent par toutes les parties de leur corps. C'est pour cela que les *Serruriers* & les *Armuriers* sont particuliérement sujets à des *ophthalmies*, & semblables maux d'yeux, suivant la raillerie que le Poëte Satyrique * fait du Pere de DÉMOSTHÉNE, qui étoit chassieux, parce qu'il éxerçoit le métier d'Armurier. Le moyen de se garder de ces sortes d'inflammations, ce seroit, suivant la remarque de RAMAZZINI, que ces Artisans s'astreignissent à un régime rafraîchissant, tel que le même Poëte l'indique dans l'usage des *bettes* :

1. Maladies des Serruriers, des Marêchaux, des Armuriers, des Cloutiers, des Verriers, &c.

——— *Fabrorum prandia, betæ.*

Mais le remède particuliérement propre à ces maux d'yeux, c'est l'usage du *lait de femme*, appliqué en maniére de collyre. Et lorsque le mal va trop loin, il faut en venir à la

* JUVENAL. *Satyr.* X.

saignée, au petit-laît, & aux eaux d'orge *émulsionnées*. La raison de ces maux d'yeux se tire de ce que le fer étant battu chaud, envoie une infinité de particules *métalliques-sulphureuses*, lesquelles tenant les yeux de ces Artisans continuellement irrités, les enflamment, & leur causent des *ophthalmies*. Les vapeurs de charbon qu'ils reçoivent continuellement, contribuent aussi intimement aux infirmités qui leur arrivent, & qui leur sont communes avec ceux qui manient le *souphre*, qui le travaillent, ou qui l'emploient dans leurs ouvrages: C'est-pourquoi ceux qui le fondent, tombent dans l'*asthme*, & sont sujets à des *ophthalmies*. C'est ce qui rend si dangereux les métiers de ceux qui ont à manier le *salpêtre* & le *souphre*, pour préparer la poudre-à-canon dans les lieux où on la fabrique. De même ceux qui *souphrent* les tonneaux, pour conserver le vin, éprouvent ces accidens, aussi-bien que les femmes qui emploient le *souphre* dans leur blanchissage. On appelle cependant le Souphre le *baûme* du Poûmon; mais ce titre en lui n'est supportable, suivant la remarque d'un

ſçavant Médecin-Chymiſte *, que quand on en a ſéparé l'*acide* de la partie *ſulphureuſe*; & par-là l'on découvre l'erreur de ceux qui emploient l'*eſprit de ſouphre* dans tant de maladies de Poitrine; pratique, dit RAMAZZINI, qui fait voir l'ignorance de tels Médecins. Je dis la même choſe de ceux qui emploient cet *eſprit* dans les bouillons pour guérir la Galle; parce qu'ils ne ſçavent pas diſtinguer dans le ſouphre ſa partie *graſſe-balſamique*, de ſon *acide*. Le premier remède contre les vapeurs de ſouphre, c'eſt que les Ouvriers doivent ſe les épargner autant qu'il leur eſt poſſible; mais le cas arrivant que leur Poitrine s'altère, ils n'ont rien de meilleur à pratiquer que les tiſanes de racine de guimauve, l'eau d'orge émulſionnée, l'uſage habituel de l'huile d'amandes douces, & ſur-tout des eaux laîteuſes par le mêlange d'un peu de laît de vache ſur beaucoup d'eau. Mais, à en juger par les impreſſions des fumées du *charbon*, des *minéraux*, & des *métaux*, il n'eſt guères d'Artiſtes qui méritent plus de trouver place parmi les infir-

* ETTMULLER.

mes que font les mauvaises vapeurs, ou les fumées empoisonnées, que les Chymistes; témoins leurs héros, PARACELSE & VAN HELMONT, qui se sont attirés de si grands maux par les vapeurs (*a*) auxquelles ils se sont exposés en préparant leurs secrets. Ceux qui les ont suivis (*b*), ont essuyé de semblables maladies, comme les *coliques*, les *asthmes*, les *pissemens de sang*, les *convulsions* (c). Ajoûtez à cela ce que dit ce même Auteur (*d*) d'un Chymiste de réputation en Italie, qui étoit devenu tremblant, chassieux, asthmatique, & sans dents, tout ce mal étant causé par la force de l'impression des vapeurs ou fumées métalliques. A tout cela ces Chymistes n'ont trouvé avec le tems d'autres bons remèdes, que dans l'usage de l'*huile d'amandes douces*, du *lait d'ânesse*, ou de *vache*, & des bouillons de *chou rouge*. Au-surplus M. RAMAZZINI auroit cru faire injure à M^rs les Chymistes, de leur proposer

(*a*) Voyez RAMAZZINI, *De Morbis Artificum.*
(*b*) ETTMULLER, JUNCKER.
(*c*) Voyez TACHENIUS.
(*d*) RAMAZZINI, pag. 493.

des remèdes ; puiſque c'eſt chez eux, à ce qu'ils penſent, que ſe trouve le ſanctuaire de la vraie Médecine. Cependant il leur fait obſerver, avec autant de fineſſe d'eſprit que de juſteſſe, qu'il les prend en *flagrant délit* ; puiſque, ſans égard pour un Art auſſi merveilleux que le leur, ils vont prendre en d'autres boutiques, c'eſt-à-dire, dans la *Pharmacie Galénique*, des Remèdes à leurs maux.

C'eſt donc un état ſujet à bien des infirmités, que celui dans lequel on eſt continuellement expoſé aux vapeurs du feu : En effet, comme dit VAN HELMONT, le feu eſt le deſtructeur des choſes, & le meurtrier des corps (*rerum corruptor & mors*) ; il ſuffit, pour s'en convaincre, de jetter les yeux ſur les maladies qu'ont à eſſuyer les Ouvriers qui manient le feu ; tels que ſont, par exemple, ceux qui travaillent aux *verreries*, & qui cherchant ainſi les moyens de gagner leur vie, s'expoſent continuellement à la perdre, parce qu'ils ſont à tout moment parmi les fourneaux, les forges, & le fer. D'ailleurs les matiéres qui ſe *vitrifient*, n'ont à la vérité ni odeur, ni fumée, ni va-

peur : mais pour les amener au point de *vitrification*, le feu qu'on y emploie est si furieux, qu'il faut des jeunes gens de vingt ans, & des plus vigoureux, pour y travailler ; encore ne peuvent-ils y résister que jusqu'à l'âge de quarante ans, quoiqu'ils ne travaillent que six mois de l'année. C'est qu'étant obligés de se mettre continuellement presque nuds, à cause de l'excessive chaleur des fourneaux, ils deviennent sujets aux inconvéniens mortels qu'il y a de passer immédiatement du chaud au froid. Voilà cependant à quoi les contraint l'ardeur du feu ; car l'action excessive en est telle, que ces Ouvriers commencent par souffrir des maux d'yeux si extraordinaires, que leurs globes s'en appetissent dans leurs orbites ; & la raison en est sensible, c'est que ces organes étant tout d'eau, de lymphe, de graisse, de membranes, enfin tout de substance humide, ils tombent dans cette espèce d'*atrophie*, que leur cause l'impression du feu terrible qu'ils ont sans cesse à regarder pour diriger leurs ouvrages. Ce n'est pas encore tout ; une soif intolérable les tour-

mente, sans oser s'accorder un verre d'eau, parce qu'ils ont l'expérience qu'elle leur est mortelle, à cause des *pleurésies*, ou autres maux semblables de poitrine, qu'elle leur attire. C'est donc au vin tout seul, & au vin pur, qu'ils ont recours, c'est-à-dire, qu'ils se brûlent l'intérieur du corps, en même-tems que les ardeurs des feux & des flammes les consument en les desséchant par le dehors. Peut-on trouver une Profession plus meurtrière pour les personnes qui l'éxercent ! Une réfléxion sur la qualité des boissons dont les Chinois font usage dans les plus grandes chaleurs, & au milieu des sueurs, ne pourroit-elle point procurer aux Ouvriers des *verreries* un secours très-salutaire pour se précautionner contre les inconvéniens des chaleurs excessives qu'ils ont à essuyer ? Cette Nation très-sage à plusieurs égards, se moque des Européens, qui boivent ou des glaces, ou des limonades, pour se désaltérer dans les chaleurs de l'été ; au-lieu qu'au milieu de celles de leur pays, les Chinois n'emploient que les *boissons chaudes*, & principalement du *thé*, dont ils prennent abondam-

ment ; ce qui leur eſt très-ſalutaire. Sur ce modèle, les Ouvriers des *verreries* s'épargneroient les dangers de l'eau froide (qu'ils ont raiſon d'appréhender), en bûvant abondamment ou du *thé* légérement infuſé, ou des infuſions *théïformes* de *capillaire*, de fleurs de *violettes*, de *coquelicoq*, ou bien de l'eau pure chaude, toute ſeule, ou dans laquelle on auroit fait bouillir un moment quelques racines de *ſcorſonère*, avec un peu de *réglisſe*. Ces boiſſons, ſans les morfondre, tempéreroient l'ardeur où le feu réduit leur ſang, ſans qu'il y eût à craindre que la tranſpiration en fût altérée.

Ces mêmes boiſſons chaudes conviennent encore parfaitement aux Ouvriers qui travaillent aux *forges*, & aux *Fondeurs*, en un mot, à tous ceux qui ſont employés aux *fonderies*. Ceux qui travaillent aux *briquéteries*, & aux *tuilleries*, ſe trouvant auſſi très-expoſés aux feux ardens de leurs fours, ou de leurs fournaiſes, ne peuvent rien faire de mieux que de ſe ſervir des mêmes précautions. Le travail des *briques* fut celui dont PHARAON ſe ſervit, comme étant

le plus bas, le plus humiliant, & en même-tems le plus laborieux, & le plus ruineux à la santé, dans le dessein où il étoit de faire périr le Peuple Hébreu. En effet, c'est un métier qui tient toûjours ses ouvriers dans la bouë, & qui les oblige de passer souvent d'auprès leurs fourneaux au grand air, pour y exposer les *briques*; tout cela sans aucun égard aux différentes dispositions de l'air chaud, ou froid, du matin, du midi, ou du soir. De combien donc de maladies ou d'infirmités ne doivent point être affligés ceux qui, par état, sont attachés à un métier si dangereux pour la santé! Faudra-t-il aller chercher bien loin les causes des *fluxions*, des *rhûmatismes*, des *paralysies*, &, qui pis est, des *pleurésies*, ou semblables fiévres aiguës, peut-être malignes, ausquelles deviendront sujets les faiseurs de *briques*? Car que le Peuple Hébreu ait été exemt de ces infirmités, ou semblables, puisqu'il n'en eut aucune pendant tout le tems qu'il traversa le Désert, c'est-à-dire, pendant quarante ans, c'est ce qui relève le miracle de ce merveilleux voyage, en

ce que le Peuple Hébreu ayant fait dans le travail des *briques* tout ce qu'il falloit pour devenir infirme, il se soit nonobstant conservé en parfaite santé pendant un aussi long tems. Rien n'est si bon pour obvier à tous les maux dont on est menacé dans le travail des *briques*, que le régime humectant, tempéré, & abondant; & c'est l'avis de l'Auteur du *Traité des Maladies des Artisans*. Ce fut en effet ce qui contribua le plus (humainement parlant) à la conservation du Peuple Hébreu, qui gémissoit sous la captivité des Egyptiens; car, malgré les travaux énormes dont la malignité de PHARAON se servit pour les exterminer, leur santé s'accrut au point, qu'ils se multiplièrent assez pour faire appréhender à cette ingrate Nation, que ce peuple esclave ne se rendît maître de leur pays. L'abondance des excellens *légumes*, des *melons*, des *concombres*, des *oignons*, &c. dont ils étoient grassement nourris, contribuoit infiniment à leur embonpoint; aussi étoient-ils très-sensibles au souvenir des oignons, des concombres, & des melons qu'ils avoient quitté en Egypte:

pte : *In mentem nobis veniunt cucumeres, pepones*, &c. (a) Eſt-il ſorte d'aliment plus propre à faire un ſang frais, doux & tempéré ? D'autant plus que les chairs qu'ils regrétoient, étoient les chairs des poiſſons qu'ils avoient pour rien en Egypte : *Recordamur piſcium quos comedebamus in Ægypto gratis* (b). Mais les Pauvres d'aujourd'hui qui ont à travailler aux *briques* & aux *tuiles*, ſont bien éloignés de ſe trouver dans cette abondance d'alimens auſſi humectans, auſſi rafraîchiſſans, & auſſi nourriſſans, que les concombres, & les poiſſons, que les Hébreux avoient pour rien. Ainſi ces pauvres gens ſe trouvent expoſés à tous les maux que peuvent leur attirer des travaux auſſi pénibles & auſſi mal-ſains, que ſont ceux de faire des *briques*. Le ſçavant RAMAZZINI auroit eſpéré pour eux un merveilleux préſervatif dans l'uſage des Bains publics, comme le pratiquoient les Artiſans, parmi les Romains, à la fin de leurs journées : mais ce ſecours manquant aujourd'hui à nos Pauvres, n'en ſeroit-ce

(a) *Num.* cap. XI. v. 5.
(b) *Ibidem.*

pas un à y substituer, que de leur conseiller de s'accoûtumer à se laver souvent les bras & les jambes ? Car c'étoit encore un usage en quelques endroits, de ne laver tous les jours que ces parties seulement ; au-lieu qu'ils ne baignoient tout le corps qu'environ tous les neuf jours, qui étoient les tems de certaines foires parmi les Romains. C'étoit donc un usage journalier alors de se laver les bras & les jambes à la fin des travaux : *Corpus laboribus rusticis fessum, non quotidie lavabatur ; nam .... brachia & crura quotidie abluebant .... cæterùm toti Nundinis lavabantur* (a). Et la raison de ces lotions, c'est qu'elles servoient à ôter les crasses que le maniement des terres, par exemple, ou du mortier, ou du plâtre, amassoit sur ces parties : *Scilicet abluebant sordes quas opere collegerant* (b). Or ce sont principalement les bras, les mains, les piés & les jambes qui travaillent les *briques*, &c.

II. Maladies des Platriers, &c.

Les Ouvriers qui travaillent le *plâtre*, & la *chaux*, ou qui les emploient journellement à faire des

(a) SENEC. *Epist.* 89.
(b) *Ibid.*

ſtatuës, reſſemblent, à bien des égards, (ſur-tout par ceux ſous leſquels nous éxaminons ici les métiers) aux Ouvriers qui font les *briques*, ou qui (comme les *Maſſons*) les emploient. Car outre que chacun ou pluſieurs des uns & des autres ſont expoſés à la chaleur de fourneaux très-ardens, très-deſſéchans, & très-vaporeux, le plâtre & la chaux ont chacun en leur particulier de très-pernicieux inconvéniens. Les Auteurs qui ont traité des Minéraux, penſoient aſſez que le *plâtre* & la *chaux* étoient des ſubſtances congénères, comme s'ils avoient les mêmes qualités; & ils ne rapportoient ces qualités qu'à la vertu aſtringente, ou emplaſtique, parce qu'elle eſt ſenſible dans la *chaux*. Mais le *plâtre* a quelque choſe de bien plus dangereux; en ce que ces vertus de la *chaux* ſont *paſſives*, au-lieu qu'il en eſt une dans le *plâtre* des plus actives & des plus puiſſantes, c'eſt une *élaſticité* manifeſte, qui rend le maniement & le contact du plâtre infiniment dangereux. En voici la preuve: Si un vieux bâtiment, ſoûtenu par des

colomnes qui viennent à manquer ; menace de ruine, il a besoin d'être étayé, jusqu'à ce qu'on ait rétabli ou substitué d'autres colomnes. Or c'est un usage parmi les Architectes, d'unir ou de faire joindre les colomnes au bâtiment qu'elles doivent soûtenir, avec du plâtre, préférablement à la chaux. C'est que l'observation leur a appris, que le *plâtre* fait tellement relever toute la masse du bâtiment qui alloit tomber, que les étayes se séparent d'elles-mêmes du bâtiment qu'elles soûtenoient. Au-lieu que quand ils emploient la *chaux* pour faire joindre les colomnes aux bâtimens qu'elles ont à soûtenir, les étayes demeurent tellement en souffrance par le poids du bâtiment, que la chaux laisse affaisser, qu'il faut employer la force pour séparer ces étayes, & leur faire quitter prise d'avec le bâtiment que l'on a relevé.

On comprend sans doute de quel effet doit être suivi le ressort du *plâtre*, lorsqu'il affecte les vaisseaux, & principalement ceux du poumon. Car la vapeur du *plâtre* suivant l'air qui entre dans les bronches du poûmon, & venant ensuite à déployer

son élasticité contre les parois de ces conduits, qui sont les premiers organes de la respiration, il se fait alors une telle compression dans les vaisseaux sanguins & nerveux, que la circulation du sang & des esprits se trouve tout-à-la-fois arrêtée, ou extrémement génée. Faut-il après cela s'étonner si l'on voit les *Plâtriers* devenir *asthmatiques*, *cachectiques*, & enfin mourir malheureusement ? GALIEN & les Médecins venus depuis lui, ont proposé des spécifiques contre les impressions du *plâtre*; les uns conseillent l'usage de la lessive de *cendres de sarment*; d'autres préférent ces *cendres* en substance, & d'autres recommandent les *crottes de souris*. Mais l'Auteur du Traité des Maladies des Artisans, préfère à toutes ces drogues l'*huile d'amandes douces*, & les *émulsions communes*, dont il a vû de bons effets.

La *chaux* a de sa part de grands dangers ; car sa vertu desséchante va jusqu'à un tel point sur les parties nerveuses, que, suivant l'observation d'un grand Praticien *, tout le cerveau en souffre, de manié-

* AMATUS LUSITANUS.

re que le principe des nerfs s'affoiblissant, toute l'œconomie animale tombe en ruine, & en particulier le poûmon se trouve attaqué au point que la phthisie s'ensuit ordinairement. De-là vient que, suivant la remarque d'un célèbre Auteur *, les villes bien policées ne doivent point souffrir dans leur enceinte les *chaufours*, comme on les appelle, ou les fours-à-chaux. Bien-plus, il est ordonné par la Police que ces fours ne soient point trop proche des villes; parce que les fumées ou vapeurs, qui en sont très-mal-faisantes, se font sentir de-loin. A quels dangers donc ne seront pas exposés les Ouvriers qui fabriquent la *chaux*! Ils ne peuvent rien faire de mieux que de prendre fréquemment des tisanes faites avec la *guimauve* & les *violiers* : L'usage habituel du *beurre frais* est encore bon dans le régime de ces Ouvriers, & sur-tout le *lait de vache* noyé dans beaucoup d'eau; parce que rien ne remédie plus promptement, selon RAMAZZINI, à la sechereſſe de la gorge, ou à l'irritation du poûmon.

* PAULUS ZACHIAS, *Quæst. Medico-legal.*

III. Des Carriers, & des Cureurs de puits.

Il me semble que j'ai assez parlé de l'effet ou de l'impression de la chaleur & du feu sur le corps des Artisans qui y sont exposés par leurs métiers : si l'on joint à ceci ce qui a été dit ailleurs des maladies inflammatoires, on y trouvera de quoi aider les Pauvres en plus d'une maniére. Mais il est d'autres infirmités très-dangereuses, que contractent ceux qui sont obligés de travailler dans des endroits humides & froids, & dans des soûterrains ; tels sont les *Carriers*, & les *Cureurs de puits*, dont les maladies habituelles prennent leur origine dans l'impression d'un air renfermé, froid, & pesant, auquel leur corps est exposé. Car quelle convenance peut-il y avoir entre la qualité pure, lucide & æthérée des esprits animaux qui régissent les organes de la vie, & ces vapeurs noires, sulphureuses, salines, & pesantes qui rempliſſent ces antres empoisonnés ? Quel plus dangereux *contraste* peut-il arriver dans l'œconomie animale ! D'un autre côté, quel dérangement ne souffre pas la transpiration dans un Ouvrier qui se trouve obligé à respirer habituellement

un air froid & humide ! Et enfin ; par rapport au corps de ces pauvres malheureux, quel étrange poids sur toute leur peau, laquelle étant comprimée par un air grossier & épais, ne donne point d'issuë à l'évaporation des sucs qui ont à transpirer, pendant qu'un air de pareille qualité froide & épaisse, s'appesantit intérieurement sur le sang ! Alors donc l'atténuation du sang venant à s'altérer dans le poûmon, c'est l'origine des affections *asthmatiques, cachectiques, rhûmatisantes*, auſquelles deviennent si sujets ces sortes d'Artisans. C'est la condition des *Cureurs de puits* ; aussi deviennent-ils si infirmes, qu'il est fort ordinaire de les voir mourir à quarante ou cinquante ans * : observation qui revient à celle qu'on a faite sur ceux que leurs professions obligent à être souvent sous terre, comme dans les *mines*. L'on a remarqué que tous ces métiers sont très-meurtriers, & rarement voit-on ces sortes d'Ouvriers parvenir à un certain âge. M. RAMAZZINI conseille aux *Cureurs de puits*, pour prévenir autant qu'il est possible les maux

* Voyez RAMAZZINI, pag. 676.

dont

dont ils ſont menacés, de ſe munir, en deſcendant dans les puits, d'un petit ſachet pendu à leur col, dans lequel on aura enfermé une gouſſe ou deux d'*ail*, pilées avec un peu de *camphre* : ils ſe frotteront encore le nez & les tempes avec un peu d'*eau-de-vie camphrée*, ou quelque eſprit-de-vin aromatique. L'uſage du *tabac* en fumée, ou par le nez, eſt encore un préſervatif qui ſe porte continuellement en poche ; car un Cureur de puits peut y deſcendre en fumant : Enfin ils prendront, en deſcendant dans les puits, une cuillerée d'*eau thériacale*. Si en ſortant ils ſe trouvoient trop mal, il faut au-plûtôt les mettre au lit, leur faire boire beaucoup d'eau bien chaude, ou d'infuſion de petite ſauge ; on les frottera par tout le corps avec une ſerviette ; on leur lavera les bras & les jambes avec du vin chaud, ou quelque vin aromatique ; on leur appliquera des ventouſes ſèches ; &, ſi le cas le requiert, l'on en viendra à la ſaignée, pour dégager le ſang, en-même-tems qu'on leur fera avaler un gros de confection d'hyacinthe, avec vingt-quatre grains de poudre de la

Comteſſe de Kent, dans un verre d'eau de *chardon-bénit*.

C'eſt un remède fort utile, en pareil cas, que la *friction* par tout le corps, comme on l'a dit, quand un Cureur de puits ſe trouve extraordinairement incommodé au ſortir d'un puits où il aura eu beaucoup à ſouffrir. Mais ce ſeroit une excellente pratique pour tous ces Ouvriers, & même pour les *Briquetiers*, les *Chaufouriers*, & les *Plâtriers*, de s'accoûtumer à ſe frotter, ſur-tout le ſoir à la fin de leur journée, les bras & les jambes: car rien ne les délaſſeroit tant; parce que ces agitations des muſcles & des parties frottées, contribueroient ſinguliérement à décraſſer les pores par le frottement de quelque toile un peu rude. Ce conſeil eſt très-ſalutaire; c'eſt le même que le Médecin PORTIUS donnoit aux Soldats de l'Armée de l'Empereur: & ſi des Soldats ſont ſuſceptibles de pareils avis, on peut fort bien les donner à des Ouvriers qui ſont chez eux, lorſqu'ils ont tout le tems & la facilité qu'éxige la pratique de ces avis.

Une autre obſervation à faire au

IV. Des Marbriers, des Statuaires, & des Tailleurs de Pierres.

sujet des Ouvriers qui travaillent aux *Carriéres*, c'eſt de les prémunir contre les vapeurs qui exhalent de certaines *pierres*. Car tout étant *tranſpirable* dans la nature, juſqu'aux marbres les plus durs, il eſt des exhalaiſons qui ſe communiquent aux Ouvriers dans de certaines Carriéres. En pareil cas, l'application du petit ſachet pendu au col, contenant quelques *gouſſes d'ail* malaxées avec le *camphre*, peut avoir de grandes utilités: Il faudroit auſſi qu'ils euſſent ſoin de ſe frotter avec quelque eſprit-de-vin aromatique; & cela pour ſe faire un *atmoſphére artificiel*, qui ſerve de préſervatif contre l'air mal-faiſant qui les environne. Ce n'eſt pas tout ce qu'il y a à craindre de la part des *pierres*. Les Ouvriers qui ont à les tailler, comme ſont les *Statuaires*, & les *Marbriers*, ont à ſe garder d'une poudre fine & impalpable qui ſe détache de ces ſortes de matériaux, de maniére que ſans qu'ils y penſent, il s'en forme comme des graviers dans le poûmon, dans l'eſtomac, & ailleurs; & de-là ſe font des concrétions pierreuſes. En effet, c'eſt par-là qu'un Auteur

célébre (*a*) prouve que les pierres qui ſe forment dans le corps humain, ne ſe font pas toûjours par la faute du ſang & des humeurs. Un autre Auteur, fameux Anatomiſte (*b*), rapporte qu'il a diſſéqué un corps de ces ſortes d'Ouvriers, dans lequel il ſentoit que ſon ſcalpel labouroit, pour ainſi dire, dans les viſcères, comme au-travers d'une terre ſabloneuſe. L'on a là-deſſus d'autres obſervations encore (*c*), qu'il ſeroit trop long de rapporter ici : Mais dumoins tout cela prouve que l'on ne peut trop recommander à ces Ouvriers de boire aſſidûment de l'*eau chaude* pendant leur travail, & même de ſe mettre dans l'habitude de prendre ſouvent de la *caſſe* en bol avant leur repas, ou bien d'avaler de l'*huile d'amandes douces* de-tems-en-tems ; & tout cela pour empêcher que cette poudre ne s'amoncelle dans l'eſtomac, & pour l'entraîner par les ſelles. Les *Statuaires*, qui employent le *plâtre* à faire leurs ſtatuës,

(*a*) WEDELIUS.
(*b*) DIEMERBROECK.
(*c*) Voyez RAMAZZINI, *de Lapicidarum Morbis*.

ou leurs buſtes, ont quelque choſe de ſemblable à appréhender ; car il s'élève auſſi continuellement du *plâtre* qu'ils mettent en œuvre, une poudre fine, qu'ils reſpirent, laquelle endommage leur poûmon : ainſi ils ont beſoin des mêmes précautions que les *Marbriers* & les *Tailleurs de pierres.*

V. De ceux qui travaillent dans la *terre.*

Mais ſi les marbres & les pierres tranſpirent des matiéres dangereuſes à la ſanté, les *terres* ont auſſi leurs exhalaiſons, qui ſont à craindre à ceux qui creuſent la terre ; tels que ſont les Ouvriers qui creuſent des *puits nouveaux*, ou qui en r'ouvrent lorſqu'ils ont été bouchés pendant des années. Ce ſont des vapeurs étouffées, plus ou moins minérales, leſquelles ſortant des terres qu'ils ont à remuer, peuvent les tuer ſur le champ, ou les empoiſonner pour le reſte de leur vie, par les infirmités que leur occaſionne le remuëment de ces endroits. Le remède à de ſi grands maux, conſiſte à ſe précautionner, non de la part des drogues, mais par de ſages prévoyances qui rendront impuiſſantes ces exhalaiſons. Si donc un Ouvrier a un *nouveau puits* à creuſer, il doit au-

tant qu'il peut s'assûrer de la nature du terrein qu'il a à ouvrir. Pour cela il faut qu'il tâche, s'il y a quelques Montagnes voisines, de se mettre bien au fait des qualités des matiéres que l'on sçait qu'elles contiennent; par éxemple, les unes renferment des matiéres plus ou moins *minérales*, *sulphureuses*, *mercurielles*, *plombées nitreuses*, *vitrioliques*, &c. qui influent dans les terres voisines, & dans les eaux qui les pénètrent & les traversent. Dans ce cas, & même en tout tems, la précaution n'est jamais blâmable dans ces Ouvriers, d'avoir soin de ne creuser la terre qu'à différentes repriſes, &, à chaque fois qu'ils se reposeront, de faire brûler de la poudre-à-canon, ou chose semblable, dans le creux de quelques pieds qu'ils auront fait d'abord : ainsi pénétrant jusqu'à la veine d'eau qu'ils cherchent, ils y parviendront sûrement pour leur santé; pourvû que ce soit à travers un air qu'ils se seront fait, en brûlant de-tems-en-tems de la poudre-à-canon dans la fosse qu'ils auront creusée. C'est une semblable précaution que doivent prendre ceux qui ont à

r'ouvrir des *puits* qui auront été *bouchés* depuis long-tems ; ſçavoir, d'y jetter, avant que d'y deſcendre, des matiéres combuſtibles & allumées, qui conſtituant par leur fumée une eſpèce d'atmoſphère nouveau, corrigent le mauvais air qui s'eſt amaſſé dans le creux que l'on a tenu bouché pendant des années. On peut employer pour cela quelques petits fagots de bois odoriférants, comme de ſapin, de genièvre, des bottes de papier enflammées ; ou bien un flambeau allumé, qu'on y deſcendra renverſé & attaché à une chaîne de fer. L'Ouvrier après cela riſque moins à ſe commettre à une telle épreuve. Mais le moyen le plus ſûr pour connoître au juſte la qualité de l'air ſur lequel on a quelque ſoupçon, ce ſeroit d'y deſcendre un chien, ou un chat, enfermé dans un panier à jour. Car l'on jugeroit de la nature de l'air qui eſt renfermé dans ce creux, par l'effet qu'il feroit ſur le corps de ces animaux. Je ne crois pas que l'on trouve mauvais tous ces petits détails où je m'arrête, pour des ſujets auſquels le monde communément ne fait pas

grande attention. Quoiqu'il y ait des métiers vils & bas, ils sont cependant nécessaires. D'ailleurs la vie des Ouvriers, quels qu'ils soient, n'a rien de vil ; elle est autant de l'institution du Créateur, que celle des Puissans du siècle ; & un Médecin aura autant à répondre de la vie des Pauvres, que de celle des Princes.

VI. Des Ouvriers qui curent les *égouts*, les *retraits*, &c.

Les Ouvriers qui travaillent à curer les *égouts* & les *cloaques*, & principalement ceux qui sont établis pour nettoyer les *retraits*, méritent une attention particulière. En effet ce seroit une injustice bien criante, que de manquer d'égards pour de pauvres malheureux qui hazardent leur santé & leur vie pour la commodité du genre humain. On n'auroit peut-être jamais crû qu'une profession aussi sale & aussi basse, pût avoir quelque chose d'intéressant pour la Physique, & qui fût au-dessus de ses lumières. C'est pourtant ce qui arrive, selon l'observation constante rapportée & confirmée par l'Auteur du *Traité des Maladies des Artisans*. Car ayant voulu sçavoir, par lui-même, d'un *Vuidangeur*, dans le

tems qu'il étoit à travailler dans la fosse, pourquoi il le faisoit avec tant de précipitation, ce pauvre malheureux lui répondit que c'étoit pour en sortir au-plûtôt, afin de sauver ses yeux ou ne pas devenir aveugle: En effet cet Auteur ayant interrogé plusieurs aveugles, qui demandoient leur vie en quêtant par la Ville de *Modène*, sur ce qui leur avoit occasionné la perte de la vûë, il apprit de ces Mendians qu'ils avoient perdu leurs yeux en travaillant dans les *égouts*. Or la singularité de ce cas, c'est que ces Ouvriers de *basses-œuvres* avouënt tous, qu'il n'y a que leurs yeux qui souffrent des vapeurs qui s'élèvent des ordures qu'ils nettoient; de-sorte que ni le *poûmon*, ni aucun autre viscère n'en souffre rien. On demande donc à la Physique Médicinale la raison du choix que font les *yeux*, des vapeurs acides & mordicantes de ces ordures, sans qu'elles intéressent aucunement le cerveau, ou la poitrine, &c. L'on sçait les antipathies du *liévre marin* avec les poûmons; des *cantharides* avec la vessie; de la *torpille* avec le genre nerveux, qu'elle engourdit par

ſon ſeul contact. Sur toutes ces antipathies, l'on n'allègue guères que des *vertus occultes*, des *je-ne-ſçais-quoi*, des rapports ſecrets ; & l'on ne voit pas trop comment cette ſcience ſi orgueilleuſe pourra rendre d'autre raiſon d'une difficulté qui lui vient de la part du plus bas des métiers. Elle ſe ſauve pourtant à la lueur des lumiéres de ſa partie *expérimentale*. L'on ſçait (parce qu'on l'a remarqué dans des contagions) que les odeurs de telles ordures écartent la Peſte ; deſorte que le venin de cette maladie ne prend preſque pas ſur les corps de ceux qui habitent les lieux qui en ſont ſi vilainement parfumés. Bien-plus, il ſe trouve des Auteurs qui n'ont pas craint d'aſſûrer que le ſpécifique contre la Peſte étoit renfermé dans ces ſortes de matiéres. Y auroit-il une preuve plus ſenſible que les viſcéres du corps humain ſe trouvent dans quelque ſorte de ſympathie, ou, ſi l'on oſe le dire, d'intelligence ou de complaiſance avec les ordures qui ſortent par les ſelles, comme pour leurs œuvres ou leurs productions ?

Quoi qu'il en ſoit, l'on demande

les remèdes de cette étrange *ophthalmie*. Le Docteur RAMAZZINI les a appris du Vuidangeur qu'il interrogeoit dans la fosse : *C'est*, lui répondit ce pauvre malheureux, qu'*au sortir de cette vilaine besogne, je vais m'enfermer dans le lieu le plus obscur de ma maison, où je laverai mes yeux avec de l'eau tiède*. Ce Médecin ajoûte que dans la suite, en traitant ces sortes de malades, lorsqu'il a trouvé l'ophthalmie trop considérable, il n'a pas fait difficulté d'ordonner la saignée, pour ensuite employer, en façon de *collyre*, le vin blanc vieux & bien mûr, afin de rappeller à l'organe qui a singuliérement souffert, les esprits animaux, & comme inviter, par cette application, ce volatil spiritueux à couler plus abondamment du cerveau dans le *nerf optique*. A cela l'on ajoûte un conseil pour ces pauvres malheureux ; c'est qu'il seroit à propos qu'ils se frotassent amplement le globe des yeux avec du *lait tiède*, avant que de descendre dans la fosse, & qu'ils se barbouillassent les paupiéres avec de la *crême* bien douce & bien nouvelle, pour rompre, autant qu'il est possi-

ble, ou émouſſer le rude abord de l'action mordicante des ſels qui s'élèvent ſi abondamment de cette maſſe d'ordures.

VII. Des Plombiers, des Potiers d'étain, & de terre, des Fondeurs, &c.

Voici des vapeurs d'une autre ſorte ; car non-ſeulement elles s'attachent à quelque organe en particulier, mais elles ſe prennent préciſément aux cauſes premières & principales de la vie. Ce ſont les *exhalaiſons* ou les *fumées* métalliques, ou minérales, ſoit *mercurielles*, ſoit *vitrioliques*, ſoit *nitreuſes*, qui s'élèvent des matières que travaillent certains Ouvriers, leſquels s'empoiſonnent dans leurs maiſons auſſi malheureuſement que le font ceux qui travaillent aux mines. Ces Ouvriers ſont les *Plombiers*, les *Potiers d'étain*, & *de terre*, les *Fondeurs de cloches* & *de canons* ; enfin ceux qui travaillent aux *monnoies*, ſoit pour faire la ſéparation des métaux, ſoit pour opérer des alliages. De tous ces métaux donc mis en fonte & ainſi développés par le feu, il ſe porte dans le genre nerveux de ces ſortes d'Ouvriers, des *volatils minéraux*, qui pervertiſſent le *ſuc nerveux* dans ſa *craſe*, dans ſes qualités & ſa circulation,

jusqu'à tel point, que toute l'œconomie animale se bouleverse par les affreux maux que contractent ces Artisans. Le *plomb* & l'*étain* fourniſſent ſur-tout & abondamment de ces vapeurs ; & c'eſt-pourquoi les *Plombiers* de profeſſion, & ceux qui emploient le plomb, comme les *Potiers d'étain*, & *de terre*, tombent en peu de tems dans des paralyſies qui les tiennent eſtropiés pour le reſte de leur vie. C'eſt l'effet du *ſaturne* ou du *plomb*, puiſque ſa vapeur, quand il eſt fondu, fixe le *mercure*, ſuivant l'obſervation du célèbre BOYLE. De-même le plomb fondu, entre les mains & ſous le nez des *Plombiers* & des Artiſans de même genre, répand dans leur cerveau une vapeur de *ſaturne*, qui fait ſur les eſprits animaux ou la lymphe nervale le même effet de *fixation* qu'opère ſur le mercure la vapeur du plomb fondu. C'eſt-pourquoi ils deviennent *cachectiques*, bouffis, avec un teint livide ; tous ſymptômes qui dénotent la gêne que ſouffrent le ſang & les eſprits, & qui annoncent à ces pauvres malheureux une ſuite d'infirmités auſſi longue que leur vie. Or ces vapeurs ne ſont pas toutes les

mêmes ; elles ſont quelquefois *mercurielles*, *vitrioliques*, *nitreuſes*, ou *arſénicales*. Semblables en cela à ces miniéres qui empoiſonnent ceux des *Verriers* qui travaillent les cryſtaux, ou qui colorent les verres ; car cette maſſe vitrifiée, qui n'avoit ni odeur, ni couleur, ni fumée, par elle-même, n'eſt pas plûtôt mêlée de borax & d'antimoine, qu'elle répand ces *haleinées* empoiſonnées qui ruinent la ſanté de ces Ouvriers. Pour ce qui regarde les *Potiers*, & les *Plombiers*, il arrive ſouvent dans leurs entrailles de telles irritations, que le genre nerveux ſe ſoûlevant contre elles, il en réſulte les *Coliques* les plus cruelles & les plus difficiles à guérir ; ce ſont celles qu'on appelle avec raiſon, en Médecine, *Coliques de Potiers*. Ces accidens ſont les plus ordinaires parmi ces Ouvriers : mais ils ne ſont pas les ſeuls ; témoin, l'obſervation d'ETTMULLER * touchant ce Potier d'étain qui devenoit *noctambule* pendant 24. heures, lorſqu'il travailloit ſur l'*étain*. Car c'eſt l'effet, dit ce ſçavant Auteur, des fumées mercurielles

* Voyez ETTMULLER, *Colleg. Conſultat. Cas.* 17.

des métaux, & en particulier de l'abondant volatil antimonial que contient l'*étain*; volatil qui étant mêlé avec le *nitre*, acquiert une vertu *fulminante* : après quoi il n'eſt plus étonnant qu'il s'en élève des *exploſions* par tout le genre nerveux. Une autre maladie prend quelquefois aux *Potiers de terre*; ce ſont des *vertiges*, qui attaquent aſſez ſouvent ceux qui travaillent à la roüe; & à d'autres d'entr'eux de ſemblables étourdiſſemens ſont ſuivis d'affections ou d'accès épileptiques. Enfin, on obſerve que ceux qui verniſſent de *mercure* les glaces pour les miroirs, non-ſeulement deviennent ſujets aux *aſthmes*, aux *ſtupeurs* ou engourdiſſemens des membres; mais encore, qu'ils tombent quelquefois en *apoplexie*, dans le tems qu'ils appliquent le mercure ſur le revers des glaces qui doivent faire les miroirs. Il faut encore ajoûter à ces Ouvriers ceux qui font métier de broier les *couleurs*; car les vapeurs *arſénicales*, *mercurielles*, &c. qui s'élèvent des matières qui ſe broient ſous leurs yeux & par leurs mains, les empoiſonnent, s'ils ne ſe précautionnent contr'elles.

Ces précautions ſont auſſi anciennes que les tems où l'on a travaillé aux *mines*. Car l'on voit comment les Ouvriers qui ſe ſacrifioient à cette profeſſion, ſe couvroient les mains & les bras de gants, les jambes & les pieds de brodequins, les cuiſſes de cuiſſarts, indépendemment des ſortes de caleçons qu'on leur faiſoit; enfin c'étoit des maſques de verre, ou de certaines veſſies, dont ils ſe couvroient les yeux, le nez & tout le viſage, & qui ne leur permettoient de voir que le plus néceſſaire pour conduire leurs travaux. Les Artiſans d'aujourd'hui qui ſont expoſés à ces dangereuſes *vapeurs*, trouvent dans ces ſortes de préſervatifs de quoi rabattre en partie la malignité de ces vapeurs. En effet le plus grand remède ſeroit celui qui pourroit les garantir; d'autant plus que le malheur le plus affligeant dans les maladies qui les accablent, c'eſt que la Médecine ne paroît pas juſqu'à-préſent leur avoir donné des ſecours auſſi efficaces que leurs maux ſont grands: On les donne donc dans le public pour incurables; enſuite l'on ſe diſculpe, en diſant qu'HIPPOCRATE après avoir dit qu'il

qu'il faut sçavoir distinguer les maladies incurables, ajoute qu'on doit s'en tenir aux remèdes *palliatifs*, ou à ceux qui sont moins capables de faire mal. Cependant a-t-on fidèlement pratiqué cet avis d'HIPPOCRATE, pour la cure des maux que l'on contracte en travaillant sur les minéraux? L'on avoit sagement fait remarquer en parlant des maladies que prennent les Chymistes auprès de leurs fourneaux, qu'ils étoient obligés de quitter leurs grands *Arcanes* pour se renfermer dans les Remèdes *Galeniques*, parce qu'ils y trouvoient des secours plus réels que dans les Remèdes ou Préparations *Chymiques*. Ne seroit-ce donc point pour s'être trop oublié sur cette observation, qu'il est si rare de voir guérir de leurs maladies les Artisans qui travaillent sur les *métaux*, ou qui les emploient? Car deux erreurs capitales possèdent les esprits à ce sujet. 1°. Ce sont des matières minérales, des métalliques, des vitrioliques, &c. dont on relève les vertus contre les mauvais effets que ces mêmes minéraux ont commis; ce sont des *huiles de tartre*, des *esprits de vitriol*, des *volatils* les plus *explosifs*,

des *mercuriels*, &, outre cela, les purgatifs les plus violens, sçavoir, les *turbiths*, les *antimoniaux*, les préparations de *mercure* purgatives, que l'on préfère; parce que l'on donne à ces drogues une aveugle confiance, & qu'on les juge les plus propres à combattre la malignité des minéraux. Les succès l'ont-ils prouvé? Au-contraire, tous ces maux ne sont-ils pas demeurés ou mortels, ou incurables? D'ailleurs cette idée de *malignité* est-elle bien fondée? A-t-on fait à ce sujet toutes les réfléxions nécessaires? On le croiroit, à voir la façon dont on se comporte aujourd'hui; car il est d'usage parmi les fauteurs de la Chymie, de s'occuper uniquement des moyens de rabattre la *malignité*. Mais, en suivant cette vûë incertaine, on laisse sûrement gagner le fonds du mal, sçavoir, l'inflammation du sang, & l'irritation du genre nerveux; choses qui se présentent d'abord, & qui tuent les malades, ou les rendent infirmes pour le reste de leur vie, avant que le Medecin ait découvert dans ces drogues chymiques, le sel, l'acide, ou l'alkali, le fixe, ou le volatil, le sulphureux, ou le balsamique,

qui doit être opposé aux saveurs contraires que l'on cherche ou que l'on devine dans le sang ou dans les humeurs. Rien ne répand plus de doute, d'obscurité, & par-conséquent plus de dangers & d'infidélités sur la Médecine que l'on pratique sur les Artisans qui travaillent ou qui manient les minéraux. 2°. L'autre erreur, aussi pernicieuse pour le moins, c'est le décri où l'on met la *saignée* dans ces maladies, dans lesquelles on répète, en toute occasion, qu'elle y est dangereuse, comme on l'en accuse dans toutes les maladies malignes; & cela parce qu'on ne rencontre point en elles ce qu'on se propose d'y combattre, sçavoir, la *malignité* dont on s'occupe uniquement. Cependant, quelque considérable que pût être cette *malignité*, rien ne doit être plus certain pour la conduite d'un Médecin, que ce qu'il voit, & ce qu'il touche, sçavoir, l'ardeur, l'inflammation, & l'irritation convulsive des parties, dont les *attitudes* font connoître l'état & la cause qui les tient dans ces dispositions contraires à leur état naturel. Est-il donc si difficile de comprendre combien le sang inter-

cepté par les directions changées dans ſa circulation, cauſe de *congeſtion phlegmoneuſes* ou inflammatoires? Une telle certitude peut-elle faire appréhender la *ſaignée*? Au-contraire, quelle affreuſe incertitude de la part des remèdes que l'on cherche, ſans les avoir encore trouvés, pour les oppoſer aux *ſaveurs* ou qualités *malignes* des humeurs auſquelles on attribuë les maladies des Artiſans qui travaillent ſur les *métaux*! Mais toutes ces maladies, pour être bien compriſes, doivent être rapportées aux affections de poitrine, ſuivant le conſeil de M. RAMAZZINI (*a*). Or ces affections, dans les Artiſans, ſont la plûpart indépendantes des humeurs, parce qu'elles n'y contribuent qu'en ſecond; au-lieu qu'en premier ce ſont, ſuivant la remarque de VAN HELMONT, des *aſthmes* ſecs, ou, ſuivant celle de WEDELIUS, des *aſthmes* de montagne (*b*), comme on le trouve prouvé dans un Traité fait exprès (*c*). Dans ces incertitudes, le

(a) *De Morbis Artificum*, pag. 498.
(b) *Patholog.*
(c) Voyez RAMAZZINI, *ubi ſuprà*, pag. 480.

plus sûr pour un Médecin qui veut guérir son malade, c'est d'apprendre d'HIPPOCRATE, non ce qui fait précisément la cause des maladies de ceux qui travaillent sur les *minéraux*, mais d'observer, comme il a fait, l'état des viscères, tel qu'il nous l'a laissé dans le portrait qu'il fait d'un Ouvrier sur les métaux : * *Vir metallicus* (dit il) *hypochondrium dextrum intentum ; splen magnus ; alvus intenta, subdura ; spirituosus, decolor*, &c. Ce portrait, fait par ce grand Maître en Médecine, me fournit deux observations, qui montrent le faux de la pratique que l'on suit parmi les Chymistes pour le traitement de ces maladies, sur lesquelles ils se sont donné un ascendant qu'ils méritent peu, & auquel cependant on s'est trop livré. La première réflexion, c'est que les Ouvriers sur les *métaux* sont tous *poussifs* (*anhelosi*) : Là-dessus je demande, s'il est une disposition en maladie où la saignée soit plus constamment & plus généralement adoptée, qu'en cas d'oppression ? Cependant c'est précisément la saignée qu'interdisent tous les Médecins Chymistes,

* HIPPOCR. *Epidem.* IV. N°. 13.

avec le plus de soin, dans les maladies des Artisans qui travaillent sur les *métaux*. Est-il donc étonnant que ces pauvres malheureux restent *asthmatiques* pendant toute leur vie ? L'autre réflexion à faire sur l'observation d'HIPPOCRATE, c'est que les viscères se trouvent durcis & déssechés, principalement le *foye*, & tout le *bas-ventre*. Sont-ce là des indications pour exclure la saignée, & pour s'autoriser à donner des remèdes tous brûlants & déssechants, comme l'on fait si hardiment dans les maladies de ces infortunés Artisans ? Parce, dit-on, qu'étant de pauvres gens, pour la plûpart, ils n'ont pas le loisir d'être long-tems malades. C'est-pourquoi, ajoûte-t-on, il faut prendre une méthode abrégée pour les traiter, & cette méthode consiste dans l'usage des Remèdes Chymiques les plus irritans, sur-tout de ceux qui sont pris d'entre les *antimoniaux*, & principalement en s'abstenant de la saignée *. La méthode certes est abrégée ; mais est-ce pour finir la maladie, ou la vie d'un malade ?

Il reste à conclure de tout cela, que

* Voyez RAMAZZINI, pag. 489.

là bonne manière de traiter ces maladies, c'eſt, non d'en éplucher les circonſtances de malignité, mais les *impreſſions* qu'y ſouffrent les viſcères; impreſſions par leſquelles les malades ou périſſent, ou languiſſent: Voilà ce qui doit régler les indications de la cure. Ainſi un malade empoiſonné par la vapeur, ſoit du *mercure*, ſoit du *plomb*, ſoit du *vitriol*, &c. doit être particuliérement traité, comme l'on traite en bonne Médecine les *aſthmatiques*, en qui le ſang eſt intercepté dans ſon cours & dans le poûmon, & les nerfs réduits à un état ſpaſmodique & tonique. Ainſi, ſuivant cette idée, ſans craindre ni l'uſage des ſaignées réïtérées, ni celui des *calmans-narcotiques-cordiaux*, & *béchiques*, l'on verra ces malades guérir, comme tous les autres, de ce genre de maladies, autant qu'il ſera poſſible.

C'eſt par cette défiance juſtement priſe contre les Remèdes Chymiques dans ces ſortes de maux, à l'exemple de grands Praticiens *, que l'on a eu la conſolation de voir guérir, par les remèdes ordinaires, des *vertiges*, des *affections épileptiques*, & des *coliques* les

* Voyez ALBERTI, *de Vaporum noxâ.*

plus cruelles. C'eſt-pourquoi rien n'eſt plus ſûr pour la Médecine des Pauvres, que de les avertir des piéges & des dangers des drogues, avec leſquelles on voudroit traiter les maladies qu'ils ont contractées en travaillant ou en employant les *minéraux*; au-lieu qu'ils ſont certains de trouver infiniment plus de ſoulagement, & de guériſon même, dans les remèdes ordinaires. Or ces remédes ſont les ſaignées, les *diapnoïques*, les adouciſſants. En effet, outre que de bons Praticiens conviennent de l'utilité de la ſaignée dans ces maux, l'obſervation qu'ils ont faite *, en prouve manifeſtement le beſoin. C'eſt que l'on a remarqué, que ceux qui perdent du ſang habituellement, comme par éxemple ceux qui ont des hémorrhoïdes, ſont bien moins maltraités par les *vapeurs minérales*, quand leurs profeſſions les engagent à les reſpirer, que ceux en qui la Nature n'a point établi ce ſecours. De-plus, les *narcotiques* ſe trouvent autant efficaces, & auſſi ſûrs dans les douleurs cauſées par ces vapeurs ſi dangereuſes, que dans tous les maux *ſpaſmodiques*, où

* IDEM, *ibidem*.

on les emploie avec un merveilleux succès. Il reste donc à conclure, que la méthode de guérir est la même dans ces maux, que dans de semblables qui n'ont pas leurs causes dans l'impression des vapeurs minérales. C'est la raison pourquoi l'on ne répète pas ici les remèdes, ni la conduite qui a été décrite ci-dessus, & où l'on renvoie ceux qui auront à traiter les Pauvres des maladies causées par les *minéraux*. L'on seroit ravi certainement d'avoir quelques bons Remèdes Chymiques à ajoûter à la méthode ordinaire de guérir; mais il est si humiliant pour la Chymie de produire rarement dans ces occasions des Spécifiques véritables, qu'il ne s'en présente presqu'aucun de raisonnable. En effet POTERIUS lui-même, si célèbre pour la Chymie, fait observer que les tisanes de *sassafras* guérissent les *paralysies* des Potiers de terre. LISTER recommande singuliérement contre l'impression du *mercure*, la décoction de *guayac*: & ALBERTI, chez qui l'on trouve ce que l'Ecole du célèbre Mr STALH a expérimenté de meilleur dans les maladies, recommande sur-tout les ti-

ſanes de racines de *bardane*, & de ſemblables plantes, comme auſſi l'eſſence de *pimprenelle blanche*, & la teinture de *caſcarille*, en-même-tems qu'il avertit des affreux dangers des Remèdes Chymiques, pour guérir les maux qu'ont fait les *minéraux*. Il eſt vrai que FALLOPPE conſeille la *poudre d'or* contre le *mercure*. Mais ce remède eſt au-deſſus des facultés des Pauvres, fût-il auſſi ſouverain qu'on peut douter qu'il ait là-deſſus tant de vertu. L'on vante encore une préparation de *ſoufre ſublimé* de la façon du célèbre POTERIUS; & d'autres relèvent l'efficacité de l'*antimoine diaphorétique*. Mais ces prétendus Spécifiques ont fait ſi peu fortune dans la pratique, qu'ils paroiſſent bien plus en diſcrédit qu'en faveur.

Quelques réfléxions chymiques ſur la nature des *minéraux*, font cependant connoître par où l'on peut ſe ſoulager de leurs venins; & ces réfléxions ſont fondées ſur trois obſervations. La premiére eſt fondée ſur ce qu'un *acide* virulent & très-actif conſtituë la qualité vénéneuſe de la plûpart des *minéraux* ſulphureux-métalliques, & ſur-tout de la nature du

plomb, en qui abonde * un tel acide. Qu'y a-t-il donc de plus raisonnable pour écarter ces maux, que ce qui va à affoiblir, à force de le délayer, & à envelopper cet *âcre* empoisonné? Ainsi les eaux légérement *laiteuses*, les *émulsions*, les *laits d'amandes*, les *crêmes de ris*, ou de semblables graines, les décoctions de *corne de cerf*, les solutions faites avec les *yeux d'écrevisses* dans beaucoup d'eau, tous ces secours ne sont sujets à aucuns dangers. Les deux autres observations regardent le *mercure*. L'une a été connuë par l'aventure d'un Singe, qui but du *mercure*, & qui en mourut: elle est rapportée par AVICENNE, qui ayant ouvert le corps du Singe, trouva le sang arrêté ou épaissi dans les ventricules du cœur. Le *mercure*, qui est le plus pénétrant des métaux, a donc la vertu d'épaissir & d'arrêter le sang. L'autre observation est reconnuë par FERNEL, & confirmée depuis par de sçavans Physiciens-Médecins; c'est que le *mercure* a quelque chose de *fébrifuge*, & de *narcotique*, de-sorte que ceux qui l'ont le plus étudié, ont remarqué qu'il ne don-

* Voyez RAMAZZINI, *ubi suprà*, p. 496.

ne pas la fiévre, & qu'il appaiſe les douleurs. Cela poſé, quel parti doit-on prendre, ſoit en matiére de remèdes, ſoit en matiére d'alimens, pour corriger l'impreſſion du *mercure*? C'eſt de choiſir ce qui va à tenir le ſang mollement raréfié, & roulant, pour le relever de l'affaiſſement où tombent ſes parties globuleuſes, & en-même-tems ce qui peut conſerver au ſuc nerveux la fluidité qui en fait la *craſe* naturelle. Tel eſt, dans la nourriture des Pauvres, l'uſage des *lentilles*, & du *gruau d'avoine*, &, en fait de remède, une décoction légère de *ſquine*, y ajoûtant l'uſage de la *thériaque*. Car c'eſt une erreur groſſiére de donner l'excluſion à la thériaque, parce qu'elle contient de l'*opium*; puiſque rien ne tient le ſang plus fluide que l'*opium*. C'eſt une raiſon d'ailleurs ſoûtenuë par l'expérience, qui apprend que les *coliques* & les *convulſions* cauſées par l'impreſſion du *plomb*, dans les *Potiers de terre*, & dans les *Peintres*, s'appaiſent & ſe guériſſent, ſans mauvaiſes ſuites, par l'uſage de la *thériaque*, ou de l'*opium* rendu cordial en le mêlant, avec la confection alkermès, ou avec le ſy-

rop d'œillets, dans l'*eau de tilleul*, &c. ou bien (comme on l'a dit ailleurs) par le mêlange de quelques gros de *philonium romanum* dans des lavemens de fleurs de camomille avec les émolliens & l'huile de ruë.

VIII. Des Peintres, des Docteurs, &c.

Les *Peintres* qui manient continuellement le *minium*, la *céruſe*, le *cinnabre*, &c. ſont fort ſujets aux affections convulſives; maux qui éxercent leur rage dans le bas-ventre de ces Artiſans; témoin ce Peintre dont FERNEL * raconte l'hiſtoire, lequel étoit affligé d'une *colique* qui lui enfloit ſi horriblement tout le bas-ventre, que rien ne pouvoit parvenir à le ſoulager & à réprimer le volume énorme que prenoit toute cette région, que de faire aſſeoir quatre hommes ſur ſon bas-ventre. L'hiſtoire eſt d'autant plus ſurprenante, que ce pauvre malheureux étant venu à mourir, il ne ſe trouva rien d'extraordinaire dans ſes entrailles; parce que tout le mal s'étoit paſſé par les contorſions des membranes dans le genre nerveux: & là-deſſus s'écrie humblement FERNEL *, à la maniére des grands hommes (comme

* *De Luë Venereâ, Cap. 7.*

parle CELSE) : « l'étrange bévûë où » nous avons été pendant cette cure, » où nous étions absolument hors de » la vraie voye ! » (*Omnes aberamus à scopo, & totâ, quod aiunt, viâ errabamus.*) Mais d'où venoit cette erreur, sinon d'avoir traité des humeurs, lorsqu'il ne ne falloit avoir égard qu'à l'état convulsif de tout le genre nerveux ? Telles sont encore les attentions qu'il faut avoir dans les maladies des *Doreurs*, sur qui le *mercure*, qu'ils manient continuellement, fait de si étranges impressions. Il en doit être de-même dans la cure des maux dont sont attaqués ceux des *Teinturiers* qu'on nomme *de grand teint*, qui emploient l'*arsenic* dans les teintures des draps. L'*eau-forte* expose encore à d'aussi cruels maux, sur-tout à des *phthisies*, & à des *coliques*, les Ouvriers qui l'emploient continuellement ou souvent dans leurs ouvrages. Tels sont les *Graveurs* qui gravent à l'*eau-forte*, & ceux d'entre les *Orfévres* qui la mettent fréquemment en œuvre, aussi-bien que le *mercure* & le *plomb*. Car c'est de semblables minéraux que viennent ces douleurs de nerfs, ces rhûmatismes bizarres, ces

maux-de-gorge, ces phthisies si opiniâtres, qui les mènent à la mort. De-là viennent aussi les mêmes maux aux *Distillateurs*, soit à eux-mêmes en personne, soit à ceux qui demeurent auprès d'eux : Car ces Ouvriers non-seulement y sont exposés eux-mêmes ; mais encore leurs laboratoires y exposent leurs voisins. Il y a eu, à ce sujet, un fameux procès dans le voisinage de *Modène*, à l'occasion du Laboratoire d'un Distillateur, qui faisoit mourir de *phthisie* tous les habitans de ce Canton, comme il fut prouvé par les extraits mortuaires. Pour ces sortes d'affections *phthisiques*, rien ne convient tant que l'usage habituel des boissons *laiteuses*, sans ômettre, suivant l'avis du Docteur RAMAZZINI *, les remèdes ordinaires & connus dans la bonne méthode : C'est un avis que ce sçavant Médecin répète plus d'une fois. Mais le plus efficace & le plus sûr, c'est de conseiller aux Ouvriers qui travaillent sur les *métaux*, ou qui les emploient, de quitter ces professions meurtrières, quand leurs complexions ne peuvent les soûtenir ; sans cela ils s'exposent à une vie langou-

* *Ubi suprà*, pag. 503.

reuſe, & à une mort prochaine.

IX. Des Meſureurs de Grains.

Juſqu'ici j'ai parlé des déſordres que cauſent, chez certains Ouvriers, les vapeurs virulentes ſorties des *minéraux* : J'en vais faire voir à préſent d'une autre eſpéce ; ce ſont les vapeurs des *grains*. Il eſt certain, & de-plus il eſt démontré par l'expérience, que de-même que les métaux tranſpirent, les *grains*, & en particulier le *bled*, exhalent auſſi des vapeurs très-mal-faiſantes. Car chaque grain de bled concentre un *volatil* très-ſubtil, qui s'évapore à-travers l'écorce qui le contient & l'enferme. Or cette vapeur, quand le bled a été enfermé long-tems, ſur-tout dans des ſoûterrains, ou dans des greniers, ſans être ſuffiſamment remué ou criblé, eſt une poudre animée de milliers de petits vermiſſeaux, ſuivant l'obſervation du célébre LEEUWENHOECK, qui leur donne le nom de *petits loups*. C'eſt-pourquoi les *Meſureurs* & les *Cribleurs* de *grains* ſont ſujets à des démangeaiſons par tout le corps & dans les yeux, & à des âcretés de gorge : Auſſi ces Ouvriers ſe plaignent-ils quelquefois amérement du déſagrément de leur pro-

feſſion; parce que non-ſeulement ils ſont habituellement tourmentés par toutes ces différentes incommodités, mais encore qu'ils voient abréger leurs jours par des *oppreſſions aſthmatiques*, & des *hydropiſies*, qui les mènent au tombeau. Mr RAMAZZINI donne à ces Ouvriers un conſeil, qui peut avoir ſon utilité dans le régime de vie; c'eſt d'avoir ſoin de laver, puis de ſécher le *bled* avant que de le porter au moulin: Car outre que par cette précaution l'on détruit cette vermine d'où s'engendre la *calendre* dans les greniers, la farine en eſt auſſi plus blanche, plus ſuave, & mieux nourriſſante. Ces ſortes d'Ouvriers ſe mettent autour du col des gorgerettes, qui ſont des eſpèces de mouchoirs, dont ils ſe couvrent de façon, qu'ils ſe préſervent la gorge & les narines pendant tout le tems du travail; après quoi ils ſe lavent les yeux & la gorge avec de l'eau froide, & ils ont grand ſoin de ſecouër & de broſſer leurs habits. Mr RAMAZZINI ſe répand ici en plaintes très-amères contre ceux qui ont aboli les Bains publics: *Car ils étoient* (dit-il) *bien moins entretenus pour*

le luxe & la molleſſe des gens oiſifs, pareſſeux, riches, & voluptueux, que pour ſervir, à peu de frais, à la ſanté de tous les hommes, & en particulier aux preſſans beſoins qu'ont la plûpart des Ouvriers, de ſe laver des craſſes & des ordures, qui, bouchant les pores de la peau, empêchent la tranſpiration. Au défaut de ce ſecours, qu'on ne peut trop regréter, il conſeille à ces Ouvriers de faire un fréquent uſage d'*eau d'orge*, d'*émulſions*, de *petit-laît*, ou de *tiſane* de *guimauve*; avec la précaution d'être bien attentifs ſur eux mêmes, pour remédier promptement à celui des viſcères qui paroîtroit particuliérement s'endommager.

X. Des Amidoniers.

La malignité qui s'élève du bled, ou de ſa farine, ſe manifeſte encore ſur ceux ou celles qui travaillent à faire l'*amidon*. Il eſt vrai que ce n'eſt principalement qu'avec les pieds qu'ils pétriſſent le bled, après l'avoir fait *macérer* dans des vaiſſeaux de marbre remplis d'eau, pour enſuite en tirer la pâte, que l'on fait ſécher au ſoleil. Cette précaution de pétrir le bled avec les pieds, leur pare ſûrement des accidens. Mais cependant de cette maſſe, qui n'eſt que

de la farine mouillée & épaiſſie, il s'élève une vapeur d'un goût fade tirant ſur l'aigre, parce qu'il tient d'un *acide-volatil*, qui abonde dans le bled quand on l'a développé par la fermentation ; & c'eſt l'impreſſion de ce *volatil* étranger, & non *mitifié* ou adouci par la coction, qui jette ceux qui pétriſſent l'*amidon* dans des oppreſſions & dans des toux ſi étranges, qu'ils ſont obligés d'interrompre ou de quitter leur ouvrage, pour ne pas expirer ſur le champ. Ce qui rend les *Amidoniers* ſi ſujets à des maux-de-tête, à des aſthmes, & à des toux, c'eſt parce que cette vapeur approche fort des exhalaiſons *acides* que répand la fumée du ſoufre. A ce ſujet le Docteur RAMAZZINI, toûjours attentif à la ſanté des hommes, avertit que l'*amidon* n'eſt pas auſſi ſain qu'on le croyoit dans l'ancienne Médecine, & qu'on le croit encore ordinairement dans la nouvelle : Car il y paſſe pour un adouciſſant qui tempère les humeurs, pour un aſtringent qui arrête les fluxions, & pour un vulnéraire qui guérit les ulcères ; c'eſt-pourquoi on le cite pour excellent dans les *pertes-*

de-sang, & dans les *ſtranguries*. GALIEN en fait grand cas pour toutes ces maladies, & l'Auteur (*a*) de la *Philoſophie Sacrée* lui donne la vertu des plus grands adouciſſans pour les humeurs, par préférence même à tous autres remèdes; fondé, à ce qu'il croit, ſur le Miracle d'ELISÉE, qui adoucit avec de la farine le potage des Prophètes, que l'un d'entr'eux avoit empoiſonné d'amertume en y mettant des coloquintes au lieu d'herbes ordinaires. Je répons à cela, que c'eſt un Miracle de celui qui forme des enfans à Abraham avec des pierres : mais il s'agit ici de remèdes qui ſoient communs dans l'ordre de la Nature; & Mr RAMAZZINI fait voir qu'il y a dans l'*amidon* une âcreté qui va juſqu'à la corroſion. Il le prouve par l'obſervation des Blanchiſſeuſes de menu linge, comme de rabats & ſurplis, dont la toile ſe trouve rongée juſqu'à ſe percer, lorſque l'amidon s'amaſſe dans les plis de ces linges. Il cite auſſi à ce ſujet un paſſage de PLINE (*b*), qui porte que l'*amidon*

(*a*) VALLESIUS, *Philoſophia Sacra.*
(*b*) *Hiſtor. Natur.* Lib. XXII. *C.* 25.

n'eſt point auſſi convenable qu'on ſe l'imagine dans les maux d'yeux, & dans ceux de poitrine. Auſſi les habiles Blanchiſſeuſes ſçavent-elles mêler de la gomme-arabique avec l'amidon, pour en corriger ce qu'il a de corroſif. Un excellent remède que l'on fait pratiquer aux Ouvriers qui travaillent l'*amidon*, c'eſt de le faire dans un lieu ſpacieux, & jamais dans des endroits trop renfermés, ou trop étroits. Au-reſte quand le mal les gagne, il faut leur faire avaler de l'huile d'amandes douces, des émulſions, des crêmes d'orge, quelquefois un verre de bon vin, leur faiſant encore ſentir de l'eſprit de ſel armoniac, ou de l'eau thériacale, dont ils feront bien de ſe frotter les narines.

XI. Des Boulangers.

HIPPOCRATE fait obſerver que les profeſſions les plus utiles à la vie, ſont ſujettes à de grands inconvéniens. Telle eſt en effet la *Boulangerie*, qui fait de ſes Ouvriers des *hommes de nuit*; car ils les paſſent à faire le Pain : Un tel dérangement dans la vie des *Boulangers* ne peut être éxemt de très-fâcheux inconvéniens. Car la nuit eſt le tems où ſe fait &

se consomme principalement l'œuvre de la plus grande transpiration ; & il est certain que c'est du dérangement de cette œuvre si précieuse à la santé, que viennent les maladies qui attaquent ces Ouvriers ; d'autant plus qu'étant exposés continuellement à la chaleur de leur four, puis incontinent après respirant un air froid, les *pleuréſies* les saisissent bien-tôt, avec la fièvre qui les accompagne. Si l'on ajoûte à cela la quantité de *folle-farine* qu'ils avalent, & qu'ils respirent, on y verra l'origine des affections de *poûmon*, auſquelles les Boulangers deviennent sujets. Enfin leurs yeux sont aussi exposés, à chaque instant, à recevoir des impressions très-mal-faisantes ; car l'aspect continuel des flammes & des vapeurs de leurs fours, l'ardeur de ces mêmes flammes, & la poudre farineuse qu'ils remuent habituellement, les rend *chaſſieux*. C'étoit pour obvier à cet inconvénient, qu'il étoit d'usage chez les Anciens que les Boulangers s'enveloppassent la tête d'un mouchoir. La précaution, à l'embarras près, n'est pas blâmable : mais ces Ouvriers trouveront plus

de facilité à se laver souvent le visage avec de l'eau, à se gargariser avec de l'*oxycrat*, enfin à user d'*oxymel*. Du-reste, ils se feront traiter avec les remèdes ordinaires, en cas de vraies maladies.

XII. Des Meûniers.

Les maladies des *Meûniers* ressemblent bien plus à celles des *Boulangers*, depuis l'invention des moulins-à-vent, & des moulins-à-eau. Car autrefois, que ce n'étoit qu'à force de bras que l'on piloit les grains par le moyen des meules, c'étoit moins un art qu'un supplice, de maniére que l'on y condamnoit les criminels & les esclaves; témoin l'histoire de SAMSON, que les Philistins condamnérent à tourner ces meules. Ce métier étoit donc alors une occasion prochaine de quantité de maladies des plus graves. Aujourd'hui les Meûniers en sont quittes pour essuyer les infirmités que contractent les Boulangers; parce que les uns & les autres sont continuellement parmi la farine, laquelle incommode leurs poûmons. Deux choses de-plus demandent quelques avis de précaution. 1°. C'est que les Meûniers étant exposés souvent à porter de pésans sacs

de bled, ils ſont toûjours à la veille d'avoir des *deſcentes*. Pour y obvier, ils feront très-bien de porter continuellement des ceintures ou des ſangles très-larges, qui les ſerrant de-bas en-haut, leur affermiront les entrailles dans leur ſituation naturelle. Si nonobſtant cette précaution, il leur ſurvient quelque *deſcente*, il leur eſt de la derniére importance de ne jamais aller ſans *bandage*, pour ne point s'expoſer à être ſurpris par quelque ſubit étranglement de boyau, qui ne manqueroit pas de leur arriver, à cauſe des efforts trop fréquens qu'ils font en portant des ſacs de bled. 2°. Une autre remarque, c'eſt que ſouvent ils deviennent *ſourds*; parce qu'ils ont à entendre jour & nuit les bruits des eaux & des meules de leurs moulins. Pour obvier à cet inconvénient, on doit leur conſeiller de tenir, autant qu'ils pourront, (ſur-tout lorſqu'ils auront à approcher de plus près de leurs meules) du *coton* dans les oreilles, de maniére cependant qu'ils puiſſent facilement l'en ôter quand ils ſortiront d'auprès de leurs meules.

Il eſt encore une obſervation aſſez ſinguliére

singuliére au sujet des Meûniers, & des Boulangers ; c'est que les uns & les autres sont fort sujets à avoir des *poux*. La cause de cette vermine n'est ni obscure, ni incertaine ; Mr LEEUWENHOECK l'a mise sous les yeux, au moyen de ses microscopes. Il a fait voir que la poussiére qui sort par transpiration de chaque grain de bled, n'est autre chose que des milliers de petits insectes qui y fourmillent. Ces insectes imperceptibles sont des germes d'animaux, qui rencontrant sur la superficie de la peau de ces Ouvriers (laquelle est continuellement exposée à se couvrir de cette poussiére farineuse), un suc fourni par la transpiration, lequel leur tient comme lieu de sève qui sortiroit de la terre, trouvent dans ce suc dequoi s'éclorre, se grossir, & prendre la forme de ces vilains insectes. Pour exterminer cette *vermine*, il faut changer très-souvent de linge, & se laver tout le corps & le décrasser avec les décoctions d'*absinthe*, de *petite centaurée*, de *staphisaigre*, de *lupins*, ou avec du *son* mêlé avec le *vinaigre*. Si cela ne réüssissoit point, il faudroit

en venir à quelques frictions légéres faites avec l'*onguent-gris*.

XIII. Des Crocheteurs. L'état des Meûniers, qui les expose journellement à porter de lourds fardeaux sur leurs épaules, me fournit ici l'occasion d'examiner la profession des *Porte-faix* ou *Crocheteurs*, dont le métier consiste à faire continuellement les efforts que les Meûniers ne font que dans quelques occasions. Or ces efforts se font sur la poitrine, sur le bas ventre, sur les cuisses, & de-plus sur l'épine du dos. L'étrange violence par-conséquent pour toutes ces parties, & pour la poitrine en particulier! Car autant qu'un Crocheteur introduit beaucoup d'air dans son poûmon, lorsqu'il baisse les épaules pour recevoir quelque rude charge, autant en sort-il peu par la respiration; ainsi les vésicules pulmonaires & les vaisseaux sanguins du poûmon restant extraordinairement gonflés, il n'est pas étonnant que les Crocheteurs soient sujets aux *crachemens-de-sang*. Mais ce qui peut particuliérement les exposer à ces accidens, c'est assez souvent la ridicule vanité qu'ils ont de

faire mal-à-propos parade de leurs forces, en les mettant à des épreuves téméraires, excessives, & qui ne les mènent à rien d'utile ou de nécessaire; & cependant c'est ce qui les jette manifestement dans des crachemens-de-sang, ou en d'autres fâcheux maux. HIPPOCRATE rapporte la témérité d'un Manœuvre, qui ayant fait gageure de lever de terre un âne, le fit avec tant d'effort, qu'il fut pris sur le champ d'une fièvre, & d'un crachement-de-sang: * *Qui Asinum ex pacto elevavit, statim febricitavit; sanguis erupit; alvus lubrica; judicatus est* De-plus, comme les efforts des Crocheteurs se font aussi sur les cuisses, on a trouvé souvent dans leurs corps, après leur mort, des *varices* très-considérables; parce que la trop forte contraction que souffrent très-souvent les muscles des jambes & des cuisses, empêchant que le sang ne remonte par les veines, il séjourne sur leurs valvules, qui sont contraintes de céder en se relâchant; & il arrive de-là que le sang devient croupissant, & les veines variqueuses.

* *Epidem.* IV. N°. 14.

La conſéquence naturelle que l'on doit tirer de toutes ces réfléxions, c'eſt que la *ſaignée* eſt abſolument néceſſaire dans les maladies des *Crocheteurs*; d'autant plus qu'il leur eſt ordinaire de s'expoſer aux plus rudes travaux, ayant le ventre plein d'alimens, & les vaiſſeaux remplis de chyle. Le ſang abonde chez eux; & en cas de maladie il faut d'abord ſoulager les vaiſſeaux ſurchargés, & c'eſt l'effet de la ſaignée.

Une autre maladie ou incommodité que contractent encore les Crocheteurs, & qu'ils conſervent le reſte de leurs jours, c'eſt qu'ils deviennent *boſſus*. On en voit la cauſe manifeſte, en ce que le poids des charges qu'ils portent, les faiſant courber, ils accoûtument l'épine du dos à ſe courber, & à occaſionner des *boſſes*. Mr RAMAZZINI propoſe à ce ſujet un Problême, qui peut avoir ſon utilité. Pourquoi, dit-il, les Porte-faix ſont-ils obligés de ſe courber, & que les femmes de la campagne viennent dans les villes, chargées ſur leurs têtes de fardeaux très-peſants, malgré leſquels cependant elles ſe tiennent très-droites? Ce ſa-

vant Médecin trouve la ſolution de ce Problême dans la ſtructure des parties, ou dans l'équilibre qu'elles ont à garder. Or les femmes de la campagne ſachant s'ajuſter leur charge ſur le haut de la tête, elles parviennent à contenir le *centre de gravité* dans ſa *ligne de direction.* Au-contraire les Porte-faix la rompent, par la poſture qu'ils ſont obligés de garder pour ſe rendre ſupportables les peſants fardeaux dont ils ſe chargent. Car c'eſt un art, que de ſavoir la poſture convenable pour porter plus légérement un gros fardeau : *Leve fit, quod benè fertur onus.* 1°. Les Porte-faix ſe chargent donc ſur le dos, mais également ſur les deux épaules, pour faire des deux omoplates comme de larges baſes, ou de forts piliers, aux fardeaux qu'ils ont à porter. En-même-tems ils ſe courbent; parce que dans cette diſpoſition leur poûmon plus au large (comme l'éprouvent les *aſthmatiques* qui ſe tiennent courbés) leur rend la reſpiration plus facile pendant le tems qu'ils portent leurs fardeaux. 2°. En ſe tenant courbés, ils allongent leurs reins en-arriére, en-même-tems qu'ils écar-

tent les cuisses & les jambes, cherchant ainsi naturellement à donner une ligne ferme ou assûrée de direction au *centre de gravité* du poids qui les charge. Cependant l'épine du dos courbée s'accoûtume à tenir les nerfs qui en sortent, & la moëlle épiniére qui y est enfermée, dans une gêne continuelle ; & cette gêne passant dans le cours du *suc nerveux*, & dans les fibres médullaires & nerveuses, elle occasionne les *stases* dans lesquelles tombe la circulation des esprits, & où elle se tient ; ce qui fait la cause des *bosses* qui restent à ces pauvres gens. Le remède ne pourroit être que dans la précaution, qui seroit d'éviter de prendre cette posture pendant leur jeunesse ; car lorsqu'elle est une fois prise, elle se perpétuë jusques dans leurs vieux jours, & elle les confirme dans cet état de *bosse* & de courbûre. Il seroit bien plus à propos que les Porte-faix traînassent les fardeaux dans des carioles-à-bras, ou dans des brouëttes, pour n'être point exposés à s'estropier ; & l'on verroit alors parmi eux beaucoup moins de bossus, & d'asthmatiques.

Les *Porteurs-de-Chaise* font un autre

genre d'hommes que le poids d'une profession accable. Chez eux ce sont principalement les poûmons qui ont à souffrir ; parce que l'art de porter plus légérement la *chaise*, consistant à tenir, le plus qu'il est possible, le corps ou l'épine du dos dans sa ligne naturelle de *direction*, les poûmons des Porteurs-de-Chaise, qui ont à se dilater souvent, par leur travail, ne le font qu'avec peine ; parce que ce viscère trouve d'autant moins d'espace dans la poitrine, que le corps se conserve plus droit. Les maux de poitrine, les oppressions, les maux de côté, & les crachemens-de-sang, qui prennent si souvent aux Porteurs-de-Chaise, n'ont point d'autres causes que l'embarras dans lequel tombe la circulation du sang dans les poûmons de ces pauvres gens, & dans les muscles de la respiration ou de la poitrine. Que si l'on ajoûte à ces inconvéniens l'habitude où sont les Porteurs-de-Chaise de s'enyvrer de vin & d'eau-de-vie, l'on aura la raison pourquoi le sang bouffant par sa *turgescence*, ou trop raréfié, passe alors difficilement par le poûmon. Le comble du mal, c'est lorsque la

XIV. Des Porteurs-de-Chaise.

chaleur ou la soif extrême les oblige à boire de l'eau froide ; car le sang n'ayant jamais plus de disposition à s'épaissir par l'action du froid, que quand il est bien échauffé, faut-il s'étonner si les fluxions-de-poitrine, dont sont attaqués les Porteurs-de-Chaise, sont accompagnées de fiévres si aiguës, qu'elles les mettent bien-tôt au tombeau ? Au-surplus ces sortes de maladies ayant été traitées ci-dessus, n'éxigent point ici d'autre conduite, ou d'autres remèdes.

XV. Des Porteurs-d'Eau.

Les *Porteurs-d'Eau* sont des Portefaix, qui en effet sont exposés aux mêmes maladies que ceux-ci. Mais deux circonstances aggravent les dangers ou les inconvéniens de cette pénible profession. L'une, c'est qu'étant toûjours dans le maniement de l'eau, & exposés à l'aller prendre froide ou glacée à la Riviére, ce sont des occasions qui effectuent souvent les menaces des maladies attachées à leur travail. L'autre circonstance regarde les femmes qui ne craignent pas de se faire *Porteuses-d'Eau*. Cependant, comme elles peuvent être encore en âge d'avoir des enfans, à combien de malheurs ne s'exposent-

poſent-elles pas en portant de l'eau, dans le tems que peut-être elles commencent d'être groſſes ! C'eſt donc s'expoſer à de fauſſes-couches, ou à des avortemens. Quoi en effet de plus capable de précipiter un accouchement, que le poids d'une charge de deux ſeaux pleins d'eau, leſquels dirigeant la ligne du *centre de gravité* vers les parties baſſes, occaſionnent le relâchement de ces parties, d'où s'enſuit la perte d'un enfant ? Le remède à ces malheurs ne peut être que dans l'interdiction de porter de l'eau, que des femmes Chrêtiennes doivent s'impoſer, juſqu'à ce qu'elles ſoient ou dans un état de veuvage, ou dans un âge qui les mette hors de ces craintes.

XVI. Des Cabaretiers, des Braſſeurs de Bierre, &c.

Je reviens à l'effet des *vapeurs* malignes qui ſortent des *Végétaux* ; car les Plantes & les Arbres ont les leurs : Celles qui exhalent des *bouïs* de jardin, & des feuilles des *noyers* du côté qui eſt à l'ombre, ſont très-mal-ſaines. L'on ſçait encore la peſtilence, pour ainſi dire, du *ſafran*, qui rend formidables les lieux où on le réſerve. Mais ce qui eſt plus intéreſſant pour la Médecine des Artiſans, c'eſt

que les fruits, comme les *raisins*, quand ils sont pressés pour faire le Vin, & encore l'*orge* & le *houblon*, lorsqu'ils sont préparés pour faire la Bierre, se trouvent en état, par leurs vapeurs, de nuire extrémement aux personnes qui entreroient imprudemment dans les *celliers* où l'on serre le Vin, & la Bierre, sur-tout quand ces liqueurs sont nouvelles *. Voilà les dangers auxquels sont exposés les *Marchands de Vin*, les *Brasseurs*, les *Cabaretiers*, mais beaucoup plus ceux qui distillent les *Eaux-de-vie :* Car ces sortes d'Ouvriers restent dans une *yvresse* de plusieurs mois, pendant lesquels on les voit comme *stupides*, languissans, ou engourdis, & sans appétit ; ce qui fait pour eux un état d'infirmité dangereuse. C'est ce qui est prouvé par ce que l'on remarque dans les poules, les pourceaux, &

* Ces vapeurs sont sur-tout très-nuisibles à ceux qui n'y sont pas accoûtumés. ZACUTUS LUSITANUS (*De Princip. Medic. Histor. Libr.* I, *Hist.* 6.) rapporte, à ce sujet, l'éxemple d'un Seigneur, qui, étant allé à une de ses métairies, & étant entré dans le *cellier*, fut tellement frappé de l'odeur du *vin nouveau*, qu'il tomba par terre sans connoissance, & mourut quelques heures après.

ſemblables animaux domeſtiques, qu'on élève dans les fermes ; car ils s'enyvrent tous en ne mangeant que le marc des raiſins. Rien manifeſte-t-il davantage la puiſſance mal-faiſante des *eſprits vineux* ? Car ce ſont des volatils étrangers à la *craſe* du ſuc nerveux, ou contraires aux qualités des eſprits animaux. Les nerfs donc étant remplis d'un tel *volatil*, celui-ci groſſit le volume du ſuc nerveux, & multipliant à l'excès les eſprits animaux, il porte le trouble, le dérangement, & la ſédition, pour ainſi dire, dans le genre nerveux. Car c'eſt quelque choſe de ſemblable à ce qui arrive dans les *ruches* des Abeilles, où la diviſion & le trouble ſe mettent dans la République de ces petits animaux ; parce que leur multiplication fait leurs ennemis. Or la reſſemblance & l'affinité entre le Vin & la Bierre, ſont prouvées par ce qui arrive au Vin quand la vigne eſt en fleurs, & à la Bierre dans le tems que l'orge fleurit ; car alors tant la Bierre que le Vin ſont ſuſceptibles d'altération, & ils la ſouffrent par les exhalaiſons que ces fleurs répandent en l'air. Ajoûtez

que la Bierre étant bûë nouvelle, eſt auſſi contraire que le Vin à l'eſtomac (comme l'aſſûre VAN HELMONT) & en conſéquence à tout l'ordre de l'œconomie animale.

L'on demande quel remède il eſt à propos de faire pour préſerver ou guérir ces Ouvriers ? Ce qu'on peut leur conſeiller de meilleur, c'eſt que pendant qu'ils travaillent à diſtiller les eaux-de-vie, ils ſe privent de boire du vin ; que dans le tems qu'ils ont à entonner le vin, ou l'eau-de-vie, ils détournent leur viſage, & qu'ils ayent ſoin de le laver de-tems-en-tems avec de l'eau froide ; enfin ils feront bien de ſortir de-tems-en-tems des lieux où ſe paſſent leurs opérations, afin de changer l'impreſſion de ce mauvais air. Les Chymiſtes *, à leur ordinaire, dévinent ici des remèdes ; &, parce que l'odeur des volatils-urineux corrige efficacement les impreſſions que font les vapeurs de l'eau de-vie, ils propoſent l'*eſprit de ſel armoniac*. Au reſte, l'odeur du *caſtoréum* eſt encore ſingulièrement recommandée, auſſi-bien que l'uſage du vinaigre, dont l'on ſe frotte les narines & les mains. L'an

* Voy. ETTMULLER, *De Temulentiâ*.

cienne Médecine recommandoit les amandes amères, & les bouillons de choux. Un célèbre Praticien * propose quantité de remèdes fort incertains, & que le zèle pour ses compatriotes paroît lui avoir inspirés : outre que les plus simples sont préférables, ce même Médecin reconnoît comme le contrepoison de l'yvresse, l'usage de l'*oxycrat* bû de-tems-en-tems. Mais on a découvert depuis un *spécifique* plus assûré & plus prompt contre l'yvresse ; c'est de prendre quelques tasses de *caffé* : car il est étonnant de voir avec quelle facilité il dissipe les vapeurs du vin, & rend à l'esprit & à la raison sa sérénité.

XVII. Des Bateliers, des Pêcheurs, & des autres gens qui travaillent sur l'Eau.

Ce sont des lieux chauds & secs, des airs même brûlans & enflammés, dans lesquels nous avons vû jusqu'à présent les Artisans tomber malades. Ici ce seront des lieux froids & humides, & des airs morfondans, dans lesquels on va les voir prendre des maladies. Ce sont les Ouvriers qui travaillent sur l'eau ; sçavoir, les *Bateliers*, ceux qui conduisent les *trains de bois*, les *Pêcheurs*, les *Jardiniers*, & encore les *Blanchisseuses* ; toutes per-

* PLATER.

ſonnes qui ſont dans l'eau, qui la fréquentent, ou qui en ſont continuellement mouillées. On voit beaucoup d'Ouvriers qui ſont affligés de pleuréſies, d'aſthmes, de crachemens de ſang, & de maux-de-poitrine. Ici ce ſont particuliérement des *catarrhes*, des *rhûmatiſmes*, des *toux*, des *maux-de-côtés*, des *fluxions-de-poitrine*, &c. dont ſont attaqués ceux qui vivent continuellement dans des airs froids & humides, ou qui les reſpirent continuellement.

On voit évidemment ici la preuve du principe que j'ai avancé en premier lieu, dès le commencement de cet Ouvrage. C'eſt à la tranſpiration arrêtée, ſupprimée, ou en quelque façon dérangée, que j'ai attribué les cauſes des maladies des Pauvres. Or ici il eſt évident que les deux tranſpirations des corps de ces Ouvriers, l'*intérieure* & l'*extérieure*, ſont toutes deux ou ſupprimées, ou dérangées dans les uns & dans les autres. De-là naiſſent les mêmes maladies, dumoins celles qui ſont de même claſſe, ou qui appartiennent, ſoit aux mêmes viſcères, ſoit aux mêmes régions du corps. Car ce ſont preſque toutes

des *affections de poitrine*, qui attaquent les Ouvriers dont les professions sont d'habiter en des lieux chauds, ou dans des airs froids. Une telle contrarieté se conçoit, en réfléchissant sur l'abondante transpiration qui doit se faire continuellement dans la Poitrine; transpiration si grande, que la Nature lui a donné un ample soûpirail qui est continuellement ouvert : c'est la bouche, par où s'exhale une si grande quantité de vapeurs, qu'elles ternissent ou obscurcissent sensiblement les miroirs, & que souvent elles se laissent sensiblement appercevoir, en sortant comme une fumée. C'est donc cette abondante quantité de vapeurs, laquelle étant supprimée ou concentrée dans le poûmon, par le contact d'un air froid, morfondant & humide, devient la matiére des *maux de poitrine*. Si le contact d'un semblable air resserre en-même-tems les pores de la peau, à quelle *pléthore* le sang ne se trouve-t-il pas exposé ! Mais ce sont des maux *congénères* ou de semblables espèces, qui s'engendrent en respirant un air chaud, sec & brûlant; comme il arrive aux Verriers, aux Fondeurs,

& à tous les Ouvriers qui travaillent à la Forge : Et tout cela ne se fait qu'à raison de la double transpiration, l'intérieure & l'extérieure, *altérée* en quelque façon. En effet, ces vapeurs de feu étant continuellement inspirées, & l'air brûlant qui environne l'habitude du corps de ces Artisans, étant renfermé avec eux dans des lieux que des fourneaux rendent brûlans, rien est-il plus capable de porter dans la *double* transpiration des dérangemens mortels ? Car les vapeurs de feu & de souphre qui s'insinuent par la respiration dans le sang, sont des agents des plus actifs, qui font gonfler ou raréfier toute la masse des humeurs, par où se font tant de *congestions* phlegmoneuses ou inflammatoires. Ce même air, à la vérité, tenant comme *béantes* ou continuellement ouvertes les issuës de la peau, sembleroit aller au-devant du mal que l'air trop chaud respiré occasionne. Mais au-contraire les congestions phlegmoneuses étant excitées dans les vaisseaux, il arrive d'une part qu'ils s'engoüent, sans pouvoir pousser jusqu'à la peau les sucs transpirables, en-même-tems que les po-

res de l'habitude du corps se trouvent bouchés. C'est que la tissûre écailleuse de la *surpeau*, se trouvant desséchée par le contact d'un air igné & desséchant, elle empêche la transpiration de la matiére qui auroit dû s'échapper par tous ces petits soûpiraux. Car autant que la Nature les avoit faits pour être méables sur la peau, autant le feu des boutiques ou des fourneaux de ces Artisans, les tient clos & bouchés.

D'autres sortes d'Ouvriers dont il s'agit ici, sont les *Matelots*, les *Bateliers*, les *Charretiers*, enfin tous ceux qui travaillent sur les *ports*, ou qui sont employés à conduire les *trains de bois*. Ce sont tous des gens, ou sans cesse exposés aux airs froids, ou continuellement mouillés, soit par l'eau qui dégoutte du bois qu'ils portent, soit parce qu'ils se mettent les jambes dans l'eau, soit enfin parce qu'ils sont presque nuds. Les *Pêcheurs* sont encore une sorte d'Ouvriers de la classe que nous traitons ici; parce que ce sont aussi des *hommes d'eau*. Cela paroît même par l'exemple des Apôtres, lesquels étant de pauvres Pêcheurs, étoient nuds quand ils vi-

rent le SAUVEUR qui leur parloit de dessus le rivage ; puisqu'il est dit qu'ils se vêtirent pour aller à lui. D'ailleurs il faut observer, que les Pêcheurs sont sujets à veiller des nuits entiéres. Nous le voyons par ce qui est dit des mêmes Apôtres, qui répondirent à JESUS-CHRIST, qu'ils avoient passé toute la nuit sans rien prendre. Cette habitude de passer les nuits, est commune aux *Bateliers* & à bien d'autres qui travaillent sur l'eau : C'est-pourquoi il n'est pas étonnant que les Ouvriers de cette espèce deviennent sujets à tant de fluxions, de rhûmes, de rhûmatismes, &c. Au-surplus, toutes ces maladies demandent à être traitées comme je l'ai dit ci-dessus ; parce qu'elles n'ont rien de singulier qui en change le caractère : Ce seroit grossir la Médecine des Pauvres, que de répéter inutilement ce qui a déja été prescrit. Ce n'est donc que de la Médecine de précaution dont il faut instruire ces Artisans : Car quoiqu'il y ait bien de l'apparence qu'ils ne feront rien de ce qu'on leur conseillera, ce n'est pas cependant une raison de taire ce qu'il convient de leur apprendre ;

parce que ce ſont des citoyens qui appartiennent à l'ordre public, & des pères de famille qui ſe doivent à la ſubſiſtance & à l'éducation de leurs enfans. Il eſt donc du devoir de la Médecine, de leur communiquer ici tous les conſeils de ſanté par leſquels ils pourront prévenir la plûpart de leurs maux. Voici les plus eſſentiels.

Ils doivent ſe tenir ſuffiſamment vêtus, & ſe pourvoir de *bottes* ou *bottines* pour marcher dans l'eau, dans les cas de néceſſité. Les dangers prochains où ils ſont de s'enrhûmer, ou de prendre des rhûmatiſmes, doivent d'ailleurs les engager à trois choſes; 1°. A avoir pour boiſſon un mêlange d'un peu d'*eau-de-vie* dans beaucoup d'eau; préſervatif que PORTIUS conſeilloit aux Soldats des Armées de l'Empereur, dont il étoit Médecin. C'eſt que l'eau-de-vie n'a point l'*acide* du vin, dont la boiſſon contribueroit à aigrir le ſang & la lymphe; au-lieu que l'eau-de-vie mêlée dans beaucoup d'eau, eſt un délayant innocent qui entretient leur ſang dans une loüable fluidité. 2°. A ſe ſervir de *tabac*; ſur-tout en fumée, en qua-

lité de préservatif ; soit pour changer l'atmosphère humide & froid qui environne les corps de ces Ouvriers ; soit pour remplir leur poûmon d'une vapeur chaude & calmante, qui les préserve de l'irritation qui les ménace, & le sang du ralentissement où il peut tomber par l'inspiration d'un air aqueux, froid & humide. Que si la nécessité de la manœuvre dans leurs batteaux, ou sur les trains de bois, leur ôte la facilité de fumer du tabac, ils peuvent y suppléer en quelque maniére par le tabac pris par le nez, ou bien mâché, pour imprégner la salive d'une saveur capable de la préserver d'aigreur & d'épaississement. On connoît cependant les dangers du *tabac* ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Il faut distinguer le genre de vie ou les conditions : Car la différence étant toute entiére entre les nourritures & les occupations des gens oisifs & bien nourris, dans des lieux clos & bien échaufés, & les alimens que prennent de pauvres Pêcheurs, par éxemple ; de-même autant que le *tabac* peut être nuisible à ces personnes opulentes, autant devient-il supportable

port l'usage des Ouvriers dont il est ici question. 3°. Ce qu'il faut encore qu'ils observent, c'est qu'ils ne doivent jamais boire froid, soit en travaillant, soit en finissant leurs travaux; de-sorte qu'il est plus sûr en pareil cas de boire un verre de bon vin pur, pour se préserver de pleurésie.

Mais la précaution capitale que devroient prendre ceux de ces Ouvriers qui ont à porter sur leur dos des charges mouillées, telles que sont celles du bois, quand ils déchargent les trains qui l'apportent par eau, ce seroit de porter une sorte de *surtout* ou de *capote*, faite de peaux passées en huile, qui faisant le capuchon, leur couvriroit la nuque du col, les épaules, & tout le long de l'épine du dos, afin que ces pauvres gens n'eussent pas à être mouillés depuis le matin jusqu'au soir : On leur recommanderoit de quitter cet habillement au sortir de leurs travaux, & de changer de linge en se ressuyant auprès du feu. Par-là certainement on leur épargneroit une infinité de rhûmatismes, de fluxions, & de semblables infirmités. Mais, dira-t-on,

ce ſont des frais ou des dépenſes auſquelles on aſſujettit de pauvres Ouvriers; où prendre un fonds qui y ſatisfaſſe? Ce fut la queſtion qu'ISAAC fit à ABRAHAM ſon père : *Où eſt*, lui demanda-t-il, *ce qui doit ſervir à l'holocauſte que vous allez faire?* Abraham lui répondit, *Dieu y pourvoira.* La Médecine a la même réponſe à faire; & cette reſſource eſt fondée ſur le fonds des charités que reçoivent ceux qui veillent aux beſoins des Pauvres dans les Paroiſſes.

XVIII. Des Braſſeurs, des Teinturiers, des Jardiniers, &c.

Il eſt encore d'autres Ouvriers qui ſe trouvent expoſés aux inconvéniens de manier l'eau continuellement; parce que ſans ceſſe ils l'emploient dans les ouvrages de leurs profeſſions : Tels ſont les *Braſſeurs*, & les *Teinturiers*, à qui le fréquent uſage de l'eau eſt indiſpenſable, ſoit pour faire leur beſogne, ſoit pour la laver. Mais les maladies qui leur viennent par cette fatigue, qui les mouille ſi ſouvent, ne ſont guères que des maux ordinaires, & dont la cure rentre dans les vûës que l'on a données ci-deſſus à ce ſujet. Les *Jardiniers*, qui ont à être dans leurs jardins ſoir & matin, par les brouil-

lards, les humidités & la pluye, occupés d'ailleurs à des arrosemens continuels, qui les obligent ordinairement à se mettre en chemise, sont encore des Ouvriers exposés aux dangers du maniement de l'eau. On y doit joindre les *Fontainiers*, qui sont perpétuellement occupés à respirer l'eau, parce qu'ils ont toûjours les yeux & le nez dessus; mais leurs maladies étant encore toutes du même genre qui vient d'être dit, elles ne demandent pas des remèdes particuliers.

XIX. Des Lavandiéres, des Lessiveuses, & des Blanchisseuses.

Il n'en est pas de-même des maladies qui attaquent les *Lavandieres*, les *Lessiveuses*, & les *Blanchisseuses*; trois professions réduites à une, qui a des inconvéniens particuliers à chacune des trois, ou des maladies qui lui sont comme en propre. Les *Lavandiéres* ou *Blanchisseuses de gros Linge*, ont toûjours les pieds, les jambes, & les mains dans l'eau froide, dans des riviéres souvent entretenuës ou grossies par des sources ou fontaines qui sont dans le voisinage. L'on comprend d'abord à quels maux ces personnes deviennent sujettes : Ce sont les *suppressions*, qui désolent leur sèxe.

Ces *suppressions* ont, dans ces Blanchisseuses, une cause habituelle & permanente. Ce sont donc toutes espèces de *pâles-couleurs*, ou de *cachèxies* de ce genre, que non-seulement ces personnes sont sujettes à contracter, mais encore qui, par la condition attachée à cette profession, acquiérent une raison d'incurabilité; & la voici. Le séjour qu'elles font continuellement tout le long du jour, à commencer de grand matin & à continuer jusqu'au soir, dans l'eau froide, fait une impression qui resserrant les fibres de la peau & des vaisseaux, forme comme une digue au retour du sang des parties basses vers les supérieures. Voilà la cause de la diminution de la *pléthore* qui doit s'amasser tous les mois dans les personnes du sexe : Il ne peut donc guères rien arriver de plus capable d'occasionner des *suppressions*, ou des retenuës de la portion de sang dont la Nature devoit se décharger tous les mois dans ces personnes. Au-surplus, le resserrement ou la constriction *tonique* des fibres musculeuses, qui doit faire remonter le sang des piés à la tête, causant un état d'*inertie*, de pa-

resse

resse ou de ralentissement dans les vaisseaux, il n'est rien de plus propre à entretenir dans les personnes du sexe la privation qui les expose à des infirmités pour toute leur vie.

Les femmes qui font la *Lessive* ne sont point exemtes des maux que contractent les Blanchisseuses qui lavent le gros linge à la riviére : elles sont encore sujettes à d'autres incommodités. La plûpart ont des vapeurs continuelles, causées par la *lessive* bouillante, dans laquelle elles ont continuellement les mains, & qu'elles ont toûjours sous les yeux, & sous le nez; vapeurs qui deviennent très-dangereuses lorsque (comme il arrive à quelques-unes) elles mêlent ou substituënt la *chaux* à la *cendre*. L'on trouve, dans un célèbre Auteur *, une histoire bien remarquable à ce sujet; c'est celle d'une servante qui mourut étouffée, après de longues infirmités, pour avoir blanchi des linges dans une chaudronnée de *lessive*, qui lui porta au cerveau & à la poitrine. En effet, on a toûjours observé que les *Lessiveuses* deviennent sujettes aux oppressions asthmatiques.

* Greg. Horstius.

Les *Blanchiſſeuſes de menu Linge* ont, pour leur part, à eſſuier de dangereuſes *gerſûres* ſur leurs mains, leurs poignets, ou leurs bras, leſquelles ſont plus ou moins dartreuſes, éryſipélateuſes, ou inflammatoires. De-là naiſſent de fâcheuſes fiévres, ou du-moins de ſi étranges douleurs dans les parties malades, que ſouvent ces perſonnes deviennent hors d'état de continuer le blanchiſſage.

Les remèdes pour les *Lavandiéres*, ſont de l'ordre de ceux qu'on a indiqués dans les endroits où l'on a parlé de ces maux : on les retrouvera encore lorſque je parlerai des maladies des femmes. Les *Leſſiveuſes* s'épargneront les plus grands dangers des vapeurs léxivielles, en s'abſtenant de méler de la chaux dans leurs leſſives. Au-ſurplus, c'eſt à leur prévoyance à éviter d'avoir trop long-tems le viſage ſur les chaudronnées de leſſive, &, outre cela, d'en détourner le nez & la bouche. A ces précautions elles apporteront celles de ſe mettre de l'huile d'amandes douces dans les narines, & de ſe laver ſouvent la face & les yeux avec de l'eau. Ce qu'il faut obſerver ſur-tout dans le

traitement des *gerſûres*, c'eſt de n'y appliquer jamais rien de *gras*, comme pommade, huile d'amandes douces, ou autre choſe ſemblable. L'eau d'orge mondé ſuffit toute ſeule pour laver les *gerſûres*, ou les *boutons enflammés :* Quelquefois, en cas de grandes douleurs, on peut les étuver avec le laît chaud, laiſſant par-deſſus un linge mouillé de laît & d'eau d'orge, ou enduit de crême bien récente. Il faut avoir ſoin de faire ſaigner ces malades pluſieurs fois du bras, & leur faire boire du petit-laît. Mais il faut bien leur recommander principalement l'abſtinence du vin, & des choſes épicées, ou ſalées, & même leur défendre alors l'uſage de la viande à ſouper. Pour ſe préſerver de ces *gerſûres*, lorſque ces perſonnes ſeront bien guéries, elles ne reprendront le blanchiſſage, qu'en ayant ſoin de ſe laver ſouvent les mains avec de l'huile d'amandes douces (ou, à ſa place, avec de la bonne huile d'olives), & quelquefois de ſe frotter les mains avec du beurre bien frais, avant que de recommencer à les mettre dans l'eau. Une derniére façon que les Blanchiſſeuſes donnent

au linge, c'eſt de le repaſſer : Cela ſe fait ou ſur la platine, ou avec des fers ; mais de quelque maniére qu'elles le faſſent, c'eſt toújours une vapeur qui s'élève du linge qu'elles repaſſent, laquelle participant du *cuivre* ou de l'*airain*, dont eſt faite la *platine*, ou bien du fer, dont ſont compoſés les *fers-à-repaſſer*, eſt un volatil igné, & étranger, qui ſe mélant avec les *eſprits*, bleſſe le genre nerveux, déja délicat, & ſi aiſé à ébranler dans les perſonnes du ſéxe. Ce danger augmentera, ſi elles n'ont pas la précaution d'employer de la braiſe au lieu de charbon, & de ne jamais *repaſſer* dans des lieux étroits, ou trop enfermés. Mais le malheur devient bien plus grand, lorſqu'elles auront à *repaſſer* pendant trop de tems ; parce que le mouvement & l'action de leurs bras fatiguant encore leur poitrine, à meſure qu'une vapeur mal-faiſante la pénètre, cela occaſionne les maux & les épuiſemens de poitrine, où tombent celles que l'état ou la condition aſſujettit à de trop amples & trop longs *repaſſages*. Ainſi le ménagement doit faire le remède à leurs maux, quand la

nécessité les asservit moins à cette profession.

Les *Baigneurs* & *Etuvistes*, étant assujettis continuellement à tenir ceux qui se baignent dans l'eau chaude, souvent dans des lieux renfermés, lorsque les personnes se font administrer les étuves humides, se trouvent dans des airs étouffés, dont l'*élasticité* est perduë ou pervertie par les vapeurs de l'eau, & par les haleines des uns & des autres. Or ces circonstances exposent les *Baigneurs* à des étouffemens, qui iroient à altérer la poitrine, s'ils n'avoient soin de prendre l'air de-tems-en-tems en passant dans des chambres voisines. Ce sont d'autres dangers, si les bains se prennent pour des maux qui se gagnent. Ainsi ce seront des précautions à employer par les Baigneurs, pour ne pas trop se prêter ni aux vapeurs des eaux où sont plongés les malades, ni aux exhalaisons qui transpirent de leurs corps. C'est-pourquoi les Baigneurs auront soin de se laver les mains avec du *vinaigre*, & le visage avec quelque *vin aromatique*, en-même-tems qu'ils se tiendront de l'*essence de jasmin* dans les narines. Il y aura de

XX. Des Baigneurs, & Etuvistes.

nouveaux dangers à essuier, si c'est de l'eau froide, glacée même, dans laquelle il faille plonger les malades. Car les *bains froids*, dont l'usage se renouvelle de nos jours en Angleterre, furent autrefois communs en Médecine, lorsque, comme dit PLINE *, l'on voyoit les Vieillards Consulaires sortir du bain roides de froid. Le danger pour les Baigneurs en ce genre de bains, vient encore de la nature des lieux où sont quelquefois situés les bains froids : Ce sont des caves où sont réservées des eaux souvent glacées, pour y plonger les malades. Or les malheurs subits qui arrivent à ces malades, si l'on n'y a bien de l'attention, doivent engager ces Baigneurs à se tenir sur leurs gardes ; car dans ces circonstances ils ont a essuyer des fraîcheurs glaciales, capables de les rendre eux-mêmes malades. Ainsi comme les *Etuvistes* sont obligés de sortir des lieux de leurs étuves, pour respirer un air plus frais, par une raison contraire, les Baigneurs en eau froide doivent sortir prudemment des caves ou des soûterrains où sont les bains froids, pour

* *Histor. Natur.* L. XXIX. C. I.

ſe procurer un air plus tempéré ; ſans oublier de ſe frotter les mains avec de l'huide d'amandes douces, & le viſage avec quelque eſprit-de-vin aromatique.

XXI. Des Foulons.

Ce n'eſt pas dans l'eau que les *Foulons* ſe mettent pour fouler les laines & les draps ; mais c'eſt dans de l'*urine*, ſouvent croupie, & puante de pourriture, dans laquelle ils ſe mettent les pieds & les mains, & cela dans des endroits clos & fermés, où ils ſe tiennent à demi-nuds. Un tel bain pour les pieds & les mains, des exhalaiſons auſſi infectes que celles qui s'élèvent d'une telle urine & des craſſes huileuſes des draps & des laines, qui vont frapper les narines, qui ſe reſpirent par la bouche, & ſe répandent ſur l'habitude du corps de ces Ouvriers preſque nuds, ce ſont toutes matiéres à d'étranges infirmités pour eux. Le danger qu'ils courent alors eſt d'autant mieux fondé, que l'*inſenſible tranſpiration* ſe trouvant étrangement contrariée dans les ſituations & circonſtances où ils ſe rencontrent, ils ſe voient prochainement expoſés à toutes les maladies qui attaquent les Ar-

tisans. A tous ces dangers l'on n'a à opposer que les précautions marquées en plusieurs endroits, où l'on a traité des effets qui sont à craindre des mauvaises odeurs & des exhalaisons malfaisantes. Au-surplus, les maladies qui suivent l'exercice de ces misérables professions, étant les mêmes que celles dont il a été tant parlé, ce seroit une répétition inutile, que de retracer ici la même conduite, soit dans les remèdes, soit dans la méthode de s'en guérir, ou de s'en précautionner.

XXII. Des Corroyeurs. Cette sale & puante profession a bien plus d'une compagne parmi celles des Artisans. Car de ce genre sont les métiers des *Corroyeurs*, des *Tanneurs*, des *Poissonniers*, des *Bouchers*, & des *Chandeliers*. Tous ces métiers ont leur mérite, d'autant plus qu'ils sont indispensables pour la vie, quoique d'ailleurs ils soient sujets à bien des inconvéniens, eu égard à la puanteur dont ils infectent les quartiers des villes où on les exerce. Les Anciens avoient ordonné que toutes ces sortes d'Artisans seroient obligés à habiter & peupler les faux-bourgs, ou les endroits des villes qui étoient proche

proche des rivières, pour laver les immondices qui accompagnent leurs métiers. En effet, c'eſt ainſi que l'on voit demeurer vers la mer SIMON *le Corroyeur*, chez qui logeoit Saint PIERRE. C'eſt que ces cantons n'étoient guères que pour le menu peuple. Auſſi, outre qu'ils étoient mépriſés parmi les Romains, l'air que l'on y reſpiroit, à cauſe du ſéjour qu'y faiſoient ces ſortes d'Artiſans, paſſoit pour être très-mauvais, & même contagieux. Il y a eu des perſonnes qui ont crû que les Juifs ne ſont devenus puants, que parce qu'ils ont contracté cette puanteur dans les endroits des villes les plus négligés, dans leſquels ſeuls ils ont trouvé quelque aſyle, & que cette puanteur, qu'ils ont priſe dans ces endroits, eſt paſſée des peres aux enfans, & par ceux-ci à toute cette Nation.

XXIII. Des Tanneurs.

Les *Tanneurs* ſont toûjours ſur les peaux de bêtes mortes, ſur la *chaux*, & ſemblables ingrédiens, qu'ils emploient pour *habiller* les cuirs. De plus leur manœuvre eſt la même que celle des Corroyeurs; ils foulent aux piés ces cuirs, qu'ils ont macérés dans de l'eau remplie de *chaux* & de *galles*,

& enfin ils les frottent & imbibent de suif. Il n'est pas étonnant après cela, qu'ils soient sujets à avoir un visage bouffi, & cachectique, & qu'ils se trouvent exposés à des affections *pous-sives*, & *rateleuses* *; parce que les odeurs qui sortent de ces travaux, sont telles, que l'on a remarqué qu'il est impossible de faire passer un cheval devant les boutiques des Corroyeurs, de quelques coups d'éperon qu'on le pique; ou que si l'on parvient à le faire avancer jusques-là, il tourne bride avec une telle fureur, que le plus fort bras ne pouvant l'arrêter, il retourne tout courant au lieu d'où il est parti.

XXIV. Des Poissonniers, & des Boucheres.

ERASME donne à agiter, dans un de ses *Colloques* (intitulé l'*χθυοφαγία*), laquelle des deux professions, de la *Poissonnerie*, ou de la *Boucherie*, est la plus maussade & la plus puante? Il met dans la bouche d'un *Poissonnier*, & dans celle d'un *Boucher*, les réflexions les plus plaisantes & les plus sçavantes: mais il paroît résulter des discours de ces deux Apologistes, qu'aucune autre profession ne blesse autant les yeux, & ne choque au-

* Voyez RAMAZZINI, pag. 530.

tant les narines, que toutes les deux également, tant celle de *Poissonnier*, que celle de *Boucher*. Mais ce qui intéresse particuliérement la Médecine, c'est de sçavoir en quoi ces deux professions peuvent nuire à la santé; & là-dessus l'on demande, si c'est la santé des Pauvres qui en souffre, & en quoi elle peut en souffrir, puisqu'il est rare que les marchands de Poissons, ou les Bouchers soient pauvres? Je répons d'abord qu'il y a dans les villes des cantons entiers que ces professions empestent par leurs odeurs puantes & mal-saines. D'ailleurs ces professions, comme les autres, ont des familles ruinées, pauvres par-conséquent. De-plus, ceux & celles qui sont attachés par leur service à des maîtres ou des maîtresses bouchers, ou poissonniers, peuvent être réputés au nombre des Pauvres, & par-là leurs maladies sont l'objet de cet Ouvrage. Les puanteurs ou autres ordures des Boucheries, ou des Poissonneries, occasionnent bien des maladies. Cependant sans vouloir trop excuser les maux qui naissent par les Poissonneries, il faut avoüer qu'ils sont moins à

craindre pour la santé, que ceux qui viennent par les Boucheries. Cela est fondé sur des raisons très-sensibles ; car quelque mal-faisantes & déplaisantes que soient les exhalaisons qui viennent des poissons, les puanteurs qui sortent du sang des animaux que l'on égorge dans les boucheries, portent avec elles des caractères de pourriture ou de corruption, que n'ont pas certainement les chairs des poissons. C'est que le sel dont on assaisonne les poissons que l'on met en réserve dans les magazins des Poissonniers, devient un contre-poison pour les odeurs qui en exhalent ; & quand les poissons sont frais, les odeurs qui en sortent sont plus dégoûtantes que dangereuses. Il n'en est pas de-même du sang des animaux que l'on égorge ; il se pourrit en très-peu de tems ; & répandant dans l'air des vapeurs cadavéreuses, l'on comprend de-là que la raison qui fait les gangrènes, est la même qui fait que des vapeurs aussi malignes sont ruineuses pour la santé. Il faut observer de-plus, qu'autant qu'il y a de différence entre la partie rouge, & la partie blanche du sang, autant

il s'en trouve entre la chair des poissons, & celle des animaux à quatre pieds. Ceux-là n'ont presque que du sang blanc ; & c'est le moins corruptible : mais ceux-ci répandent abondamment le sang rouge ; & c'est celui qui fait la pourriture dans le corps humain, & qui y cause les gangrènes. Ce sont ces dispositions cadavéreuses qui donnent tant à craindre quand elles se rencontrent dans les maladies. Ainsi dans les poissons, ce sont des sucs lymphatiques & gluants qui contractent de l'*âcreté* ; mais dont il exhale peu de vapeurs, en comparaison de ce que répandent les sucs sanguins qui sortent des chairs des animaux à quatre pieds. Au-surplus, ce sont des souphres puants que ces vapeurs, & imprègnés d'un *alcali* le plus mal-faisant. Et voilà ce que tout un voisinage a à essuyer de la part des Boucheries.

XXV. Des Chandeliers.

Il est encore un inconvénient des plus pernicieux, & qui est propre aux Boucheries, sans que les Poissonneries donnent lieu de craindre rien de semblable : C'est la fonte des *graisses*, ou la préparation des *suifs* qui se travaillent dans les Boucheries, & qui

empoisonnent par leur puanteur tous les voisins. L'on sçait à quels dangers exposent les vapeurs du *suif*, parce que l'on connoît les dangers que les *Chandeliers* occasionnent, tant pour eux, que pour leur voisinage ; de-sorte qu'il y a des villes où l'on ne souffre les Chandeliers que dans les faux-bourgs *.

Les Ouvriers qui travaillent manuellement la *Chandelle*, sont les premiers à en souffrir ; parce qu'ils ont à respirer & à avaler ces vapeurs grasses & minérales, qui s'élèvent des *suifs* qui bouillent dans des vaisseaux de cuivre : C'est-pourquoi ces Ouvriers sont sujets à des maux-de-cœur, à des vomissemens, à des pertes d'appétit, à des maux-de-tête, & à des oppressions.

Mais leurs voisins ne sont pas exemts de ces maux ; & les femmes en particulier qui sont dans le voisinage des endroits où l'on travaille à la composition de la *Chandelle*, deviennent sujettes à de cruelles vapeurs. Car, comme toutes les bonnes odeurs n'excitent point les vapeurs hystéri-

*Voyez PAUL ZACHIAS, *Quæst. Medico-legal.* Lib. V.

ques, & qu'au-contraire quelques-unes les appaisent, tout de-même les mauvaises odeurs ne les guérissent pas toutes ; car celles du *suif*, par exemple, en donnent, & cela par la même raison que l'odeur d'une chandelle mal éteinte peut causer l'avortement. Un grand Médecin * rapporte que son frere s'étoit attiré des infirmités très-graves, qui affecterent son cerveau & sa poitrine, pour avoir passé habituellement des nuits à étudier à la chandelle. C'est pour cela que Mr. RAMAZZINI avertit les Gens de Lettres de se souvenir que les anciens Sçavans brûloient de l'huile d'olives, au lieu de chandelle ; ce qui étoit cause que l'on disoit, en parlant des sçavants Ouvrages de ces grands hommes, qu'ils sentoient l'huile de la lampe (*lucernam olent.*)

Les Remèdes que l'on a trouvés contre les impressions du *suif*, sont les Vomitifs, préparés sur-tout avec l'*oxymel scillitique*, (sans pourtant donner l'exclusion aux *antimoniaux* tempérés) ; parce que les infirmités des Chandeliers sont toûjours précédées ou ac-

* SOLENANDER.

compagnées de *nausées* & de *dégoûts*, marques de l'état de souffrance où se trouve l'estomac. Il faut y ajoûter les jus d'herbes *amères* & *aromatiques*, comme de *chicorée sauvage*, de *mélisse*, de *cerfeuil*, &c. pilées avec l'eau d'*oxytriphyllum* : On peut encore employer intérieurement la *thériaque*, arrosée de jus de citron ; & se servir d'un *vinaigre aromatique*, fait avec les écorces de citron, la mélisse, les clous de girofle, pour s'en frotter le nez & les tempes. Tout cela, mis à sa place, soulagera beaucoup ces Ouvriers en *suif* dans leurs maladies. Le Docteur RAMAZZINI va jusqu'à prétendre que l'infection du *suif* ruine si essentiellement la *crase* du suc nerveux, que la saignée est pernicieuse aux Chandeliers malades ; parce que leurs esprits animaux sont absolument gâtés & sans force. Quoi qu'il en soit, les meilleurs remèdes qui furent employés, au rapport d'un célèbre Observateur *, pour la guérison d'une *Chandelière*, ayant été inutiles, elle mourut en détestant le métier de faire la chandelle, & en avertissant quicon-

* OLAUS BORRICHIUS.

que s'y emploieroit, de ne jamais travailler le *suif* qu'en plein air, ou en plein vent.

XXVI. Les exhalaisons des Chandelles sont très-dangereuses pour les Gens de Lettres.

Telle est en effet la détestable impression du *suif de chandelle*, qu'elle est la source de la plûpart des infirmités, sur-tout des affections de poitrine, qui font périr tant de Gens de Lettres: & la raison en est manifeste. C'est au milieu de plusieurs chandelles allumées qu'on fait travailler les jeunes écoliers dans les pensions: Ils sont renfermés dans d'étroites chambres, & en grand nombre, sur-tout dans les pensions où l'on retire de pauvres écoliers. C'est donc un air renfermé qui a passé par les poûmons de tous ces différens tempéramens, & par-conséquent un air qui a perdu de son ressort, en-même-tems qu'il s'est imprégné des fumées de toutes ces chandelles: y a-t-il quelque chose de plus pernicieux? Car de-même qu'un enfant devient infirme toute sa vie, pour avoir tiré un mauvais laît de sa nourrice, de-même aussi ces jeunes garçons étant élevés au milieu d'un air empesté, deviennent sujets à tous les maux qui les affligent le reste de leurs jours. En effet, la vie dépen-

dant principalement de l'air intérieur, qui peut-être fait la meilleure partie des esprits, c'est empoisonner les principes de la vie, que de souiller la pureté de cet air par des vapeurs aussi noires que celles des chandelles allumées. Ce seroit ici l'endroit de continuer les maladies des Gens de Lettres, puisque l'occasion s'en présente si naturellement ; mais, sans les perdre de vûë, il convient ici de faire observer les moyens d'aller au-devant des maux dont l'on vient de marquer l'origine. Les moyens les plus efficaces sont de faire brûler de l'huile dans les chambres d'étude, d'avoir soin de ne point assembler trop d'écoliers dans chacune de ces chambres, enfin d'observer que ces écoliers ne soient pas arrangés des deux côtés des tables, afin que leurs haleines n'étant pas vis-à-vis les unes des autres, ne s'entre-communiquent point. Ces précautions engageront sans doute à une dépense plus considérable. Cela est vrai : mais la vie des jeunes enfans est au-dessus de l'argent ; aussi dût-on en recevoir moins dans ces lieux de charité, ce seroit épargner la vie des hommes.

Cette réflexion est d'autant plus intéressante pour la Médecine des Pauvres, que ces pensions ou écoles étant les séminaires & les pépiniéres de la plûpart des grands hommes qui illustrent les différens Ordres ou Compagnies d'un Etat, il devient manifeste que les maladies de ces Sçavans ont comme germé avec l'âge dans les pauvres étudians. De-plus l'occupation des âges suivans apauvrissant essentiellement la santé de ces jeunes gens d'étude, il n'est guères de maladies qui soient plus de la compétence ou dépendance de cette Médecine, que celles des *Gens de Lettres*. C'étoit une question qu'un ancien Philosophe, au rapport de PLUTARQUE*, donnoit à décider ; sçavoir, à qui il faudroit donner gain de cause, au corps, ou à l'ame, s'ils prenoient querelle là-dessus, pour juger si l'ame faisoit plus de mal à la santé, ou bien si le corps en faisoit plus à l'esprit ? *Si corpus & anima disceptarent ad invicem de damno dato, dubium fore, quis sit damnosior, hospes, an hospitator ?* C'est-pourquoi la maxime de PLATON, par rap-

XXVII. Maladies des Gens de Lettres.

* *De Præceptis salubribus.*

port à la santé, c'étoit qu'il falloit bien se garder, ou d'exercer l'esprit sans le corps, ou d'exercer le corps sans l'esprit : *Ne corpus absque animo, & animum absque corpore exerceamus.* Or parmi les gens d'étude, c'est toujours l'esprit qui travaille beaucoup plus que le corps. Car la méditation ou la recherche de la vérité faisant l'objet des Sçavans en chaque science, tout l'ouvrage se trouve toûjours du côté de l'esprit. C'est donc le genre nerveux ou les esprits qui fournissent principalement aux frais de ce travail, qui est d'autant plus insidieux, qu'il flatte par le plaisir qu'il procure de découvrir la vérité. Cependant les nerfs portés au-delà de leur *ton* naturel, parce que les esprits s'en dérobent, s'y dérangent, ou s'y gâtent, il n'est guères de source de maladies plus dangereuses, & cependant moins susceptibles d'une parfaite guérison ; aussi sont-ce des affections *mélancholiques*, des *néphrétiques*, des *gouttes*, des *coliques*, des *insomnies*, qui traversent la santé des Gens de Lettres.

Ces *insomnies* ne sont autre chose que les veilles habituelles passées en

nature ; habitude monstrueuse ! comme l'appelle ce Sçavant * qui avoit tant étudié la maniére de conserver la santé des Gens de Lettres : « C'est » (dit-il, en parlant des gens d'é-»tude) une chose *monstrueuse* de s'accoû-» tumer à veiller souvent bien avant » dans la nuit, de-sorte que l'on soit » obligé de faire la nuit du jour : » *Monstrum est ad multam noctem frequentiùs vigilare, unde post solis ortum dormire cogaris.* Ainsi les esprits accoûtumés avec les nerfs à demeurer tendus & bandés, restent dans cette disposition la plus ruineuse pour la santé. Ajoûtez à cela la vie sédentaire, qui fait de l'étude une de ces professions nommées *sédentaires*, ou trop reposées : D'où il arrive que le sang des Gens de Lettres devient ralenti, croupissant, *mélancholique*; & de-là naissent ces affections *hémorrhoïdales*, qui deviennent si souvent le supplice des gens d'étude. Toutes ces réfléxions ne sont-elles pas plus que suffisantes pour faire comprendre la cause & la nature de leurs maladies ?

Ces maladies, dans leur origine, sont pour la plûpart absolument dépendan-

* FICINUS, *De Studiosorum Valetudine tuendâ.*

tes de l'indiſpoſition des *nerfs*, de l'affoibliſſement & du dérangement du *ton* qu'ils doivent naturellement garder, enfin du changement de cours & de direction dans les *eſprits*; le tout entretenu par l'épaiſſiſſement du ſang, devenu âcre, ou atrabilaire, parce que le *croupiſſement* lui a fait prendre ces altérations: *Vitium capiunt, ni moveantur aquæ.* Il y a donc alors un double renverſement dans la double circulation qui régit l'œconomie animale, c'eſt-à-dire, la circulation du ſang, & celle des eſprits.

La méthode de traiter les affections *ſpaſmodiques, mélancholiques, & hémorrhoïdales*, eſt répanduë par toute cette Médecine des Pauvres; c'eſt-pourquoi on ne la répétera pas ici. Il faut ſeulement obſerver, que le repos, & la tranquillité d'eſprit, le bon air, & l'uſage des calmants, ſuffiſent preſque pour la cure des maux des Gens de Lettres. Ainſi un bon régime, des alimens propres, la ceſſation de toute contention d'eſprit, le tout ſoûtenu de l'uſage habituel des *calmants*, rétablit tout ce qui eſt ſuſceptible de guériſon dans ces maladies: de-ſorte que rien n'en accélère tant l'incurabi-

lité, que l'usage des *purgatifs* ; car ils achèvent de ruiner l'œconomie du genre nerveux. Il faut aussi bien se garder de faire usage de remèdes brûlants ; tels que sont ceux que l'abus autorise dans l'emploi des drogues ou plantes chaudes, aromatiques & dessséchantes, dont on se sert dans la Médecine vulgaire contre les affections *mélancholiques*, *vaporeuses*, *hypochondriaques*, ou *rateleuses*. Au-contraire, les délayants pour l'intérieur, & les bains pour l'extérieur, pratiqués sagement, aussi-bien que l'usage assidu des calmants, ramèneront les *solides* à leur *ton* naturel, & les *fluides* aux qualités & directions qui leur sont duës. C'est par cette maniére de traiter les maladies *nervales*, que l'on tirera le meilleur parti qu'il est possible pour leur guérison.

Indépendemment de ces terribles maux, qui ne sont pas de tous les jours, il en est de journaliers parmi les gens d'étude. Ce sont des *maux* ou *foiblesses* d'*estomac*, dont se plaignent la plûpart d'entr'eux ; parce qu'en effet c'est l'infirmité attachée à la condition des Gens de Lettres, suivant la remarque de CELSE : *Imbecilles stomacho . . . . . qua*

in numero . . . . . omnes penè Litterarum cupidi. Tous demandent donc principalement des remèdes pour fortifier l'eſtomac. S. PAUL trouve ce remède dans un peu de vin, qu'il conſeille à ſon cher Diſciple TIMOTHÉE : *Modico* (lui écrit-il) *utere vino, propter ſtomachum.* C'eſt donc du vin qui leur convient, mais de ce vin ſpiritueux-cordial dont un grand Praticien * permet, en pareil cas, de boire en petite quantité, préférablement aux vins ordinaires : *Præſtat* (dit ce Médecin en parlant des eſtomacs foibles) *potiùs parùm vini Ungarici, vel malvatici, bibere, quàm tenuia vina copioſa haurire.* C'eſt, dit VAN HELMONT, que les vins d'un terrein vulgaire ou domeſtique ont plus de vinaigre que de vin. Suivant donc cette obſervation, c'eſt un conſeil très-utile que de faire boire à la fin des repas une cuillerée ou deux de bon vin d'*Alicante* ou d'*Eſpagne* : & cette pratique ſe trouvera très-utile, ſi ces perſonnes dont l'eſtomac eſt foible, veulent ſe contraindre à boire de l'eau chaude, même à leurs repas ; car rien n'eſt ſi propre à diſſiper les crudités, ou à les prévenir.

* CRATO, *Lib. II. Conſult.* 27.

Il y a une autre classe de Pauvres infirmes ; ce sont les *Religieux*, ou *Religieuses pénitentes*, que le zèle de la piété renferme dans des Couvens. Trois causes leur attirent des infirmités, sans cependant qu'aucune d'entr'elles soit nécessaire à l'essence de l'austère vertu qu'ils embrassent. Car si l'abstinence & le jeûne, suivant la pensée de S. JÉROME, ne sont pas la vertu, & qu'elles ne fassent que l'affermir ou la fortifier en la rendant plus solide, (*Jejunium non perfecta virtus, sed cæterarum virtutum fundamentum est* *) l'on peut être solidement vertueux & pénitent, sans outrer les jeûnes & les abstinences. C'est, ajoûte-t-il que ces pratiques doivent laisser assez de santé pour vaquer à la priére, aux offices, à la lecture de l'Ecriture Sainte, &c. De-sorte que sçavoir contenir son estomac, en lui donnant peu à la fois, sans jamais rassasier la faim, cette abstinence continuelle est préférable (selon ce même Pere, si sçavant dans la vie spirituelle) à des jeûnes prolongés pendant plusieurs jours de suite : *Sic debes jejunare, ut non palpites, & respirare vix*

XXVIII. Maladies des Pauvres Religieux.

* S. HIERONYMUS, *Epist. ad Demetriad.*

possis . . . . . sed ut, fracto corporis appetitu, nec in lectione, nec in Psalmis, nec in vigiliis, solito quid minus facias : parcus cibus, venter semper esuriens, triduanis jejuniis prafertur *. A cette règle paroît certainement contraire la pratique des Maisons les plus respectables, où cependant, par amour pour la pénitence, on oblige les jeunes Religieux Novices à manger toute la portion qu'on leur donne ; sans quoi ils sont renvoyés. Une seconde faute est d'y saler excessivement les légumes ou *pulmens*, ou semblable nourriture, pour aiguiser l'appétit, afin d'obliger ces jeunes gens à manger toute leur portion. Or de cette double cause mille infirmités surviennent à ces Novices, sur-tout les *rhûmatismes*, les *maux-d'estomac*, les *oppressions asthmatiques*, qui obligent bien des Novices à sortir de ces Maisons. Car déja l'épaisseur & la consistence trop solide des potages & des *pulmens* qu'on donne à ces Religieux, leur font un sang & des humeurs trop abondantes & trop épaisses: d'autant plus que le sel mis trop abondamment dans ces mets, ajoûte un nouveau poids à ces humeurs & au sang ;

* IDEM, *ibidem*.

ce qui produit immanquablement les *rhûmatiſmes*, &c. qui aſſaillent ces jeunes Religieux. La troiſiéme cauſe, c'eſt le défaut d'éxercice dans les Maiſons Religieuſes, ſur-tout dans les Couvents de filles : Car alors le ſang demeurant ralenti attire aux Religieux & Religieuſes les maladies *aiguës*, ou *chroniques*, qui les traverſent dans leurs obéiſſances ou fonctions *clauſtrales*. Cependant en ſe refuſant, comme ils font ſouvent, les ſoulagemens de la Médecine ordinaire, pour ſe livrer entiérement à la pénitence, ils tomberont dans des infirmités accablantes, ſi l'on manque à leur offrir les ſecours d'une Médecine ſimple, comme celle des Pauvres, qui entre parfaitement dans leurs vûës d'abſtinence, de ſobrieté, de frugalité, de privation, & de pénitence, bien loin d'être contraire à l'eſprit de leur état.

Seroit-ce donc s'oppoſer à la pieté de ces ſaintes Maiſons, que de leur donner les avis ſuivants? 1°. Que de jeunes Religieux, pour manger moins que d'autres, peuvent ſe porter auſſi bien qu'eux, parce que les tempéramens ne ſont pas les mêmes. 2°. De

leur conseiller de ne mettre du sel dans leurs nourritures que très-modérément, & seulement autant qu'il convient pour rendre ces fades alimens supportables au goût. On pourroit aussi établir chez eux un usage qui étoit autorisé parmi les plus sobres des anciennes Communautés Religieuses, telles qu'étoient les *Thérapeutes*, qui permettoient à ceux d'entr'eux qui étoient infirmes de boire de l'eau chaude. Car en effet c'est le préservatif le plus sûr contre les maux qui sont causés par l'épaississement du sang. 3°. La coûtume de faire travailler les Religieux au jardin, ou à semblables éxercices du corps, étant de l'institution de la plûpart des Maisons ou Communautés Religieuses, ce seroit aller au-devant de bien des maux que de rétablir cette coûtume. C'est-pourquoi ceux d'entre les Religieux qui éxercent quelque métier, comme de tourner, de faire de la toile, des étoffes, ou des bas, sont moins sujets à tomber malades. Les Religieuses, par la même raison, se conservent plus de santé que les autres, quand elles s'occupent à la tisseranderie; car elles en sont plus robustes, & moins

sujettes aux pâles-couleurs. Cet avis est tiré des Livres Saints, qui avertissent que la *femme forte* se trouve parmi celles qui travaillent le lin & la laine : *Mulierem fortem quis inveniet ? Quæsivit linum & lanam, & operata est consiliô manuum suarum.* (a)

Après ces réfléxions, l'on n'a garde d'aller prendre dans les boutiques des Droguistes, ou dans les laboratoires des Chymistes, des remèdes pour les personnes pénitentes. Ce seroit même les faire aller contre les avis des Pères de l'Eglise (*b*), & de tous les Pères ou Auteurs de la vie spirituelle, sans en excepter STE. THÉRESE, qui défendent très-rigoureusement aux Religieux & Religieuses le trop de curiosité pour leur santé, & le trop de facilité à se servir de la Médecine ordinaire des gens du monde. Mais il en est une, qui, au jugement même du plus rigoureux des Pères (*c*), leur suffit amplement, sans les faire sortir de l'esprit de leur état. La meilleure Médecine, dit ce Père (*d*), c'est la plus ancienne, &

(a) *Proverb.* C. XXXI. ℣. 10. & 13.
(b) S. AMBROISE, S. BASILE, S. BERNARD.
(c) S. AMBROISE.
(d) *Hexameron*, L. III. C. 57.

elle se tiroit des légumes & de leurs sucs : *Ea Medicina antiquior, quæ herbis curare consuevit & succis.* En conséquence de cette maxime, il assûre * ces personnes Religieuses, & autres, que la santé ne se rétablit si solidement par aucun secours, que par celui de ces alimens : *Nec ulla firmior sanitas, quàm quæ salubribus reformatur alimentis*; parce que dans les alimens seuls consiste la vraie Médecine : *Quia sola nobis esca Medicina est.* Et ces alimens sont ceux-là-mêmes que les Religieux les plus austères se sont enjoints. Car avec un peu d'adresse à leur changer leurs mets & légumes, sur-tout ceux des graines, dans leurs *pulmens*, bouillons ou potages, l'on tourne en remèdes excellens les plus simples & les plus vulgaires alimens. Ce sera en variant le *ris*, l'*orge*, le *gruau* d'*avoine*, les *lentilles*, le *millet*, &c. pour remplir les indications qui se présentent; soit de fortifier l'estomac, par ceux des légumes qui sont toniques ou astringens, comme le *millet*, & le *ris*; ou bien d'aider à la transpiration, comme on le fait par le moyen du *gruau* d'*avoine*; soit par ceux qui sont laiteux & adou-

* *Ibid.*

ciſſans, comme les *haricots* ; ſoit enfin par ceux qui ſont amis de la poitrine, comme l'*orge*, & encore le *ris* : Tous ces alimens placés ſuivant les différentes indications, fourniſſent des remèdes ſuffiſans à la vie. En d'autres occaſions, le *lait*, les *œufs*, & un peu de *beurre frais* adouciſſent les fadeurs des *pulmens*, &, à l'aide de quelque racine, comme de *perſil*, les rendant plus aiſés à ſe diſtribuer, ils facilitent beaucoup la Médecine des Pauvres Religieux pénitens.

Un autre moyen de les traiter, c'eſt de leur épargner les veilles pour quelque tems, en les faiſant dormir un peu plus long-tems, & les mettant en repos pendant quelques mois : Il faut cependant leur faire obſerver un exercice modéré ; comme celui qui ſe prend dans les jardins, & dans certaines obéiſſances *clauſtrales*, qui obligent ceux qui les exercent à ſe donner du mouvement & de l'action, & qui les mettent pour quelque tems hors du fond de la retraite, du ſilence & de la méditation.

Ces moyens paroîtroient foibles, ou de petite conſéquence, à qui ſeroit moins au fait des cauſes de la ſan-

té ; mais quand on a un peu étudié cette matiére, on voit que la santé s'entretient ou se répare à peu de frais, entre les mains de Médecins qui sont plus occupés à tout remettre sous les loix de la Nature, qu'à chercher de nouvelles routes pour guérir leurs malades. Ainsi donc la Médecine des Pauvres, toute dénüée qu'elle paroît, trouve dans son indigenee de quoi soulager les *Religieux* qui se sont rendus volontairement pauvres.

Si ces Communautés Religieuses sont de celles à qui le gras est permis en cas de maladie, le régime devient une autre ressource de remèdes naturels, en leur accordant des bouillons à la viande dans leurs maladies, quoi qu'on fasse maigre dans ces Communautés pendant tout le tems de santé. En pareille circonstance le gras est un remède : Car comme dans le monde où l'on fait toûjours gras, les légumes, tels que le ris, l'orge, le gruau, & les plantes, deviennent médicamenteux pour les gens du siécle ; tout de même les bouillons à la viande deviennent médicamenteux pour les Communautés Religieuses où l'on fait maigre pendant toute la vie. C'est

que

que l'effet véritable d'un remède est de changer les qualités du sang malade : Or celui qui a été pétri de sucs de légumes, acquiert un changement de ses qualités très-efficace, quand on le remplit de sucs aussi différens que le sont les plantes, des chairs des animaux. Ce sont donc des guérisons qu'opère le gras dans les Maisons Religieuses qui font maigre toute leur vie ; & cela par la raison des contraires : *Contraria contrariis curantur.*

L'usage des *bains*, si familier anciennement parmi les plus saints personnages, seroit infiniment utile pour la santé des Religieux : mais les inconvéniens de ce remède, & sur-tout les embarras qu'il causeroit dans les Maisons Religieuses, le rend impratiquable. L'on ne peut accuser des mêmes incommodités une pratique avantageuse pour la santé, qui s'observoit autrefois parmi les Moines, sçavoir, l'usage des *minutions*. C'étoient des saignées dont les Religieux avoient coûtume d'user plusieurs fois, & par précaution, au changement des saisons. Or ces *minutions* opérant la diminution du volume ou de la quantité du sang, c'étoit un remède qui prévenoit la

pléthore, & en conséquence les lassitudes, lesquelles, suivant l'avis d'HIPPOCRATE, annoncent les maladies. Une telle pratique mériteroit bien de revivre dans les Maisons Religieuses; car rien ne seroit si propre à entretenir la transpiration, dont le défaut est la cause de la plûpart des Maladies des Moines. Ce n'est même qu'un superflu que l'on évacuë, dont la présence peut autant nuire à la vertu qu'à la piété.

XXIX. Maladies des Ouvriers Stataires.

La vie *sédentaire* & *cellulaire* des Religieux, nous engage naturellement à parler maintenant des Professions qui portent en effet le nom de *stataires*, & de *sédentaires* *. Tels sont les métiers de *Tisserands*, de *Tailleurs*, de *Couturières*, de *Menuisiers*, de *Maçons*, &c. Car les différentes situations & postures de corps où ces Artisans sont obligés de se mettre pour exercer leurs arts, leur occasionnent des maux différens. C'est-pourquoi il faut non-seulement que ces Artisans soient avertis des maladies qui les menacent en particulier, pour s'en précautionner: mais il est encore à propos d'en

* *Artes Stataria, & Sedentaria.* Voy. RAMAZZINI, pag. 596. & 599.

faire voir les causes, tirées de la structure du corps humain & de ses parties; afin que les personnes charitables qui se donnent aux soins de la santé des Pauvres, & les Médecins-mêmes, sçachent prendre dans l'œconomie animale, & dans les loix que le Créateur y a mises, les indications & les règles de conduite que l'on doit suivre pour rétablir la santé. C'est que la Nature, qui se peint dans la structure des parties, montrant ses actions & ses œuvres, comme par autant de coups de pinceau, dans les différens arrangemens, positions & directions des vaisseaux, des nerfs, & des fibres, elle fait sentir les raisons & les causes des maux dans celles de la santé. Ce ne sont donc pas des maladies extraordinaires qu'il y ait à étudier dans celles des Artisans; ce sont plûtôt les singularités de leurs causes. Ainsi des Ouvriers accoûtumés à être debout, deviendront sujets à des *varices*, & en cela semblables aux *Haruspices*, que leur ministère exposoit à encourir des *varices*, suivant la remarque du Poëte *.

———*Varicosus fiet Haruspex.*

* JUVENAL. *Satyr. VI.*

Je crois qu'il n'eſt point d'autre cauſe de ces *varices*, que la diſtenſion des muſcles des jambes & des cuiſſes, laquelle retenant le ſang dans ces parties baſſes, le ralentit dans ſa remontée. Car c'eſt une obſervation bien conſtante parmi les malades, que les *gardes* qui les ſoignent jour & nuit, ſont ſujettes à avoir les jambes enflées; & cela, parce que la fatigue continuelle ne leur permettant de dormir que dans des fauteuils, ſans ſe pouvoir coucher, cette ſituation oblige le ſang à ſurmonter les angles que les vaiſſeaux font dans les genoux, & ceux encore qu'ils font dans le pli des cuiſſes; ce qui produit comme autant d'entravesqui retardent la marche du ſang vers les parties ſupérieures. Ce ſont donc des enflûres qui ont leurs cauſes, non dans les humeurs ou dans les *fluides* par eux-mêmes, mais dans les *ſolides*. Ce ne ſont donc ni dans ces perſonnes, ni dans ces Artiſans, des *pieds de poûmon*, comme on appelle les enflûres de ces parties dans les affections aſthmatiques; parce qu'ici ce n'eſt point le poûmon qui eſt originairement en faute. La réfléxion de

Borelli * donne la juſte idée de ces ſortes de cauſes de maladies, dans la remarque qu'il fait ſur les muſcles *extenſeurs* qui ſont trop long-tems dans l'état d'extenſion, ſans que les *fléchiſſeurs* leurs antagoniſtes éxercent leur réaction. En effet, cette alternative des mouvemens muſculaires eſt tellement naturelle, que les animaux qui ont à être debout ſur leurs jambes, ſe la procurent, & ſe ſoulagent en ſe tenant un pied en l'air, comme on l'obſerve dans les coqs & les poules; la même choſe arrive aux chevaux, qui ont coûtume de ſe ſoulager en tenant en l'air, ou dans l'étrier, un des pieds de derriére, ou en en frappant la terre. Telle eſt l'attention de la Nature à entretenir la circulation des *eſprits animaux*, en conſervant l'alternative de leurs paſſages des muſcles extenſeurs dans les fléchiſſeurs: Car en cela conſiſtent tous les détails des mouvemens des muſcles, qui entretiennent, par les *rechanges* de leurs *eſprits*, l'œconomie animale. Ainſi le retardement du ſang dans les parties baſſes, occaſionne aux Artiſans qui ſont contraints de demeurer long-tems

* *De Motu Animalium*, Prop. 131.

sur leurs jambes, non-seulement des *varices*, mais encore des *maux-de-reins* insupportables, jusqu'à leur attirer des pissemens de sang. Cette obligation d'être debout, incommode aussi beaucoup les Courtisans dans les Cours des Princes; mais principalement à la Cour d'Espagne, où il est si peu permis de s'asseoir en présence du Roi, que l'on n'y voit aucune sorte de siége. (*a*)

Les dangers des Professions qui obligent à être debout, ne se bornent pourtant point à l'indisposition des reins, &c. L'*estomac* se trouvant comme suspendu, ou moins appuyé sur les intestins, devient aussi sujet à s'affoiblir, & par-là jette les fondemens de beaucoup d'infirmités. Car il est si important que les viscères du bas-ventre se trouvent comme dans leur état de repos, que suivant la remarque de BACON, (*b*) les Forçats dans les Galères, tout malheureux & tout fatigués qu'ils sont, se conservent en embonpoint, sans que l'on en voie d'autre raison, sinon que les parties nourricières, comme l'*estomac* & le *foye*,

(*a*) Voy. RAMAZZINI, pag. 598.
(b) *Hist. Natur. Cent.* VIII.

se reposant sur les intestins, pendant que les bras sont dans de continuels mouvemens, les coctions demeurent loüables. Une autre réfléxion à faire sur ceux qui sont habituellement debout, c'est que le *foye* étant moins soûtenu par les parties qui l'environnent, il se trouve en souffrance ; parce que, n'ayant plus le même point d'appui, il expose la bile à s'altérer par son ralentissement, ou par le défaut de sa sécrétion, en-même-tems que par son poids il tire en en-bas le *diaphragme*, auquel il est suspendu. Ce seront donc des sujets d'attention particuliére pour un Médecin qui aura à traiter des maux du *foye*, ou d'autres affections du *bas-ventre*, en ceux des Artisans qui sont contraints par leurs professions à être long-tems debout.

Un avis que donne le Docteur RAMAZZINI, qui a fait une étude particuliére des maladies des Artisans, c'est que, pour réüssir dans leurs cures, il est toûjours nécessaire à un Praticien, avant que d'entreprendre de traiter un malade, de s'informer de la profession qu'il a coûtume d'exercer : *Ad feliciorem curationem obtinendam*,

bonum semper erit, si Medicus sciat, quam artem exercere sit solitus, quem curandum suscepit *. En effet, quelle étrange mépriſe pour le Médecin ! quels dangers pour le malade, ſi on lui ordonne des remèdes ſans avoir pris auparavant les précautions néceſſaires ! C'eſt-pourquoi, ſi c'eſt une fièvre, une colique, un cours-de-ventre, il faut d'abord s'informer ſi la maladie eſt de la nature de celles où influë la qualité de la profeſſion ou du métier que ce malade éxerce en ſanté. Quelle plus dangereuſe inattention, ſi le Médecin traite ces maladies ſuivant les idées vulgaires & banales du ſyſtême des humeurs ! Car peut-être ſera-ce le produit d'une vapeur métallique, peut-être l'effet des poſitions changées dans les *ſolides*, parce que le malade aura eû à ſoûtenir des ſituations ou des poſtures gênantes, qui auront forcé le reſſort des fibres muſculeuſes. Ainſi ce Médecin purgera où il faudroit donner des *cordiaux*, des *confortants*, des *calmants*, des *toniques*. Une autre obſervation faite par HIPPOCRATE, c'eſt que dans les maladies, celles des parties qui ont eû le plus à

* RAMAZZINI, *ubi ſuprà*, pag. 660.

souffrir en santé, sont celles sur lesquelles se font les *dépôts* ou les *métastases*. Deux Ouvriers, dit-il, tomberent malades d'une toux considérable, & cette toux cessa dans l'un & dans l'autre par une paralysie sur le bras droit; parce que c'étoit celui qui souffroit principalement dans le métier qu'ils éxerçoient, qui étoit celui de faire des fagots: *Ambo (artifices) cùm tussi laborarent, dextrâ resoluti cessaverunt à tussi* (a). Il ajoûte que d'autres accoûtumés à aller à cheval, ou à marcher beaucoup, tombérent paralytiques de leurs jambes: *Qui verò equitârunt aut iter fecerunt, in lumbis ac femoribus resoluti sunt* (b). Un Médecin, telle science qu'il ait acquise dans le cabinet, pourra-t-il trouver la justesse d'une telle cause, que l'on ne peut découvrir qu'en s'informant du métier qu'aura fait un malade? L'observation est d'autant plus nécessaire & plus importante dans l'usage, qu'il est ordinaire de porter dans les Hôpitaux les pauvres Artisans pêle-mêle: Ce sont des *Menuisiers*, des *Forgerons*, des *Sculpteurs*, des *Compagnons-Imprimeurs*.

(a) *Epidem.* IV. N. 28.
(b) *Ibidem.*

Les professions différentes de chacun d'entr'eux, supposent des causes différentes dans leurs maux, quoique de même nom ; & ces causes ayant à se prendre dans les sortes de travaux qui distinguent ces métiers, par rapport aux diverses situations que sont obligées de prendre les différentes parties du corps de ces Artisans, ce seront aussi des indications différentes que le Médecin aura à remplir. La plûpart de ces Ouvriers seront peut-être de professions sédentaires, dans lesquelles les *reins* auront à souffrir ; parce que ces Artisans sont toûjours assis, leurs yeux toûjours fixés sur leur ouvrage, suivant cette remarque d'un Poëte * : *Lumbi sedendo, oculi spectando, dolent.* D'autres d'entr'eux, comme les *Tailleurs d'habits*, & les *Vignerons*, se présenteront pour être traités par un Médecin : Prendra-t-il la courbûre des corps de ces Ouvriers, pour des *bosses*, comme l'on sçait que les Porte-faix s'en font ? Ce seroit une mépriſe peu honorable pour le discernement de ce Médecin. Cette courbûre dans les *Tailleurs* & les *Vignerons*, n'est point un amas d'humeurs qui se soient

* PLAUTE.

fixées pour former une *bosse* : c'est une attitude, que l'on compare à celle des singes, qui sont toûjours courbés ; & à cause de cette ressemblance, l'on a forgé le mot *simitas* pour désigner cette courbûre : Ce sont donc des affections absolument dépendantes du vice des *solides*. Ces Artisans se sont habitués à se tenir courbés ; & ils gardent cette situation pendant toute leur vie. Cependant, faute de ce *diorisme*, que l'on aille à se figurer quelque amas d'humeurs *cachectiques*, qui abondent dans les corps de ces Artisans qui sont devenus malades, ce seroit un piége dangereux pour le Médecin qui attribueroit aux *fluides* un mal qui est absolument de la dépendance des *solides* ; dépendance des *solides* qui est si essentiellement telle, que le grand remède contre les courbûres des *Tailleurs*, des *Vignerons*, & autres semblables Ouvriers, c'est que de bonne heure ils se ménagent de manière, que l'epine du dos ne soit ni trop long-tems, ni trop fortement courbée : & quand le mal est confirmé, il ne reste que la voie des frictions humides & des onctions confortantes & tempérées, par le moyen des *Onguens* & des

Baûmes, que l'on trouvera dans la *Pharmacie des Pauvres.* *

XXX. Maladies des Ouvriers Sédentaires, &c.

Les *Arts Sédentaires* tiennent de bien près à ceux où les Artisans sont contraints d'être debout. Mais avant que d'entamer l'examen des Arts Sédentaires, il faut observer singuliérement ceux qui sont mitoyens, en ce que les Ouvriers qui éxercent certaines professions, sont obligés d'être tout-à-la-fois comme debout, & cependant en quelque façon assis. Les *Tisserands* sont de cette espèce, qui comprend encore tous les Artisans qui travaillent les *draps*, les *tapisseries*, les *moquettes*, les *bouracans*, & une infinité de *serges*, dont les manufactures ou semblables fabriques occupent grand nombre d'Ouvriers. Plusieurs d'entr'eux sont obligés, dans leurs maladies, de recourir à la charité des Paroisses, ou d'aller aux Hôpitaux. De-même dans la *Tisseranderie*, qui fut autrefois l'occupation des Dames de considération; & qui n'est éxercée aujourd'hui que par les gens du commun, il y a souvent nombre de malades qui sont obligés d'avoir recours à la charité publique. Pour se mettre en état de

* Tome III. pag. 221. & 225.

les traiter, on doit d'abord faire attention que la violence qu'il faut que les Artisans se fassent dans ces professions, pour tendre les jambes & les cuisses, afin de se tenir fermes sur la sorte de siège sur lequel pose leur corps, leur attire les maux dont il a été fait mention à l'occasion des maladies de ceux qui travaillent debout. Mais les Ouvriers dont il est ici question, ont de-plus à souffrir de grandes lassitudes dans les bras, dans le dos, & dans les jambes. C'es lassitudes sont bien differentes de celles qu'on appelle *lassitudes spontanées*, qui viennent par la faute des fluides: par-conséquent les indications sont bien différentes; car ici elles doivent aller au soulagement des solides. Les Médecins ne feroient-ils pas bien, dans ces occasions, s'ils s'occupoient un peu plus des *frictions* sèches & humides, & des *onctions*, qui étoient si fort usitées parmi les anciens Médecins, & dont les Athlètes se servoient avec tant de succès? Ou, pour mieux dire, n'a-t-on pas ici une preuve de la Médecine des *solides*, par tant d'observations tirées des maladies des Artisans, lesquelles, sans changer le nom qu'on leur donne quand on les

attribuë aux fluides, ſe trouvent abſolument dépendantes, pour leurs cauſes, de la diſpoſition des ſolides? Qu'une fille ou femme *tiſſerande* tombe malade, ſçavoir, la premiére par une perte-de-ſang ou ſemblable mal, & la ſeconde par une fauſſe-couche; l'erreur ne ſera-t-elle point capitale de s'en prendre, ſur ces deux maladies, à l'état du ſang, pendant que la ſituation & l'agitation que les perſonnes du ſéxe ſe donnent quand elles travaillent à la toile, &c. leur attirent ces maux *? Que des Fabriquants de *draps*, ou de *ſerges*, ſe préſentent abattus de laſſitude, & de maux de pieds ou de jambes; ſi on les attribuë à quelque ſoupçon de goutte, de rhûmatiſme, &c. il ſe trouvera, par l'éxamen, que l'éxercice des métiers de ces Artiſans les met dans cet état. D'autres d'entr'eux auront mal aux *yeux*, parce que le duvet qui s'éléve de la laine qu'ils emploient, & la vapeur de l'huile qui eſt dans ces laines, leur enflamment les yeux. Sera-ce à l'âcreté du ſang qu'il faudra s'en prendre? Car qui ne voit que le piquottement extérieur des membranes des yeux fait

* Voy. RAMAZZINI, pag. 666.

ces inflammations ? Mais une autre sorte d'Ouvriers qui achèvent de façonner les draps, ce sont les *Tondeurs*, qui contractent, parce qu'ils sont debout, les maladies propres aux Artisans qui gardent cette situation ; & en-même-tems le poids des *forces* (qui sont d'énormes ciseaux avec lesquels ils tondent les draps) les laisse dans l'état violent dont souffrent leurs bras & leurs mains : Est-il douteux que ces maux ne viennent de la fatigue des muscles, & par-conséquent de la cause extérieure qui les violente continuellement ?

XXXI. Des Maquignons & des Postillons.

Une autre profession, qui est encore un *ambigu* entre être debout & être assis, fournit souvent à la Médecine des Pauvres, des maladies qui sont manifestement & originairement les effets des états violens dans lesquelles bien des hommes mettent les nerfs, les membranes, & les muscles de leurs corps, pendant toute leur vie. Ce sont ceux qui montent habituellement des chevaux ; comme les *Maquignons*, ceux qui courent la *poste* jour & nuit, &c. L'histoire atteste combien les *Scythes* étoient sujets à des *sciatiques*, parce qu'ils étoient conti-

nuellement à cheval. Un grand Praticien (*a*) fait observer que ces sortes de gens sont sujets à des *pissemens-de-sang* ; &, suivant HIPPOCRATE, ils sont exposés à des *paralysies* ou autres affoiblissemens dans les lombes & dans les cuisses : (b) *Qui equitárunt, in lumbis ac femoribus resoluti sunt.* Ce sont dans les *Postillons*, des *rhagades*, des *fics*, & semblables *hémorrhoïdes* bâtardes, ou manquées, ou malignes, qui leur viennent par le froissement qu'ils souffrent au fondement, en courant la poste. Ceci est conforme à l'observation d'HIPPOCRATE, interprétée par son célèbre Commentateur (*c*) ; sçavoir, qu'un homme de cette profession avoit contracté vers cet endroit, un *ulcère* accompagné de *varices* & de *fluxions*. Tous ces maux, qui viennent de la part des *solides* perpétuellement irrités, se remarquent sur des hommes qui sont habituellement moitié assis & moitié debout tout-à-la-fois : car c'est l'état violent où les *Couriers* sont contraints de se mettre ; ils accourcissent les étriers de leurs

(*a*) BAILLOU.
(b) *Epidem.* IV. N. 28.
(*c*) VALLESIUS.

chevaux,

chevaux, & ils allongent les jambes, pour donner ainſi un point d'appui plus ferme à tout leur corps ſur leur ſelle, en-même-tems qu'ils l'affermiſſent en s'allongeant ſur les étriers. Que des hommes de telles profeſſions tombent dans des maux de *veſſie* & de *reins*, parce qu'ils ſe rompent quelque vaiſſeau; faudra-t-il s'en prendre à l'indiſpoſition des fluides, tandis qu'il eſt évident que les ſolides donnent origine à ces ſortes d'accidens, qui ſont tels qu'ils vont à précipiter ces perſonnes dans des *crachemens-de-ſang*? RAMAZZINI * rapporte qu'un célèbre Ecuïer d'un Roi d'Eſpagne, penſa périr ainſi très-promptement; mais il prolongea ſes jours, contre l'attente des Médecins, par le ſeul régime, au-lieu que tous les remèdes avoient échoüé. C'eſt une preuve qu'il ne falloit que du tems & du loiſir, pour laiſſer reprendre le *ton* aux vaiſſeaux, que la violence de l'éxercice de monter à cheval avoit excédés. Tout cela ſe fit par le moyen des alimens adouciſſans, tirés de la chair de *cochon-de-lait* bouillie, dans l'uſage de laquelle cet Ecuyer trouva un très-grand ſou-

* *Ubi ſuprà*, pag. 612.

lagement : En effet, pour le dire en passant, l'on sçait par l'usage, de quelle utilité est la gelée de cochon-de-laît dans des cas d'*amaigrissement*, &c.

XXXII. Des Imprimeurs

Il est encore une autre profession dans laquelle il y a des Ouvriers assis habituellement, pendant que d'autres sont debout. Ce sont les *Imprimeurs*, dont les uns étant à la *composition*, & les autres servant à la *presse*, ceux-là se tiennent comme assis, au-lieu que ceux-ci sont obligés d'être absolument debout ; &, par cette raison, ces derniers deviennent sujets à de telles fatigues par tous leurs membres, qu'ils sont obligés de quitter le travail lorsqu'ils commencent à vieillir. Quant à ceux qui servent à la *composition*, ils deviennent exposés à des maux d'yeux, sur-tout à des *cataractes*. On voit la cause de ces infirmités, dans la nécessité où sont les *Compositeurs* en Imprimerie, d'avoir toûjours les yeux fixés sur les caractères noirs qu'ils ont à placer, ou à déplacer ; car la couleur noire appésantit la vûë, & trouble l'imagination dans ces Ouvriers, de telle maniére que ces caractères leur demeurent présens & comme sous

leurs yeux, lors même qu'ils dorment; & l'effort que souffre la prunelle de l'œil pendant que la vûë est si long-tems fixée, occasionne une étrange altération dans le *ton* des fibres dont sont composées les membranes des yeux. Mais, de quelque côté que l'on considère les maladies de ces deux sortes d'Ouvriers d'Imprimerie, il est toûjours constant que leurs causes ne sont que des altérations dans les *solides*. Cela est si vrai, que souvent la Médecine n'y peut rien; parce que ce sont les parties elles-mêmes, bien plus que les *fluides* ou les humeurs, qui sont en faute. Elle ne peut donc guères conseiller à ces Ouvriers autre chose, que des remèdes de précaution, comme d'user de lunettes ou *conserves* pour se préserver les yeux; puis d'avoir soin, pour ne pas laisser tomber les fibres dans une sorte d'*atonie*, de se frotter les yeux de-tems-en-tems; & encore, en composant, de se détourner les yeux de fois à autres de dessus les caractères, afin de réveiller les esprits, soit en les portant ailleurs, soit en se frottant les yeux d'*eau d'euphraise*, &c.

XXXIII. Des Artisans occupés aux Ouvrages délicats.

Mais de tous les Artisans en qui les yeux ont le plus à souffrir par l'*atonie*, où tombent les parties solides du globe de l'œil & de ses vaisseaux, ce sont ceux dont les Arts ont pour objet des Ouvrages *délicats*, *menus*, *fins*, & souvent presque insensibles en apparence, & qui échappent à la vûë : Tels sont ceux des Orfévres qui s'occupent aux *Filigranes*, les *Horlogers*, les *Lunettiers* & Faiseurs de *Microscopes*, les *Graveurs de Cachets* sur des pierres précieuses, les *Peintres en mignature*, sur-tout en portraits sur des bagues; enfin certains Écrivains *rafinés*, qui s'étudient & se piquent d'écrire des Piéces entiéres sur de très-petits morceaux de papier, comme celui dont PLINE rapporte qu'il étoit parvenu à écrire l'*Iliade* d'HOMERE sur un morceau de papier si mince, que l'on pouvoit l'enfermer dans une noix. Que quelque Artisan de ce genre (car enfin la fortune ne leur est pas toûjours favorable) se présente à la Médecine des Pauvres ; quelle faute ne feroit-on pas, si l'on venoit à traiter les maux d'yeux de ces sortes d'Ouvriers, à raison des humeurs ou fluxions qui seroient sur ces organes ?

Car ce sont la plûpart des *myopes*, c'est-à-dire, des personnes qui ont la vûë courte; & la cause de cette maladie est toute dans les membranes de l'œil. En effet, il n'est pas étonnant que ces Artisans contractent une indisposition de cette espèce; car, par la contention avec laquelle ils sont obligés de travailler sur des objets très-fins, ils tiennent continuellement la *rétine* approchée du *cryſtallin* & de la *prunelle*. Or cette position de fibres & de membranes s'affermissant par l'habitude journaliére, il en arrive une double cause d'affoiblissement dans la vûë; & l'une & l'autre de ces causes est originairement dans les solides. Car le mouvement *tonique* qui est continuel dans les membranes, fait le fonds de la *myopie* ou vûë courte; en ce que l'humeur aqueuse, ou le cryſtallin, peut-être même tous les deux, ne s'épaississent alors que par l'état de pression où les tiennent les solides, qui se sont *spaſmodiquement* rétrécis & accourcis. C'est en effet ce qu'a vû arriver le Docteur RAMAZZINI * à une femme Juive, dont l'adresse à enfiler frauduleusement des perles imparfaites, al-

* *Ibid.* pag. 620.

loit jusqu'à en imposer à la vûë des autres, qui ne pouvoient appercevoir la fourberie que cette Juive apportoit à cet art. Aussi fut-elle obligée de quitter le métier, & elle ne put trouver des lunettes qui lui fussent propres.

Cette maladie est d'autant plus affligeante, qu'elle est sans remède ; de-sorte que ni les purgations, ni les saignées, ni tous les collyres du monde, n'y peuvent rien quand le mal est confirmé. Il reste à conseiller, par précaution, à ces Artisans l'usage des lunettes ou *conserves*, & d'avoir soin de ne pas tenir la tête si assiduëment panchée sur leurs ouvrages, qu'ils ne permettent de-tems-en-tems à leurs yeux de se dissiper sur des objets qui les réjoüissent : Par ce moyen on profitera de la facilité que l'on donne aux membranes des yeux de prendre différens mouvemens. C'est ainsi que les différentes *oscillations* des solides s'entretiennent, en-même-tems que la fluidité des humeurs & leur limpidité se conservent ; parce que tout le méchanisme de la fonction des yeux, ne consiste que dans la facilité de la *prunelle* à se dilater, & à s'approcher

plus ou moins de la *rétine*, suivant les occasions : & c'est pour cela que ceux qui sortent des cachots, se trouvent presque aveugles, jusqu'à ce qu'ils aient, pendant quelque tems, donné le loisir à ces organes de reprendre le *ton* de leurs fibres.

XXXIV. Des Copistes d'anciens Manuscrits, &c.

Les mêmes accidens menacent aussi ceux qui déchiffrent de *vieilles Ecritures*, de *vieux Titres*, & qui lisent habituellement d'*anciens Manuscrits* latins, grecs, hébreux, chaldaïques, syriaques, &c. Leur vûë s'affoiblit, s'accourcit, ou se perd par la violente contention où se trouvent jour & nuit les fibres & les membranes des yeux. Aussi ces maux ne sont point susceptibles des remèdes ordinaires; parce que ce sont des affections locales & fixes, qui s'attaquent au fond de ces organes : telles sont les *cataractes*, causées alors par le resserrement des humeurs *aqueuse* & *cristalline*, dans les tuniques *arachnoïdes* qui les contiennent, ou par l'état *tonique* des membranes qui les entourent,

Les *Ecrivains* de profession qui gagnent leur vie à écrire & à copier sans cesse des Manuscrits, ou semblables Ouvrages, souvent mal écrits ou grif-

fonnés, sont encore exposés à perdre la vûë par les mêmes raisons. Mais ce qui prouve sensiblement l'*atonie* où tombent les fibres nerveuses dans ces Ouvriers, c'est qu'à force d'écrire, leurs bras se trouvent tellement affoiblis qu'ils deviennent *paralytiques*. Le Docteur RAMAZZINI en rapporte un exemple bien remarquable, dont il a été témoin oculaire. Un *Scribe* ou *Notaire*, comme il l'appelle, avoit tellement lassé son bras droit à force d'écrire, que le mal étant au-dessus des remèdes, ce bras demeura paralytique; mais ne voulant pas perdre le profit considérable que lui rapportoit sa plume, il s'accoûtuma à écrire de la main gauche avec la même assiduité, de maniére que cette main encore devint paralytique. Peut-on s'en prendre en pareil cas aux vices des humeurs? N'est-ce pas plûtôt une preuve manifeste que les *solides* ont une part singuliére dans ces sortes de maux?

XXXV. Des Chaudroniers, & des Canoniers.

Un autre métier de la classe de ceux qu'on nomme *sédentaires*, c'est celui des *Chaudroniers*, lesquels étant assis, travaillent continuellement sur le *cuivre*, qu'ils battent sans cesse avec des marteaux,

marteaux. Ce bruit continuel, qui est même insupportable à tout un voisinage, leur étourdit la tête à eux-mêmes, & leur rompt les oreilles à tel point, qu'à la fin ils deviennent entiérement *sourds*; ce qui est l'effet de ce bruit continuel & trop violent, qui force le *ton* de la membrane du *tambour* ou *tympan* de l'oreille. La même chose arrive à ceux des Egyptiens qui sont dans le voisinage des *cascades* du Nil. Il en est encore de-même des *Canoniers*, & de ceux qui servent journellement à l'Artillerie; ils contractent des *surdités* très-graves, par l'étrange violence & les fréquentes secousses que la membrane du *tambour* a à souffrir. Mais un autre malheur pour ceux qui battent le *cuivre*, c'est que de ce métal continuellement pressé dans ses pores, il s'élève un virus *érugineux*, que ces Ouvriers respirent & avalent; ce qui leur attire de fâcheux maux d'estomac & de poûmon. L'huile d'amandes douces, les orgeats, les laîts d'amandes, le petit-laît de vache, & les potages au laît, soulagent bien ces malades; mais, pour peu que leurs corps & leurs tempéramens tendent vers le sec ou le *phthisique*, ils n'ont de sûreté qu'en

abandonnant le métier. C'eſt-pourquoi (répète encore Mr RAMAZZINI) un Médecin doit toûjours s'informer de la profeſſion qu'éxerce un malade : Car, comme il le fait remarquer, c'eſt une obſervation particuliére dans les maladies de ces Ouvriers en *cuivre*, d'être ſujets à avoir, dans les fiévres, des *bruïſſemens* ou des *tintemens* d'oreille, & quelquefois des *ſurdités*. Mais comme ces accidens ont leur origine dans la nature du métier qu'éxerce le malade lorſqu'il eſt en ſanté, ils ſont par-là beaucoup moins dangereux.

XXXVI. Des Muſiciens ou Chanteurs.

Enfin rien ne marque plus manifeſtement le pouvoir des *ſolides* pour faire des maladies, que ce qui arrive aux *Muſiciens* ou *Chanteurs*, & aux *Chanteuſes*. Ces perſonnes ſont ſujettes non-ſeulement à des enroüemens, qui ſont les effets du *ſpaſme* où reſtent les véſicules du poûmon, mais encore à des crachemens-de-ſang mortels, & quelquefois à des piſſemens-de-ſang en ceux des *Muſiciens* qui ſe ſont forcés à chanter ſur le Théatre. De-là viennent des phthiſies mortelles. C'eſt ce que prouve l'Hiſtoire de l'Affranchi de PLINE le Jeune, qui recomman-

de, par une Lettre * très-digne d'être lûë, cet Affranchi nommé ZOSIME, lequel avoit épuisé sa santé à son service en faisant auprès de lui la fonction de Lecteur : PLINE recommande qu'on ne le laisse manquer de rien dans sa maison de campagne, où il l'envoyoit pour y prendre le bon air qu'on y respiroit.

Je crois en avoir dit assez sur les *Maladies des Artisans*, dans lesquelles je n'ai eû en vûë que de marquer les principales singularités qui s'y trouvent, par rapport aux différentes professions ou métiers des malades, pour faire entrer dans les notions qui rendent facile la Médecine des Pauvres, en la mettant à la portée de ceux que la charité voudra faire leurs Médecins. Il resteroit cependant bien d'autres métiers à parcourir : mais, après l'examen que j'ai fait là-dessus, il m'a paru qu'il est à présumer, que par le choix que j'ai fait ici des maladies rapportées à l'état des *professions*, l'on trouvera suffisamment de quoi connoître tout ce que les maladies des autres Artisans peuvent avoir de singulier ; parce qu'elles se rapportent toutes aux

* *Lib. 5. Epist. 19.*

idées que j'en ai données. Il me reste à faire observer les singularités des Maladies dans les différens *sexes*, dans leurs différens états, & dans les différens *âges*. C'est la matiére des Maladies des *Femmes*, & des differentes disposítions par où elles passent; de celles des *Enfans*; enfin de celles des *Vieillards*. C'est de ces sources que l'on tire des observations essentielles, pour se mettre au fait du génie, du caractère, & des différences des Maladies, &, en conséquence, pour entrer dans les vûës qui conviennent à leur traitement & à leur guérison.

Les Maladies des Personnes du Sexe.

XXXVII Division des Maladies des Personnes du Sèxe.

IL faut diviſer les *Maladies des Femmes*, ſuivant les différens états de toutes les Perſonnes du Sèxe. Ces états ſont ceux de *Filles*, de *Femmes*, de *Femmes-Groſſes*, d'*Accouchées*, & de *Nourrices*. Tous ces différens états demandent des vûës différentes dans le Médecin; parce que dans toutes ces occaſions la Nature change ſes opérations. Tout conſiſte donc à bien connoître la diſpoſition des vaiſſeaux, la différence où ils ſont dans les différens Sèxes, les varietés qui ſe trouvent dans les diverſes conditions des Femmes, & ſuivant les différentes *craſes* qu'acquiert le ſang eu égard à la nourriture, aux accidens de la vie, & aux paſſions de l'ame bonnes ou mauvaiſes. On ſçait que par des panchans, des paſſions ou affections excitées, le ſang & les eſprits prennent différens reſſorts dans leurs cours, ou des déterminations différentes; ce qui eſt la matiére de remèdes différents, ou l'occaſion de changer de méthode

ou de conduite pour la cure des maladies. Aussi est-ce la remarque d'un sçavant Médecin *, que pour la connoissance & la cure des Maladies des Femmes, on fait de grandes fautes dans la pratique ; parce qu'on s'occupe trop peu, ou presque jamais, de la différence qu'il y a entre la disposition, le nombre & l'arrangement des vaisseaux dans les corps des Femmes, d'avec la différence des vaisseaux qui se trouvent dans les corps des Hommes. « Une *ligne*, (dit ce même Médecin) plus ou moins, soit dans la » capacité des vaisseaux, soit dans » leur longueur, leurs crispations, » leurs contractions, leurs accoureisse- » mens, varie étrangement l'étenduë » & la disposition des membranes ; » cependant toutes ces considérations » sont très-souvent ômises par les Pra- » ticiens dans la cure des maladies des » Femmes. Car (ajoûte-t-il) l'arran- » gement, l'ordre, ou la disposition » des vaisseaux est naturelle, ou ac- » quise, c'est-à-dire, originaire, ou » occasionnelle. » Et ainsi le volume du sang venant à se grossir, les résis-

* BARTHOLOM. DE MOOR, *Pathologia Cerebri*, pag. 488.

tances se multiplient dans les vaisseaux ; parce qu'ils changent eux-mêmes de *ton*, de grosseur, de capacité, & d'étenduë. En conséquence, les esprits venant à s'*effaroucher*, les membranes & tout le genre nerveux font gonfler les parties, & les mettent en contraction & en *spasme*. Ce sont autant de digues qui s'opposent à la circulation du sang ; & alors, quels efforts, quelles angoisses, quel travail pour la Nature, qui a à se défendre contre toutes ces révoltes ! En faut-il davantage pour exciter, dans l'œconomie animale, tous les troubles que souffre la circulation du sang dans les maladies des personnes du Sèxe?

XXXVIII Maladies des jeunes Filles.

Pour entrer dans la juste idée qu'il faut se faire de ces maladies, l'on doit observer premiérement, que les vaisseaux que la Nature a si étrangement multipliés dans les parties basses, & sur-tout dans les organes qui font le propre du Sèxe, sont institués non-seulement pour la santé & la vie de chaque individu, mais encore, par un rapport éloigné, pour la propagation de l'espèce. Ainsi ces vaisseaux, qui sont faits dans de jeunes filles pour les tenir en santé pendant leur jeunesse,

leur attirent toutes sortes de maux, lorsque, par l'accroissement de l'âge, elles deviennent les sources du genre humain pour la production de nouveaux hommes, qu'elles sont capables de mettre au monde. La Nature déclare cette disposition, quand ces jeunes personnes approchent de l'âge de quatorze ans. Jusqu'alors le volume de la masse du sang, les capacités des vaisseaux, & les diamètres des *sécrétoires* étoient en proportions réciproques, de-sorte qu'ils se suffisoient mutuellement pour entretenir l'équilibre de la santé de chacune. C'étoient donc comme des pierres d'attente que tous ces vaisseaux du bas-ventre, jusqu'au tems qu'ils devoient se dilater pour donner passage à une circulation plus abondante, & en particulier à la portion de sang qui dorénavant devoit s'évacuer tous les mois. Mais si la masse du sang se présente trop grossie pour ce passage, avant que les vaisseaux aient pris des capacités convenables, & que les *sécrétoires* (qui naissent de ces vaisseaux) se trouvent suffisamment développés, ce sont des efforts que les *fluides* ou le sang ont à faire contre les *solides*, tels que sont

les tuniques de ces vaisseaux & de ces sécrétoires. Et voilà l'origine au naturel des *suppressions*, par lesquelles commencent souvent les *pâles-couleurs*, & tous leurs symptômes.

XXXIX. Les Pâles-Couleurs.

Il est une cause bien naturelle de ces *suppressions*; elle se trouve, cette cause, dans l'arrangement, le nombre, & la situation des vaisseaux qui ont à servir ou à préparer l'évacuation du sexe. Car il est à remarquer que les *vaisseaux préparans* sont beaucoup plus courts dans les corps des femmes, que dans ceux des hommes. C'est qu'en ceux-ci la Nature prolonge ces vaisseaux, jusqu'à les faire sortir dans des espèces de gaines au-dehors de la capacité du ventre; au-lieu que dans les corps féminins, les vaisseaux préparans bornent leurs longueurs aux *corps ovulaires*, c'est-à-dire, au milieu du bassin de l'*hypogastre*, qui contient dans les femmes des parties qui les forment ou les désignent. Ainsi le sang, qui dans les femmes aborde prochainement & abondamment par les *artères préparantes*, venant à trouver les vaisseaux de la région limitrophe remplis & occupés, ce sont des *congestions* sanguines

qui résultent du refus que font les vaisseaux, & principalement les *excrétoires*, de donner passage. Mais en-même-tems le sang qui afflue comme au rendez-vous de l'évacuation réglée par la Nature, abordant par mille rameaux des artères *hypogastriques* ou *iliaques*, & par les *hémorrhoïdales*, c'est la matière de ces reflux de sang qui se *réfilie* par tout le bas-ventre, dans la poitrine, & jusqu'au cerveau. Or la *réfilition* de ce sang repoussé de-bas en-haut, sera d'autant plus impétueuse, que le jet s'en est fait de plus haut, & par une voye *déclive*; car l'aorte, avant que de former les *artères préparantes*, passant par-dessus la veine-cave, forme une espèce de *tatus*, qui sert à lancer avec plus de rapidité le sang des artères préparantes; sang qui porte, en les ébranlant, sur les hypogastriques, qui doivent fournir à l'évacuation du sexe. Mais si ce sont de jeunes personnes qui aient bû du vin, ou qui se soient nourries de viandes succulentes; ou (ce qui convient mieux à la Médecine des Pauvres) si ces jeunes personnes se sont fait un sang & des humeurs avec des alimens salés, épicés,

& peut-être grossiers ; alors le sang plus gonflé dans ces parties, présente aux vaisseaux sécrétoires plus de volume que n'en comportent leurs capacités : & de-là naissent les causes ordinaires des suppressions qui font les *pâles-couleurs*. Mais ce qu'il faut singuliérement observer, c'est la part que les *solides*, ou le genre nerveux, prennent essentiellement dans ces maladies. Car ce sont les tuniques des vaisseaux qui résistent à l'entrée du sang dans les vaisseaux ; & c'est de ces résistances que naissent tous les symptômes *spasmodiques*, qui accompagnent les pâles-couleurs, ou qui les suivent.

XL. Les Vapeurs.

Le comble du mal en pareil cas, c'est lorsque les impressions de l'ame se mêlent pour quelque chose dans cette maladie. Les *vapeurs* qui surviennent quelquefois aux jeunes personnes, les effrayent * ; elles s'imaginent que cela les déshonore dans le monde, & leur crainte augmente à proportion de la pudeur qu'elles ont au sujet des infirmités de leur sexe. Ces frayeurs deviennent souvent dans ces jeunes filles une affection d'esprit, ou une passion même, qui redouble leurs

* Voy. DE MOOR, *Pathologia Cerebri*, p. 499.

maux, & leur attire souvent les symptômes les plus graves & les plus opiniâtres à guérir. Que sera-ce donc si quelqu'autre passion du nombre de celles qu'excite le Démon de la chair, vient à révolter les esprits jusqu'au point de les mettre en désordre, & leur faire commettre tant d'écarts d'imagination, & tous les spasmes, gestes, & convulsions que causent les déplaisantes *vapeurs* d'une maladie particuliére au sexe *.

J'ai déja dit plusieurs fois que toutes les maladies étoient causées, ou par la partie *rouge* du sang, ou par sa partie *blanche*. Cela se trouve confirmé principalement dans les maladies des femmes. Ces maladies appartiennent à la partie blanche, lorsqu'elles sont en premier & originairement *spasmodiques*. C'est donc une distinction très-utile à faire, que de bien observer si une *suppression* qui arrive dans une personne du sexe, est essentiellement ou originairement *spasmodique-vaporeuse*; ou bien si elle est *sanguine-humorale*; de maniére que ce que celle-ci auroit de *vaporeux-spasmodique*, ne fût qu'un ac-

* C'est celle que les Médecins nomment la *fureur utérine*.

ceſſoire au fonds de la vraie maladie. Car pour lors c'eſt au ſang principalement qu'il faut appliquer les remèdes, & n'y mêler les *calmans-antihyſtériques* que comme des adouciſſans, qui donnent le tems à la circulation du ſang de ſe remettre, & de reprendre ſon ordre, ſon égalité, & ſes règles. Tout ce qu'on a dit ailleurs ſur les *congeſtions ſanguines* doit s'appliquer au cas préſent, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le répéter ici, où l'on ne veut que faire remarquer les ſingularités des *congeſtions ſanguines* dans les corps des femmes. Pour ne s'y pas tromper, il y a une attention à faire; & elle eſt générale: C'eſt de bien comprendre ſi dans les perſonnes du ſèxe, le manque ou défaut dans lequel tombe l'évacuation qui leur eſt propre, eſt un *retard* ou une retenuë, ou bien ſi c'eſt une *ſuppreſſion* arrivée par quelque accident; car dans ces deux cas la cure eſt très-différente. Une jeune fille atteint un certain âge; cependant elle ne voit rien de cette évacuation: Il ne faut alors que laiſſer agir la Nature, en la dégageant de-tems-en-tems par quelques ſaignées du bras, & en l'aidant d'ailleurs par l'uſage abon-

dant des *délayans*, ne fût-ce que par la boiſſon d'eau ſeule ; la Nature prendra ſon cours pour l'évacuation que l'on attend. Au-contraire, les *apéritifs* précipités, ſur-tout s'ils vont de compagnie avec les *purgatifs*, achèvent de mettre le déſordre dans les diſtributions du ſang. On commetra encore une faute très-conſidérable, ſi l'on commence cette cure par la *ſaignée du pied* ; car deux raiſons s'y oppoſent : 1°. Le ſang accumulé dans les vaiſſeaux ſanguins-artériels des parties baſſes, ne comporte point l'action d'une ſaignée comme celle du pied, qui augmentera la *collection* qui ſurcharge déja ces vaiſſeaux : 2°. C'eſt attirer le ſang à un paſſage qui n'eſt ni libre ni ouvert, parce que les *ſécrétoires* ne ſont pas encore ſuffiſamment développés. C'eſt donc ici qu'il faut faire uſage de la Médecine qui opère avec patience (*cum expectatione*) ; &, par ces attentions, un Médecin aſſûre la ſanté de ces jeunes perſonnes. Si quelque occaſion ſurprenante, un ſaiſiſſement, par éxemple, ou quelque impreſſion ſubite, ne fût-ce qu'une peur paſſagère, une indiſcrétion à ſe mettre les bras ou les jambes dans

l'eau froide, enfin que quelque cause semblable arrête ce qui se passoit dans le corps d'une jeune fille, il ne faut pas s'étonner pour cela, ni recourir trop précipitamment aux grands remèdes : Il suffira d'exprimer du jus d'*orange aigre* dans un verre d'eau, où l'on aura mêlé une once de *syrop de capillaires*, ou quelques gros d'*eau de canelle orgée*; cela rappellera bien-tôt l'évacuation supprimée. Si la suppression étoit douloureuse, parce que l'estomac ou le genre nerveux se mettroit en convulsion, un grain ou un demi-grain de *laudanum*, dans une cuillerée d'*eau de canelle*, calme ce soûlevement spasmodique, & rétablit l'évacuation supprimée

XLI. Les Evacuations trop considérables, ou trop fréquentes.

Mais autant que cette *évacuation* cause de maux quand elle manque, autant en occasionne-t-elle lorsqu'elle devient *énorme*, ou qu'elle devient trop *fréquente* & presque habituelle; deux sortes de pertes-de-sang qui altèrent infiniment la santé des jeunes personnes du sexe. Ce seroit se tromper grossièrement que d'employer aussi-tôt les *astringens* : Mais la bonne méthode, c'est de prévenir ou de diminuer le volume du sang, d'en rabattre les

impétuosités, d'en affoiblir la *turgescence* & l'ardeur. Pour tout cela, il ne faut que quelques saignées de-tems-en-tems, du régime, se priver de l'usage du vin & des alimens trop apprêtés. Il suffira de faire prendre beaucoup de bouillons d'*orge*, de *ris*, ou de *millet*; &, en cas que le mal fît trop de progrès, de donner des poudres de *nitre* préparé, de *bol d'Arménie*, de *cachou*, &c. arrosées de *jus de grenade*, ou de quelques *gouttes-anodynes*. Enfin, le mal devenant pressant, il seroit incessamment calmé par l'usage du *sel sédatif*, & encore plus efficacement par le moyen de la *liqueur minérale-anodyne*. Un autre accident qui tourmente plusieurs de ces jeunes personnes, ce sont des *tranchées* ou des *coliques*, qui accompagnent en elles tout le tems de cette évacuation. Le remède à ce mal est principalement un remède de précaution. Car il faut observer que c'est un sang *flatueux*, bouffant, & trop ardent qui fait ce désordre. Pour donc rendre l'évacuation insensible, la boisson d'*eau chaude*, mais abondante, dans les repas-mêmes; l'usage des *infusions théïformes* de fleurs de camomille, de guimauve, de coquelicoq; les *émul-*

sions

sions légères, faites avec les semences de pavot blanc, & le syrop de nénuphar; l'habitude à se laver les jambes dans de l'*eau tiède*; ou, ce qui feroit encore mieux, les *demi-bains* (hors le tems de l'évacuation), le tout observé en menant une vie sobre & frugale, évitant sur-tout l'usage du lait; tout cela prépare le sang à sortir tranquillement. Cependant le cas arrivant toûjours le même & douloureux, il faut employer les infusions de *gallium* ou *caille-lait*, ou bien quelques gouttes de *liqueur minérale-anodyne* dans quelques cuillerées d'eau, pour faire de petites doses d'une espèce de limonade anodyne, laquelle étant prise sagement, modère le mal sans intéresser le cours de l'évacuation. Une *disposition acquise*, comme l'appelle l'Auteur * cité ci-dessus, cause & entretient ces sortes de pertes. Car c'est comme un *groupe* de vaisseaux, que ceux que la Nature a destinés à l'évacuation du sexe : Tant que ces vaisseaux demeurent dans leurs capacités naturelles, les *sécrétoires* qui en résultent, restent dans leurs diamètres ordinaires, & dans leur alternative de *ton* naturel,

* De Moor.

pour s'ouvrir ou se fermer dans les tems & dans les périodes marqués par la Nature. Toute cette œconomie est changée lorsque tous ces vaisseaux viennent à se trouver gorgés & infiltrés de sang : Ce sont alors des réservoirs qui en regorgent ; & voilà la cause des pertes. Mais ces pertes dégénèrent en écoulements longs & difficiles à tarir, quand les issuës des *excrétoires* demeurent comme béantes & entr'ouvertes : Pour lors les fluides, quels qu'ils soient, s'échappent continuellement. Au-contraire, lorsque tous ces vaisseaux prennent une disposition opposée, soit par leur resserrement *spontanée*, mais *spasmodique*, soit par la forte action d'*astringens* prématurément employés, il se forme une espèce de digue, qui repousse le sang vers les parties supérieures. Cela se comprend aisément, en considérant la situation perpendiculaire de l'*aorte*, laquelle se donnant un *talus*, en montant sur la *veine-cave*, avant que de produire les *artères spermatiques*, descend rapidement, par cette disposition déclive, dans le bassin de l'hypogastre. Mais là elle se partage & se répand, par les *hypogastriques* & les *hé-*

morrhoïdales, sur l'organe propre du sexe. Or tout étant comme bouché par le *spasme* dans ces vaisseaux, & dans les membranes qui les soûtiennent, le sang qui tombe impétueusement & de-haut par les *spermatiques*, & abondamment par les *iliaques*, se réfléchit promptement par les veines de même nom dans la *cave*. Alors ce volume ne trouvant point d'issuë assez prompte, il s'en fait des congestions dans les viscères : Et parce que l'*estomac* est à-peu-près à la hauteur de l'endroit d'où descendent les artères spermatiques, c'est à cette hauteur que le sang remonte, à la maniére d'un jet-d'eau, dont l'eau s'élève en l'air à la hauteur de l'endroit d'où elle est descenduë. Ainsi ce viscère offrant d'abord à ce volume, des vaisseaux amples & nombreux, c'est-là que se portent les efforts du sang pour s'échapper. De-là viennent les maux-de-cœur, les dégoûts, les pertes d'appétit, & tous les maux qui fatiguent l'estomac dans le tems des *pâles-couleurs*. Par ces efforts, si quelque artère vient à s'ouvrir dans l'*estomac*, ce seront des *vomissemens-de-sang* ; accidens ordinaires qui accompagnent les suppressions dans

les jeunes personnes du sexe. Si les artères de l'*estomac* opposent trop de résistance à ce volume du sang qui remonte des parties basses, ce sera comme une ravine qui se jettera sur le *poûmon*, dont elle trouvera les artères plus molasses & plus aisées à forcer dans leurs diamètres ; & c'est de-là que viennent des toux, des oppressions, & semblables angoisses, qui se terminent à des *crachemens-de-sang*. Si cette ravine monte vers le *cerveau*, & qu'en chemin faisant elle puisse se faire jour par les artères des narines, ce seront des *saignemens-de-nez*, qui arrivent très-souvent dans ces mêmes maladies. Si toutes ces issuës se trouvent fermées à la *sublimation* du sang vers le cerveau, il en résultera de cruels *maux-de-tête*, des battemens d'artères, des assoupissemens, peut-être quelque chose de pis en ce genre.

L'on a traité à fonds tous ces différens maux, en parlant ailleurs des *pâles-couleurs*. Le principe que j'ai avancé sur les *congestions sanguines*, que j'assûre être la cause de toutes les maladies, ne souffrira pas ici de contradictions. Il n'est point de maladies

dans lesquelles cette cause soit plus évidente, que dans celles dont je viens de parler. Aussi ne les guérit-on qu'en s'attachant à remettre la circulation du sang dans son égalité, en la rappellant à ses fonctions ou à ses usages naturels, afin qu'elle parcoure aisément toutes les régions qu'elle doit occuper. Toutes ces maladies demandent l'usage de la saignée ; car aucune d'elles, en sa maniére, ne peut se passer de son secours. Une *perte-de-sang* indique & demande essentiellement la saignée, sur-tout celle du bras ; car celle du pied est rarement nécessaire, & elle ne convient jamais qu'après avoir épuisé tout ce qu'on peut attendre de celle du bras. A ce secours principal doit se joindre un grand repos de corps & d'esprit. C'est-pourquoi, en cas de *perte énorme*, il faut faire cesser toute action, & faire coucher la malade sur de la paille dont l'on aura garni une paillasse. On lui fera boire de l'eau froide ; & les bouillons qu'on lui donnera ne seront que de veau, avec des herbes potagères, suivant la saison, comme la laituë, le pourpier, la chicorée de jardin, l'ozeille, le concom-

bre, la citrouille. On lui donnera auſſi des poudres *abſorbantes*, légérement aſtringentes-anodynes, avec la *liqueur minérale-anodyne*; ou bien une *limonade-minérale*, faite avec l'aigre de ſouphre, ou l'eſprit de vitriol, dans beaucoup d'eau, & avec un peu de ſucre-roſat. Tous les ſoirs on lui fera prendre des *émulſions*, faites avec les ſemences de plantain, de laituë, de pourpier, de pavot blanc, & le ſyrop de nénuphar, ou le diacode, y ajoûtant un peu d'eau-roſe, en cas de foibleſſe. La *perte* devenant habituelle, l'on emploiera les nouvelles eaux de *Paſſy*, de la troiſiéme ſource.

XLII. Dangers du dérangement d'évacuation.

Au-contraire, ſi le ſang refuſé aux paſſages par ſes ſécrétoires naturels, s'élevant vers les parties ſupérieures, inſulte l'*eſtomac*; dans ce cas, après un préalable ſuffiſant de la part de la ſaignée du bras, il faudra pratiquer celle du pied une fois ou deux; puis, en cas de *maux-de-cœur*, employer la thériaque mêlée avec la confection d'hyacinthe, & faire uſage d'une infuſion théïforme, mais légère, de menthe & de zeſtes d'écorce d'orange, ou de citron. Le *mal-de-cœur* s'opiniâtrant, il faut faire vomir avec

l'oxymel & l'huile d'amandes douces, en faisant avaler ensuite beaucoup d'eau chaude, où l'on aura fait bouillir légérement un peu de bonne canelle. Lorsque le *vomissement-de-sang* arrivera à la malade (car elle en sera souvent menacée), il ne faut point employer les astringents ; il suffira de lui donner, à la cuillier, d'une potion faite avec le *diascordium* dans les eaux de plantain & d'absinthe, où l'on aura ajoûté les coraux, le cachou, & le syrop de karabé en petite quantité. L'on fera boire beaucoup d'eau de ris, ou de millet, &, en cas de besoin de plus fort astringent, l'on en viendra à l'usage de la teinture de roses, ou de quelques gouttes de la liqueur minérale-anodyne. Les mêmes secours regardent les *crachemens-de-sang*, aux *acides* près, dont il faut se garder, & cependant approprier les *tempérants* à la nature du poûmon. Ce seront, par éxemple, les eaux d'orge émulsionnées avec les semences de pavot, de melon & de citrouille, & le syrop diacode ; les poudres de succin préparé, de corne de cerf, & d'yvoire, avec le nitre préparé, un peu de cachou, & quelques gouttes-anodynes

dont l'on arrose ces poudres. L'on en vient aux pilules de cynoglosse, au-moins tous les soirs, en cas de toux importune ou trop violente. Enfin si le mal dégéneroit en rechûtes, comme autant d'accès, qui rappelleroient les *crachemens-de-sang*, il faut alors employer le quinquina *astringent-narcotique*, comme on l'a dit ailleurs.

Ce sang emporté avec tant d'abondance vers le cerveau, y cause ces *douleurs* cruelles & si difficiles à guérir dans les pâles-couleurs, ou des *assoupissemens léthargiques* & dangereux, qui fatiguent cette sorte de malades. Car ou ce sang passant dans le cerveau, se répand, en y entrant, en congestions *phlegmoneuses* sur les membranes de la *dure* & *pie-mere*, qui enveloppent ce viscère; & de-là viennent ces furieux *battemens artériels* dont ces malades se plaignent dans la tête; ou bien en s'engageant dans la substance *corticale*, il en résulte une autre congestion *phlegmoneuse*, parce que c'est une autre partie que l'affection phlegmoneuse occupe. Or le cours des esprits se trouvant arrêté dans son principe, c'est un ralentissement qui passe dans la lymphe nervale, & par elle dans le cerveau;

cerveau ; ainſi ſe produiront ces *affections ſoporeuſes*, qui tiennent les malades dans des aſſoupiſſemens très-incommodes d'abord, mais qui deviendront très-dangereux, ſi la diſpoſition phlegmoneuſe pénétrant plus intimement la ſubſtance *médullaire* du cerveau, va ſe communiquer aux membranes *arachnoïdes* qui renferment les fibres médullaires : car alors les malades ſont menacés de ces *apoplexies* qu'HIPPOCRATE nomme *fortes*, & qu'il eſt impoſſible de diſſiper. Les ſaignées redoublées préviennent ces maux, ou y remédient ; mais aucune n'y eſt ſi efficace que celle de l'*artère*, ou celle de la *gorge* ; de-ſorte qu'après en avoir ſuffiſamment tiré par le bras & par le pied, l'on trouve un puiſſant ſecours dans les ſaignées des *jugulaires*: Je dis les ſaignées, parce qu'on peut ſans danger réïtérer la ſaignée des jugulaires. On employe enſuite les *purgatifs*, mais ceux-là ſeulement qui portent dans le ſang le moins de trouble qu'il eſt poſſible ; comme le ſel d'Epſom, ou le ſel polychreſte, avec la manne, en deux ou trois verres d'eau, dans leſquels on diſſout quelques grains de *tartre émétique* : ou bien les

tisanes laxatives données en lavage ; comme celles qui se font avec deux onces de tamarins, bouillis avec deux gros de sené mondé dans une pinte d'eau, où l'on dissout trois ou quatre grains de tartre stibié ; & l'on donne cette tisane par verrées, plus ou moins, suivant l'état de la malade. Mais après ces évacuations, l'usage du *mars* devient nécessaire ; parce que sa vertu principale consistant dans la *dépression* où il oblige la masse du sang de se mettre, les particules du *mars* s'appésantissent sur les globules du sang, & contraignent toute sa masse à se rabattre vers les parties basses ; & c'est remettre la circulation du sang dans son niveau naturel, & la santé en chemin de se rétablir : Il est même surprenant de voir la promptitude ou le succès merveilleux du *mars* dans différentes sortes de maladies des femmes.

XLIII. Le Mariage remédie aux Pâles-Couleurs.

Voici un remède moral, qui est dans la bouche de tout le monde pour la guérison des *pâles-couleurs* : Il faut (dit-on par-tout) marier les filles qui les ont. Il semble aussi que ce soit le conseil de S. PAUL, par lequel on voit qu'il vaut mieux marier ces filles,

que de les laiſſer brûler : *Melius eſt nubere, quàm uri* *. Il eſt donc un feu légitime & innocent pour les filles chrêtiennes, qui autoriſe & diſculpe le mariage, parce qu'il le demande pour elles. De malignes plaiſanteries voudroient déshonorer cette diſpoſition ; mais elle eſt ſans péché, ſuivant cette déciſion de l'Apôtre, qui plaint ſeulement celles qui s'y trouvent aſſujetties, & auſquelles il auroit ſouhaité de pouvoir épargner les tribulations de la chair, les traverſes & les ſuites de l'état de mariage. S. PAUL leur pardonne ces diſpoſitions, qu'il ne dépend point d'elles de ne pas reſſentir: *Vobis parco.* C'eſt à la Médecine qu'il appartient d'expliquer au juſte les cas, les occaſions, & les raiſons qui font que le mariage guérit ces filles. Ce ſont des corps où le ſang accumulé exceſſivement, bouillant dans les vaiſſeaux des parties baſſes, tourmente ces jeunes perſonnes par l'importunité de ſon feu, & par le poids que ſon ſéjour cauſe dans ces endroits. Une couche venant à ouvrir ces vaiſſeaux, les décharge abondamment par les ſuites qui en arrivent. La circulation

* *Epiſt. I. ad Corinth.* C. VII. ℣. 9.

du ſang s'en trouve en conſéquence d'autant plus facile, que devenuë plus légère, le ſang & les vaiſſeaux ſont plus à l'aiſe, & la ſanté s'apperçoit infiniment moins des ſéjours que cauſe au ſang la *pléthore* qui ſe fait enſuite de mois en mois dans ces parties. Mais il eſt bon en-même-tems d'avertir du danger que l'on fait courir à de jeunes filles, quand on les marie de trop bonne heure, ou avant que le développement ſe ſoit ſuffiſamment fait des fluides & des ſolides dans les organes qui doivent ſervir à la formation d'un enfant. Car ſouvent il arrive que toutes ces parties n'étant point encore *méables*, ces jeunes perſonnes ſe trouvent ſtériles & infécondes; & le trouble ſe mettant alors dans les ſolides & les fluides, que l'on a commis mal-à-propos & prématurément les uns contre les autres, l'on rend ces jeunes perſonnes languiſſantes ou infirmes, ſouvent pour le reſte de leur vie. Tant il eſt vrai que le mariage, ſi fort vanté pour la guériſon des maladies des filles, a ſes inconvénients ou ſes dangers, ſi le préjugé, bien plus que la raiſon, ou la connoiſſance de l'œconomie naturelle, en eſt le principe ou la règle.

Suivant ce que je viens de dire, on voit qu'il eſt très-important pour la ſanté, de ne point prévenir les intentions de la Nature. C'eſt-pourquoi on recommande aux peres & meres de famille, de ne jamais marier leurs filles avant que la Nature ait donné le ſignal qu'en elles eſt écloſe la vertu qui fait les meres. Ce ſignal eſt l'évacuation qui leur eſt propre, ſans laquelle il n'y a guères d'eſpérance d'avoir des enfans : Ainſi ces mariages prématurés ſont le plus ſouvent ſans fruit & ſans poſtérité. Voilà cependant à quoi s'expoſent ſouvent bien des familles : N'eſt-ce pas aller contre l'intention du Sacrement, & fruſtrer l'Etat de Citoyens? Je traiterai cette matière un peu plus au long, en parlant des maladies des femmes-groſſes. Mais, en attendant, l'on doit avertir celles qui ſe marient, des inconvénients auſquels elles s'expoſent pour leur ſanté, quand elles ſubiſſent ce joug avant que la Nature ſe ſoit concertée avec l'état dans lequel elles entrent. En effet, d'où viennent tant d'infirmités qui aſſaillent les jeunes mariées? C'eſt de ce que la circulation du ſang n'ayant point encore pris ſes règles

XLIV. Il ne faut point marier les Filles trop jeunes.

pour se dépurer par les voyes ordinaires, elles mettent en mouvement & en trouble des humeurs & des vaisseaux qui ne sont ni prêts ni disposés à ces évacuations. C'est *agacer* la Nature, sans qu'elle puisse s'aider : *Movere est, non promovere.* De-plus, n'est-ce pas par cette raison que l'on voit de jeunes femmes essuïer des fausses-couches, des accouchemens laborieux, difficiles, souvent prématurés, &, en conséquence, tant de maux qui suivent ces malheureuses couches, sur-tout ces épanchemens de lait, qui font périr tant de femmes, parce que la circulation du sang étant mal établie dans les vaisseaux des parties basses, il s'y est trouvé mal *dephlegmé*, sans jamais s'y être bien bien dépuré avant le tems du mariage? Je ne crois pas que personne trouve ces réfléxions déplacées : d'ailleurs elles sont fondées sur le *méchanisme* naturel & essentiel des parties.

On peut aussi comprendre par ce que je viens de dire, pourquoi il est défendu dans l'Ecriture Sainte, sous de si étranges menaces, aux personnes mariées, d'user du mariage dans le tems que se passe dans la femme

l'évacuation propre à son sèxe. Il ne faudroit pas rechercher d'autres motifs, que ceux de la soûmission quand Dieu parle. Mais indépendemment du péché, & de la punition que l'Ecriture attache à cette défense, l'on comprend, par la structure & par la situation dans laquelle sont les vaisseaux & les parties dans cette circonstance de la disposition du corps de la femme, qu'elle se prête à une action incapable de satisfaire à l'intention du Créateur. C'est de donner des enfans qui l'adorent & le servent, & une postérité au genre humain. Or une femme en cet état peut-elle aisément devenir mere ? Quel nom donner donc à une action qui n'auroit pour principe que la passion, ou pour fin que l'inutilité ? Au-contraire l'on voit dans ce méchanisme, pourquoi une femme devient si aisément grosse au sortir du tems de l'évacuation de son sèxe. C'est qu'alors la *partie rouge* du sang, laissant libres & comme vuides les *sécrétoires*, c'est une méabilité ouverte au succès de l'action qui suivra. Les suites même d'une telle grossesse sont d'autant plus heureuses, que la circulation du sang s'étant trouvée

dans son niveau avant l'*imprégnation*, elle continuë à se faire, sans trouble & sans confusion, dans le corps de la mere future.

XLV. Maladies des Femmes-Grosses.

Mais enfin, toutes réfléxions faites, une fille devient femme par le mariage : alors la Nature paroît changer l'ordre de sa conduite, par les différens arrangemens qu'elle prend dans l'œconomie animale; c'est un nouveau soin par-consequent pour elle, & pour la jeune femme. En effet, ces vaisseaux sanguins-artériels, qui avoient coûtume de se décharger tous les mois, vont se trouver fermés pendant l'espace de neuf mois, & au-contraire devenus *sécrétoires-lymphatiques*, ce ne sera dorénavant qu'à la *partie blanche* du sang qu'ils donneront passage pour la nourriture de l'enfant qui se forme. Mais que va devenir cette *portion rouge* retenuë dans les vaisseaux du corps d'une jeune femme, qui se nourrit également, & chez laquelle cette nourriture abondante augmentant le volume du sang, est cause que les vaisseaux en regorgent ? Voilà au juste la cause de la *réplition* du sang, qui n'ayant plus ses issuës accoûtumées, occasionne les maux-de-cœur,

qui ſont ordinairement accompagnés de dégoût, de perte d'appétit, & quelquefois d'averſion pour le manger; tous ſignes qui dénotent une groſſeſſe commencée. Ce ſont cependant de véritables maladies, dont les femmes demandent d'être ſoulagées; & c'eſt en effet l'objet de la Médecine. Sera-ce par des *vomitifs*? Mais à quoi n'expoſeroient-ils pas une femme qui commence à être groſſe! Ne ſeroit-ce pas évidemment riſquer de perdre le premier fruit de ſon mariage? Sera-ce par des *purgatifs*? Mais d'où ſont venuës ſi ſubitement des humeurs *peccantes* ou gâtées dans un jeune corps, qui étoit la veille en parfaite ſanté?

Il n'y a rien de plus raiſonnable que de prendre dans la *diſpoſition acquiſe*, comme l'appelle l'Auteur * cité ci-deſſus, les raiſons du changement qui arrive dans les vaiſſeaux utérins. Car l'on compare le corps humain à un inſtrument à cordes; & un tel inſtrument ſe monte différemment, pour faire différens accords avec d'autres. Sur ce modèle, ces vaiſſeaux qui étoient diſpoſés d'une maniére convenable à l'état de fille, changent

* De Moor.

leur situation, pour se mettre en ordre ou en convenance avec l'état de femme. Ainsi ce sont des changemens dans les *capacités*, dans les *diamètres*, dans les *directions*, les *déterminations*, & les *impétuosités* des fluides, & cela dans les vaisseaux sur lesquels agissent les oscillations & la vertu systaltique du genre nerveux. Jusqu'alors les artères sanguines avoient à se décharger régulièrement, tous les mois, par leurs issuës ordinaires. Au-contraire, dans l'état de grossesse, les vaisseaux sont tranquilles à cet égard, toute leur fonction est de charier une lymphe nourriciére par leurs extrémités *artérielles-lymphatiques*. Avant la grossesse, c'étoit la partie rouge du sang qui pénétroit & traversoit tous ces vaisseaux: mais dans la grossesse, cette partie rouge étant retenuë dans les artères sanguines, la blanche toute seule est admise à faire cette traverse. Ce sont donc des capacités rétrécies dans les extrémités des artères sanguines, & en-même-tems des diamètres formés & ajustés dans les extrémités de ces artères devenuës lymphatiques. En conséquence, ce sont des directions changées, & des déterminations, ou

des impétuosités nouvellement acquises aux fluides sanguins, & spiritueux ; parce que ceux-là se portent aux parties supérieures, & que ceux-ci (ce sont les esprits) se prêtent à tous ces changemens. Mais de telles altérations dans la discipline de l'œconomie animale, ne sont-elles pas plus que suffisantes pour donner occasion & matière à tous les symptômes qui commencent & qui accompagnent la grossesse ? C'est dans ces altérations que l'on trouve les causes naturelles des maladies des *femmes-grosses*. Par conséquent il y a alors des mesures particulières à prendre contre les dérangemens qui se font dans la circulation du sang ; il faut s'appliquer à en maintenir les loix, & à remettre ou à conserver l'*équilibre* entre les fluides & les solides.

La principale altération qui regarde tout le méchanisme du corps humain, est celle qui intéresse l'*équilibre* des parties, d'où dépend l'intégrité des fonctions & de la santé. Car c'est une nouvelle charge qui survient à la Nature dans le corps d'une femme-grosse, c'est-à-dire, un poids de surcroît, une *gravitation* de plus, de

la part des *fluides*, dont le volume se grossit dans les vaisseaux. C'est une *résitence* continuelle dans laquelle entrent les *solides* pour soûtenir leur vertu *systaltique*, & par elle le *ton* naturel des parties. L'attention principale, & peut-être unique, que l'on doit avoir pour maintenir la santé d'une femme-grosse, roule sûr l'art ou la maniére de bien tenir conciliés entr'eux les *solides* & les *fluides*. Or comme la nouvelle charge vient du poids nouveau que le volume du sang, qui s'accumule tous les jours, apporte dans l'œconomie animale, c'est contre cet accroissement de *fluides*, ou cette crûë journaliére de sang, qu'un Médecin doit se précautionner. L'usage même en paroît familier, par la coûtume autorisée dans le Public, de faire saigner les femmes-grosses dans leur troisiéme mois. En effet, la croissance de sang qui résulte de la suppression qui s'en est faite pendant ces trois mois, a fait sentir naturellement aux Médecins, & au peuple même, le besoin de la *saignée* pour les femmes-grosses.

Mais cette précaution, qui peut suffire quand leur santé se soûtient jus-

ques-là, devient insuffisante quand celle-ci se dérange dès avant ce tems. Ainsi, quelque chose qui arrive à une femme-grosse avant son troisiéme mois, c'est l'augmentation du sang qui fait le désordre, parce qu'il surcharge quelque endroit des vaisseaux. Quelquefois le mal se fait sentir dans l'*estomac*, par des vomissemens, par des appétits bizarres, & même souvent monstrueux, qui sont occasionnés par les objets que des femmes-grosses désirent passionnément. Quelquefois c'est dans les *intestins*, par des coliques, des gonflemens, des maux-de-reins, des cours-de-ventre; tout cela est le produit d'un sang appésanti par sa congestion dans quelqu'une de ces régions: Congestion qui devient quelquefois si sensible, que venant à forcer les extrémités des artères, il survient des hémorrhagies utérines. Par cette raison l'on voit des femmes-grosses souffrir des évacuations de cette nature de si bonne heure, que cela fait quelquefois douter de la réalité de leur grossesse. Mais, sans douter de la cause de tels symptômes, il faut faire saigner la malade dès que ces accidens paroissent, sur-tout hors les

tems précédemment réglés ; la tenir au lit, en cas de perte considérable ; & au-surplus se contenter de lui faire garder un régime sobre, & humectant. C'est ainsi qu'en laissant à la Nature le tems de reprendre le dessus pour les arrangemens de la circulation du sang, l'on est à l'abri de toute crainte, ou de surprise, en réïtérant la *saignée* de-tems-en-tems, pendant le reste de la grossesse.

XLVI. Les Fausses-Couches. Il y a de jeunes femmes infortunées qui ne peuvent porter à terme leurs enfans ; de-sorte qu'elles ont l'affliction de ne faire que de *fausses-couches*, plus ou moins avant dans leurs grossesses. Le mal est grave à plus d'un égard ; cependant le remède en est presque sûr dans la *saignée*. Car tout le secret pour leur faire porter leurs enfans jusqu'au neuviéme mois, c'est de les faire saigner du bras dès le premier mois qu'elles se croient grosses, & ainsi continuer de mois en mois, dans les corps *pléthoriques* & succulens. Et à l'aide d'un repos raisonnable, & d'un régime éxact, éxemt de mets trop salés ou épicés, de vin, de caffé, de chocolate, & de toutes les boissons ou liqueurs spiritueuses, ardentes, ou

vineuſes, ces femmes ont la conſolation de ſe voir devenir meres de pluſieurs enfans, qui ſans ces précautions périroient malheureuſement.

XLVII. Les Faux-Germes.

Les *faux-germes* reſſemblent fort à de fauſſes-couches : Ils ſont à la vérité bien moins menaçans pour la vie des meres manquées, parce que ces accidens leur arrivent dans les premiers tems de groſſeſſe ; au-lieu que les *fauſſes-couches*, à proprement parler, ne ſe comptent qu'à-peu-près dans le troiſiéme mois. Ce ſont des femmes Chrêtiennes qui doivent ſe tenir en garde, pour n'être point les inſtrumens de la perte de ce que Dieu a mis dans ces productions échoüées. Car enfin ce ſont des ébauches de corps humains, ou des *hommes en herbe*, pour ainſi dire ; mais qui ſçait quand & juſqu'à quel point ſont animées ces productions humaines ? Peut-être ſeroit-on fondé à les comparer à ces œufs vuides de germes, que rendent les poules, *irrita ova* ? Ne pourroit-on pas dire que la cauſe de ces productions informes, n'eſt autre choſe qu'un fonds mal préparé dans une femme mariée trop jeune, ou trop âgée ? Car comme des entes ne trouvent point à s'inſi-

nuer dans la fève d'arbres impropres sur lesquels on les applique, tout de même ces *corps ovulaires* ne peuvent s'*implanter* ou prendre racine sur des parties que la Nature n'a point achevé de façonner, soit dans des corps trop jeunes, ou en d'autres en qui jamais elle ne donna le sceau ou le signal de fécondité. Mais alors des femmes seront-elles excusables aux yeux de Dieu, de s'être exposées à devenir meres, sans jamais pouvoir porter leurs enfans à terme ? Pour moi, je crois que des femmes trop jeunes devroient, par principe de conscience, se soustraire à toutes les occasions de grossesse, & que celles qui sont plus âgées devroient absolument s'en éloigner.

XLVIII. Le Cours-de-Ventre des femmes grosses.

Les *cours-de-ventre* dans les femmes-grosses, sont d'autres marques d'altération dans l'*équilibre* des parties, qui se trouve intéressé ou blessé par l'état de grossesse. Ce sont en effet des évacuations originairement fondées dans l'irritation du genre nerveux. Une telle irritation, trop longue ou trop fréquente, traîne après soi la cause de toutes les sortes d'*avortemens* qui peuvent arriver, suivant la remarque d'Hippocrate.

d'Hippocrate. Ce n'eſt pas qu'on obſerve que des *cours-de-ventre*, même aſſez fâcheux, ſe rendent ſupportables avec la groſſeſſe, juſqu'au tems quelquefois de l'accouchement ; car c'eſt le terme critique ou heureux qu'Hippocrate donne à la dyſentérie des femmes-groſſes. Cependant les malheurs que peuvent cauſer aux groſſeſſes ces *cours-de-ventre*, obligent à y apporter les ſecours les plus promts qu'il eſt poſſible. Pour cela, on doit ſur-tout éxaminer ſi le mauvais régime, entretenu ſouvent dans les femmes-groſſes par des appétits bizarres & mal-faiſans à la nature, n'eſt point l'origine de ces cours-de-ventre, ou de ces dyſentéries : C'eſt-pourquoi l'on doit avertir ces jeunes femmes, de ne pas ſe livrer à ſatisfaire ces goûts bizarres & hétéroclites. Peut-être, & c'eſt ce qui les autoriſe, ne ſe ſentent-elles point incommodées de ces alimens extraordinaires, pendant quelque tems ; mais c'eſt moins de l'eſtomac dont il faut leur parler dans cette occaſion, que de la production des mauvais ſucs qui réſultent de ces coctions dont l'eſtomac ſera venu à bout. De-ſorte que, ſans y penſer, elles ſe voient ſurpriſes de

maux-de-ventre, de coliques, de gonflemens, enfin de cours-de-ventre simples, ou dysentériques. Cet examen supposé, on remédiera aux *cours de-ventre*, en pratiquant les saignées du bras comme on l'a conseillé ci-dessus, en obligeant les malades à se priver de viande pendant quelque tems, en les tenant uniquement à l'usage des potages, & à celui du ris, ou de semblables graines; & en-même tems on leur fera user de potions *stomachiques*, *anodynes*, & *confortantes*, qui seront faites avec le *diascordium* dans l'eau de scorsonère, & celle de canelle orgée, où l'on dissoudra une once de syrop diacode, & un gros de confection d'hyacinthe, sur huit à dix onces de liqueur, pour être prises par cuillerées, plus ou moins souvent, & plus ou moins abondamment, le jour & la nuit. Il faudra leur recommander en-même-tems de boire toûjours chaud d'une tisane faite avec la racine de scorsonère, l'orge entier, & la régliſſe.

XLIX. Les Purgatifs sont très-dangereux dans la groſſeſſe.

Les *purgatifs* sont très-dangereux pour les femmes-groſſes : Si cependant on est obligé d'y avoir recours, on emploiera, dans ces occasions,

des infusions simples d'excellente rhubarbe, où l'on dissoudra quelques onces d'huile d'amandes douces, ou un peu de manne; ou bien on fera prendre le syrop de chicorée composé de rhubarbe, mêlé avec deux onces de manne. Le cas sera bien plus grave, si le cours-de-ventre est *dysenterique* : Alors la saignée deviendra indispensable, & il faudra ordonner le régime le plus simple qu'il sera possible; & même il ne faudroit, pendant quelques jours, que des bouillons, quelques crêmes de ris ou d'autres graines, quelques panades à l'eau avec la mie de pain & les jaunes-d'œufs. Au-reste, on se renfermera dans un usage constant des remèdes *calmans*, ou même des *narcotiques*. Peut-être en faudra-t-il venir à l'*ipécacuanha*, comme il a été dit en parlant ailleurs de la dysentérie : Mais si cette maladie se trouve compliquée avec la grossesse, il faut avoir la précaution de ne pas donner cruëment l'*ipécacuanha*; on doit alors le mêler avec le *diascordium*, pour en modérer la vertu émétique, comme seroient trois ou quatre grains d'*ipécacuanha* dans un demi-gros de *diascordium*. L'attention singuliére qu'il

faut apporter dans cette circonstance de grossesse, est de se bien assûrer contre l'inflammation qui se prend aux parties solides des visceres, & qui pourroit se communiquer aux membranes qui enveloppent ou contiennent l'enfant ; dans ce cas il faudroit réduire la malade aux seuls bouillons, sans épargner les saignées. Car on ne doit jamais perdre de vûë, que la disposition acquise, par la grossesse, aux vaisseaux *utérins*, & en conséquence à tous ceux du bas-ventre, doit occuper sur-tout l'esprit du Médecin, qui doit sçavoir, selon l'observation d'HIPPOCRATE, que la dysentérie des femmes-grosses cesse dès qu'elles sont accouchées ; c'est un signe non équivoque de la part qu'a la gêne des vaisseaux *utérins* dans la dysentérie présente. Ainsi la violence de ce mal & des accidens qui s'en ensuivent, doit être attribuée à l'état *phlegmoneux* de toutes les parties du bas-ventre. Pour lors il faut traiter la malade comme si elle n'étoit pas grosse, sans lui épargner les saignées du bras, ni le petit-laît, ni les délayans semblables ; parce que le principal but doit être celui de conserver la vie à la mere, de laquelle

nécessairement dépend celle de l'enfant.

C'est encore à raison de la disposition que prennent les vaisseaux pendant la grossesse, que la dysentérie, qui est si naturellement portée à dégénérer en *ténesme* ou *épreintes*, les fait sentir avec violence dans les femmes grosses. Cela vient de ce que le poids de l'enfant pressant les vaisseaux, oblige le sang à croupir dans les parties basses, & à y causer le *ténesme*, qui est alors une irritation plus *phlegmoneuse* que *spasmodique*. Ce doit être une source de réfléxions singuliéres pour un Médecin, de-même que les *hémorrhoïdes* qui survienneent aux femmes grosses, par la même raison de pression dans les vaisseaux *hypogastriques*.

I. Les Varices & les Enflûres des cuisses & des jambes dans les femmes grosses.

La pression dans les vaisseaux *iliaques* produit les *varices* qui se font sur les jambes & les cuisses des femmes grosses, & plus souvent encore les *enflûres* des cuisses, des jambes & des pieds de ces femmes. Mais ces enflûres, toutes formidables qu'elles paroissent, s'évanoüissent d'elles-mêmes, & s'effacent absolument dès que la femme est accouchée. Ainsi il faut bien se garder de la fatiguer par des

hydragogues, ou semblables purgatifs contre les eaux ; car elles ne sont ici accumulées dans le tissu des parties, que par la *stagnation* où la grossesse met le sang dans les parties basses. Ainsi le remède se trouve dans la fin de la grossesse. Il en est de-même des douleurs de reins, de dos, & des parties voisines, qui tourmentent les femmes-grosses, la circulation du sang se trouvant interceptée dans tous ces endroits par la seule compression des vaisseaux. Tout cela démontre la nécessité de tenir bien au large le sang dans les vaisseaux pendant la grossesse.

LI. L'incontinence d'urine dans certaine grossesse.

Il est un autre accident ordinaire sur la fin de la grossesse, ou même pendant son cours, lorsque la femme porte son enfant bas. C'est l'*incontinence d'urine*, ou l'impuissance où est la femme de contenir le *sphincter* de la vessie, parce que le poids de l'enfant en comprime si fort le fond, qu'il contraint ce *sphincter* à s'ouvrir ; ce qui fait qu'une femme, dans cet état, n'est pas la maîtresse de retenir son *urine*. Cet accident est bien plus incommode & plus déplaisant, que dangéreux. On le soulage en soutenant le bas-ventre & l'enfant qui y est, par le moyen

d'un bandage approprié avec une ſerviette, qui empêche le volume du ventre de tomber trop fortement ſur les parties baſſes.

LII. Maladies des Parties ſupérieures dans les femmes groſſes.

La crûë du ſang s'augmentant de mois en mois, par la ſuppreſſion qui dure juſqu'au neuviéme, groſſit conſidérablement ſa maſſe & ſon volume. C'eſt de-là que viennent les maux qui attaquent les *parties ſupérieures*. Car il s'en faut bien que l'enfant conſume, pour ſa nourriture, toute cette quantité de ſang qui ſe retient tous les mois. Ce n'eſt même que de la *portion blanche* qu'il tire ſa nourriture. Ainſi quelle que ſoit la quantité que l'enfant en attire à ſoi, toute celle de la *portion rouge* qui refluë ſur-tout vers les parties ſupérieures, y cauſe tous les ſymptômes fâcheux qui fatiguent les femmes-groſſes, & qui ſouvent mettent leur vie en danger.

Cette quantité de *portion blanche* du ſang, qui eſt employée pour la croiſſance de l'enfant, peut aller à huit livres, à quoi va le poids de ſon corps; & il y en a environ quatre de la *portion rouge* qui ont à refluer dans les vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, le tiers de toute la quantité qui ſe porte à l'en-

fant. Mais pour loger ces quatre livres surabondantes ou de surcroît de *fluides* dans les vaisseaux sanguins, ce ne sont point en-même-tems de nouvelles capacités qui s'ouvrent ou se produisent. Ainsi cette crûë devenant à la charge de la Nature, c'est à elle à trouver retraite à ces quatre livres de fluides de *surérogation*. Lors donc que cette portion de fluides est parvenuë par la *veine-cave* au ventricule droit du cœur, qu'elle est ensuite poussée dans les vaisseaux du poûmon, puis renduë par le ventricule gauche à l'*aorte*, elle ne rencontre point d'endroits plus commodes pour se placer, que les viscères ou les parties dans lesquelles elle trouve, sur sa route, plus de molleſſe, moins de résistance, & plus de vaisseaux considérables. Or tels sont les *poûmons*, où ces quatre livres de fluides, qui sont de surcroît, sont reçûës immédiatement, & dans lesquels il se trouve un plus grand nombre de ces vaisseaux, & plus de soupleſſe dans les tuniques de tous ces endroits. D'ailleurs, le sang venant à se rabattre, par l'*aorte*, dans les artères *mammaires*, & encore plus bas, par les *gastriques*,

gastriques, (qui sont en si grand nombre & si amples) sur les membranes de l'*estomac*, est sans contredit la cause manifeste des *congestions* qui font les oppressions & les toux que souffrent les femmes-grosses, de-même que des *gonflemens* si douloureux qu'elles ressentent dans les mammelles, & enfin de ces *maux* d'estomac, & des fâcheux accidents qui arrivent à ce viscère pendant les grossesses des femmes.

On ne voit point, en bonne Pathologie, d'autre précaution plus naturelle à prendre, que de diminuer le volume du sang, qui est augmenté d'un sixiéme, ou environ, dans toute sa masse, si l'on réduit la masse du sang qui circule journellement par les grands vaisseaux, à vingt & tant de livres. Aussi les femmes-grosses ne reçoivent-elles de vrai soulagement que de la *saignée*, pour appaiser leurs toux, leurs oppressions de poitrine, les douleurs qu'elles sentent dans les mammelles, & tous les maux d'estomac qui les fatiguent.

LIII. Les Appétits bizares des femmes-grosses.

La saignée est pareillement très-utile pour remédier aux *appétits bizares* & hétéroclites, qui font que la plûpart des femmes-grosses souhaitent a-

vec grande avidité de manger tant de mauvaises choses. Cette bizarerie ne vient que des aliénations survenuës aux *oscillations* des fibres de l'estomac, & à la *crase* de la lymphe gastrique, à l'arrivée de la ravine de sang surabondant, lesquelles aliénations pervertissent la fonction de ce viscère. L'estomac broïe donc les alimens d'une maniére d'autant plus étrangère, que la *vertu systaltique* de ses fibres & la qualité de ses fluides se trouvent perverties d'une part, & souillées d'une autre. Le surcroît de sang étant donc la cause de ces désordres, c'est en le diminuant que l'on y remédie.

LIV. L'Accouchement naturel. Il est des femmes d'un bon tempérament, qui sont éxemtes de toute maladie pendant le tems de leur grossesse. La crûë de sang qui se fait pendant neuf mois dans leurs vaisseaux sanguins, leur procure au terme un *Accouchement naturel*. Par la même raison, l'accouchement n'est pas heureux, ou n'arrive pas à terme, lorsque le sang, au-lieu de se faire place dans les vaisseaux sanguins, tombe dans les vaisseaux propres de la matrice. La *pléthore* universelle de tous les vaisseaux sanguins, procure donc l'accouchement

naturel ; parce que cet accouchement eſt comme le *débandement* ou la *détente* des parties qui étoient tenuës en équilibre : Cette *détente* eſt occaſionnée par l'excès de force ou de poids qui ſe trouve dans l'une des deux puiſſances au-deſſus de l'autre ; excès qui arrive ici dans les *fluides* crûs en volume, leſquels, par ce moyen, l'emportent ſur la réſiſtance des *ſolides*. Car à meſure que le ſang comble les capacités des vaiſſeaux ſanguins par tout le corps, celles des vaiſſeaux propres de la matrice ſe trouvent ſurchargées de la partie rouge du ſang : La preuve en eſt ſenſible, en ce que ces vaiſſeaux ſont prodigieuſement augmentés de groſſeur quand les femmes-groſſes ſe trouvent à terme. C'eſt donc un contre-poids qui demanderoit une pareille *rénitence* de la part des ſolides, pour laquelle il faudroit que la *partie blanche* du ſang s'accrût dans les fibres nerveuſes, à proportion que la *rouge* s'accroît dans les vaiſſeaux ſanguins. Or il arrive tout le contraire ; puiſqu'à meſure que la *partie rouge* ſe groſſit dans les vaiſſeaux ſanguins, autant la *blanche* paroît ſe dérober des enveloppes de l'enfant, parce que la li-

queur lymphatique diminuë dans l'*amnios* à mesure qu'une femme-grosse approche de son terme. Mais, comme une très-petite quantité d'eau suffit dans une *clepsydre* ou *horloge-à-eau*, pour y entretenir l'équilibre nécessaire pour le maintien & le contrepoids de l'ordonnance de cette machine, de-même l'eau lymphatique renfermée dans l'*amnios*, tient par son poids la matrice en équilibre. Lorsque cette eau se trouve diminuée, la vertu d'équilibre diminuë dans la matrice, à proportion que la partie rouge du sang se groffit de volume, en s'accumulant, ainsi que fait le sang sur le haut de ce viscère, pour servir comme de réservoir au *placenta*, lequel est la passoire ou le crible de la lymphe qui distille dans l'*amnios*. Ce volume donc venant à prévaloir, par son poids & par sa pression sur le sommet de la matrice, au-dessus du contre-poids que faisoit la lymphe dans l'*amnios*, voilà précisément ce qui rompt l'équilibre ; & c'est ce que je regarde comme une espèce de *détente*, qui se fait par la soustraction de la *partie blanche* du sang.

Mais cette soustraction devient d'autant plus favorable à cette *détente*,

que cette défection de la liqueur de l'*amnios*, est comme le signal que la Nature ne va plus désormais vaquer qu'au seul entretien du *ton* des parties nerveuses par tout le corps de la femme-grosse; de-sorte que le genre nerveux, qui maintient cet équilibre dans tous les viscères, occupera désormais la lymphe, pour remplir les fibres nerveuses de ces parties, & pour les maintenir dans leur *ton* naturel. Dès que la matrice vient à se relâcher, elle facilite à l'enfant la pente qu'il a à prendre, & les mouvemens qu'il a à faire pour sortir de sa prison. Ce méchanisme est autant admirable par l'art qui l'opère, que par la réïtération qui s'en fait tant de fois dans la vie d'une femme, toûjours avec la même justesse & les mêmes circonstances.

IV. L'Accouchement laborieux.

Tout ce détail donne, ce me semble, une grande facilité pour se mettre au fait des causes pour lesquelles un *Accouchement* devient quelquefois *laborieux* pendant des jours entiers, durant lesquels les femmes ressentent bien souvent des douleurs étonnantes, & tombent même quelquefois en convulsions. Ces douleurs ne sont pas cependant celles qui dénotent, ou qui

aident le travail ; parce qu'elles ne se portent pas déterminément en-bas, & que les membranes de la matrice gorgées d'un sang abondant, sont gênées, de-sorte que leurs oscillations étant confonduës, elles se perdent, sans causer la dilatation qui doit procurer la sortie de l'enfant. Tous les remèdes que l'on vante pour en faire l'expulsion en pareil cas, sont souvent mortels, par l'ardeur qu'ils augmentent, & le trouble qu'ils portent dans le sang ; au-lieu que les saignées du bras promptement faites, en dégageant les membranes, soulagent la malade, en-même-tems qu'elles facilitent la sortie de l'enfant. Les convulsions-mêmes indiquent donc ces saignées avec d'autant plus d'évidence, qu'elles sont les marques de la crispation des fibres nerveuses ou membraneuses, qui ne peuvent se relâcher qu'en se dégageant du sang qui les gonfle. Les *syncopes* ou défaillances, & les *léthargies* (ce semble) dans lesquelles des femmes en cet état tombent très-souvent, ne doivent pas non-plus empêcher l'usage des saignées du bras ; car tous ces accidens ne sont que des effets de *congestions* san-

guines & phlegmoneuſes, auſquelles les ſaignées ſont ſinguliérement convenables.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler du manuel qu'il faut employer dans les *Accouchemens laborieux.* C'eſt une manœuvre qui fait l'objet d'excellents Ouvrages, qui ſont entre les mains du Public, ſur-tout des Sage-femmes ; comme ſont les Traités des Accouchemens par d'habiles Chirurgiens *, & celui qui a paru de nos jours, ſur la même matiére, par le célèbre DEVENTER, Médecin-Accoucheur en Hollande. Il ne s'agit dans mon Ouvrage de la Médecine des Pauvres, que de ce qui concerne préciſément la Médecine ou l'Art de traiter intérieurement les maladies. Ainſi, ſuivant cette idée, je demande ſeulement de ceux qui ſe mêlent des maladies des Pauvres, de ne conſidérer dans ces maux que deux cauſes principales, qu'il ne faut jamais perdre de vûë, principalement dans les maladies des femmes-groſſes ; ſçavoir, d'une part, le *ſang*, ſon volume groſſi, & ſa circulation dérangée, ſoit dans ſa partie rouge, ſoit dans ſa partie blanche ;

*PEU, MAURICEAU, LA MOTTE, &c.

& , d'une autre part , le *genre nerveux* ou *membraneux* , qui occasionne, ou qui traverse la facilité des Accouchemens, parce que les parties nerveuses ou membraneuses qui font le tissu de la matrice & de ses dépendances , se trouvent plus ou moins souples , ductiles , enflammées , ou convulsives. Voilà au juste la raison pour laquelle ce n'est qu'à cette double cause que l'on attribuë les Accouchemens laborieux , & toutes les maladies qui les précèdent , ou qui les suivent. Je conviens que les Pauvres , & peut-être ceux qui les aident dans leurs maladies , ne se trouveront pas toûjours à portée de cette *Pathologie*. Mais je prétens du-moins convaincre les uns & les autres , que ce n'est pas au hazard que je veux traiter les Pauvres ; mais suivant les principes les plus certains de la bonne Médecine ; parce qu'indépendemment de l'humanité , la Religion apprend que la vie des Pauvres n'intéresse pas moins devant Dieu les consciences des Médecins , que la vie des Riches.

Je conviens encore qu'il se peut faire que l'on touche , dans cette Pathologie , des causes ou des occasions

de maladies des femmes, qui se rencontrent plus rarement parmi les femmes pauvres, que parmi les riches. Car je n'ignore pas que l'oisiveté, la bonne chère, & les passions, sources communes de tous ces maux, se trouvent plus souvent chez les femmes riches, que chez les pauvres. Mais enfin celles-ci étant composées de la même manière que des Dames de la plus haute qualité, il faut se précautionner contre tout ce qui est possible; puisque certaines circonstances de tems, de lieux, & d'emplois, exposent indifféremment quelques femmes que ce soit.

LVI. Les suites des Accouchemens. La Retenuë de l'Arriére-faix.

Cela supposé, voici de ces maladies qui sont ordinaires parmi toutes les femmes. La sortie de l'enfant ne termine point l'Accouchement; le travail en est quelquefois prolongé par la *retenuë de l'Arriére-faix*, parce que trop fortement collé au fond de la matrice, il ne suit pas d'assez près la sortie de l'enfant. Le Médecin-Accoucheur Hollandois cité ci-dessus*, propose, avec son habileté ordinaire, des moyens d'y remédier, dont il fait grand cas; & apparemment qu'ils

* DEVENTER.

préviendront souvent ce fâcheux accident. Cependant, comme les *fœtus* dans les animaux tiennent aux parois des *portiéres* des femelles par les *cotylédons*, qui sont comme autant de boutons enchassés dans les fibres de ces membranes utérines ; de-même, ou à-peu-près, les inégalités qui se trouvent dans la partie inférieure du *placenta*, se font comme des *chatons* entre les interstices des fibres du tissu de la matrice ; & ce sont autant d'attaches qui tiennent le *placenta* ou arriére-faix enclavé dans le fond de cet organe. Or, soit *spasme*, soit inflammation, ou *phlogose*, le serrement est quelquefois si fort dans ces fibres gonflées ou irritées, que le dégagement ne suit que difficilement la sortie de l'enfant.

De-là naît un nouveau travail pour la main *accoucheuse*, qui a besoin par-conséquent de redoubler d'adresse, de légéreté, de ménagement, & de précaution. Car le *placenta* retenu se trouvant fortement collé au fond de la matrice, & n'ayant pas pû par-conséquent se laisser aller à l'ébranlement du cordon, le danger est énorme, à cause du risque qu'il y a de déchirer la matrice. Cet embarras a donné lieu

à une question très-importante parmi les Accoucheurs. Les uns plus hardis que les autres, pour ne rien dire de plus, ne craignent point d'arracher, pour ainsi dire, ce corps devenu étranger : Les autres plus sages & plus retenus sont d'avis, qu'après de légères tentatives, l'on abandonne cette séparation à la Nature. Le Médecin-Accoucheur (*a*) va au-devant de ce travail ; il enseigne le moyen de prévenir cette *retenuë*, par la diligence qu'il conseille dans l'opération. Mais un autre Médecin (*b*) encore Hollandois, va plus loin, quand le malheur arrive ; car la découverte qu'il a faite du *muscle utérin* avertit (ce lui semble, & avec bien de la raison) de se donner patience. Il fait donc comprendre, par le méchanisme qu'il fait appercevoir dans ce muscle, par sa situation, & par la force de ses fibres, que c'est un organe institué par la Nature, pour aider le *placenta* à se déprendre de l'engagement que ses inégalités papillaires ont pris entre les fibres membraneuses de

(*a*) DEVENTER.

(*b*) RUYSCH, dans son Traité, *De Musculo in fundo Uteri observato*, imprimé à Amsterdam en 1726. in-4°.

la matrice. Tel est l'art de cette Médecine *naturelle* que le Créateur a attachée aux organes du corps humain. C'est donc en général le fondement de cette Médecine *expectative*, qui sçait prendre les momens de la Nature *guérissante*. C'est ici une ressource excellente, comme cet illustre Anatomiste en avertit les Sage-femmes, par laquelle en donnant le tems à la Nature *accoucheuse* d'achever sa besogne, elles la verront venir à leur aide, & enfin délivrer les femmes accouchées.

Rien ne répond si parfaitement à l'observation des Accoucheurs, lesquels, sans en tant sçavoir que cet illustre Médecin Hollandois *, avoient appris par leur propre expérience, que c'est à la Nature, qui est la véritable Directrice des coctions & des sécrétions, à opérer cette séparation, pour parvenir au rétablissement des malades. En effet, la Médecine a trouvé la même chose, en faisant, avec le tems, & la sagesse des remèdes, ce qui dépend d'elle pour prévenir les accidens de cette *retenuë*. Or ces accidens étant les mêmes & de même nature que ceux qui suivent la retenuë

* M. RUYSCH.

des *vuidanges*, & leurs remèdes étant les mêmes, & d'une indication semblable, ce ne doit être qu'après avoir parlé de la suppression des *vuidanges*, qu'il convient d'indiquer les remèdes propres à ces sortes de maladies. Mais un troisiéme mal se trouve aussi de même genre ; ce sont les *tranchées* si cruelles qui suivent très-souvent les accouchemens. Ce ne doit donc être encore qu'après avoir expliqué les causes de ces *tranchées*, qu'il sera à propos de donner la méthode de traiter ces trois maladies.

LVII. Les Causes de la suppression des Vuidanges.

La *suppression des Vuidanges* est la retenuë du sang qui doit s'évacuer après la sortie de l'enfant, & qui doit couler après la couche. Cette évacuation n'est supprimée que par l'inflammation *spasmodique* des membranes de la matrice ; car cette inflammation n'est guéres que la suite des tiraillemens qu'ont causé les efforts de l'Accouchement. Par-là en effet les fibres irritées resserrent les vaisseaux, & la *phlogose* s'en ensuivant, à l'occasion de la *congestion sanguine*, c'est ce qui en supprime le cours du sang, ou le ralentit. Ainsi c'est à la disposition *spasmodique*, & à l'*inflammation* de ces par-

ties, qu'il faut être attentif pour rétablir cette évacuation.

Ces mêmes indispositions deviennent les causes des symptômes que produit la retenuë de l'*arriére-faix*. Car c'est l'inflammation qui rend ce symptôme si formidable; & le resserrement des fibres membraneuses qui engagent si fortement le *placenta*, est ce qui rend cet accident si rébelle aux remèdes, & si douloureux à la malade. C'est donc à cette double indisposition qu'il faut rapporter les vûës qui doivent diriger la cure de cette maladie.

LVIII. Les Causes des Tranchées.

Les *Tranchées* ont manifestement les mêmes causes, qui ne sont autre chose que les *crispations* dans les fibres nerveuses, & la *congestion phlegmoneuse* que contractent ces fibres; de-sorte que si l'on appaise l'irritation des fibres, & que l'on pourvoïe à l'inflammation de ces parties, on remplira, par ce moyen, tout ce que l'on peut souhaiter dans ces circonstances, c'est-à-dire, que l'on remédiera aux *tranchées* des Accouchées, que l'on rappellera aisément l'évacuation des *vuidanges*, & enfin qu'on parviendra à séparer l'*arriére-faix* du fond de la matrice, pour l'en faire sortir.

Les signes par où l'on connoît ces trois maladies, sont évidents ; mais il faut juger de la gravité de ces causes par l'état du bas-ventre. Car l'on a infiniment plus à craindre de ces accidents, quand tout le ventre & principalement la région de la matrice se trouve tenduë & douloureuse. En ce cas, il faut sur-tout pratiquer la saignée du bras, comme étant le remède propre à ces trois maladies. Au-surplus, l'on doit employer des *topiques*, quand un gonflement trop douloureux occupe les parties souffrantes. Deux raisons cependant rendent l'usage des *topiques* dangereux : L'une est le refroidissement qu'attirent sur ces parties les *humectations* ou les *fomentations*, fussent-elles les plus convenables ; parce qu'elles se refroidissent, si l'on ne les renouvelle souvent peu de tems après leur application ; & ce renouvellement lui-même, quoi qu'on y fasse, peut attirer le même inconvénient : L'autre raison est, que les *cataplasmes* qu'on applique, ont un inconvénient qui leur est propre ; c'est que leur poids fatiguant ces parties déja souffrantes, ces topiques augmentent la douleur, ou l'entretiennent.

LIX. Effets des Topiques sur les Accouchées.

Dans tous ces cas donc l'on trouve plus de sûreté dans les *applications sèches* : Ce sont celles des linges chauds ; & , s'ils ne suffisent point , l'on peut avec utilité appliquer sur tout le ventre, en manière de cataplasme, ces linges enduits d'une bouillie faite à l'ordinaire avec la farine & le lait, mais claire ou fine , y ajoûtant cependant un jaune-d'œuf , & un peu de safran ; car le poids en étant moindre que celui des cataplasmes ordinaires (ou des aumelettes , que quelques-uns conseillent en pareil cas) , le remède devient très-supportable à la malade. Les *linimens* seroient aussi commodes , & auroient leur utilité ; mais ce sont des huiles dont il faut frotter la peau, laquelle étant très-sujette , dans les femmes , à s'enflammer en manière d'*éry sipèle* , qui succède à l'application des huiles , ce seroit exposer la malade à de nouveaux maux. L'usage des *lavemens* faits avec une simple infusion bien légère de fleurs de camomille , ou avec de l'eau de graine de lin , peut être aussi d'un grand secours : il n'y a point à appréhender qu'il en résulte aucun accident ; mais il faut avoir soin de faire boire abondamment

ment à la malade d'une eau de veau très-légère, & toûjours chaude.

Tous ces secours sont très-utiles: mais il en est encore un autre, par lequel on soulageroit considérablement les femmes en couche ; je ne sçais pourquoi l'on en fait si peu d'usage, & cette omission est peut-être la cause de très-fâcheux accidens. Je veux parler du secours des *calmans*, qui me paroissent remédier directement à la cause originaire des *tranchées* des femmes accouchées ; car la *crispation* des fibres ayant donné origine aux tranchées, l'inflammation qui s'ensuit de cette crispation, n'est que l'effet de la gêne où est le sang, resserré qu'il devient par l'irritation des fibres nerveuses dont les tuniques des vaisseaux artériels sont composées. Rien donc, en pareil cas, n'est plus propre à relâcher ces sortes de dispositions *spasmodiques-phlegmoneuses*, que l'usage des calmans. Ce seroit même le moyen de procurer l'expulsion de l'*arriére-faix* retenu, & de rétablir l'évacuation des *vuidanges* supprimées. Tant d'avantages mériteroient bien qu'on revînt du préjugé où l'on est là-dessus. Le succès même en est connu pour certain, par celui que l'on

LX. L'Usage des Calmants pour les Accouchées.

trouve en se servant des *narcotiques* pour remédier à la suppression qui se fait souvent dans les personnes du sexe, quand quelque chose les surprend pendant le tems qu'elles souffrent l'évacuation qui leur est ordinaire. Car alors un *narcotique-hystérique* leur étant donné promptement, l'évacuation reprend son cours, & la colique, qui suit souvent ces suppressions, se trouve guérie sur le champ. L'expérience encore des *narcotiques* dans les coliques néphrétiques accompagnées de suppression d'urine, prouve évidemment la sûreté de ces remèdes; car, outre que les douleurs s'appaisent, les urines reprennent leur cours, & les graviers les suivent, s'ils étoient arrêtés. De tels exemples ressemblent de si près aux *tranchées* des Accouchées, à la *retenuë de l'arriére-faix*, & à la *suppression des vuidanges*, qu'il ne paroît aucun inconvénient d'employer les *calmans* pour la guérison de tous ces maux.

LXI. Autorités & Preuves à ce sujet.

En effet, les Praticiens d'Angleterre rendent un témoignage si avantageux en faveur des *narcotiques* dans les maladies des Accouchées, que non-seulement, disent-ils, les troubles spas-

modiques & douloureux en ſont calmés ; mais encore les ſuppreſſions ſe trouvent rétablies. WILLIS (*a*) en particulier fait grand cas des *narcotiques*. SYDENHAM (*b*) prétend que, dans ces circonſtances, il ſuffit d'en faire uſage une fois par jour ſeulement. Et un autre ſçavant Praticien d'Angleterre, conformément à l'idée que le célèbre M. FREIND (*c*) avoit de l'*opium*, aſſûre (*d*) qu'il a expérimenté pluſieurs fois que le *laudanum* ſe donne avec un heureux ſuccès dans ces occaſions ; mais il ajoûte, qu'il faut bien prendre garde de ne pas répéter l'uſage de ce remède, s'il manque la premiére fois de faire couler les *vuidanges*. Au-reſte, ce que je viens de dire du bon effet des *narcotiques* dans ces fâcheux ſymptômes des maladies des Accouchées, ſe rapporte parfaitement à l'ancienne obſervation du ſage SYDENHAM, qui nous a appris que l'*opium*, non-ſeulement n'arrête point la *ſalivation*, ſi néceſſaire dans les *petites-véroles* les plus

(*a*) *De Febribus*, *Cap.* 16.
(*b*) EPIST. *ad* D. COLE, pag. 169.
(*c*) Voyez ſon *Hiſtoire de la Médecine*.
(*d*) Voyez FULLER, *Pharmacop. Extempor. reform.* pag. 201.

malignes ; mais au-contraire qu'il augmente ou restituë cette évacuation : Il assûre de-plus que non-seulement il ne fait pas rentrer la petite-vérole, mais qu'il conserve *fastigiés* les grains ou les pustules, en les relevant & les faisant revivre quand elles paroissent se flétrir.

Cette même expérience a aussi fait connoître à un célèbre Accoucheur *, que l'usage du *laudanum* pouvoit être permis dans les *cours-de-ventre* des Accouchées, persuadé qu'il y avoit plus à craindre de ces cours de-ventre, lorsqu'ils deviennent énormes, que de la suppression des *vuidanges*. C'est le fruit de l'usage de ce grand Praticien en ce genre de maladies ; car il n'en sçavoit pas d'ailleurs davantage là-dessus : au-lieu que les Médecins sçavent la raison pourquoi il faut moins craindre, en certains cas, de supprimer les *vuidanges* dans les Accouchées, que les *règles* dans les filles & les femmes. Et c'est l'Anatomie bien entenduë qui leur apprend cette vérité, dont voici la raison.

Le sang des *règles* est une *sécrétion*

* MAURICEAU, au Chap. *Des Cours-de-Ventre des Accouchées.*

d'une portion de ce fluide destiné par la Nature à être évacué de mois en mois ; de-sorte que le reflux de cette portion dans les vaisseaux, est véritablement l'*intrusion* comme d'un corps ou d'une matière étrangère, dont la crûë vient à la charge de la Nature. Il n'en est pas de-même du sang des *vuidanges* ; c'est par occasion, par *excrétion*, & comme par accident, qu'il sort des vaisseaux, où par-conséquent il peut rentrer & être reçû conformément aux fins de la Nature : C'est-pourquoi, quand il vient à être arrêté, il peut rentrer dans le courant de la circulation, d'où il ne s'étoit point séparé par voye de *sécrétion*, ou par des *sécrétoires* institués par la Nature. Ainsi donc les Médecins connoissant que la matrice, aussi-tôt après la séparation de l'*arriére-faix*, ressemble à une plaïe, c'est bien plûtôt au resserrement des bouches des vaisseaux, qui sont restées béantes ou ouvertes, qu'il faut s'appliquer, & tâcher de les refermer (avec prudence cependant), qu'à les tenir ouvertes & dilatées, en rappellant sur la matrice le poids d'un nouveau sang. C'est ici que l'on peut voir le malentendu de la plûpart des saignées du

LXII. Les Suppressions sont moins dangereuses dans les Accouchées ; que dans les Filles & les Femmes.

pied, pratiquées à dessein de restituer l'évacuation des *vuidanges*; au-lieu qu'en cas de besoin, qui est ici fréquent, ce n'est qu'à la saignée du bras qu'il faut avoir recours, parce que par elle on satisfait à trois vûës. 1°. L'on remet le niveau ou l'uniformité dans la circulation du sang, laquelle par-là se trouve applanie. 2°. Les bouches des vaisseaux, qui sont restées ouvertes, ont alors le tems & la commodité de se refermer. 3°. Enfin, l'on donne par ce moyen à la matrice la facilité de reprendre son volume, de rentrer dans le *ton* de ses fibres, & de revenir ainsi à sa mesure ou capacité naturelle, comme il doit arriver après toutes les couches, lorsqu'elles sont heureuses.

LXIII. Le traitement des Maladies des Accouchées, dont on a parlé.

Après toutes ces réfléxions, une femme accouchée étant travaillée de tranchées, de perte-de-sang, ou de douleurs inflammatoires, à l'occasion-même de la *retenuë de l'arriére-faix*, il sera de la prudence de ceux qui assistent les Accouchées parmi les Pauvres, de prendre un bon conseil pour employer, suivant les cas convenables, les *narcotiques*, comme l'enseigne WILLIS, qui donne le *laudanum* lui-

même dans ces occasions ; ou bien pour employer, soit le *Julep* qui est singuliérement appellé *Julep des Accouchées*, (a), ou la *Mixture* qui porte le même nom (*b*) ; deux Recettes qu'on trouvera insérées dans la *Pharmacie des Pauvres* (c) ; afin d'en tirer le fruit que l'on peut raisonnablement en attendre, sur-tout d'après l'expérience & sur la parole du Praticien Anglois (*d*) qui les recommande hautement. L'usage de la saignée assûrera l'effet ou l'usage des calmans, aussibien que celui des humectans, des délayans, & des adoucissans, soit qu'on les prenne dans les émulsions & les tisanes, soit qu'on les emprunte du régime.

LXIV. Les Bouillons trop succulens sont causes des tranchées, &c. dans les Accouchées

C'est une observation qu'il est de la derniére importance de faire dans les maladies des Accouchées, & surtout dans celles que nous traitons ici, que les Bouillons trop succulens, ou semblables alimens, sont souvent les causes de leurs *tranchées*, & particuliérement encore des *pertes-de-sang* qui

(*a*) Voyez FULLER, *ubi suprà*, pag. 200.
(*b*) IDEM, *ibid.* pag. 245.
(*c*) Voyez Tom. III. pag. 138. & 148.
(*d*) FULLER, *ibid.* pag. 201.

leur arrivent. Car suivant cette pensée, que c'est comme une *playe* que l'état de la matrice dans une nouvelle-Accouchée, cette playe doit être considérée comme appartenante à des parties membraneuses, qui étant essentiellement *contractiles*, sont susceptibles, à la manière des intestins, d'un continuel mouvement *systaltique*, par lequel les fibres de la matrice se ramènent de l'excès de longueur qu'elles se sont fait pendant le tems de la grossesse. Ainsi c'est une playe comparable à celle des intestins, dont la réunion ne s'obtient que par l'éxacte retenuë sur la nourriture, ou, pour mieux dire, par la diète la plus sévère. Or tout le contraire arrive par l'usage des fortes nourritures dont l'on surcharge les nouvelles-Accouchées; de-sorte que tenant la partie malade dans un travail continuel, par l'abondance que l'on précipite sur elle, la perte-de-sang devient énorme, opiniâtre, & enfin mortelle. Le principal remède sera donc dans le régime, & ce régime va être expliqué ci-après.

LXV. La manière de

Il y a encore une observation à faire, & elle regarde la façon dont les Sage-femmes

Sage-femmes doivent se conduire dans la manière de *bander* leurs Accouchées ; parce que si elles n'y prennent garde, elles pourront très-aisément occasionner des pertes-de-sang considérables. Tout le secret consiste à ce qu'au moyen de points d'appui, mollement formés par des compresses de linge les unes sur les autres, elles donnent à la matrice, dans les cas où elle aura été trop dilatée, la facilité de se comprimer doucement, en rentrant mollement en elle-même. Ainsi les bouches des vaisseaux sanguins se resserrant par ce secours étranger, elles guérissent la plaïe de ce viscère. En effet, les intestins trouvent dans le voisinage des parties qui les touchent, un moyen de se réünir, en s'attachant à ces parties ; mais ce moyen est absolument refusé au fond de la matrice, puisqu'elle n'a dans son voisinage aucune sorte de parties contre lesquelles elle puisse se coller : C'est donc en elle seule qu'elle doit trouver les ressources de la réünion de sa plaïe ; & cette ressource est la facilité qu'on lui donne à se resserrer, pour se refuser à l'affluence du sang.

mettre les Bandes aux Accouchées.

La règle pour *nourrir* sûrement les

LXVI. Le Régime des Accouchées.

Accouchées, c'est de les tenir aux bouillons seuls, tempérés & adoucissans, pendant les premiers tems de la couche, ou jusqu'à ce que l'on soit sûr que le trouble, l'inflammation & l'irritation étant dissipées dans toutes les parties basses, l'on puisse accorder, non de la viande, ni des consommés, ni des œufs, &c. mais seulement quelques soupes, de la crême de ris, ou du ris lui-même cuit dans le bouillon du pot. Mais le vin, & les tisanes faites avec la canelle sont d'une très-pernicieuse conséquence. Le vin doit donc être absolument exclus, aussi-bien que les tisanes, à-moins qu'elles ne soient infiniment tempérées. Ainsi l'on verra, par expérience, que l'on sauvera aux Accouchées bien des maux, qu'on ne leur attire que par des nourritures précipitées, soit en leur accordant trop tôt des œufs & de la viande, soit en leur permettant l'usage du vin & des cordiaux, ou inutiles, ou mal-entendus.

LXVII. Le cours-de-ventre des Accouchées & sa cause.

Les *cours-de-ventre*, si funestes aux Accouchées, n'ont guères encore d'autre cause que le trop d'alimens qu'on se hâte de leur donner. Car

quoique le trouble soit toûjours grand dans les parties du bas-ventre, en ces occasions (ce qui suffiroit pour précipiter ou corrompre les digestions ordinaires & nécessaires, & sur-tout celle qui doit se faire dans les vaisseaux), en voici une autre raison: La vertu *systaltique*, étant occupée alors d'une part à laisser échapper par les *vuidanges* une portion de la *partie rouge* du sang, en-même-tems qu'elle travaille à en faire remonter l'autre partie pour la retenir dans les vaisseaux sanguins, une surabondance de suc chyleux, dont on vient remplir extraordinairement les vaisseaux, surcharge cette vertu d'un travail de-plus. Ainsi ce sont des coctions dégénérées, ou imparfaites, qui se culbutent ou se précipitent par maniére d'*excrétion*, plûtôt que par voye de *sécrétion*. De-là viennent ces *cours-de-ventre* énormes, qui d'une part épuisent la malade, & de l'autre dérangent & troublent le cours de la circulation. Faudra-t-il prendre d'ailleurs le fonds des *congestions* & des *phlogoses*, qui surviennent & qui portent le désordre par toute l'œconomie animale? Au-contraire, ne fournissant au sang que sobrement

de sucs nourriciers, la Nature flattée par le peu de travail qui lui en revient, les digère à loisir, & les distribuë suivant ses règles.

On voit en cela le véritable remède contre ces *cours-de-ventre*. Car, en ne fournissant que peu de sucs nourriciers, & diminuant par la *saignée* le sang qui s'enflamme, faisant encore user à la malade, pour délayans propres à modérer les cours-de-ventre, d'une eau de ris fort claire, on soustrait d'une part les matériaux de ces cours-de-ventre, & d'autre part on met la Nature à portée de dompter la quantité de sucs dont on l'a surchargée; ainsi elle se trouve en état d'en faire de loüables distributions. Les potions *confortantes-anodynes*, faites avec le *diascordium* bouilli dans l'eau de scorsonère, & chargées plus ou moins de syrop diacode, avec un peu d'eau de canelle orgée, sont alors très-utiles pour tempérer le trouble des esprits: ces potions se donnent à la cuillier. On pourroit, en cas de besoin, en venir à un demi-grain ou à un grain de *laudanum* dans un peu de *diascordium*; cela se donne sur le soir. Les *lavemens* d'orge, ou de son, sans

miel, sont ici d'une grande utilité; mais sur-tout l'on aura soin de faire boire chaude à la malade l'*eau de ris* qu'on lui donnera.

LXVIII. Etiologie de la Fiévre de Laît.

Le *laît épanché*, comme l'on parle dans le monde, est une autre maladie qui prend son origine dans la qualité du régime que l'on permet aux Accouchées. Mais cette maladie concourant avec la fiévre de laît, l'étiologie de cette fiévre fait comprendre celle du laît épanché. La *fiévre de laît* arrive ordinairement vers le troisiéme ou quatriéme jour après les couches; après quoi, pour l'ordinaire, les *vuidanges* deviennent lymphatiques, ou *laîteuses*, comme on parle encore parmi les femmes. C'est dans ce tems-là que la partie rouge du sang rentrant dans les vaisseaux, doit faire remonter vers les mammelles les sucs nourriciers; parce que ces sucs ne se répandant plus dans l'*amnios*, ils doivent, comme en s'*amalgamant*, s'associer & se corporifier avec la partie rouge. Cela est procuré d'un côté par la disposition roulante des globules du sang, lesquels en se roulant dans la partie blanche, l'atténuënt, la *lévigent*, & la mêlent, pour faire cette *mi-*

tification, laquelle, suivant la pensée d'HIPPOCRATE, fait la coction des sucs qui dorénavant ont à se marier ensemble : & la vertu *systaltique* mettant en mouvement ces globules, contribuë singuliérement à *pister* ensemble, en les comprimant, la partie rouge du sang & la blanche. Mais, dans l'ordre de la Nature, ces deux causes, les *solides* & les *fluides*, se trouvant en proportions ou en *raisons réciproques*, parce que la partie blanche n'excède pas alors, par son volume, le pouvoir de la vertu systaltique, & que celle-ci étant *équipollée* au volume de ce fluide, l'effort de la Nature, qui fait la fiévre de laît, est très-modéré, & parvient sans trouble & sans danger à opérer la *mitification* des deux portions du sang, il se fait alors une heureuse sécrétion du laît dans les mammelles. Mais à quel trouble ne se trouve pas exposé l'ordre naturel, quand on remplit les vaisseaux par une surabondance de chyle, qui n'est plus proportionnée à la force de la vertu *systaltique* ! C'est ce qui fait que la fiévre de laît dégénérant en fiévre *ardente*, remplit l'œconomie animale de sucs chyleux, épais, & mal digérés.

Alors la vertu syſtaltique ne pouvant les régir, il s'en forme çà & là des *lacunes*, des *ſtagnations*, & des *inerties* dans tous les vaiſſeaux ; & les ſanguins ne pouvant retenir dans leur capacité cet excès de ſucs lymphatiques, ils s'en déchargent, comme par des *rigoles*, dans les artères lymphatiques. Ce ſont ces artères qui compoſent le tiſſu des parties ; & de-là naiſſent ces bouffiſſûres, ces enflûres, ces *leucophlegmaties*, qui deviennent ſi conſidérables, & preſque univerſelles par toute l'habitude du corps des Accouchées. Ce mal n'eſt pourtant pas le ſeul ; car outre que par cet abus la fiévre de laît, qui eſt innocente par elle-même, eſt *critique* ou ſimplement *dépurative*, elle prend, comme on vient de le dire, un caractère d'ardeur, d'inflammation, & même de malignité. De-là vient le *pourpre blanc*, dont les Praticiens d'Allemagne ſont ſi occupés, parce que ſouvent cette eſpèce de *pourpre* devient épidémique dans leurs Provinces. A la vérité, cette maladie ne fait pas tant de bruit en France, quoiqu'elle paroiſſe ſinguliérement affectée aux femmes accouchées. Cependant elle mérite nos at-

tentions : En effet, elle n'eſt pas ſans exemple parmi les femmes de ces pays-ci ; car on y obſerve quelquefois, parmi les Accouchées, une *fiévre rouge*, qui a aſſez d'analogie avec la maladie dont je viens de parler. Je traiterai de cette fiévre ci-après.

Ce ſont donc deux eſpèces de fiévres très-dangereuſes auſquelles on expoſe les Accouchées, en les nourriſſant trop-tôt d'alimens ſucculents, ſoit de conſommés, ſoit de viandes ſolides. La cure de ces maladies doit donc trouver ici ſa place, mais ce ſera après celle du laît épanché, que voici.

LXIX. Le Laît épanché.

Les ſignes qui déſignent le *laît épanché*, ſont connus de tout le monde : Mais il en eſt un qui l'annonce particuliérement au plus grand nombre des femmes, c'eſt-à-dire, à celles qui ſe diſpenſent volontairement de nourrir leurs enfans, & c'eſt ordinairement le cas des femmes opulentes ; ou bien à celles qui ne peuvent les nourrir, parce qu'elles ſont d'une conſtitution trop délicate, ou que quelqu'autre raiſon les prive de ce devoir. Quoi qu'il en ſoit, la quantité de *laît* que devroient recevoir les mammelles,

étant contrainte de refluer dans les vaisseaux, c'est une cause presque nécessaire de l'*épanchement* qui s'en fait ailleurs, soit par toute l'habitude du corps, soit sur quelqu'une de ses parties.

LXX. Le traitement de cette maladie.

Les véritables moyens pour traiter avec succès cette fâcheuse maladie, ne consistent point dans l'évacuation des sérosités, dont l'on se trouve préoccupé au simple aspect de cette maladie. Il ne faut donc pas se laisser arrêter à ce premier objet; parce qu'il n'offre que le produit de la cause: L'on doit, en portant ses vûës jusqu'à l'origine du mal, travailler incessamment à détruire la source primitive; c'est la *pléthore* des vaisseaux, qui contiennent des sucs devenus fiévreux par la corruption qu'ils ont contractée en se ralentissant dans leur circulation. C'est de-là que viennent les dérangemens dans la circulation des sucs qui se sont engagés dans les capillaires-lymphatiques, & les dégorgemens ou *éructations* séreuses ou lymphatiques, qui se font par leurs extrémités, & qui gonflent les parties sur lesquelles s'est épanché le *laît*. Ainsi le premier soin doit être de dégager promptement

les vaisseaux, d'une part par la saignée du bras, & d'autre part par la *ténuité* du régime, pour dérober, autant que l'on pourra, de ces sucs laiteux, en diminuant la quantité du chyle. En-même-tems on donnera des jus d'herbes, sçavoir, de *cerfeuil*, de *pimprenelle*, de *chicorée sauvage*, tirés avec le petit-laît, dans lequel on aura fait fondre un gros de *magnésie blanche* pour quatre prises de jus. Cependant l'on fera prendre des *lavemens* simples, où quelquefois l'on fera bouillir de la *casse*. De-plus on donnera, avant chaque bouillon, six grains de *nitre purifié*, dix grains de *coquillages* préparés, & un grain de *limaille de fer*. Si le mal faisoit trop de progrès, l'on pratiqueroit quelques *saignées blanches* aux chevilles du pied; & l'on feroit avaler deux ou trois onces d'*huile d'amandes douces*, dans un bouillon où l'on auroit fait fondre demi-once de *sel d'Angleterre*. Si la fièvre s'opiniâtroit, on donneroit du *quinquina* bouilli avec une poignée ou deux de chicorée sauvage; le tout sans oublier les émulsions *calmantes*, pour procurer de bonnes nuits, & pour arrêter les anxiétés, ou semblables af-

fections douloureuses, qui tourmentent les malades. La fièvre n'ayant pas trop d'ardeur, l'usage de la *thériaque* mêlée avec le *nitre purifié*, calmera très-utilement toutes ces sortes d'anxiétés. La *fièvre de lait*, comme on l'a déja insinué, ne demande aucun remède particulier, quand elle arrive & se passe suivant le cours ordinaire de la Nature en pareille occasion. Mais si elle dégénère en *fièvre ardente*, il faut la traiter à la maniére de ces sortes de fièvres, comme on l'a dit ailleurs.

LXXV. Le pourpre blanc & sa cure.

Ce qu'on appelle *pourpre*, suivant l'expression des Médecins d'Allemagne, qui lui donnent l'épithète de *blanc*, n'est qu'une espéce de *fièvre rouge*, mêlée de quantité de *papules* séreuses & limpides, qui occupent le centre des taches rouges, comme l'on s'en explique dans l'Ecole de M. STALH *; ou bien ces *papules* sont manifestement, mais plus ou moins séparées, souvent même sans le mélange d'aucune tache rouge. Car, n'en deplaise à ces Messieurs, ils semblent là-dessus peu d'accord les uns avec les

* Voyez JUNCKER, *Conspectus universæ Medicinæ Practicæ.*

autres ; de-sorte qu'il ne paroît guères de différence (à entendre les plus sçavans d'entr'eux) entre le *pourpre blanc*, & la *fiévre miliaire*, sur laquelle nous avons le sçavant Traité d'un Médecin Anglois (*a*). Au-reste tous conviennent (*b*), que c'est une fiévre à laquelle on ne sçauroit faire trop peu de remèdes ; parce que les sudorifiques, ou semblables remèdes chauds, de-même que les purgatifs & les émétiques, en augmentent la malignité, ou l'attirent. Mais c'est en effet parce que ces fiévres prétenduës *pourprées* sont essentiellement inflammatoires ; & qu'elles ne tirent le fonds de leur *malignité* que de la qualité ardente du sang, & de l'extraordinaire *rarefcence* des sucs lymphatiques, qui éxudent par les extrémités des artères lymphatiques, comme l'expliquent eux-mêmes les Praticiens d'Allemagne ; & voilà jusqu'où l'ardeur de la fiévre a poussé la *partie blanche* du sang. C'est-pourquoi les Accouchées seront plus sujettes à cette espèce de *pourpre* ; parce qu'il n'est pas rare que par des alimens trop succulents & trop abon-

(*a*) HAMILTON, *De Febre Miliari.*
(*b*) JUNCKER, HOFFMANN, ALBERTI, &c.

dants, comme auſſi par l'uſage du vin, & des tiſanes chargées de canelle, enfin par des *chaudeaux*, c'eſt-à-dire, des breuvages faits avec le vin blanc, les jaunes-d'œufs, & le ſucre, l'on ne parvienne à développer le ſang, & à en éxalter le *volatil*, juſqu'au point de porter avec ſoi dans le fond des capillaires, la lymphe qui fait le véhicule des globules ſanguins.

Voilà les cauſes ou les occaſions par leſquelles le ſang des Accouchées ſe développe en *excrétions*, ou en *éruptions*, ſéreuſes ou lymphatiques; parce que le travail de la Nature ſe portant en elles tout entier à la préparation du laît qu'elle deſtine à la nourriture du nouveau-né, il s'en fait des productions ſéreuſes & lymphatiques, lorſque la lymphe diſtraite, ou par de mauvais remèdes, ou par des alimens trop ſucculents, prend des routes étrangères, parce qu'elle eſt pouſſée dans des ſécrétoires, ou dans des viſcères, auſquels elle n'étoit pas deſtinée. C'eſt ainſi qu'il s'élève des *papules* ſéreuſes & limpides ſur la peau des Accouchées, en qui la *fiévre de laît*, par éxemple, ſera devenuë ardente, phlegmoneuſe, éryſipélateu-

se, *rouge* enfin, sous quelque forme de *taches* ou de *pustules* que ce soit. Car la raison de telles *éruptions*, est que la lymphe nourriciére dominant singuliérement dans la masse du sang des Accouchées, elle devient, dans les excès de leurs fiévres, la matiére de productions séreuses.

La cure de ces sortes de fiévres, ne doit donc pas être réglée par rapport à ces éruptions, lesquelles passant pour *malignes*, autorisent le préjugé dans lequel on est communément de donner des *diaphorétiques* : Car les Praticiens d'Allemagne eux-mêmes conseillent fort de s'en défier, par la raison qu'en développant trop le sang, ils en éxaltent le *volatil*, qui rend alors ces fiévres des plus *malignes*. Au-contraire, ils inspirent toute la confiance possible pour les *calmans*, les *sédatifs*, & les *délayans*. En effet, pourvû qu'en-même-tems l'on saigne suffisamment les malades, toute la prétenduë *malignité* s'évanoüit, sans qu'il en arrive rien de fâcheux aux Accouchées.

LXXII. L'inflammation du Sein. Les *inflammations* qui se font aux *mammelles* des nouvelles-Accouchées, sont susceptibles des mêmes remédes

que l'on vient de donner pour la cure des fiévres ardentes : Mais ce ſont d'autres vûës où il faut entrer lorſque ces inflammations dégénèrent en *abſcès*, en *ſuppurations*, en *ulcères*, &c. Cependant, comme alors ce ſont des maladies Chirurgicales, il eſt plus à propos d'en faire mention dans la *Chirurgie des Pauvres.*

Les Maladies des Enfans.

LXXIII. La retenuë du *Meconium*, & les maux qui en réſultent

L'Etat d'un Enfant qui ſort du ſein de ſa Mere, eſt, ce me ſemble, une preuve bien évidente que l'homme n'eſt naturellement que maladie. En effet, de ce même ſein, qui a été pour lui la ſource de la vie, il en apporte auſſi la cauſe originaire de mille maux, & peut-être les germes de tous ceux de ſa vie. Cette cauſe originaire de nos maladies ne ſçauroit être révoquée en doute. La Nature toûjours prévoyante ſe tient auſſi toûjours toute prête pour remédier à cette cauſe d'infirmités, & pour en prévenir toutes les ſuites. Le *méconium* eſt cette cauſe originaire ; car s'il ne ſe vuide en peu de tems ou peu d'heu-

res aussi-tôt après la naissance de l'enfant, il devient une source intarissable d'infirmités, qui même se font sentir incessamment. On sçait que ce *meconium* n'est autre chose que la première matière qui doit sortir du corps du nouveau-né. Mais autant qu'un enfant nouveau-né se décharge promptement de son urine, autant arrive-t-il souvent que ce n'est que très-tard qu'il se vuide par les selles. Or les suites d'un tel retard se manifestent bientôt, si elles ne sont diligemment prévenuës. Tout le monde connoît la nécessité de l'évacuation du bas-ventre, qui devant être l'égout de tout le corps, doit sans retardement être libre & ouvert, pour servir à la dépuration du chyle, & à la décharge des ordures qui pourroient, ou passer dans le sang, ou embarrasser les premiéres-voyes.

Le *meconium* d'ailleurs découvre bien d'autres causes de maladies. Car souvent il avertit de la qualité de la *bile*, & de la disposition du *foye*, ou de la conformation naturelle, ou acquise, de ce principal *couloir* de l'humeur dont la sécrétion intéresse le plus les fonctions de la santé & de la vie.

Rien

Rien donc ne demande une attention plus singuliére, pour la santé de l'enfant, dès le moment presque qu'il vient de naître. Aussi la Nature y a-t-elle incessamment pourvû, en tenant tout prêt dans les mammelles de la femme qui accouche, le *coloſtrum*, c'est-à-dire, ce premier laît, qui étant plus séreux, que substantiel ou nourricier, se trouve, par ce moyen, médicamenteux, laxatif, enfin le purgatif naturel, lequel tout seul est propre & suffisant pour purger le nouveau-né, comme l'ont remarqué tous les plus grands Médecins anciens & modernes. Est-il donc raisonnable à des Physiciens, & d'ailleurs n'est-ce pas trop risquer la santé des enfans, que de leur refuser ce purgatif fait pour eux, & composé des mains de la Nature, pour lui substituer des drogues, ou compositions artificielles, où l'art a souvent bien plus de part que la raison ? Le prétexte dont l'on couvre cette licence, c'est, dit-on, qu'il faut laisser plusieurs jours au laît de la mere, pour lui donner le tems de se fortifier, & de devenir plus nourricier. Mais voilà précisément ce qui est contraire à l'intention de la Nature, la-

quelle, par le moyen du *coloſtrum*, préſente au nouveau-né un ſuc *homogène* à celui qu'il ſuçoit dans l'*amnios*, ſuc qui n'eſt qu'une lymphe nourricière ; & l'on a la témérité d'y vouloir ſubſtituer un laît groſſier, qu'on nomme plus nourriſſant ou plus ſucculent que le *coloſtrum*. Pourquoi donc tant d'inquiétudes pour définir le remède convenable à vuider d'abord le ventre d'un nouveau-né ? Il ne lui faut que le laît de ſa mere, dès qu'il pourra tetter ; &, par le moyen de ce laît, la Nature rappellée à ſon inſtitution dans celle du *coloſtrum*, purgera l'enfant, ſans rien déranger dans l'œconomie naiſſante des fonctions de ſa ſanté. La mere du nouveau-né, ou ſe refuſant au devoir naturel de nourrir ſon enfant, ou bien ne pouvant s'en acquitter, l'on prend un parti des plus contraires au régime qu'on devroit faire obſerver au nouveau-né ; on lui ſubſtituë une nourrice étrangère, dont le laît étant moins frais & plus vieux que celui de la nouvelle-Accouchée, n'aura plus la vertu laxative du *coloſtrum*, pour vuider le *meconium*. Mais encore chargeant l'eſtomac de ce tendre enfant, d'un laît plus fort qu'il ne

peut supporter, d'où faudra-t-il dorénavant prendre les causes des tranchées des enfans, de leurs cours-de-ventre, &c ? Car ce ne seront que les suites de l'impéritie & de l'ignorance de gens qui se sont tous mis hors des voyes & des manières de la Nature. Mais ce schisme fait avec elle, coûte cher non-seulement aux nouveaux-nés, mais encore aux nouvelles-Accouchées, par les dangers qu'elles courent, & par tous les inconvéniens auxquels elles s'exposent par tout ce qu'on leur fait faire pour perdre leur laît. Ce sont des *astringens* plus ou moins forts que l'on applique sur leurs mammelles ; & alors à quels maux ne les expose-t-on pas ! Le danger en est si éminent, que les plus sages Praticiens conseillent, ou de s'en abstenir, ou de n'en choisir que les plus foibles. Mais quels qu'ils soient (car on ne veut ici en insinuer aucun), l'extrême délicatesse du tissu de la peau des mammelles, fait comprendre combien il est facile d'en resserrer les pores, par l'étrange sensibilité qu'a à se contracter une peau aussi tenduë & aussi mince. Ainsi la transpiration venant à s'arrêter dans des parties

autant vasculeuses que le sont les mammelles, il est facile de concevoir les raisons de tous les maux qui en arrivent aux femmes. Aussi les suites de telles impressions peuvent avoir leurs effets pendant le reste de toute la vie ; & de-là souvent il faudra dater l'origine de tant de tumeurs *glanduleuses*, *malignes*, *scrophuleuses*, *carcinomateuses* même, qui se font sur les mammelles. N'en seroit-ce pas assez pour arrêter l'abus de tant de remèdes que l'on applique sur les mammelles des Accouchées afin de leur faire perdre leur laît ? Que faire, demandera-t-on, pour y parvenir sans les exposer à tous ces inconvéniens ? L'on va s'en expliquer dans un moment. Cependant, avant que d'aller plus loin, il se présente un Cas de conscience, qu'on laisse à décider aux Théologiens, mais dont il est à propos que la Médecine les informe.

LXXIV. Les Meres devroient allaîter leurs enfans.

Je demande s'il est permis de perdre ou de faire perdre une *nourriture* destinée à des enfans, qui périront peut être ou languiront par cette privation, que des femmes peu sensibles à leur condition de meres, se permettent volontairement, pour se dé-

barraſſer des ſoins qui ſont naturellement attachés à leur état, peut-être auſſi par des vûës criminelles en elles-mêmes, telle que ſeroit, par éxemple, l'appréhenſion de diminuer ſon embonpoint, ou d'altérer de quelqu'autre façon une beauté fragile & périſſable? Imaginera-t-on que de telles raiſons juſtifient la conduite de meres Chrêtiennes, juſqu'à autoriſer un abus qui coute ſi cher à de pauvres enfans, dont la ſanté & la vie ſont en danger, parce qu'ils ſont fruſtrés de la nourriture que le Créateur leur avoit deſtinée à chacun dans la perſonne de leur mere? La maxime conſtante, c'eſt que l'on tuë tous ceux que l'on manque de nourrir, quand on le peut, & qu'on le doit : *Quos non paviſtis, occidiſtis.* Mais en attendant la déciſion de ce Cas, voici la maniére de préſerver les femmes à qui l'on veut faire *perdre* le *laît*.

LXXV. La maniére de faire perdre le laît aux Accouchées.

Si le *laît* affluë trop abondamment aux mammelles, il faut le faire tirer, comme l'on ſçait, par la bouche de quelque femme entenduë à cela, & cependant faigner du bras l'Accouchée, pour détourner cette affluence : De-plus, on la tiendra à la diéte,

sans lui accorder ni viande, ni œufs, ni vin, jusqu'à ce que les mammelles se désempliſſent ; ayant d'ailleurs soin de lui faire donner souvent des lavemens, pour ouvrir à la Nature toutes les iſſuës les plus convenables pour sa décharge. Au-reſte, il faut avoir soin de tenir les mammelles affermies par des linges, qui les compriment sans les contraindre. C'eſt ainſi que le sang reprenant son courant par les grands vaiſſeaux, se dérobera d'autant des extrémités où il auroit pû faire des congeſtions.

Tout l'art de la Médecine dans ce cas, qui en demande tant, c'eſt de ménager à la Nature une retraite pour un suc devenu vacant, & comme de surérogation ; parce qu'elle ne lui avoit préparé aucun réſervoir, par la raiſon qu'elle l'avoit deſtiné à se vuider, en le faiſant paſſer dans le corps d'un enfant. A cela donc doit être ſubſtituée une évacuation convenable, & c'eſt celle de la saignée. En effet, la Nature n'ayant pas de place, ni de lieu de décharge pour loger la quantité de laît que l'on oblige à rentrer dans les vaiſſeaux, l'unique reſſource pour elle, c'eſt de lui épargner l'em-

barras de placer utilement ce suc. Cet effet est celui de la saignée, qui élargit les lieux ou les capacités, en les vuidant ; en-même-tems que par la diète, d'une part, l'on soustrait la plus grande partie de ce suc, & que, d'une autre part, la compression légère des linges *gradués* comme il faut sur les mammelles, oblige les vaisseaux à faire rentrer le sang dans le courant général de la circulation, & vers le centre du corps.

Il sembleroit que ces réfléxions importassent peu pour les Pauvres, parmi lesquels il est ordinaire que les meres nourrissent elles-mêmes leurs enfans ; & ainsi les dangers qu'il y a à faire perdre le laît aux Accouchées, ne paroissent point les intéresser. Cependant, parmi les femmes du menu peuple & des Artisans, il est des cas dans lesquels des meres se dispensent de nourrir elles-mêmes leurs enfans ; car quelques-unes ont des occupations par rapport aux professions de leurs maris, qui leur rendroient très-difficile celle d'allaîter elles-mêmes leurs enfans. Quant à celles-là donc, les observations faites ci-dessus les regardent singuliérement. Mais ce qui est

bien plus important, d'autant plus que cela est général, c'est que c'est parmi les femmes des Artisans, souvent les moins favorisées de la fortune, que les femmes d'un certain rang prennent des nourrices pour leurs enfans; ou bien ce sera parmi les femmes de la campagne, qui sont ordinairement très-peu à leur aise, que presque toutes les meres opulentes se substituent des nourrices pour allaîter leurs enfans, comme si tout leur soin se bornoit uniquement à les mettre au monde. On voit, par ce choix de nourrices, combien il étoit nécessaire de faire dans la Médecine des Pauvres, toutes les observations que l'on vient de communiquer. Ces observations sont d'autant plus nécessaires, que les inconvéniens auxquels on expose la plûpart des enfans, deviennent ici manifestes. Car ces nourrices seront accouchées depuis plusieurs mois; leurs mœurs, ou celles de leurs maris, seront mal constatées; leur pauvreté ne leur aura permis jusqu'alors que le pur nécessaire pour soûtenir & nourrir leur ménage. Quel laît peut-on attendre de pareilles nourrices? Or ces inconvéniens étant journaliers,

naliers, l'on ne sçauroit trop avertir ceux que la charité attache au soin des Pauvres, de veiller à ce que les pauvres femmes qui se loüent pour être nourrices, soient précédemment assistées d'alimens, de bois, & de linge suffisamment, pour du-moins satisfaire, à ces égards, autant qu'il est possible, aux besoins de ces personnes.

LXXVI. Avis aux Nourrices.

Tout cela supposé, c'est à la vigilance des *nourrices* qu'il convient de bien examiner l'état de santé, de maladie ou d'infirmité de leurs nourrissons, pour en rendre des comptes éxacts à qui il appartiendra. Cette vigilance consistera à bien observer si leurs nourrissons ont un bon sommeil; s'ils ne sont pas tourmentés de tranchées; si leur ventre ne paroît pas trop gonflé; si les matiéres qui en sortent sont de la qualité & quantité qu'il convient; s'ils urinent suffisamment; s'ils n'ont point de hoquets, ou de vomissemens; s'ils n'ont point les gencives ulcérées par ce que l'on appelle *aphthes*. Ce sont-là toutes observations qui tombent sous les sens, & dont une nourrice peut & doit avoir connoissance.

Un fameux Médecin de Hollande * remarque, que le peu de soin que l'on a de faire les observations dont je viens de parler, est souvent cause que l'on voit périr des enfans d'une sorte de *jauniſſe*, que les nourrices négligent : Cependant la peau des enfans ni leur teint ne doivent point être jaunes. Un tel coloris est un signe assez évident ou que le *meconium* aura été vuidé imparfaitement, ou que sa mauvaise qualité aura laissé le foïe vicié, & la bile dégénérée. Alors la qualité du laît de la nourrice doit être ou très-loüable, ou incessamment corrigée par un régime bien entendu. Au-surplus, il convient de mettre quelques gouttes d'une légère solution tantôt de *rhubarbe*, tantôt de *safran*, dans un peu de syrop de *roſes pâles* simple, que l'on fera avaler au nourrisson, avant que de le laisser tetter. D'autres fois l'on mêlera dans un peu de syrop-violat quelques grains d'*yeux d'écreviſſes*, ou de poudre de racine sèche de *chicorée ſauvage* ; tout cela pendant qu'on fera prendre à la nourrice des *bouillons* au veau, chargés de chicorée sauvage.

* SYLVIUS DE LE BOE.

Enfin on donnera au nourriſſon de petits *lavemens* ſimples, où l'on ajoûtera l'huile d'amandes douces.

LXXVII. Les Tranchées des Enfans.

Les *tranchées* viennent d'une pareille ſource, ou de ce que la nourrice s'eſt hâtée de donner de la *bouillie* à ſon nourriſſon; &, en ce cas, il faut commencer par la retrancher abſolument. Souvent encore ces *tranchées*, précédées ou accompagnées de hoquets & de vomiſſemens, ſont cauſées parce que la nourrice donne trop ſouvent à tetter à ſon enfant. Car, quoiqu'il convienne de nourrir ſuffiſamment un enfant, c'eſt à la prudence d'une nourrice à règler juſqu'à un certain point le nombre de fois qu'elle doit donner à tetter à ſon enfant, en évitant ſur-tout le miſérable abus de contraindre un nourriſſon à tetter, dès que par ſes cris il interrompt le repos d'une nourrice.

Cela ſuppoſé, les *tranchées* ſe traiteront par le moyen de l'huile d'amandes douces, où l'on mêlera quelques gouttes d'eau thériacale. L'uſage des poudres *abſorbantes*, ſuivant le conſeil du célèbre Médecin des Enfans *, achèvera cette guériſon. Ce grand

* HARRIS, *De Morbis acutis Infantum.*

Médecin ne craint pas, d'ordonner pour spécifique dans les maladies des enfans, l'usage fréquent & abondant de ces poudres, qu'il appréhende même si peu, qu'il ose les donner, dans les cas urgents, de quatre en quatre heures, comme on feroit du quinquina, & à la quantité de dix ou douze grains, ou même davantage, pour chaque prise. Sa conduite est fondée sur ce que c'est à un *acide*, ou pour mieux dire à un *aigre*, dominant dans l'estomac des enfans, qu'il faut s'en prendre dans toutes les maladies les plus graves, les plus urgentes, & même les plus douloureuses qui arrivent à ce jeune âge. En tout cas, il appelle de la sûreté des *absorbants*, dans ces maladies, à l'expérience, laquelle prouvera toûjours à qui la consultera, l'efficacée & la sûreté des *absorbants* dans ces occasions. On doit ajoûter à cela une observation non moins constante, sçavoir, que l'estomac est le siége originaire de toutes les maladies des enfans. La raison en est bien sensible dans la conduite des nourrices, lesquelles seules se rendent ou sont laissées maîtresses & juges de la nourriture de ces tendres créatures. Cependant

elles n'y sçavent autre chose, que de remplir les estomacs de leurs nourrissons à force de laît, ou de leurs mammelles, ou (ce qui est bien pis) de laît de vache, dont elles font des bouillies : Hé quelles bouillies ! C'est avec des farines souvent mal choisies, & toûjours mal apprêtées, parce que les nourrices ne se donnent pas la peine de les faire sécher avant que d'en faire de la bouillie. De-là se font des pâtées dans les estomacs des enfans, & dans les premiéres-voyes de leurs petits corps ; les vaisseaux *lactés* ne portant dans le mésentère & dans ses glandes qu'une lymphe grossiére & épaissie, elle devient l'origine de toutes les *obstructions* qui entretiennent les maladies des enfans, & souvent celles des adultes, qui portent toute leur vie les impressions d'une mauvaise nourriture, dont on leur aura rempli les entrailles dès leur naissance.

LXXVIII. Deux Systêmes sur l'art de la *nutrition* dans les Enfans.

Ces réfléxions simples, naturelles, & avoüées de tout le monde, autorisent deux *systêmes* en Médecine. L'un est de VAN HELMONT, qui a crû que l'*archée* * dominant sur toute l'œconomie animale, avoit son siége dans

* C'est l'*esprit vivifiant*.

l'eſtomac, où mettant le ſceau à la premiére des coctions, il le communiquoit & le faiſoit paſſer dans toutes les autres parties. Le ſecond *ſyſtéme* ſe trouve également appuyé par ces mêmes réfléxions ; c'eſt celui des Modernes, qui croient que l'eſtomac donne le *ton*, par celui que prennent ſes fibres, à toutes les fibres du genre nerveux, membraneux, & muſculeux. En effet, la quantité & la qualité des nourritures dont les fibres de l'eſtomac ſont imbuës, doit infiniment influer dans la *vertu ſyſtaltique* de tous les viſcéres, par les modes ou façons d'être, de ſe ſituer, de ſe dreſſer, & de ſe mouvoir, que doivent acquérir les fibres pour éxercer leurs *oſcillations* par tout le corps. Cependant pour une opération auſſi eſſentielle, l'on ſe repoſe uniquement ſur l'intelligence de femmes ignorantes, ou de nourrices groſſiéres, qui ne ſçavent rien de plus, que de prodiguer, par humeur, leur laît à leurs nourriſſons, & qui mettent tous leurs ſoins, jours & nuits, à les en remplir. Ne pourroit-on pas dire que c'eſt véritablement empoiſonner les ſources du genre humain, que de faire paſſer avec

profusion dans le corps des jeunes enfans les semences de tant de maux, que répand dans leurs entrailles une nourriture aussi mal distribuée ? C'est cependant cette même nourriture qui doit faire la base de la santé & de la vie d'un chacun.

Il est du devoir du Médecin, de prémunir les corps des enfans contre ces abus : Si l'on a soin d'y remédier, on verra un succès évident dans la cure des maladies ou des infirmités qui traversent leur santé entre les mains des nourrices. Les causes de ces infirmités étant manifestement renfermées dans l'*estomac*, ou dépendantes de lui, c'est à traiter ce viscère qu'il faut s'appliquer d'abord, pour le délivrer des mauvais sucs qui y sont accumulés, & pour aider ses fibres à se monter sur le *ton* convenable, afin d'entretenir dans l'ordre & la régularité toutes les coctions dans les *fluides*, & de mettre comme à l'unisson toutes les oscillations dans les *solides*, pour l'entretien de l'équilibre qui fait la santé.

LXXIX. Remèdes pour les Enfans.

C'est-pourquoi rien ne paroît plus nécessaire pour la cure des maladies des Enfans, que l'usage des *vomitifs* ;

ſans leſquels les *abſorbants* ne feront que *concentrer* les cauſes des maladies, en les fixant dans les entrailles, & les *purgatifs* ne ſerviront qu'à entraîner dans les vaiſſeaux les impuretés des premiéres-voïes. C'eſt un ſoin à la vérité aſſez recommandé aux nourrices, de faire vomir leurs nourriſſons, en leur mettant dans la gorge une plume trempée dans de l'huile; mais il convient d'employer un *vomitif* qui aille dans l'eſtomac-même y balayer les impuretés qui tapiſſent ſes membranes, & qui en-même-tems ſoûtienne, ſans le déranger, le *ton* de ſes fibres, qui doit ſe tranſmettre pour la vertu ſyſtaltique à tout le genre nerveux. Les *antimoniaux* n'entrent pour rien dans ces opérations: ils les traverſent au-contraire, par les troubles énormes que des atômes de *tartre émétique* excitent & laiſſent dans les entrailles des enfans; & c'eſt dequoi avertit un célèbre Medecin Praticien & Chymiſte *. L'*ipecacuanha* n'eſt pas ſuſpect de ces malheurs; c'eſt au-contraire un *tonique* qui rend ou conſerve aux fibres leur *ton* naturel, en-même-tems qu'il évacuë molle-

* WEDELIUS.

ment le fond de l'estomac. Voilà donc le *vomitif* que l'on doit choisir par préférence, ou quand l'estomac d'un nourrisson se trouvera surchargé, ou bien quand quelque fièvre, ou autre maladie de cette importance, lui arrivera. Ce ne sera pourtant pas en donnant l'*ipécacuanha* en substance; mais, après en avoir fait bouillir quelques grains dans l'eau, l'on mêlera de cette eau, plus ou moins suivant l'âge de l'enfant, dans un peu de syrop-violat, & quelque peu d'eau de canelle orgée. Ce sera une petite quantité que la nourrice aura soin de faire avaler, comme elle pourra, à son nourrisson, & cela à plusieurs reprises, en le faisant tetter aussi-tôt après. Si cependant il paroissoit quelques impressions de trouble restées dans le corps du nourrisson, elle lui feroit avaler une petite quantité d'*eau thériacale*, dans le jour & dans la nuit. On n'en demeurera pas là en matière de *vomitif*, si l'estomac continuoit à se montrer abreuvé de mauvais sucs; car, en ce cas, l'on se serviroit de l'*oxymel scillitique*, dont on donneroit encore de-tems en-tems de petites doses à l'enfant: Par ce moyen les glaires ou viscosités cau-

fées par l'abondance du laît, étant incisées par l'acide aromatique de ce remède, & les fibres de l'estomac légérement sollicitées par la vertu vomitive de la *scille*, ce viscère devenu plus net mettroit à profit le laît de la nourrice, & tous les autres petits remèdes convenables, absorbants, ou autres, sur-tout la *rhubarbe*, qui est l'ame de la Médecine des enfans, moins purgative pourtant, qu'altérative.

Je crois que personne ne me blâmera de ce que je m'étens un peu en détails sur les moyens de conserver la santé des enfans des Pauvres : Tout le monde en ressent l'importance. En effet, les Pauvres sont comme la pépiniére du genre humain. L'expérience journaliére nous apprend que les Pauvres ont certainement beaucoup plus d'enfans que les Riches : ainsi en plaidant la cause des Pauvres, c'est entrer dans les intérêts de tous les Citoyens. D'ailleurs, c'est du sein même de la pauvreté que sont venuës & que viennent encore très-souvent des familles ou Maisons très-distinguées, tant à la Cour, qu'à la Ville. Car on n'a qu'à suivre les Généalogies en re-

montant jusqu'à leur premiére souche, l'on trouvera souvent dans la plus basse roture, l'origine de la Noblesse la plus distinguée & la plus illustrée (*a*). Cela se démontre aisément par les piéces d'armoiries dont sont composés les écussons de quantité de ces Maisons ; on y voit que ce sont les outils des métiers qu'éxerçoient les Chefs de ces mêmes familles. De-là est arrivé que l'Eglise Electorale de *Mayence* a mis dans ses armes ou son blason, une rouë d'argent ; monument de la modestie de WILLIGISE, un de ses premiers Archevêques, qui choisit ces armoiries pour faire souvenir qu'il étoit fils d'un Charron de village (*b*). De-plus, les Armées ne sont composées presque que d'enfans d'artisans, de paysans, & de pauvres. La Bourgeoisie se forme, tous les jours, de gens du petit peuple, qui s'élèvent par leurs talens, leur industrie, & par l'étude, à des professions distinguées, soit dans le Négoce, soit dans la Magistrature. L'on a vû, de nos jours, des Laquais entrer dans les ca-

(*a*) Voyez le *Traité de l'Opinion*, Livr. VI. pag. 117.
(*b*) *Ibid.* pag. 120.

rosses de leurs Maîtres, dont ceux-ci étoient dépouillés par l'infortune. Si à tout cela l'on ajoûte que souvent les habitans qui peuplent & enrichissent les Villes, sont ceux de la Campagne, qui changent d'état comme de domicile ; enfin que tous les Artisans & les Domestiques de l'un & de l'autre sèxe se prennent parmi les Pauvres, pourra-t-on après cela douter de l'importance qu'il y a de veiller à la conservation de leurs enfans, pour remplir tant de fonctions auſquelles la Nature les destine, & dans lesquelles les Loix, la Police & le bon ordre les souffrent & les autorisent pour l'utilité de tout le monde?

C'est donc rendre un service important à toute la Société, que de lui ménager des secours si étendus & si utiles ; c'est-pourquoi je vais ajoûter encore quelque chose à ce que j'ai déja dit. Après donc avoir pourvû par les *vomitifs* à mettre l'estomac en bon état dans les maladies des enfans, chez lesquels cet organe est particuliérement en souffrance, l'on pratiquera les remèdes convenables à la qualité de chaque maladie. Si ce sont des *convulsions*, peut-être *épileptiques*, qui sai-

ffent un enfant, on le soulagera sur le champ en lui faisant avaler, comme l'on pourra, de l'*eau thériacale*; & on lui frottera le nez & les tempes avec de l'*eau de la Reine d'Hongrie*. L'accès étant passé, on le mettra à l'usage des *absorbants* appropriés, sur-tout du *succin* préparé, & de la poudre véritable de *guttète*, aromatisée d'une petite goutte d'essence de *girofle*, dans laquelle poudre on mélera de-tems-en-tems quelques atômes de *thériaque céleste*. D'autres fois on fera prendre à l'enfant quelques petites cuillerées d'infusion de *rhubarbe*, qui sera faite dans l'eau de *tilleul*. Si les accès s'opiniâtrent, l'on tirera quelques onces de sang au nourrisson, pour préserver au-plûtôt le cerveau de la congestion sanguine qui le ménace. Enfin l'on aura une légère décoction de *pivoine mâle*, & de *guy de chêne*, pour lui en faire avaler habituellement de petites doses. On n'oubliera pas, dans tout cela, de faire usage de petits *lavemens* avec l'huile d'amandes douces.

LXXX. Attention pour le Lait des Nourrices.

Mais tout cela sera insuffisant, si l'on ne pourvoit au *lait* de la *Nourrice*. Car comme dans les maladies des adultes,

c'eſt une reſſource que de les mettre aux bouillons ſeuls, & à l'uſage des délayans, de-même c'en eſt une des plus néceſſaires de réduire un nourriſſon au ſeul *laît* de la *nourrice*, ayant ſoin de la nourrir elle-même d'alimens convenables, qui ne ſoient ni âcres, ni ſalins, ni vineux : Car c'eſt à quoi ſont obligées les nourrices, de s'aſſujettir au régime d'où dépend la bonne ſanté de leurs nourriſſons. C'eſt donc à elles à ſe mettre à la place de leurs nourriſſons, dans toutes les occaſions où ces tendres enfans ne peuvent aſſez s'aider, par la difficulté qu'il y a à les faire boire. C'eſt-pourquoi, comme il s'agit ici de délayer beaucoup le ſang des nourriſſons, c'eſt à leurs nourrices à prendre des *délayans*, pour porter dans leur ſang un véhicule convenable, qui ait en-même-tems les qualités propres à le corriger. C'eſt même une pratique qu'on ne ſauroit trop recommander aux nourrices; parce que les vices capitaux qui régnent dans le ſang des enfans malades, étant l'*épaiſſiſſement*, la *lenteur*, & l'*aigre*, rien n'eſt ſi efficace, pour prévenir ces mauvaiſes qualités, ou pour les corriger, que

les Délayans, lesquels noyant cet *aigre* vicieux, rendent au sang sa fluidité naturelle. Je crois, pour cette même raison, qu'il seroit très-important de conseiller aux nourrices de se mettre dans l'usage de ne pas boire de vin, & de boire *chaude* l'eau dont elles feront leur boisson ordinaire. Un Délayant qui leur convient d'ailleurs très-régulièrement quand leurs nourrissons sont sujets aux *convulsions*, c'est le *petit-laît*, où l'on aura fait bouillir la racine de *pivoine mâle*, & le *guy de chêne*; on pourra y mêler quelquefois un gros de poudre de *gutète* sur une pinte de liqueur. Deux ou trois verres d'un tel petit-laît, par jour, pourront détruire radicalement le fonds du mal; sur-tout si les nourrices ont soin de prendre de-tems-en-tems quelques verrées d'infusion de *rhubarbe*, aussi-bien que quelques gouttes d'*élixir de propriété* sans acide, pour insensiblement corriger la bile, que le *méconium* aura peut-être laissée âcre ou lixivielle, éloignée enfin de cet amer-huileux qui fait le baûme du sang, car l'élixir de propriété la corrige sans inconvénient, étant porté dans le corps d'un nourrisson par

un intermède aussi innocent que le laît d'une nourrice.

Il n'est pas concevable avec quelle efficace le laît peut se charger des vertus des herbes, par éxemple, & de tout ce qui se mange. Outre tant d'expériences connuës là-dessus, on a l'observation des Bergers qui reconnûrent la vertu du *caffé*, lorsque leurs moutons avoient été dans les pâturages où se trouvoit ce fruit, & où ils le broutoient; car après cela ces Bergers s'appercevoient que leur troupeau étoit plus gai, plus dispos, & que les moutons & les brebis devenoient plus mutins les uns envers les autres. On voit donc par-là que le chyle, & par-conséquent le laît, transporte dans les viscères les qualités des alimens que l'on prend.

Une voïe plus abrégée, en cas de besoin, que celle qu'on vient d'ouvrir, pour délayer & adoucir le sang d'un nourrisson, c'est de lui substituer une autre nourrice qui soit plus jeune, & dont le laît soit plus nouveau. C'est même entrer dans les vûës de la Médecine Naturelle, qui nous apprend que rien n'est si propre à porter dans le sang des jeunes enfans la fluidité qui

qui lui convient pour pouvoir entrer dans les routes infinies de la circulation, que l'usage du *coloſtrum*, qui n'eſt inſtitué qu'à cette intention. Et comme il ſe commet mille abus aux dépens de la ſanté des enfans, quand on les prive de l'uſage du *coloſtrum*, pour lui ſubſtituer les purgatifs artificiels, qui dérangent l'œconomie naturelle des fonctions, c'eſt un pareil abus que de multiplier mille remèdes mal-faiſans, ſouvent ſuperſtitieux, pour rétablir la ſanté des enfans qui tombent en langueur ou en *étiſie*. Car cette maladie n'ayant pour cauſe que l'épaiſſiſſement du ſang, qui tient *étoupées* toutes les capacités des artères lymphatiques, un laît nouveau, bien frais, bien tempéré, & d'une jeune nourrice, eſt plus propre à atténuer & dégager le ſang, & à lever toutes les digues ou les obſtructions qu'il a faites dans les viſcères & dans les glandes, que toutes les drogues fondantes, purgatives, mercurielles, &c. dont l'on abuſe ſi étrangement dans ces ſortes de maux.

LXXXI. Le tems de ſevrer les Enfans.

Une autre erreur non moins capitale dans la maniere d'élever les nourriſſons, c'eſt le parti qu'on prend de

les *sévrer* avant le tems ordinaire, lorsqu'on les voit opiniâtrément malades; de maniére qu'on leur fait un remède de leur ôter le laît, dans lequel tout seul la Nature a mis la sûreté de leurs vies. C'est déja un malheur très-grand pour les jeunes enfans, que l'on ait réduit le terme de les allaîter à moins de trois ans. On n'a qu'à consulter à ce sujet la conduite des Anciens: L'on verra, par éxemple, que sous la Loi de MOYSE, les enfans des Prêtres n'étoient comptés parmi ceux que l'on nourrissoit des revenus du Temple, que lorsqu'ils avoient trois ans *; de-sorte, ce sembleroit, que comme les agneaux n'étoient recevables pour être offerts en sacrifice, que lorsqu'ils avoient un an, parceque c'étoit le terme où la Loi trouvoit que leurs corps avoient acquis leur parfaite croissance, tout-de-même les jeunes enfans ne passoient pour avoir acquis la perfection de la formation dans leurs corps, pour être reçûs à être nourris comme les Ministres du Temple, que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de trois ans. C'est donc le terme où l'on avoit remar-

* *Paralipom.* Ch. 31. ℣. 16.

qué que la Nâture avoit mis comme la derniére main à la formation des parties du corps. Ainſi c'eſt déja un grand mal d'avoir abrégé ce terme pour *févrer* les enfans : & peut-être eſt-ce une des cauſes de la décadence où ſont tombées la ſanté & la vie des hommes d'aujourd'hui, qui ne ſont venus moins vigoureux & moins *vivaces* que nos peres, que parce qu'on ne laiſſe point prendre aux parties originaires de nos corps leur parfaite intégrité. Il eſt évident que ces parties n'ayant point eû le tems de développer ſuffiſamment ou d'étendre les fibres qui en ſont le tiſſu, elles n'ont pû parvenir au degré de *ton*, de force, ou de fermeté qu'elles auroient acquiſe, ſi on eût laiſſé pendant trois ans les nourriſſons dans l'uſage du laît de leurs meres.

C'eſt que toute la vertu des nourritures dépend de la *ductilité* des ſucs dont elles ſont tirées. Par exemple, pour la ſûreté du maſſonage d'un édifice, l'on employe moins un ciment épais & abondant, qu'une eau de ciment (parce qu'on l'y a fait diſſoudre, pour mieux l'injecter juſques dans le fond le plus intime des joints des pier-

res) : De-même l'adresse pour affermir les fibres des parties *spermatiques* ou originaires, c'eſt de ne les remplir que de ſucs infiniment deliés, afin qu'ils ſoient plus *ductiles*. Le mal donc qui arrive de ce changement anticipé, eſt aiſé à comprendre : Il vient de ce que les parties nourricières des chairs des animaux dont l'on nourrit les enfans que l'on *ſevre*, en ſubſtituant les bouillons, les panades, & les ſoupes à la viande, à la place du laît, ſont des molécules nourricières auſſi peu propres à prendre dans le corps les arrangemens néceſſaires pour la nutrition, que les molécules nourricières du laît (ſur-tout de celui des vraïes meres-nourrices), y ſont renduës propres par leur nature. La *nutrition* eſt un épanouïſſement de parties, c'eſt-à-dire, un développement & en-même-tems une dilatation lente & ſucceſſive des bouches ou des diamètres d'un million de petits vaiſſeaux, ſçavoir, de ceux qui ſont deſtinés à admettre dans leurs capacités les ſucs nourriciers qui doivent s'y introduire, à meſure que les capacités s'ouvrent & ſe multiplient en ſe développant. Rien ne convient mieux pour cela que le *laît*; mais on ne

peut dire de-même des chairs des animaux. En effet, autant que le tissu originaire du corps d'un nourrisson est *laiteux*, autant est-il en conformité de nature avec le *lait*, & autant, par une raison contraire, se trouve-t-il d'une dissemblable condition avec celle des sucs qui viennent des chairs des animaux. Dans cette opposition si évidente, on s'apperçoit tout-d'un-coup à quels ralentissemens se trouveront exposés les sucs nourriciers : N'étant plus en proportion de volume avec les diamètres des vaisseaux, ils donneront origine & matiére à mille *stagnations* secrètes, lesquelles s'accroissant à mesure que l'enfant se nourrira de ces sucs incongrus pour son âge, il s'en fera des congestions *lymphatiques* dans le fond des viscères. Ce seront donc des digues qui arrêtant ou retardant dans la suite les oscillations de la *vertu systaltique*, borneront trop-tôt la mesure des fibres nerveuses, & les corps, en conséquence, en deviendront plus petits, plus courts, moins longs, & moins étendus. Ne seroit-ce pas la raison pourquoi les hommes d'aujourd'hui n'ont pas communément cette taille avantageuse telle

que l'avoient nos peres ? Ce n'eſt pas tout. La circulation des ſucs ſe trouvant à l'étroit ou renfermée dans des diſtances & des capacités plus ſerrées, ce ſeront des occaſions de mille mauvaiſes qualités ſulphureuſes, âcres, aigres, & ſalines, qu'acquerront les fluides, leſquels ſe corrompent à proportion qu'ils ſont gênés dans leurs cours ou dans leurs mouvemens : *Vitium capiunt, nî moveantur aquæ.*

Les raiſons rapportées ci-deſſus pour juſtifier les réfléxions que l'on a faites ſur l'attention dûë à la Médecine des Pauvres, & en particulier à celle de leurs enfans malades, reviendroient encore ici : Car les cauſes de maladies qu'on vient de faire remarquer, étant communes à tant de perſonnes, la raiſon tirée de ce que les familles des Pauvres ſont les ſéminaires du genre humain, montre évidemment l'importance de ſemblables réfléxions qui ſe préſentent ici. C'eſt qu'après tout ce qui vient d'être expliqué, il eſt démontré que la Médecine des enfans des Pauvres, eſt d'autant plus digne de l'attention des Médecins, qu'elle s'étend à tous les hommes, & à toutes les maladies, ſoit

à celles qui dépendent de la partie *blanche* du sang, soit à celles qui dépendent de la partie *rouge*. Et c'est ainsi que le fonds de toute la Pathologie pratique, se trouve dans les entrailles des nourrissons ou des jeunes enfans, lorsqu'ils tombent en maladies, comme dans son *germe* pour celles qui leur viendront ensuite.

LXXXII. Deux Causes des Maladies des Enfans. 1°. La Sérosité.

Deux causes de maladies des Enfans, reconnuës & avoüées de tous les Médecins, sont la *sérosité* & l'*acide*; c'est de ces deux sources qu'on prétend que tous leurs maux prennent leur origine. Ce principe établi, je demande s'il est une origine de *sérosités* plus manifeste, que le dérangement ou le vice de la lymphe nourricière, qui tient ses altérations de la nourriture naturelle des enfans, c'est-à-dire, du laît? Ainsi rien ne mérite plus le soin de la Médecine, que l'attention que l'on doit avoir à ce que l'on ne donne aux enfans qu'un laît fait pour leur tempérament, c'est-à-dire, le moins susceptible qu'il se pourra de corruption, d'aigreur, ou de semblable vice. En conséquence de cette nourriture bien-faisante, les entrailles des adultes se trouvant remplies

& comme prévenuës par des sucs doux, fluides, & legers, sont précautionnées contre tant de maladies, qui ne sont, dans des âges avancés, que les suites ou les productions d'un mauvais laît, que l'on a tiré de la mammelle d'une nourrice étrangère, ou malsaine.

2°. L'Acide. L'*acide*, cette cause banale de tous les maux, n'a point d'origine plus raisonnable, ni plus féconde, que celle de l'aigreur que les sucs laîteux prennent dans les corps des nourrissons. Car les impressions d'un laît corrompu laissant dans leurs entrailles (comme le laît fait dans les laîteries mal-propres) une odeur d'aigre, il n'en faut pas davantage pour empoisonner le sang & toutes les humeurs qui en résultent. Mais une réflexion plus importante sur l'*acide*, c'est celle que nous présente l'aigreur du laît corrompu dans le corps d'un enfant : Il faut observer que cette aigreur est étrangère à la Nature, qui n'a point fait le laît aigre ou acide. Son Auteur, qui est Dieu-même, n'est point cause de ce fondement de mort : *Deus mortem non fecit, neque medicamentum exterminii.* Mais ce suc si

doux

doux naturellement, prend l'aigreur par accident : Car c'eſt en tombant dans l'*inertie* ou le ralentiſſement, par le retard où tombe la circulation, qu'il perd ſa douceur, parce qu'il dégénère de ſa conſiſtence, & ainſi s'appéſantiſſant il devient aigre. Voilà l'*acide* morbifique, qui n'eſt point la cauſe originaire de la corruption du ſang, puiſque c'eſt l'effet du retardement de la circulation des humeurs, & de leurs ſtagnations ou croupiſſemens, qui occaſionnent la corruption de ces ſucs. Ce ſera donc en étudiant les cauſes de toutes les maladies dans celle des maladies des Enfans, que l'on ſe convaincra que l'*acide* morbifique n'eſt point la cauſe primitive des maladies, & qu'au-contraire il faut la prendre dans le retardement de la circulation des humeurs ralenties dans les vaiſſeaux.

LXXXIII. Différence de l'*Acide* de l'Aigre.

Ainſi c'eſt dans la Pathologie des maladies des Enfans, que doit ſe prendre la véritable idée de l'*acide*, bien différente de celle de l'*aigre* ; Pathologie qui découvre une erreur aſſez commune dans la Médecine vulgaire, dans laquelle, ſans demêler l'*acide* d'avec l'*aigre*, l'on attribuë à l'*acidité* ce

qui appartient à l'*aigreur*. Cependant la différence eſt entiére entre l'une & l'autre; car le ſalin de l'*aigre* étant différent du ſalin de l'*acide*, il eſt évident que les remédes *concentrans* ou *abſorbans*, dont il eſt tant fait mention parmi les Praticiens, ſont à tout le moins très-fautifs. Et en effet, les pointes des ſels étant différentes dans l'aigre, des pointes des ſels qui font l'acide, la *concentration* que l'on ſe propoſe doit ſouvent manquer; & par-là on voit la cauſe des *obſtructions*, que tant d'Auteurs avouënt naître de l'uſage des *abſorbants*, auſquels on attribuë une vertu qu'ils n'ont pas dans la cure des maladies.

Il faut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'*acide* pris dans ſon ſens naturel, eſt une qualité mûre, ou un état de maturité & de perfection dans la formation des Mixtes: au-lieu que l'*aigre* eſt une qualité ou un état de crudité dans les Mixtes qui n'ont pas encore atteint le développement qui doit faire leur maturité; telle eſt l'aigreur du verjus, & de tous les fruits qui ne ſont pas mûrs: ou bien c'eſt un état de *décompoſition*, par où les parties d'un mixte tom-

bent dans la désunion, ce sont les sels *réfous*, ou la résolution des sels, *salium fluor*; ce qui est le *fracedo* ou la chûte en corruption d'un Mixte, dont les parties se déconcertent; état qui est la qualité que contractent les *laîtages*, quand ils tournent à l'*aigre*.

LXXXIV. Remarques sur les effets des Acides dans les maladies.

Ces notions aident à faire concevoir comment il arrive qu'un *acide* en corrige un autre, suivant la manière vulgaire dont on pense en Médecine. En effet le *citron*, l'*orange*, les *limons*, quoique manifestement acides, corrigent, de l'aveu de tous les Médecins, la cause des fièvres attribuées à l'exaltation d'*acides* dans le sang ou dans les humeurs; & les *limonades minérales*, aussi-bien que les *teintures de roses*, &c. qui se font avec l'esprit de *vitriol*, prouvent cette vérité. Mais les *acides* qui corrigent sont naturels, & ceux qui sont corrigés sont des altérations accidentelles, qui doivent leur origine à un état de corruption. Il ne faut pas encore oublier l'usage du *vinaigre*, qui fut tant en recommandation dans la pratique de SYLVIUS de Hollande; & tous les bons effets que des acides produisent sur d'autres acides, ne viennent que parce que les acides mi-

néraux étant tels de leur nature, ni altérée, ni corrompuë, ils communiquent de leur vertu, qui eſt naturellement aſtringente, aux parties des ſucs qui ſont devenus tels par corruption, c'eſt-à-dire, par la réſolution ou la déſunion de leurs molécules. C'eſt donc une *décompoſition*, qui ſeroit comme une *atonie* dans les *fluides* (parce qu'en effet ils ont des fibres organiques), leſquels ſe trouvent enſuite rétablis dans leur *ton*, lorſque leurs parties ſe ſont rapprochées & remiſes dans leur arrangement naturel. Ainſi la vraïe place des *abſorbants* ne ſe trouvera bien pour la cure des maladies, que quand l'on aura des preuves que ce ſont des corps reconnus propres à juſtement recevoir dans leurs *poroſités*, les ſels morbifiques qui tenoient en déſunion les ſucs ou leurs principes. De-là vient la certitude du *quinquina* pour la guériſon de certaines fiévres. Mais les effets de tous les autres *abſorbants* n'ayant point par devers eux ce fonds de certitude dans leur application, rien n'en découvre ſi évidemment les dangers, ou du-moins l'inutilité, en bien des occaſions.

Ces réfléxions générales ſur l'*acide*

des maladies, nous ramènent naturellement à l'éxamen particulier de ces mêmes *acides* dans les maladies qui sont propres aux Enfans. Celles qui les expoſent à des dangers plus grands, ou à des accidens plus graves, ſont toutes les ſortes de *fiévres* qui attaquent ce jeune âge. Une fiévre de ce genre eſt celle de la *dentition*, ou de la ſortie des dents : Car cette maladie, ſuivant la remarque d'un très-ſçavant Médecin *, doit être comparée à la *muë* des oiſeaux, lorſque les plumes leur percent la peau, ſoit pour en changer quand ils les ont portées pendant quelque tems, ſoit quand elles leur naiſſent pour la premiére fois. Alors ils paroiſſent dans un état de ſouffrance & de triſteſſe, de-ſorte qu'ils ne chantent plus s'ils avoient commencé à le faire ; ainſi tout marque en eux une eſpèce de fiévre. Or la *ſortie des dents* dans les enfans, reſſemble parfaitement à la ſortie des plumes dans les oiſeaux ; avec cette différence, qu'une *dent* qui pouſſe eſt comme une cheville oſſeuſe, qui a à écarter les côtés de l'*alvéole*, enſuite les fibres de la chair des gencives, &

LXXXV. La Fiévre de la Dentition dans les Enfans.

* LISTER.

finalement les bords du *calyce* formé par cette chair, que la dent doit encore écarter dessus la superficie de la gencive, pour se faire jour & se ranger dans la mâchoire. Est-il une maladie qui appartienne plus aux solides? Et c'est aussi la remarque d'un grand Praticien *, qui fait là-dessus cette observation. Ainsi cette maladie est des plus inflammatoires ; & il ne faut pas après cela s'étonner si la fièvre, les douleurs, les convulsions, &c. accompagnent la sortie des dents, suivant la remarque d'HIPPOCRATE dans ses *Aphorismes*. Après toutes ces observations, il est évident que les différens symptômes qui accompagnent la sortie des dents, ne sont rien moins que les témoins ou les signes de cette *fièvre* particuliére. On l'attribuë cependant, sans hésiter, à l'*acide* du sang ou des humeurs; & voilà précisément la raison pourquoi cette maladie trouve si peu de secours dans cette Pathologie. Ils seront donc plus sûrs, ces secours, en traitant la sortie des dents, de la même maniére que l'on va traiter les fièvres des enfans.

* BAGLIVE.

Les Auteurs qui traitent les maladies des Enfans, se débarassent tout-d'un-coup des causes qui font leurs *fiévres*, en les attribuant à l'*acidité* des humeurs; &, en conséquence, ils conseillent de leur faire prendre abondamment des *absorbants*, qu'ils regardent comme les *spécifiques* des fiévres des enfans. Mais cette Pathologie est-elle conforme à la vérité de ce qui se passe dans le corps d'un enfant qui a la fiévre? L'éxemple qu'on vient de donner de la *fiévre* que cause la sortie des dents, donne une idée bien différente des causes des maladies des Enfans. CXXXVI. Les causes des Fiévres des Enfans.

La violence d'un corps solide, qui est la dent naissante, laquelle perce à-travers la chair la plus dense qui se trouve dans le corps humain, excite une fiévre des plus cruelles. L'action violente de ce solide est semblable aux efforts de la dilatation qui se fait des diamètres ou des capacités de tant de millions de vaisseaux, qui ont à s'ouvrir par la croissance du corps d'un enfant. Ce sont toutes parties *nerveuses-membraneuses*, dont les fibres, ou leur contractilité, sont forcées, pour obéir à la dilatation qui s'opère par

tout le corps, & dans tous les vaiſſeaux qui le compoſent. C'eſt donc un état *ſpaſmodique*, univerſellement douloureux, dans lequel ſont les jeunes enfans qui ont la fiévre. Si après cela l'on fait réflexion que les reſſorts des fluides croiſſant à proportion que les ſolides s'épanoüiſſent ou ſe développent, le ſentiment de *rénitence* des ſolides contre les fluides, qui ſe fait en tant d'endroits tout-à-la-fois, ce double effort n'eſt-il pas ſuffiſant pour donner la fiévre à des corps ſi tendres? Car de-là viennent des *oſcillations* multipliées par leur nombre, ou accrûës par la nature des parties qui ſont en travail. Les efforts d'une Nature ainſi excitée, qui ſont les cauſes naturelles des fiévres en général, nous donnent auſſi la véritable notion de celles qui attaquent les enfans. Les *fluides* y ont cependant bonne part; car c'eſt la lymphe nourriciére que produit le laît. Les corps des enfans prennent leur croiſſance de cette lymphe; parce que c'eſt par l'intromiſſion de ces parties dans tous les petits vaiſſeaux véſiculaires qui compoſent le tiſſu de ces jeunes corps, & par la dilatation de ces vaiſſeaux, qui

se relèvent ou se gonflent, que se fait la *nutrition*. Or toutes ces dilatations de vaisseaux, qui se font insensiblement pour opérer la nutrition naturelle, venant à se faire forcément, elles deviennent sensibles, douloureuses, ou *morbifiques*. Cela se manifeste quand cette lymphe nourricière est trop abondante, ou trop élastique; & l'on voit arriver l'un ou l'autre de ces deux cas, lorsque l'on nourrit les enfans, ou trop abondamment, ou d'alimens trop succulens; ou bien quand on leur fait boire du vin, ou chose semblable. Alors cette lymphe renduë ou bouffante, ou trop élastique, devient capable de soûlèvemens, qui en maniére de vibrations, se portent contre celles des artères. De-là réſultent des oscillations contre nature; & ce sont là les causes, & en-même-tems les matiéres de fiévres.

LXXXVII. La maniére de traiter les Fiévres des Enfans.

L'indication donc pour la cure des *fiévres des enfans*, est simple & aisée à comprendre, quoiqu'elle soit double. D'une part il s'agit de soustraire, & d'une autre il faut réprimer le bouffement de cette lymphe, en diminuant son volume, & en affoiblissant son élasticité. Par ce double moyen

l'on guérit ces fiévres, sans même en excepter celle de la sortie des dents. La saignée en effet se trouve d'une telle efficace pour la guérison des fiévres des enfans, qu'une palette de sang les termine quelquefois en peu de tems; ayant soin d'ailleurs que la nourrice modère la quantité de laît qu'elle donne à son nourrisson, & qu'elle lui ôte la bouillie, en substituant à cette double soustraction l'usage du *petit-laît*, dont elle lui fera boire aussi souvent qu'elle pourra. L'usage des *lavemens* aidera le bon effet du reste.

Les *absorbants* passent pour le remède spécifique contre ces fiévres. Je ne vois pas non-plus qu'on doive les exclurre : Sera-ce parce qu'ils concentreront les *acides*, ou qu'ils en engaîneront les pointes ? Indépendemment de cet effet, dont peut-être on leur fait trop d'honneur, ils ont des propriétés qu'il ne faut pas négliger. 1°. Ces remèdes étant, de leur nature, des molécules pésantes, ils agissent d'abord par leur *gravitation* sur les membranes de l'estomac, & ils en arrêtent les irritations convulsives; ensuite, passant dans les vaisseaux & dans les sucs nourriciers, ils s'interposent

entre les globules du sang, & se mêlant dans les fibres de sa partie blanche, ils *enraïent*, pour ainsi dire, les uns & les autres, en arrêtant sur-tout la volubilité de ces globules. Par-là se calme le trouble des *fluides*; & en même-tems le ressort des parties étant diminué, c'est ce qui fait l'heureuse opération des *absorbants*, qui deviennent ainsi des *fébrifuges*, des *sédatifs*, & des *anti-spasmodiques*. 2°. Le *quinquina* & la *cascarille* étant des absorbants, ils se mêlent très-à-propos avec les absorbants ordinaires, soit en poudre, soit battus, & infusés dans l'eau, & la vertu absorbante n'y est aucunement détruite; au-contraire, le fébrifuge en devient beaucoup plus sûr pour la cure de toutes les fiévres. Il y a cependant une fiévre fort singuliére, qu'un grand Médecin * fait observer; il l'appelle le *pourpre* des enfans (*purpureæ efflorescentiæ*): mais en-même-tems il avertit, que malgré ce nom odieux de *pourpre*, cette fiévre n'est d'aucune mauvaise suite; de maniére qu'il est rare que les nourrices prennent là-dessus des conseils, parce

* ETTMULLER.

que cette sorte de pourpre se dissipe de soi-même.

Quatre maladies autorisent la Pathologie humorale dans les maladies des enfans; parce que les *glaires*, la *sérosité*, la *lymphe*, & semblables productions d'une lymphe viciée, dénotent manifestement l'abondance d'humeurs & d'*acides* qui dominent dans les enfans, par tous les symptômes qui accompagnent ou qui suivent ces maladies. Ce sont des *toux* plus ou moins convulsives, qui ont fait donner à celle qui est familiére aux jeunes enfans, le nom d'*architoux*, pour ainsi dire, (*pertussis*) ou de *toux-maîtresse*, maladie très-dangereuse pour les enfans qui en sont attaqués; la seconde maladie ce sont les *vers*; la troisiéme, les *aphthes*; & la quatriéme, les *affections galleuses*, qui désolent si souvent la santé de ces jeunes corps.

LXXXVIII. La Toux des Enfans.

Cette *toux* tient de si près aux humeurs, qu'il est rare qu'elle ait son premier siége & son origine ailleurs que dans l'estomac. Il n'en est donc guères qui mérite mieux le nom de *toux stomacale*, que celle des jeunes enfans. Aussi un grand Praticien *

* WALDSCHMIDT.

conseille-t-il de ne jamais perdre de vûë le vice de l'estomac dans cette maladie, si l'on veut en obtenir la guérison. La *sterteur* ou le sifflement qui se fait entendre dans l'estomac de ces enfans, donne à connoître l'abondance des phlegmes qui l'occupent ; & la preuve que c'est dans ce viscère que séjournent ces *glaires* ou viscosités, c'est que le vomissement les évacuë, & assûre l'efficace des autres remèdes. Ce n'est pas que la poitrine n'ait quelque part dans cette *sterteur* : mais ce n'est point en premier ; c'est seulement parce que l'estomac se trouvant en sympathie avec la poitrine, celle-ci partage la cause de la *toux stomacale*, comme le diaphragme partage avec l'estomac la cause du *hoquet*. Le siége donc de ces maladies se trouvant dans l'estomac, il se communique avec la poitrine & avec le diaphragme, par le moyen des nerfs & des membranes. C'est pourquoi le *convulsif* se trouve si intimement mêlé avec l'*humoral* dans les toux stomacales.

LXXXIX. La Cure de cette Toux.

C'est aussi la raison pour laquelle l'usage des *vomitifs*, proportionnés à l'âge, est si fort recommandé pour la

guérison de l'*architoux* des enfans. Ces remèdes rendent efficaces ceux que l'on donne ensuite, comme les *antispasmodiques*, tels que sont la poudre de *guttète*, le *guy de chêne*, &c. Cependant un sage Praticien* avertit, & l'expérience le confirme, que la *saignée* est d'une nécessité indispensable pour empêcher l'enfant d'étouffer. Moyennant ces précautions, on parvient à guérir cette maladie, en faisant surtout un grand usage de l'*huile d'amandes douces*, & du *blanc-de-baleine*, en manière de *lohoch*; de la décoction de racine de *pivoine*; des infusions d'*hyssope*, de *capillaires*, de *fleurs de pas-d'âne*; sans oublier sur-tout à règler le régime de l'enfant, & de la nourrice.

XC. La maladie des Vers. Cette précaution est encore essentiellement nécessaire pour la cure des *vers*; car aucune maladie ne donne tant à soupçonner l'abondance d'un chyle ou d'une lymphe nourricière pourrissante ou aigrie, que la *maladie des vers*. La mauvaise coûtume qu'ont les nourrices de donner à leurs nourrissons trop souvent à tetter, ou bien de leur donner trop de bouillie, ou même quelquefois de la soupe à

* SYDENHAM.

la viande, jette ordinairement les fondemens de cette maladie. Car tant de sucs surabondans dans l'estomac & dans les intestins, s'y altèrent évidemment par leur aigreur, dont les haleines de ces enfans sont de sensibles témoins, par l'odeur d'aigre qu'elles font sentir, & que porte avec soi tout ce qui sort de leur corps: C'est ce qui donne le tems & l'occasion à la *vermination*, c'est-à-dire, au développement des germes d'insectes répandus par tout l'Univers dans la plûpart des alimens, & particuliérement dans les laîtages. Car s'il est un exemple de la *Pathologie animée* (*Pathologia animata*), telle que l'a traitée si sçavamment un grand Médecin *, il se trouve bien sensiblement dans la maladie des *vers*, où ils paroissent manifestement s'éclore dans l'estomac & dans les intestins, comme dans leurs matrices. En effet il naît, dans ces endroits, des millions de petits animaux, qui sont toutes les sortes de vermisseaux qui se font voir dans

* CHRETIEN LANGE, Professeur en Médecine à *Leipsic*. Ce Traité a été imprimé en latin à *Francfort* sur le *Mein*, en 1688. *in*-4o. avec tous les autres Ouvrages de cet Auteur.

les enfans, soit qu'ils en vomissent, soit qu'ils les rendent par les selles : Car l'on sçait sous combien de différentes formes, plus monstrueuses les unes que les autres, se montrent ces *vers*, comme l'a si sçavamment fait voir le célèbre Auteur * du Traité *de la Génération des Vers dans le Corps de l'Homme*. Mais, quoiqu'il en soit de ces différentes formes, le fonds de la *vermination* est toûjours la corruption de sucs nourriciers surabondans, croupissans, & qui s'aigrissent dans les entrailles.

XCI. La cure de cette maladie.

L'usage des *amers* est naturellement ce qu'il faut pour aller au fonds du mal : C'est-pourquoi, toute précaution gardée, tant pour la quantité que pour la sorte d'*amers*, ce sont les remèdes spécifiques pour détruire radicalement la cause *vermineuse*. La *rhubarbe* toute seule remplit parfaitement cette indication. L'on en fait des infusions légères, dont la nourrice elle-même doit user, si l'enfant est à la mammelle : sinon, l'on en fera prendre habituellement & souvent à l'enfant, en-même-tems qu'on le tiendra

* M. ANDRY, Docteur-Régent & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris. &c.

à un régime sobre & frugal ; car c'est sur-tout dans les maladies des jeunes enfans, que l'on peut assûrer hardiment que le manger est la cause des maux qui leur arrivent. Or la rhubarbe combat directement cette cause ; car en-même-tems que par sa vertu *altérative*, amère, & absorbante, elle détruit les aigres, & porte du baûme dans le chyle, elle est légèrement *purgative*, & ainsi elle entraîne, par les selles, les sucs pourrissans, qui servent comme de nids, de pâture, ou de matériaux à la *vermination*. Ce remède sera précédé de quelques petits vomitifs ; après quoi l'on pourra se servir quelquefois du *mercure-doux*, dont on mélera quelques grains avec des absorbans ; ou bien du *mercure crud* lui-même, infusé pendant la nuit, à la dose de quelques gros, dans l'eau de *galéga*. C'est un remède célèbre par toute l'Italie, où il est en réputation sous le nom de l'illustre M BOYLE, parce que c'est sous ce nom qu'on le distribuë.

XCII. Les Aphthes.

Les *aphthes*, dans le langage vulgaire, sont des ulcères qui occupent la bouche, les lèvres, & l'œsophage des enfans. Mais c'est mal parler, dit

un ſçavant Auteur (*a*) ; car ce ſont de véritables *eſcares*. Et un autre grand Médecin fait obſerver, que ces *eſcares* occupent les extrémités des excrétoires des glandes, qui ſont ſi nombreuſes dans la bouche ; c'eſt-pourquoi le nombre des *aphthes* devient quelquefois ſi grand. Il y en a qui prétendent que c'eſt la diſpoſition mollaſſe de ces jeunes corps trop humides, qui fait ces ulcérations, parce qu'ils abondent en ſérosité. Mais le caractère des *aphthes* qui attaquent auſſi les adultes, comme les femmes-groſſes, & les rateleux (*lienoſi*), ſuivant l'obſervation d'HIPPOCRATE, découvre une vraïe malignité dans l'humeur lymphatique-ſalivale, qui fait les *aphthes* dans les enfans. Car outre que les *aphthes* des adultes occupent tout le canal depuis l'œſophage juſqu'au dernier des inteſtins, les ſymptômes qui les accompagnent, n'obligent à rien moins qu'à en venir à l'*opium*-même, comme en avertit un célèbre Praticien (*b*). Il eſt à obſerver d'ailleurs que la fiévre cauſe ſouvent les *aphthes*, & que celles-mêmes

(*a*) DOLÆUS.
(*b*) RIVIERE.

qui ſont les plus opiniâtres, ſont entretenuës par un fonds de fiévre. C'eſt la raiſon pour laquelle un autre grand Praticien * avertit, qu'il faut alors en venir abſolument au *quinquina*. De tout cela l'on doit conclure, que les *aphthes* dans les enfans ne ſont auſſi mauvaiſes qu'elles le ſont dans les adultes, que parce que les ſels ſont moins éxaltés dans le ſang des enfans que dans celui des adultes.

XCIII. La cure des Aphthes.

Au-ſurplus, le fonds d'une telle humeur donne à comprendre qu'il faut bien ſe garder dans la cure des *aphthes*, de ſe borner à quelques remédes *topiques*; mais qu'il faut très-ſoigneuſement veiller au laît de la nourrice, & au régime qu'elle fait garder à ſon nourriſſon. Le *petit-laît* convient parfaitement à l'enfant, tandis qu'on lui diminuëra le laît de ſa nourrice; & celle-ci ne ſçauroit trop boire d'eau d'orge & de réglisſe, pour deſſaler ſon laît.

Cela ſuppoſé, le remède le moins équivoque pour appliquer ſur les *aphthes*, c'eſt le ſuc aqueux de *joubarbe*, mêlé & cuit enſemble en parties égales avec le *laît*, pour en imbiber

* SYDENHAM.

avec une plume les endroits ulcérés. C'eſt le remède de M. BOYLE ; il y ajoûte un peu d'*alun de roche*, quand le mal eſt opiniâtre. Mais ce que recommande fortement un ſçavant Médecin cité ci-deſſus *, c'eſt d'être extrémement réſervé ſur la purgation dans cette maladie : autrement on riſqueroit de mettre le comble au mal ; parce que le cours-de-ventre y eſt très-pernicieux, & qu'il eſt une ſuite des purgatifs, qui attirent cet accident mortel.

XCIV. Les Ophthalmies des Enfans.

Les affections *galleuſes* trouveroient ici la place qu'on leur avoit deſtinée, ſi d'autres affections congénères aux aphthes, ne venoient la préoccuper. Ce ſont les *affections ophthalmiques*, qui tourmentent quelquefois ſi cruellement & ſi long-tems les jeunes enfans. Elles ſont, de-même que les aphthes, des fluxions ſéreuſes ; & elles prennent de-même leur origine dans le genre glanduleux, c'eſt-à-dire, dans les glandes des yeux. Ce ſont donc des *ophthalmies* plus ou moins humides, plus ou moins inflammatoires, plus ou moins douloureuſes ; parce que ſouvent elles tiennent bien

* DOLÆUS.

plus du larmoïement cuisant & brûlant (qui est l'*épiphora* des Grecs), lequel donne des cuissons insuportables à ces pauvres enfans. C'est l'abondance de lymphe qui se porte naturellement au cerveau des enfans (laquelle, à cause de cela, leur rend la tête plus grosse à proportion des autres parties du corps), & qui s'engage dans les glandes des membranes des yeux. Là, par le séjour de cette humeur, se fait l'acrimonie qui pique & brûle ces membranes, tandis que d'ailleurs les diamètres des sécrétoires lymphatiques venant à se dilater, reçoivent dans leurs capacités la partie rouge du sang; ce qui alors change l'*épiphora* en vraïe *ophthalmie*, ou inflammation des yeux. C'est souvent le fondement des taches, des nüages, des obscurcissemens, enfin des aveuglemens, qui arrivent & restent à ces enfans, si l'on manque à prévenir ces malheurs.

XCV. La cure de ces Ophthalmies.

La saignée, qui est, comme le pense un célèbre Médecin *, le spécifique dans l'*ophthalmie*, doit être pratiquée, si l'on veut voir le succès des autres remèdes. Ici, comme dans dans toutes les autres maladies des

* PITCARNE.

enfans, on voit échoüer les remèdes, si l'on néglige de pourvoir à l'intérieur du corps. Les *absorbants*, la boisson de *petit-laît*, quelques gorgées d'infusion légère d'*euphraise* en maniére de thé, les *lavemens* pour lâcher le ventre, (circonstance si nécessaire, suivant l'avis d'HIPPOCRATE, pour la cure des *ophthalmies*) tout cela doit précéder ou accompagner les *topiques*, ausquels on a coûtume de trop déférer dans les maux des yeux. La pulpe de *pomme* cuite dans l'eau, détrempée avec de l'*eau-rose*, où l'on aura battu un blanc-d'œuf, convient ici parfaitement; ou un petit cataplasme bien léger, fait avec la mie de pain, le laît de la nourrice, & quelques grains de safran, ou bien le laît même de la nourrice, rayé dans les yeux du nourrisson. Quelque *collyre* très-léger, composé, par exemple, avec l'*eau-rose* & les *trochisques blancs de Rhasis*, étuvant d'ailleurs très-souvent les yeux & tous les environs avec de l'eau chaude. Enfin, l'inflammation ou la douleur étant trop vive, l'on fera raïer, deux ou trois fois le jour, dans les yeux malades, du sang tout chaud d'un *pigeon*. L'application derriére les oreil-

les d'un *véſicatoire* très-modéré, pourra trouver ſa place : Enfin celle d'un *cautère* à la nuque du col, pour achever de tarir le fonds de ces productions ſéreuſes, pourra être employée pour terminer cette cure, & préſerver les enfans de rechûte dans ces maux d'yeux ; parce que les *cautères* réüſſiſſent ſinguliérement bien dans cet âge, & pour ces maux.

XCVI. La Galle des Enfans, & la maniére de la traiter.

Les *affections galeuſes*, quelque nom qu'on leur donne, ſont une ſorte de maladie à *éruptions*. Elles demandent une précaution principale, à laquelle cependant l'on manque très-ſouvent dans la cure de la *gale*, ſur-tout de celle des enfans : Car l'on n'eſt occupé que de deſſécher ou éteindre les puſtules de la *gale*, leſquelles étant la voïe par où ſe fait la *dépuration* du ſang des enfans, qui jette par-là ſon écume, rien n'eſt plus pernicieux que de ſupprimer avant le tems ces *excrétions*. C'eſt-pourquoi l'on ne ſçauroit trop recommander aux nourrices, de n'appliquer rien ſur les viſages *galeux* de leurs nourriſſons, juſqu'à ce que la Nature ait achevé ſon travail. Cependant on la ſoulagera, en modérant ſur-tout le régime de l'enfant,

qui abonde dans cette maladie en sucs nourriciers superflus. Il faut en même-tems faire sucer à l'enfant du syrop de roses pâles simple, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces; & cela toûjours sans perdre de vûë l'avertissement d'un grand Médecin-Chirurgien *, qui recommande sévérement la retenuë sur les remèdes extérieurs dont on se sert communément pour la cure de cette maladie; parce que de l'indiscrétion à appliquer des drogues sur les visages *galeux* des enfans, arrivent des *épilepsies*, & souvent toutes les infirmités qui surviennent dans le jeune âge. Cette précaution exactement prise, l'on se règlera, pour l'application des remèdes sur les visages de ces enfans, par l'état où paroîtront les pustules. Si elles sont enflammées, douloureuses, & fiévreuses, alors il faut, sans différer, saigner l'enfant; car ces accidens, & encore bien d'autres, n'arrivent aux plus jeunes enfans, qu'à raison d'une *pléthore* ou d'un excès de sucs dans les vaisseaux. C'est que n'y trouvant pas assez d'espace, ni assez d'étenduë dans des capacités aussi bornées qu'elles le

* FABRICE DE HILDEN.

sont

ſont dans d'auſſi petits corps, ces ſucs ſuperflus s'accumulent; & alors, par les *congeſtions* plus ou moins phlegmoneuſes, ou par les *ſtaſes* qui s'en forment, ils attirent des douleurs, des anxiétés ou des inquiétudes cruelles, dans leſquelles on voit de pauvres enfans. A la ſaignée l'on joindra l'uſage intérieur du *petit-laît*, & l'uſage extérieur de l'eau d'*orge*, ou ſeule, ou mêlée d'un peu de *trochiſques blancs de* RHASIS, pour en étuver ſobrement & légèrement le viſage de l'enfant. Si ces puſtules fourniſſent trop de ſuppuration, il faut avoir recours à l'application de quelques *déterſifs* anodyns tempérés; comme, par exemple, la crême très-fine de *lentilles*, ou d'*orge*, ou bien la *crême* de *laît*, où l'on mêlera un peu de *craye* de *Briançon*. Enfin, ſi ces puſtules ſont trop ſèches, il faudra les toucher délicatement avec un peu d'*huile* d'amandes douces, ou bien avec le *laît* tiède où l'on aura mêlé très-peu de *ſafran*; ce qui fait encore mieux. Mais lorſqu'on aura réprimé tous les accidens par les moyens convenables, on pourra paſſer à quelque choſe de déciſif pour la cure de la *gale*. Pour cet effet, on étuvera les puſ-

tules avec de l'eau d'orge, où l'on aura fait bouillir un peu de *fleurs de souphre*. Au-reste, l'on aura soin de purger doucement l'enfant, ou par le syrop de *roses pâles* simple, ou par celui de *chicorée* composé de rhubarbe, ou en lui faisant avaler assidument de l'*huile* d'amandes douces, avec du *syrop-violat*.

J'aurois traité en cet endroit du mal ordinaire & si terrible pour les enfans, qui est le *chartre*, ou le *rachitis* : Mais, comme j'ai été obligé de placer cette maladie ailleurs, où il a fallu faire comprendre la part si grande qu'a la *partie blanche* du sang en bien des maux, il seroit inutile de rien répéter ici sur cette maladie.

XCVII. Le tems auquel on doit *sévrer* les Enfans.

Voilà à-peu-près tout ce que j'avois à dire de plus important sur les *Maladies des Enfans*. Mais tous les Auteurs qui ont traité de ces maladies, ont oublié de parler de l'occasion qui attire une infinité de maux aux enfans, au sortir du lait de leurs nourrices. C'est, comme je l'ai déja dit cidessus, la malheureuse coûtume que l'on a de ne pas faire attention au tems propre pour *sévrer* les enfans : Cela se fait souvent très-prématurément ; car,

suivant la décision d'un respectable Praticien * de l'Ecole de Paris, on ne devroit pas faire tetter les enfans moins de deux ans & demi. Au mépris d'une si sage observation, & si sûre pour la santé à venir des enfans & des adultes, l'on sèvre les enfans, sur les moindres prétextes, à douze ou quinze mois; &, pour l'éxécuter, l'on s'en repose sur les soins ou l'intelligence grossière de femmes sans science, sans réfléxion, sans éducation, & qui font du *sévrage* des enfans une espèce de métier pour gagner leur vie.

XCVIII. Réflexions sur la conduite de la plûpart des Sévreuses par rapport aux Enfans.

Cependant c'est cette circonstance qui est la plus importante pour la vie & pour la santé des enfans. Car c'est du moment qu'ils sont *sévrés*, que commence la formation de leurs corps. C'est alors que s'établissent les fondemens de la santé de leurs corps, & de celle de leurs esprits, dont les fonctions sont si étroitement liées à la disposition des corps: & voilà ce que l'on donne à ménager à des femmes aussi peu instruites sûr l'une que sur l'autre de ces santés. S'il falloit mettre de jeunes enfans chez ces fem-

* BALLONIUS, *Epidem.* Lib. I. pag. 8.

mes, seulement pour les empâter comme l'on fait des animaux, que l'on met ou que l'on donne à engraisser, elles s'acquitteroient parfaitement d'une telle commission : Mais de voir qu'on abandonne des hommes qui sont & qui doivent devenir de-plus-en-plus des substances pensantes, à des femmes qui ne sçavent que nourrir des créatures de chair & de sang, bien buvantes & bien mangeantes, est-il surprenant, après cela, que le monde se peuple d'esprits stupides, lourds, enfoncés dans la matière, & appésantis dans les fonctions de leurs charges, de leurs professions, ou de leurs métiers ? Car ces réfléxions ne sont que la suite de celles que l'on a faites ci-dessus, que les familles des Pauvers étant comme les séminaires du genre humain, il est de la dernière importance de veiller à la conservation de leurs enfans, comme on l'a montré. Or l'importance n'est pas moindre pour leur éducation corporelle, c'est-à-dire, pour la maniére de les élever. On ne doit pas les nourrir comme l'on fait des animaux, qui ne sont que des machines purement matérielles, ou matériellement orga-

nisées : Il faut faire attention que les enfans des Pauvres doivent devenir des substances raisonnables, & que par-conséquent l'on doit également nourrir leurs esprits en-même-tems que leurs corps, chacun à sa maniére ; mais la bonne maniére est inconnuë à presque toutes ces femmes qui font le métier de *Sévreuses*, & qui ne sçavent précisément que donner leurs soins à la nourriture du corps, sans s'embarrasser aucunement de celle de l'esprit.

Les désordres qui résultent dans les familles, dans les états, & dans tous les emplois, d'une éducation aussi mal entenduë, feroient plus d'impression, s'ils étoient bien compris, & examinés dans toutes les conditions. HIPPOCRATE, jaloux autant qu'il l'étoit de la vie corporelle des hommes, se plaignoit des désordres que causoit dans le monde l'ignorance ou l'impéritie des Médecins ; il s'en prenoit à ce qu'il n'y avoit point de loix établies pour punir les mauvais Médecins : *Artium Medicina nobilissima ; verùm, propter eorum qui eam exercent ignorantiam*, &c. *omnibus inferior habetur. Erroris causa . . . . quòd soli*

Arti Medicæ nulla in urbibus .... præfinita pœna est *. C'eſt-pourquoi un moyen de remédier dorénavant aux fautes de ces femmes ignorantes, de ces *Sévreuſes* à gages, ne ſeroit-ce pas d'établir des loix, & en conſéquence de faire des éxamens, afin de juger de leur capacité pour l'éxercice qu'elles oſent entreprendre ? Cet établiſſement ſeroit-il moins raiſonnable, que celui par lequel il n'eſt permis à quelque femme que ce ſoit, de ſe donner au Public pour *Accoucheuſe*, ſans avoir paſſé par les éxamens ordonnés à cet effet, & auſquels elles ſont aſſujetties par de juſtes loix ? En effet, eſt-il moins eſſentiel de pourvoir à la ſûreté de l'éducation corporelle des enfans, qu'il n'a été jugé néceſſaire de veiller à la ſûreté de leur naiſſance ? Le ſoin des *Accoucheuſes* ne regarde que la ſûreté de la vie du corps ; au-lieu que le devoir des *Sévreuſes* renferme la ſûreté de la vie du corps, & celle de l'ame ou de l'eſprit.

C'eſt donc à ce double égard qu'eſt mal entenduë la maniére de *sévrer* les enfans. On les met entre les mains

* HIPPOCR. *Lex.*

de personnes qui croient avoir tout fait, quand elles se sont acquittées de ce qui appartient à l'éducation corporelle, ou à la nourriture des corps, après les avoir farcis de sucs nourriciers non-seulement trop abondans, mais souvent encore trop grossiers. Je demande si ce sont là des matériaux convenables à servir de fondement à l'édifice du corps, & de ses organes, qui se forment ou se développent dans les jeunes enfans? Il ne faut, pour en juger, qu'une légère attention sur la maniére dont les Architectes s'y prennent pour donner aux fondemens des bâtimens qu'ils élèvent, la fermeté, la justesse, & la consistence qui les fait durer des siécles entiers. Leur art ou leur adresse pour cet effet, consiste à prendre soin que les premiéres *assises* de pierres qui doivent porter le poids de la masse des plus grands édifices, soient solidement & fermement unies, par les liaisons qu'ils sçavent donner aux pierres les unes avec les autres; & c'est à quoi ils réüssissent, en rempliſſant les *joints* d'entre les plus grosses pierres de taille, non d'un mortier abondant, grossier ou épais, mais d'un

ciment très-fin, très-délié, & très-fluide, ou d'un plâtre le mieux choisi, bien tamisé, & habilement détrempé, dont ils sçavent insinuer de justes quantités entre les *joints* des pierres les plus grosses, les plus étenduës, & les plus massives. De-même, en suivant cet éxemple, ne voit-on pas de quelle importance il est pour l'affermissement, la solidité, & la durée des organes du corps humain, de les former par la liaison de sucs fins, très-fluides, & justement détrempés ? Seront-ce ceux qui viendront de potages ou de soupes composées de viandes les plus grossiéres, de *bœuf* (souvent de *vache*) & de *mouton*, qui font la base des potages ordinaires des familles des petites gens ? Cependant il se trouve des *Sévreuses* parmi eux, qui ne craignent point, & qui même se font une espèce de vanité, d'accoûtumer les jeunes enfans à manger de tout, & autant qu'ils le peuvent, du pain sec, du gâteau, ou de semblables alimens solides, sans en excepter la viande, & encore quelle viande ! Je demanderois à ces *Sévreuses* si expérimentées, à ce qu'elles prétendent,

quels ſont dans les corps des jeunes enfans, les organes qui doivent digérer ces nourritures ? Leurs *dents* ſont encore ou à venir, ou trop foibles dans leurs aſſiètes ; les fibres nerveuſes de l'*eſtomac* n'ont pas encore pris leur *ton*, ou acquis le reſſort qui leur convient pour exercer la vertu ſyſtaltique de la *trituration*. Voilà donc tous les viſcères naturels expoſés à ſe trouver comblés ou offuſqués par l'abondance de ſucs indigeſtes, ou imparfaitement travaillés. Le danger en devient d'autant plus grand, que les principales iſſuës que la Nature ouvre dans le corps humain, pour le décharger de ſes plus abondantes ſuperfluités, ſont encore très-imparfaitement ouvertes : Ce ſont les pores de la peau, qui doivent ſervir à la *tranſpiration* ; cette reſſource capitale dans l'œconomie animale, pour la délivrer de tout ce qui pourroit troubler, pervertir, ou arrêter ſes opérations. Que deviendra, dans les parties les plus intimes du corps, cette ſurabondance de ſucs nourriciers mal apprêtés ? La *bile*, déja ſi foible de vertu, non éxaltée encore, dans les corps des enfans, ne ſera-t-elle point offuſ-

quée par la partie blanche du sang, & ainsi éteinte avant que de naître ? Et cette partie blanche, qui ne doit faire que les deux tiers de la masse du sang, venant ainsi à la constituer presque entiérement, ne lui servira-t-elle point comme d'*entraves*, lesquelles s'interposant entre les globules de la partie rouge, feront de toute la masse du sang un composé de fluides ralentis & croupissans ? N'y a-t-il pas lieu de tout craindre pour la suite de l'âge, d'un sang devenu pauvre de ses richesses, parce qu'il est surchargé de sucs ?

Qui pis est, peut-on se promettre que le *spiritueux-volatil* qui doit servir aux fonctions de l'ame, & aux opérations animales, se séparera de ce fonds limoneux, avec la condition & la quantité qu'il doit avoir, en sortant du sang, pour animer comme il faut le genre nerveux ? Une liqueur aussi mal *déphlegmée* pourra-t-elle fournir au cerveau la quantité d'*esprits* dont il a besoin pour imbiber & faire végéter tous les nerfs qu'il envoye par tout le corps ? On sçait quels soins la Nature apporte pour *rectifier* la *lymphe* qui monte au cerveau pour entrete-

nir le cours des esprits. Mais toutes ces prévoyances de la Nature, renfermées dans tous les lieux de retraite, sçavoir, les *sinus*, & les *glandes*, qui sont sur la route du sang qui se sublime à la tête, seront-elles suffisantes pour dépurer cette lymphe qui doit servir de véhicule à ces *esprits*? Combien y a-t-il donc à craindre que le cerveau des enfans ne se trouve trop chargé d'humeurs, & trop vuide d'esprits! De cette maniére, les enfans deviendront lourds, tardifs, & sans industrie. Voilà où conduit naturellement la mauvaise nourriture que des nourrissons prennent entre les mains des *Sévreuses*. Il me semble que ces réfléxions méritent singuliérement l'attention du Public, & de toutes les familles civiles & Chrêtiennes; puisque, faute de cela, l'on n'y élèvera que des sujets imbécilles, sans lumiéres, & sans capacité dans leurs esprits. Les mœurs, en conséquence d'une telle nourriture, qui est plus propre à faire de la chair & du sang, qu'à mettre de la sagesse & de la modération dans l'esprit, seront-elles plus en sûreté que les corps?

Le conseil d'HIPPOCRATE sur les

changemens de nourriture, va au-devant de bien des inconvéniens. Il avertit qu'il ne faut pas passer brusquement ni précipitamment d'une chose à une autre ; parce qu'il faut en péser les circonstances : *Eorum quæ circa naturam atque habitum nostrum contingunt, maximæ mutationes morbos pariunt* (a)..... *Omnis subita mutatio periculosa*..... *Mutationes cavere oportet, in eoque observanda est cibi paucitas* (b) ..... *Victuum mutationes morbos pariunt* (c). C'est ainsi qu'ayant à changer la nourriture d'un nourrisson, il faut, après avoir bien pris son tems pour ne pas précipiter un changement de cette importance, que la nourriture qu'on substituë au laît d'une nourrice, se trouve *analogue*, c'est-à-dire, en ressemblance de nature avec le laît. Cette ressemblance se trouve-t-elle dans les sucs contenus dans les chairs des animaux, si l'on compare ces sucs avec ceux des alimens tirés des légumes, & sur-tout des graines ? C'est dans les graines qu'est contenuë immédiatement, & par un simple développement, une

(a) HIPPOCR. *De Victu Acutorum.*
(b) IDEM, Lib. VI. *Epidem.*
(c) IDEM, *Lib. de Octimestri Partu.*

ſubſtance douce, blanche, & laîteuſe : & voilà ce que l'on doit donner à un nourriſſon, au ſortir du laît de ſa mere. Quand on lui donne des crêmes, des bouillons, ou ſemblables *pulmens* de graines, la Nature qui travailloit le laît de la nourrice, ſe retrouvant tout d'abord dans ces ſortes de nourritures, qui ſont prochainement laîteuſes, continuë ſon même travail. Telles ſeront donc alors à leur place, & très-à-propos, les bouillies faites avec les farines de froment, bien ſéchées ; & encore les crêmes préparées avec les graines, comme les *haricots*, l'*orge*, le *gruau*, le *ris*. L'on fera enſuite des panades à l'eau avec des jaunes-d'œufs ; & ainſi ſucceſſivement on parviendra à donner, ſi l'on veut, des potages ou des panades à la viande, lorſqu'un nourriſſon aura paſſé quelque tems dans l'uſage de ces autres nourritures. Prenant tous les jours de nouvelles forces, les fibres de ſon eſtomac en auront ſuffiſamment de reſſort pour démêler dans les ſucs des viandes & en faire ſortir, par le moyen de la *trituration*, les ſucs *lymphatiques*, qui s'étoient perdus, aliénés, & métamorphoſés dans

la confection des chairs des animaux, qui ne se sont nourris que d'herbes ou de graines. Ces nourritures simples & naturelles tourneront volontiers au bien des corps des nourrissons, si l'on a soin de leur faire boire de l'*eau chaude*, adoucie, en cas de besoin, par un peu de *miel*, ou de *sucre*, sur-tout ne leur donnant jamais rien de vineux, c'est-à-dire, ni vin, ni cidre, ni bierre. Ce seroit le moyen de réconcilier nos corps avec l'usage du *miel*, que de les accoûtumer, pendant qu'ils sont jeunes, à se nourrir de légumes; & ce sera l'avantage que l'on tirera du régime que l'on conseille ici aux Pauvres. Il faut de-plus avoir un grand soin d'éxercer les corps de ces jeunes enfans, soit en les faisant promener petit-à-petit, ou dans des bancs vraiment *ambulatoires*, & qui sont faits exprès pour soûtenir leurs petits corps, soit en les promenant doucement soûtenus par des lisiéres que les *Sévreuses* tiendront dans leurs mains; mais il faut bien se garder de les forcer en aucune maniére dans leur marche. Par cette attention journaliére & prudemment éxercée, les os des jeunes enfans, soit

de l'épine du dos, soit des cuisses, ou des jambes, se fortifiant par ce petit travail (*labor firmat*, dit CELSE, si versé dans le régime), & ainsi les *solides* prenant de justes directions, les *fluides* les suivront, & l'on aura la consolation de voir croître des enfans droits & fermes sur leurs jambes, sans devenir *noüés* ou crochus.

On me reprochera peut-être que tout ce que je viens de dire demande trop d'attention, & qu'il vaudroit autant faire faire un Cours de Médecine à des femmes pour leur apprendre à *sévrer* des enfans. C'est comme si l'on demandoit, s'il faut faire faire un Cours de Chirurgie aux femmes qui apprennent le métier d'*Accoucheuses* ? Comme donc il suffit pour celles-ci, que les Chirurgiens les instruisent pour pouvoir exercer habilement le manuel des Accouchemens, il suffira que des Médecins soient préposés pour instruire ces femmes, des règles qui regardent singuliérement la diète ou le régime des enfans nouveaux-nés, & des enfans sortans de nourrice.

La science que l'on éxigeroit ici d'une *Sévreuse*, seroit même bien XCIX. Qualités néces-

res à une Sévreuse, & ses devoirs.

moindre que celle que l'on veut trouver dans une *Sage-femme* qui se présente aux éxamens des Chirurgiens. Car on voudroit de celle-là, qu'elle sçût seulement s'occuper sagement & sérieusement de l'objet de l'emploi qu'elle veut embrasser en se faisant *Sevreuse*. Tout se réduira donc à ce quelle ne perde jamais de vûë, que c'est un laît de femme auquel elle entreprend de substituer une nourriture convenable à la santé d'un enfant. Elle connoîtra alors que la plus convenable est celle qui a le plus de rapport avec un tel laît. Ainsi le laît de vache, dont elle fera des bouillies, ou des panades, lui paroîtra toûjours l'aliment le plus proportionné à la nourriture de l'enfant qu'elle *sèvre*; &, en conséquence, elle devra, pendant du tems, le tenir à cette nourriture. Mais parce que le laît de vache est beaucoup plus épais que celui de femme, & que la farine qu'on y mêle augmente son épaisseur, enfin que la mie de pain oppose à l'estomac un volume, ou une consistence plus difficile à vaincre, pour toutes ces raisons, il faut que la *Sévreuse* ait soin d'accoûtumer l'enfant à boire quelque chose d'aussi simple

ple à-peu-près que la séroſité du laît de femme ; &, parce que la Nature n'offre rien de plus ſimple en ce genre que l'eau commune, ce ſera de cette eau, priſe à la riviére, dont elle lui fera boire aſſez pour donner à cette nourriture un véhicule ſuffiſant. Il eſt de la derniére importance, dans la nourriture des enfans, de ne jamais leur donner à boire des eaux de fontaine, qui ſeroient trop froides ou gravelleuſes ; & cela pour ne les point expoſer à être attaqués de la pierre, ou à contracter des affections de reins, ou de veſſie, qui ſont les appanages de beaucoup d'enfans de pauvres gens.

Les farines de graines ſe trouvant dans une convenance très-prochaine avec le laît, ce ſera donc de ces farines, comme celles de *ris*, par éxemple, d'*orge*, de *gruau*, d'*haricots*, de *millet*, & d'autres graines auſſi naturelles en fait d'alimens, dont la Sévreuſe fera à ſon enfant des bouillons, des crêmes, ou des *pulmens*, ſoit avec l'eau ſeule, ſoit en y mêlant du laît, ou bien un jaune-d'œuf, ou un peu de beurre bien frais. Mais ce ne ſera qu'après avoir paſſé quelques mois dans

l'usage de telles nourritures, qu'elle pourra employer celui des potages à la viande, mais qui seront faits avec de la volaille, ou du-moins avec bien plus de veau que de bœuf ou de mouton; & cela toûjours dans la vûë de ne faire passer dans le corps d'un enfant nouvellement sévré, que des sucs nourriciers les moins disproportionnés à la nature du laît de femme. C'est ce qui doit servir continuellement de bousole à une *Sévreuse* qui ne voudra que le bien de son nourrisson. Par la même raison, elle se gardera de lui faire boire rien de vineux; parce que le vin durcissant les sucs nourriciers, sur-tout ceux que l'on tire des chairs des animaux, ce seroit insinuer dans les vaisseaux d'un jeune enfant, de véritables causes de maladies, que de lui donner pour nourriture ordinaire des sucs aussi indigestes, qui rendroient ses viscères les réservoirs & les foyers de plusieurs infirmités, lesquelles éclorroient avec l'âge C'est-pourquoi elle doit se le tenir dit une fois pour toutes, de n'accorder de la viande en substance à cet enfant, qu'après trois ans au-moins, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les fonctions de

ſon corps, les coctions & les digeſtions ſoient bien établies ; parce qu'alors les voyes de la tranſpiration ſe ſeront ſuffiſamment ouvertes par toute l'habitude du corps.

Ces voyes de tranſpiration ne ſont autre choſe que les pores de la peau, qui ſe ſeront ouverts, à meſure que la peau ſe ſera étenduë ſur toute la ſuperficie du corps. Ainſi ce ſont comme autant de ſoûpiraux, capables déſormais de donner iſſuë à toutes les impuretés qui s'échappent en vapeur par toutes ces ouvertures. Pour concourir à cette opération de la Nature, une *Sévreuſe* aura ſoin, en nourriſſant ſon enfant, d'entretenir toute la peau de l'enfant bien nette. Pour cela, elle aura une ſinguliére attention à humecter mollement, avec un linge mouillé d'eau chaude & de très-peu d'eau-de-vie, tous les endroits du corps de cet enfant, où s'amaſſeroit de la craſſe ; elle lui frottera, avec un linge doux, quelquefois même avec une broſſe bien fine, l'épine du dos & la tête ; &, tout cela ſuppoſé, elle tiendra le corps de ſon enfant bien propre dans du linge bien ſec, & ſuffiſamment changé, ou autant de fois

qu'il convient pour décharger continuellement l'habitude du corps, de l'espèce de *suye* qui s'élève du fond des entrailles, & qui s'échappe en vapeur ou en fumée par tous ces insensibles soûpiraux.

Toutes ces réfléxions sur les *Sévreuses*, pourront peut-être paroître déplacées dans cette Médecine des Pauvres, parce qu'en effet il n'y a que les femmes riches qui donnent leurs enfans à sévrer à d'autres femmes; au-lieu que les femmes qui sont pauvres gardent leurs enfans chez elles, & qu'elles les sèvrent elles-mêmes. Mais c'est parmi les Pauvres que les Riches choisissent des *Sévreuses*; c'est-pourquoi la Médecine des Pauvres a droit de leur donner des conseils. Ainsi ce sont les Pauvres qu'il faut singuliérement instruire de l'art de *sévrer* les enfans. Si cependant les meres elles-mêmes, dans les familles des personnes aisées, vouloient sévrer leurs enfans, elles prendront pour leur compte toutes ces petites leçons, ou bien elles se feront aider par des *Sévreuses* d'office, c'est-à-dire, par des femmes qui auront toutes les connoissances nécessaires pour remplir utilement

cette fonction. Ainsi, de quelque façon que ce soit, on peut toûjours se flatter que ces réfléxions seront très-utiles pour le bien public, & pour la conservation de tous les Citoyens d'un Etat. *

* On peut encore consulter sur les Maladies des *Enfans*, de-même que sur celles des *Femmes-Grosses*, des *Accouchées*, & des *Nourrices*, un Ouvrage posthume de l'Auteur, qui a pour titre : *Le Brigandage de la Chirurgie*, pag. 77. & suiv. depuis le Paragraphe XXX. jusqu'au LXVI. pag. 145.

LES MALADIES DES VIEILLARDS.

LES Maladies des *Vieillards* font un contraſte naturel avec celles des *Enfans*. Mais comme leurs maladies n'ont pas d'autres noms que ceux ſous leſquels elles ont déja été traitées ci-deſſus, l'on ne ſe propoſe ici autre choſe que d'en faire ſentir les ſingularités, c'eſt-à-dire, ce qui leur eſt propre, & ce qui en fait le caractère dans les âges avancés.

C. Première Obſervation ſur les Maladies des perſonnes âgées

La première Obſervation, qui eſt eſſentielle pour la cure des maladies des *perſonnes âgées*, & qu'un Médecin ne doit jamais perdre de vûë, c'eſt celle qui regarde le ſoin de ſe faire inſtruire, ſi le malade a été ſujet à quelque maladie *habituelle*, ſoit qu'elle ait pris naiſſance chez lui, ſoit qu'il l'ait héritée de ſa famille. Il arrive ſouvent que c'eſt la *goutte*, ou des *éryſipèles*, auſquelles il aura été ſujet dans ſa jeuneſſe; ou bien un *flux hémorrhoïdal*, qui lui aura été ordinaire; ou quelquefois une *tache phthiſique* attachée à la famille dont il deſcend. Car il eſt étonnant combien ces fonds

originaires de maladies influent dans celles des Vieillards, à qui il eſt ordinaire de ſubir dans leurs vieux ans les fautes de leur jeuneſſe. L'expérience ou l'attention journaliére perſuadera de l'utilité de cette obſervation. Les remèdes, le régime, en un mot, toute la conduite qui eſt à ſuivre pour la cure des maladies des Vieillards, étant réglée & dreſſée ſur l'état où leurs corps ſe trouvent, en conſéquence de la conduite qu'ils auront gardée dans leur jeuneſſe, ou des maladies habituelles qu'ils auront ſouffertes alors, on trouvera infiniment plus de ſuccès dans les remèdes qui ſeront employés ſuivant ces obſervations.

CI. Seconde Obſervation ſur ces Maladies.

Une ſeconde Obſervation, qui ſuit de la premiére, c'eſt d'étudier ſi dans ces occaſions les maladies ont quelque choſe de *périodique*, c'eſt-à-dire, ſi elles tiennent de celles qui ſe font ſentir par *accès*. Alors ce ſera au Médecin à voir ſi l'on ne pourroit pas employer le *quinquina*; parce que ſouvent il eſt de ces maux comme des crachemens-de-ſang, qui ſont périodiques, & qui, ſemblables aux accès de fiévre, reviennent de-tems-

en-tems : Ainſi comme le *quinquina* guérit déciſivement ces crachemens-de-ſang, il guérira pareillement les maladies dont nous parlons.

De-même, ſi c'eſt une femme âgée qui tombe malade, il faudra bien examiner ſi dans ſa maladie il ne ſe mêle rien d'*hyſtérique*, ou d'un pareil fonds, qui pourroit être dans ſes entrailles, parce que dans ſa jeuneſſe elle auroit été ſujette aux *vapeurs*. C'eſt-pourquoi un grand Praticien * recommande de mêler toûjours le *caſtoreum* dans les remèdes qu'on employe dans les maladies des femmes. Mais ce que l'on trouvera auſſi important, par l'uſage, c'eſt de ſçavoir placer à propos, dans ces maladies, les *martiaux* ſous la forme qui conviendra. C'eſt ainſi qu'en aſſociant ces *martiaux* avec le *quinquina*, lorſqu'on le donne dans les fiévres des femmes, on les voit guérir bien plus efficacement.

CII. Troiſiéme Obſervation là-deſſus.

Une troiſiéme Obſervation, qui eſt générale pour toutes les maladies des Vieillards, eſt fondée ſur la réflexion que l'on a déja inſinuée, ſçavoir, que les maladies des *Vieillards* con-

* BAGLIVI.

traſtent

traſtent avec celles des *Enfans*. Car comme celles-ci ont leur cauſe matérielle dans la ſurabondance d'une lymphe qui domine dans les jeunes enfans (ce qui fait que leurs maladies paroiſſent toutes d'humidité, de molleſſe, & de trop de ſoupleſſe dans les *ſolides*, qui ſont gorgés de cette lymphe), au-contraire dans les maladies des *Vieillards* tout y eſt ſec, âcre & ſalin; de-ſorte que l'abondance des humeurs a bien moins de part dans leurs maladies, que la *ſaumûre* de leur ſang. Ainſi il faut regarder le corps d'un Vieillard comme rempli de ſucs *ſaumûrés*, ou d'un ſang qui a perdu ſon *volatil-huileux*, ou ſon *ſouphre éthéré-balſamique*; &, par cette raiſon, les fibres nerveuſes étant deſtituées du ſpiritueux-lymphatique, qui en fait la bonne conſtitution, le *ton*, & la ſoupleſſe naturelle, elles contractent habituellement une roideur *ſpaſtique*, qui rend leurs *oſcillations* roides; c'eſt-pourquoi le pouls des Vieillards eſt ordinairement dur, ou *ſerratile*. Toutes ces attentions ſont néceſſaires pour ſe régler dans la cure des maladies des *perſonnes âgées*.

Une quatriéme Obſervation, la-

CIII. Quatrième Observation sur les mêmes Maux.

quelle suit encore de celle-là, c'est que les maladies des Vieillards attaquent ordinairement les *membranes*, ou la *peau*; ce qui les rend sujets à des *prurits*, qui passent en *dartres* insupportables. Cela vient de ce que les fibres de la peau se dessèchant par l'âge, elles retiennent dans leurs interstices la matière de la *transpiration* supprimée, laquelle devenant âcre & mordicante par son séjour dans des parties aussi sensibles, les tient dans un piquottement continuel. Ces mêmes maladies attaquent aussi ordinairement la *vessie*, & les parties qui y ont rapport, comme les *reins*, & les *urétères*, qui sont toutes parties nerveuses ou membraneuses, & arrosées continuellement de lymphe. De-là vient que les Vieillards sont si sujets aux affections *pierreuses*, *gravelleuses*, ou *néphritiques*, comme encore aux *dysuries*, aux *stranguries*, aux *ischuries* & *suppressions d'urine*. C'est aussi pourquoi toutes ces maladies doivent tenir l'esprit d'un Médecin attentif au régime qu'un Vieillard aura gardé toute sa vie. Souvent tous ces maux ne viennent que d'un sang chargé du *tartre* de la quantité de vin dont il au-

ra fait trop d'usage, & peut-être de débauche dans ses jeunes ans. Peut-être encore sera-ce dans un pays où les vins blancs sont d'un usage commun, & presque la boisson ordinaire ; & par-là un Médecin comprendra la raison de l'*acide* qui domine ordinairement dans la masse du sang. Etant donc parfaitement instruit des sources des maladies, il se trouvera entiérement à portée d'y remédier efficacement.

CIV. Remarques sur le contraste des maladies des Vieillards avec celles des Enfans.

Peut-être que l'on contestera le *contraste* où l'on met ici les maladies des *Vieillards* avec celles des *Enfans* ; parce que tout le corps d'un Vieillard paroît en *distillations*, par les yeux, la bouche, les narines, & qu'il mouche, tousse, & crache continuellement, fatigué d'ailleurs par la fréquence des urines : Il n'est point, ce semble, de marques plus évidentes des sérosités dominantes dans les entrailles d'un Vieillard infirme ; & l'on n'en remarque pas davantage dans celui d'un enfant malade. Mais cependant la différence est essentielle : Les sérosités dans un Vieillard, sont des *expressions* ou des *pressurages*, qui se font par le rétrécissement des vaisseaux,

& par l'acide qui tient le sang en *présure* ; au-lieu que les sérosités dans le corps d'un enfant malade, se font par la surabondance de la lymphe nourricière, qui fait *congestion* ou engorgement dans les parties qui en regorgent. Comme donc les causes sont infiniment différentes, les *indications* deviendront contraires, comme il a été dit ailleurs ; & c'est ce qu'il faut soigneusement observer dans la pratique.

CV. Dernière Observation sur les maladies des personnes âgées de l'un & de l'autre sexe.

La dernière Observation, qui concerne également les personnes âgées de l'un & de l'autre sexe, c'est que comme il paroît peu d'humeurs dans leurs maladies, la Médecine *altérative* doit y être employée préférablement à la *purgative*. Cette remarque est encore plus sensible dans les maladies des femmes, à cause des soupçons que doit avoir continuellement un Médecin, sur ce qu'il pourroit y avoir d'*hystérique*. Car alors les *purgatifs* & les *irritans* doivent céder aux *anodyns*, aux *calmans*, & à tout ce qui est *adoucissant*.

Je crois avoir à-présent rempli l'objet que je m'étois proposé touchant les maladies. Mais j'avoüerai naturel-

lement, que ce n'eſt qu'en tremblant que j'ai touché une matière auſſi délicate que les maladies des *femmes-groſſes*, & celles des *enfans*. Un fameux Médecin Eſpagnol *, diſoit au ſujet de ces maladies, *Duo ſunt quæ in Medicinâ maximè me habent anxium ſollicitumque, in quibus maximis anguſtiis premor, difficultatibus ſcateo, & ferè titubo, ſcilicet quum gravidis & infantibus medeor; nam hi doloris ſitum, ſpeciem, vel quid aliud neſciunt explicare.* En effet, l'on comprend à-travers combien de travaux & de difficultés il a fallu percer, pour parvenir à répandre quelque foible jour ſur les cauſes & ſur la cure, non-ſeulement des maladies des *femmes*, & des *enfans*, mais encore de tous les hommes, eû égard aux différens *ſéxes*, à leurs différens *états*, à leurs *âges*, & à leurs *métiers* ou profeſſions. Ces difficultés ſe ſont rencontrées ſurtout à l'égard des maladies des *enfans*, qui ne pouvant s'expliquer ſur l'eſpèce du mal qu'ils reſſentent, mettent ſouvent le Médecin dans l'obligation d'aller comme à tâtons. Au-reſte, je ne demande pas que l'on prenne pour des loix, ou des déciſions, tout ce

* EPIPHANIUS FERDINANDUS, *Hiſtor.* XIII.

que je n'ai fait que proposer dans ce Traité. Ce ne sont presque que de simples vûës, que je communique aux personnes qui se dévoüent au service des Pauvres; mon dessein est seulement de leur faciliter les succès de leurs soins.

Je vais entrer, avec la même simplicité, dans quelques détails sur les Remèdes qui ont été indiqués ou insinués dans le corps de cet Ouvrage. Ce sera la *Pharmacie des Pauvres*, après cependant que j'aurai donné une *Chirurgie* abrégée, domestique, & aisée, pour soulager les Pauvres dans leurs blessûres, & dans mille accidens auxquels les expose la dureté de leurs professions. C'est ainsi que je tâcherai de *remplir toute justice* envers les Pauvres, en ne manquant, autant que je le pourrai, à rien de ce qui regarde les secours essentiels que doit la Médecine à cette portion du genre humain, si chère à l'Eglise, & si importante au Public. A Dieu en soit la gloire, & de profondes actions de graces!

FIN DE LA MÉDECINE.

LA MÉDECINE, LA CHIRURGIE, ET LA PHARMACIE DES PAUVRES.

TROISIÉME PARTIE.

LA CHIRURGIE.

CETTE Partie de la Médecine, que je ne travaille que pour les Pauvres, ne contiendra aussi que les Remèdes aux accidens journaliers auſquels les expoſe l'éxercice de leurs profeſſions. Ce ſont des *bleſſûres*, des *efforts*,

I. Les Opérations manuelles doivent être renvoyées aux Chirurgiens.

des *entorses*, des *coups*, des *contusions*, des *entamûres*; & celles-ci pénètrent plus ou moins les chairs : les autres forcent les tendons, ou déplacent souvent les os; & de-là viennent les *fractûres*, les *foulûres*, les *luxations* ou *dislocations*. Mais, sur toutes ces maladies, j'ai d'abord un avis à donner aux personnes charitables, sans cependant prétendre par-là mettre des bornes à leur zèle, ou gêner leur générosité. Je crois qu'elles ne peuvent rien faire de mieux que de renvoyer aux Chirurgiens toutes les Opérations qui se trouvent à faire dans ces occasions. Il ne faut pas s'ingérer à couper ou à inciser des parties malades, sans avoir sur cela des connoissances fondées sur beaucoup de pratique, qui ne se trouvent que parmi les Chirurgiens. On voit, par exemple, très-souvent parmi les Pauvres, des *scrophules* ou *écroüelles*, des *cancers*, des *ulcères*, &c. toutes maladies dans lesquelles les Opérations manuelles ne sçauroient être mises en de trop habiles mains, pour ne pas estropier inconsidérément & par impéritie, de pauvres Ouvriers, ou pour ne les pas exposer à des douleurs inutiles. Ainsi le prudent

avis d'HIPPOCRATE regarde autant la Chirurgie manuelle, que la Médecine en général. C'eſt, dit ce ſage Maître dans l'Art de guérir, qu'il faut, pour premier principe dans les maladies, obſerver deux choſes, ſçavoir, ou de faire du bien, ou du-moins de ne pas nuire : *Exerceto circa morbos duo, ut juves, aut non noceas* *.

II. Exception pour la Saignée.

Il y a pourtant une exception à faire touchant les Opérations manuelles : C'eſt qu'il en eſt une qui peut être permiſe à ceux qui ne ſont pas Chirurgiens de profeſſion. Les filles-mêmes qui ſe dévouent à la Médecine des Pauvres, peuvent fort bien ſaigner les Pauvres qui en ont beſoin. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait infiniment de riſque dans l'opération de la *ſaignée* ; auſſi n'accorde-t-on cette indulgence qu'à ceux & celles qui ſe ſeront ſuffiſamment fait inſtruire de la ſtructure & poſition des *vaiſſeaux*, des *membranes*, & des *tendons* qui ſe trouvent dans les endroits où ſe font ordinairement les ſaignées, pour mettre leurs conſciences à couvert, & les bras des malades en ſûreté. Cette exception,

* HIPPOCR. *Epidem. Lib. I. Sect. 2. ℣. 92. édition* de VANDER-LINDEN.

qui autorise la *saignée* faite par les mains des personnes charitables, en même-tems qu'on leur interdit les *incisions* & toutes semblables entreprises, est fondée sur ce que les endroits où se font les saignées étant toûjours, ou ordinairement, les mêmes, il est possible à qui que ce soit de s'assûrer de la situation des vaisseaux, & des parties qui les environnent, les enveloppent, ou les accompagnent. Ainsi l'on peut être mis à portée de se précautionner contre tous les accidens qu'attire une *piquûre* téméraire, ou mal placée. Il n'en est pas de-même des *abscès*, ou des *tumeurs*, qui attaquent tantôt une partie, tantôt une autre; parce qu'intéressant plus ou moins prochainement les *artères*, les *nerfs*, & les *glandes*, il est très-dangereux d'entamer mal-à-propos de telles parties. Il faut donc des yeux & des doigts anatomistes, pour sçavoir démêler ces dangers, & les éviter. Une connoissance aussi profonde, & exposée à tant de variations, demande toute l'étude qu'un Chirurgien aura faite de l'Anatomie. C'est-pourquoi les *Sœurs de la Charité* des Paroisses, doivent avoir un Chirurgien ha-

bile, à qui elles renvoyeront les incisions & les ouvertures qui se rencontreront à faire parmi les Pauvres, de-même que les saignées difficiles, lorsqu'il leur paroîtra trop de danger à les entreprendre, soit au bras, soit au pied. En effet, quoi qu'il y ait bien moins de danger aux saignées du pied qu'à celles du bras, eû égard à la piquûre, parce qu'elle est moins exposée, dans la saignée du pied, à se trouver sur des artères, des nerfs, ou des membranes d'une certaine importance, il est cependant des circonstances où cette saignée peut avoir sa difficulté. Or, comme il y a plusieurs cas où la saignée du pied peut être nécessaire, il seroit alors mal-à-propos d'exposer des pauvres malades à être privés d'une telle saignée: & si, dans cette rencontre, une *Sœur de la Charité*, soit pour sauver son impéritie, soit pour couvrir sa vanité, substituoit à la saignée du pied, qu'elle ne pourroit pas faire, celle du bras, qui lui seroit plus facile, elle se rendroit très-criminelle devant Dieu, puisqu'elle commettroit une faute qui seroit peut-être fort préjudiciable à la vie d'une pauvre personne.

III. La Saignée de la Jugulaire, & ses avantages.

On a une ressource très-assurée dans la saignée de la *jugulaire*, lorsque celle du bras paroît trop dangereuse à faire. Il n'y a nul inconvénient à saigner de la *gorge*: Ce sont les mêmes effets de part & d'autre, la même *dérivation*, & le même soulagement; parce que le terme de la remontée du sang par les veines du bras, est le même que l'endroit où se fait la décharge du sang par la *jugulaire*. Celui-ci tombe à plomb dans les veines *soûclavières*, & celui des bras, qui remonte par les *axillaires*, vient se rendre au même endroit; de maniére que les proportions, les distances, & les quantités se trouvent les mêmes. Ainsi c'est détourner du cœur, de la même maniére, & en même quantité, pour le moins, le sang qui y revient; & par-conséquent la *dérivation* est la même, & pour le moins de la même efficacité. Or la *jugulaire* n'est accompagnée ni d'artères, ni de tendons, ni de nerfs, qu'il soit dangereux de piquer. D'ailleurs la *jugulaire* étant plus grosse & plus superficielle que les veines du bras, elle se présente bien plus facilement sous la lancette. Ainsi, toutes les fois

qu'une *Sœur de la Charité* trouvera du danger à piquer les veines du bras, elle peut ouvrir la *jugulaire* avec la même hardieſſe que les veines du bras ; d'autant que la ſaignée de la jugulaire peut ſe réïtérer, dans le beſoin, comme celle du bras. Et, pour raſſûrer tout le monde ſur cette ſaignée, il ne faut que produire l'aveu ſincère d'un auſſi grand Chirurgien que fut le célèbre SEVERINUS, qui avoüoit naturellement qu'il ſe repentoit d'avoir trop tard reconnu la ſûreté de la ſaignée de la *jugulaire*, s'étant laiſſé emporter au préjugé de la coûtume, qui veut que l'on ſaigne du bras & du pied avant que d'en venir à la jugulaire : *Liberè fateor pigere me laboris in re patente, tùm ſecundùm naturam, tum, ſecundùm experimenta....quia quod velint homines iſti, primò revulſoriam in pedibus & brachiis inſtituendam, mox de proximis vaſibus evacuandam, illud non ſervavit*, &c. C'eſt aux Sœurs de la Charité à ſe faire bien inſtruire de la maniére d'ouvrir la *jugulaire*, comme elles le font pour la ſaignée du bras ; & par-là elles éviteront bien des inconvéniens,

* MARC. AUREL. SEVERINUS, *De recondità Abſceſſuum naturâ*, pag. 553.

non-seulement pour elles-mêmes, mais aussi pour leurs malades.

IV. La Saignée blanche, & ses utilités.

Il est encore une sorte de saignée, sur laquelle étant instruites, elles pourront en bien des occasions soulager les Pauvres malades. C'est la *saignée blanche*, qui est d'autant plus sûre, & plus pratiquable, qu'elle s'opère par la plus légère ouverture qui puisse se faire sur la peau. On la pratique dans les *cachéxies*, ou dans ces sortes de bouffissûres des chairs, qui se trouvent gonflées bien plus par des sérosités accumulées dans les extrémités capillaires, que par le sang lui-même qui y seroit engagé. Ainsi il suffit d'ouvrir à ces sérosités la plus légère issuë, en divisant la peau, sans enfoncer la pointe de la lancette; &, au moyen de ces issuës, n'y en eût-il que deux ou trois, pratiquées aux mêmes endroits où l'on ouvre les veines du pied, l'on voit les sérosités ruisseler en plus grande abondance qu'aucun *hydragogue* ne pourroit en faire évacuer par les selles. D'ailleurs, en pratiquant cette saignée, on a le tems de placer à loisir & utilement tous les remèdes convenables en pareil cas.

Ces avis jusqu'à-présent ne regardent que les saignées. Mais les *remèdes de la Chirurgie*, ne fussent-ils qu'extérieurs, ont d'étranges dangers. On a fait voir ceux des remèdes qui sont usités dans la Médecine : L'on verra ici ceux des remèdes propres à la Chirurgie. Mais voici l'erreur capitale en Chirurgie ou dans les maladies Chirurgicales : L'on regarde ces maladies comme isolées ou bornées par les endroits qu'elles occupent, & pour cela on les appelle *locales* ; par où l'on insinuë qu'il n'y a que l'extérieur des parties souffrantes dont il faille s'occuper pour la guérison de ces maux. Cependant il est une règle générale, qui n'admet aucune exception ; c'est que toute *tumeur*, toute *blessûre*, tout *ulcère*, toute *fistule*, &c. ont leurs rapports à l'intérieur du corps. C'est pourquoi rien ne rend la plûpart des remèdes de la Chirurgie plus dangereux, ou du-moins tant inutiles, que le peu d'attention que l'on a à prendre de justes mesures pour les concerter avec l'intérieur du corps. C'est la raison pour laquelle la Chirurgie manuelle est si parfaitement dépendante de la Médecine Chirurgi-

V. Observations sur les Remèdes de la Chirurgie.

cale. C'eſt auſſi pourquoi l'on dit communément, & avec raiſon, qu'un bon Chirurgien doit avoir de l'eſprit dans les doigts. Cet avis, qui eſt de la derniére importance pour le commun du monde, l'eſt particuliérement par rapport aux Pauvres. Il eſt peu de perſonnes qui en matiére de de remédes Chirurgicaux, penſent au-delà d'un *onguent*, d'un *baûme*, d'une *eau*, ou d'un *emplâtre*. On ſe perſuade communément qu'un emplâtre, ou un onguent, guérit par ſoi-même, ſans en attendre de ſuccès d'ailleurs que de ſa qualité. Cependant, quelques vertus merveilleuſes que l'on attribuë à un emplâtre, jamais il ne produira la guériſon attenduë de ſes qualités, qu'autant que la Médecine Naturelle (*Natura Medicatrix*) ſe mettra à la tête de ſes vertus ſinguliéres; puiſque ce n'eſt que du concours de la Nature, que les remédes extérieurs tiennent leurs ſuccès.

On a vû pluſieurs fois des maladies très-ſérieuſes ſuccéder aux opérations de Chirurgie les mieux faites, dans des cas même où elles étoient indiſpenſables. Telle eſt l'extirpation d'une *loupe*, par éxemple, qui étant indolente, ne

ne tient, ce semble, à aucune partie interne; ce qui donne à penser que l'opération ne ménace d'aucun fâcheux retour : Cependant l'on observe tous les jours, que des personnes contracteront quelque infirmité, comme de rhûmatisme, de fiévre, ou de semblables maux, depuis qu'on leur aura extirpé cette loupe. Il en est de-même encore des *hémorrhoïdes*, & de quelque autre retranchement que l'on fasse d'une tumeur, d'une *excrescence* glanduleuse, ou membraneuse; car de-là s'ensuivent quelquefois des infirmités inconnuës jusqu'alors à ces personnes. Aussi HIPPOCRATE conseille-t-il de laisser toûjours une *hémorrhoïde* subsister, en permettant de couper les autres, pour préserver les malades de ces furieuses infirmités auxquelles assujettissent des hémorrhoïdes qui avoient coûtume ou de fluer, ou de se gonfler; parce qu'en cette maniére, toute simple qu'elle est, le sang en circulant, se fait de-tems-en-tems d'heureuses retraites, en déposant une partie de ses sucs, en maniére d'entrepôts, dans ces endroits, à l'allégement ou à la décharge des grands vaisseaux.

Ici donc, sçavoir, en Chirurgie, de-même qu'en Médecine, ayant égard aux différentes liaisons que les tumeurs ont avec le sang, c'est-à dire, avec toute sa masse, ou avec quelques parties internes, on doit faire attention que les maladies Chirurgicales dépendent tantôt de la *partie rouge* du sang, & tantôt de la *blanche*: C'est-pourquoi il faut considérer la cause des *tumeurs* sur les corps, comme les végétations dans les *plantes*, qui tiennent leurs différences essentielles des différens terroirs, ou des sucs qui les nourrissent & les grossissent, & par-conséquent qui en font le volume, ou la qualité, & tous leurs différens caractères. Ainsi c'est le sang lui-même qui, par sa partie rouge, fait les *hémorrhoïdes*; c'est lui qui entretient les *varices*: & comme c'est lui qui nourrit aussi les chairs & les muscles, il arrive qu'en conséquence de l'*amputation* que l'on aura faite de quelque membre, sur-tout d'une jambe, le sang mis à l'étroit (parce qu'il lui manque une partie aussi vasculeuse que la jambe, où la circulation se mettoit au large), refoule dans les grands vaisseaux; & là, par sa quan-

tité augmentée, il éxcite des *pléthores*, qu'il faut de-tems-en-tems ſoulager par des ſaignées, ſi l'on veut prévenir de grandes maladies. L'extirpation des *glandes*, l'opération des *fiſtules*, la guériſon des *ulcères*, ſont toutes occaſions de maux de ſemblable nature; parce que la lymphe ou la ſéroſité, à qui on a ôté l'iſſuë ou la retraite, reproduit les mêmes maux par une ſorte de régénération : Ou bien ſe portant ailleurs, & ſur-tout dans le genre nerveux, de quels déſordres ne ſont point alors capables ces reflux d'humeurs, leſquels cependant auront peut-être plus de malignité, que de volume, plus d'âcreté, de ſalûre, ou de piquant, que de maſſe & de quantité !

Une autre obſervation à faire ſur la même matiére, c'eſt de bien démêler, ſi l'âcreté des ſucs qui ſont dans une tumeur *glanduleuſe*, *ſcrophuleuſe*, ou *carcinomateuſe*, qui a été extirpée, & dont on l'aura trouvée pleine, vient des grands vaiſſeaux dans les glandes; ou ſi, partant des grands vaiſſeaux, plus abondante que ſaline ou corroſive, elle prend ſa qualité *rongeante* & *maligne* dans la glande où elle ſe trouve ralentie, & preſque

hors de tout commerce avec la masse du sang ; parce qu'en ce cas elle auroit contracté cette affreuse altération dans le corps de la glande, dans laquelle, étant abandonnée à elle-même, elle se seroit corrompuë, à la maniére d'une eau qui s'empuantit en croupissant.

VI. Dangers des Onguents, des Emplâtres, &c.

Tant de précautions à prendre dans un usage aussi fréquent & aussi familier que celui des *onguents*, & des *emplâtres*, font comprendre les dangers auſquels ſont expoſés tous les jours les pauvres gens. C'eſt-pourquoi l'on ne ſçauroit trop engager les perſonnes charitables qui donnent des remédes aux Pauvres, à veiller à ce qu'ils ne ſe livrent point aveuglément à de ſemblables applications *graiſſeuſes*, *emplaſtiques*, *aſtringentes*, dont l'on veut ici leur faire ſentir tous les inconvéniens. Et, pour les mettre au fait de ces dangers, une ſeule réfléxion ſuffira ; parce qu'elle leur fera appercevoir toute l'importance de ménager la peau, qui eſt infiniment ſuſceptible de maux, quand on la charge, ou que ſimplement on la frotte de choſes huileuſes, graſſes, ou emplaſtiques. C'eſt que ce ſont des remédes qui tout-à-la-fois font deux impreſ-

sions contraires dans le tissu des fibres nerveuses, sur le réseau des *sécrétoires*, & de tant de vaisseaux qui composent la peau. D'une part ils attirent, par irritation, les humeurs sur la partie souffrante ; & d'autre part ils bouchent, par leur vertu emplastique, les pores de la peau. C'est donc *concentrer* dans cette partie les humeurs, en-même-tems qu'on les y attire. Faut-il après cela s'étonner des éryspèles, & des ardeurs ou pourritures phlegmoneuses, qui sont si souvent les suites, ou les accompagnemens des *emplâtres* ? Ce sont cependant les moindres inconvénients : Car si, faute d'avoir démêlé la nature de l'humeur qui fait une tumeur, l'on confond la qualité de la partie blanche du sang, qui peut en être la cause, avec celle de sa partie *rouge*, il ne faut pas chercher ailleurs pourquoi une tumeur se durcit & devient *skirrheuse*, au-lieu de venir à suppuration ; ou si la suppuration arrive, il ne faut pas s'étonner si elle est *séreuse*, ou si elle tient de la *sanie*, de l'*ichorosité*, ou d'une *purulence* maligne. On voit aussi par-là comment une tumeur, une glande, un ulcère, un polype, ou toutes sem-

blables excreſcences deviennent *carcinomateuſes*, ou *ſcrophuleuſes*. Il eſt certain que rien n'eſt plus capable de rendre la plûpart des malades eſtropiés pour le reſte de leurs jours. On s'imagine aſſez communément que ces malheurs viennent de la mauvaiſe qualité du ſang ; & l'on déshonore des familles de bonnes gens, par d'injuſtes ſoupçons de *virus*, lorſqu'on en eſt la cauſe principale, pour s'être permis indiſcrètement l'uſage des *emplâtres*. L'on épargneroit donc bien ſouvent des ſuppurations, ſi dès que l'on voit une *tumeur*, l'on ſongeoit d'abord à faciliter (ne fût-ce qu'avec de l'eau chaude) la tranſpiration de l'humeur qui s'amaſſe, en-même-tems que l'on en déroberoit la plus grande partie du ſang qui afflué à l'endroit de la tumeur. C'eſt le bon effet de la ſaignée promptement faite ; & c'eſt à quoi l'on ne veut pas penſer. Il faut, dit-on, ménager les forces de gens tels que les Pauvres, qui ont à gagner leur vie par le travail de leurs mains. Mais le tems qu'ils ont à perdre pour guérir d'un abſcès, leur devient d'une conſéquence bien plus conſidérable pour leurs perſonnes, & pour l'intérêt de

leurs familles. Car autant que l'ouverture de la peau, en cas de tumeur, peut être utile & expéditive quand elle convient, autant eſt-elle dangereuſe; tant pour le tems, que pour la nature des choſes, ſi l'inciſion eſt indiſcrète, ou la ſuppuration mal-à-propos prolongée. On verroit donc ſouvent diſſiper les amas qui ſe font dans des parties où ſe forment des abſcès, ſi l'on avoit la diligence & le courage de bruſquer d'abord quelques ſaignées, en-même-tems que l'on feroit boire au malade beaucoup de tiſane, ou de petit-laît. En effet, l'état où ſe trouve la circulation du ſang, dans cette conjoncture de la ſanté, eſt celui de *preſſion*, par où le ſang eſt pouſſé avec force dans les *capillaires*, ſans pouvoir trouver aſſez promptement ſes iſſuës pour arriver au cœur. La ſaignée du bras lève cette difficulté au paſſage du ſang, par un double effet qu'elle procure: D'une part elle diminuë le volume du ſang, qui va augmenter la congeſtion phlegmoneuſe; & d'autre part elle affoiblit la puiſſance ſyſtaltique, en rabattant l'impétuoſité de la maſſe du ſang, & du cours des eſprits. Par ce double ef-

fet, il arrive que le sang en congestion trouvant plus de facilité, se fait passage dans les grands vaisseaux ; parce que les fibres des parties comprimées se relâchant, la circulation se rétablit, & rentre dans son uniformité.

VII. Avantages des Remèdes simples en Chirurgie.

La Chirurgie n'étoit point exposée à tant de dangers dans les anciens tems, lorsque les Nations les plus ignorantes trouvoient chez elles des herbes & d'autres remèdes naturels, aussi prompts qu'efficaces pour la guérison des playes & des maladies : *Medicina nusquam non est. Siquidem etiam imperitissimæ gentes, herbas, aliaque prompta in auxilium vulnerum, morborumque noverunt* (a). La Chirurgie se gouvernoit donc alors par des voyes simples, & elle n'employoit que des médicamens naturels non composés, & pris parmi les alimens ; ce qui étoit l'heureux tems de la Médecine & de la Chirurgie naturelles : *Hæc sola Naturæ placuerat esse Remedia, parata vulgò, inventu facilia, ac sine impendio, & quibus vivimus* (b) Mais la présomption ayant pris la place de l'intelligence de la Nature, la cupidité des hommes a

(a) CELS. *Lib. I. Præfat.* pag. 1.
(b) PLIN. *Histor. Natural.* Lib. XXIV. Cap. I.

fait

fait inventer ces compositions de drogues, au poids desquelles on y vend & la santé & la vie : *Posteà fraudes hominum & ingeniorum capturæ Officinas invenêre istas, in quibus sua cuique homini venalis promittitur vita. Statim compositiones & mixturæ inexplicabiles decantantur.* (*a*)

On donnera dans la *Pharmacie des Pauvres* (*b*), ces Remèdes simples qui ont fait l'honneur de la plus célèbre Chirurgie. Car qu'étoit-ce que le fameux remède d'ACHILLE, qu'une plante toute seule, qu'il sçavoit employer à propos, c'est-à-dire, promptement, dans les playes récentes ? C'étoit la *mille-feuille*, laquelle, pour avoir produit d'heureuses & fréquentes guérisons parmi les soldats, au Siége de *Troye*, & depuis dans les Armées, a retenu jusqu'aujourd'hui le nom (*c*) d'*herbe d'*ACHILLE (*Achillæa herba*), ou d'*herbe aux Soldats* (*herba militaris*). Auroit-on pû oublier un exemple si fameux, qui étoit appuyé sur les recherches tant vantées du célèbre Médecin-Chi-

(*a*) IDEM, *ibidem.*
(*b*) Tom. III. pag. 205. & suiv.
(*c*) Voyez la *Dissertation* latine d'HENNINGER.

rurgien CHIRON le *Centaure*. Qui ſçait ſi cette Médecine, toute brute qu'elle paroît, ne ſeroit pas la véritable, que le peuple, & ſouvent même des femmes nous auroient conſervée ? PLINE avoüe qu'il a appris beaucoup de remèdes des célèbres Sage-femmes de ſon tems (*a*). Le fameux MARCELLUS, Médecin de l'Empereur THÉODOSE, n'a pas rougi d'avoüer que c'eſt des Payſans & du Peuple qu'il a appris les remèdes dont il a fait le recueil ; *Quam Medicinæ ſpeciem rudem ſcilicet, & ineruditis ſenſibus congruentem aut ſibi conſinxerunt, aut perperàm ab eruditis comprehenſam reſervaverunt* (b). La *mille-feuille* eſt encore aujourd'hui en recommandation ; mais chez les gens du commun on l'appelle l'*herbe aux Charpentiers* (c), parce que d'elle ils tirent la guériſon des playes qu'ils ſe font. L'utilité qu'ils retirent de cette herbe, eſt un témoin

(*a*) PLIN. *Lib.* XXVIII. *Cap.* 7.

(*b*) Voyez SEVERINUS, *ubi ſuprà*, pag. 507.

(*c*) On donne encore ce même nom aux autres plantes qui ont la proprieté d'arrêter le ſang, ſcavoir, à la *bugle*, à la *brunelle*, à la *grande conſoude*, à l'*orpin*, &c.

aujourd'hui subsistant depuis ACHILLE, de la vertu vulnéraire de cette plante. Ce que l'on assûre de la *croisette*, vérifie encore pleinement la vertu vulnéraire de ces sortes de simples ; car celle-ci, comme l'a vû un sçavant Apothicaire *, a guéri par son application, en très-peu d'heures, une furieuse playe qu'un particulier venoit de se faire par un coup de faulx. Bien d'autres exemples confirmeroient ces faits. Telle est la Chirurgie expérimentale des *Américains* : Ces Peuples, originairement barbares, & qui ne tenoient qu'à la Nature, se sont conservés dans la coûtume de guérir les playes qu'ils se font, en y versant promptement du baûme de *Copaü*. Enfin c'est par le principe de cette Chirurgie, que nombre d'Ouvriers qui se font souvent des blessûres considérables, se guérissent promptement, en faisant verser de l'*eau vulnéraire*, ou semblables eaux, dans la playe toute sanglante.

Toutes ces observations sont à la vérité des traditions populaires & des pratiques triviales : Mais si la guérison s'ensuit, est-il une preuve plus

*CRUSIUS, *Remediorum Euporistôn Thesaurus.*

naturelle de l'éxiſtence d'une Chirurgie très-ſimple, & cependant très-heureuſe? D'ailleurs cette ſimplicité de Remèdes Chirurgicaux n'a-t-elle pas été ſentie & approuvée par des Sçavans dans l'Art ? L'un d'eux en effet aſſûre (*a*), dans un Traité particulier fait exprès, que l'*eau froide* toute ſeule diſſipe la *goutte*, & les matiéres à abſcès, à inflammations, & à douleurs de cette cruelle maladie, comme encore de la *ſciatique*, qu'elle guérit auſſi, ſuivant ce même Auteur, ſans qu'aucune ſuppuration s'enſuive. Un autre va plus loin : Car c'eſt encore avec de l'*eau* ſeule, & des *compreſſes*, ou de la *charpie*, trempées dans l'eau, qu'il répond de la guériſon de toutes les grandes playes (*b*). L'éloignement qu'ont eû des Praticiens pour les *tentes*, les *bourdonnets*, &c. dont quelques Chirurgiens rempliſſoient les playes, n'eſt pas une preuve équivoque à l'égard de la ſimplicité de

(a) VANDER-HEYDEN, *Diſcurſus Seri Lactis, Aquæ frigidæ*, &c.

(b) PALATIUS, *De verâ Methodo quibuſcumque Vulneribus medendi, cum eo Medicamento quod aquâ ſimplici & fruſtulis de cannabe vel de lino conſtat.*

la Chirurgie. Le célèbre TULPIUS (*a*) s'en est expliqué très-fortement ; & le sçavant CÆSAR MAGATUS (*b*) a démontré que l'on peut souvent s'abstenir de mettre des *tentes* dans les playes, parce qu'il a senti la nécessité des remèdes les plus simples, pour la sûreté de la Chirurgie. L'Auteur du Livre intitulé *Le Chirurgien d'Hôpital* (*c*), est entré avec beaucoup d'esprit dans le sentiment de MAGATUS ; il l'a même appuyé de raisonnemens sensés & d'observations singulières. Tout cela nous laisse-t-il rien moins que le regret d'une Chirurgie simple & naturelle ? C'est donc avec grande raison que l'on propose ici une Chirurgie pour les Pauvres, dépouillée d'un fatras de remèdes, comme d'*onguens*, & d'*emplâtres*, dont l'on a depuis long-tems déshonoré cet Art. Cette Chirurgie est même d'autant préférable, qu'elle se trouve conforme à celle que la Nature employe pour la réünion des playes. En effet, la matière & les organes qui servent à cette réünion, sont en telle conve-

(a) *Observat. Medicæ.*
(b) *De Vulnerum rarâ Medicatione.*
(c) BELLOSTE,

nance avec cette simplicité des Remèdes Chirurgicaux les plus simples qui guérissent les playes, que rien n'en découvre plus évidemment le *naturalisme*, & cela sans en excepter les proprietés de l'eau toute seule, dont l'on vient de parler. Car, suivant la réfléxion de l'Auteur de la vie * de PALATIUS, le merveilleux de l'eau pour guérir les playes, ne consistant qu'en ce qu'elle met la Nature en état de les réünir, c'est en cela que doit être fondée l'habileté d'un Chirurgien, c'est-à-dire, à écarter tout ce qui étant hors d'une telle simplicité, retarde l'opération de la Nature; de maniére que la *gluë* qu'elle employe pour la réünion des playes, se trouve dégagée de tout ce qui pourroit la corrompre, & de tout ce qui pourroit se mettre ou s'interposer entre les extrémités des vaisseaux qui sont divisés dans une playe. Cette *gluë* n'est autre chose que le suc nourricier, ou la *lymphe* qui fait la partie blanche du sang: Or comme elle convient en substance avec l'eau, elle se maintient dans toute sa vertu, pour opérer

* Voyez MANGET, *Bibliotheca Scriptorum Medicorum.* Vol. III. pag. 436.

l'*agglutination* des extrémités des vaisseaux coupés, en-même-tems que la partie rouge du sang, dont les grumeaux empêchoient le rapprochement de ces extrémités, a été dissipée par cette eau, parce qu'elle les lave : ainsi se nettoye ou se *déterge* la playe, de la maniére la plus simple & la plus naturelle. Suivant ces principes, l'on donne dans cet Ouvrage *, des remèdes pris dans les Plantes ; soit pour en faire des *lotions*, ou des *épithêmes*, en en tirant des sues ; soit pour en former des espèces de *cataplasmes* (*magmata*), en les appliquant sur les playes, après les avoir amorties ou broyées.

VIII. L'usage des Vulnéraires.

Si l'on veut bien y penser, l'on comprendra que ce n'est guères que dans ces applications extérieures, que se trouve la pure ou la véritable vertu des remèdes appellés *vulnéraires*. L'abus de ces remèdes est capital en Chirurgie, où aujourd'hui, sans presque aucune distinction, l'on donne à avaler des décoctions ou des infusions de plantes *vulnéraires*. Rien n'est moins propre pour l'emploi, & moins efficace pour le succès de ces remèdes,

* Tom. III. *Pharm. des Pauvres*, pag. 205. & suiv.

quoiqu'ils soient excellens dans leur origine, c'est-à-dire, dans les premiers tems qu'on les aura employés pour la guérison des playes. C'est en effet l'application extérieure de ces plantes, qui paroît le plus ordinairement loüée par les anciens Médecins-Chirurgiens, à commencer par le Siége de *Troye*, où la Chirurgie a été tant honorée entre les mains des Médecins d'alors, qui la pratiquoient: L'on y voit EURYPILE demander à PATROCLE de lui faire une *incision* à la cuisse, pour en tirer le dard qui l'a blessé, &, après avoir lavé la playe avec de l'eau, y appliquer un médicament qui appaise la douleur. C'est donc dans un *contact* ou une action immédiate qu'est renfermée la vertu vulnéraire: Et en quoi consiste-t-elle? Dans un double effet; d'une part dans la *résolution*, l'atténuation ou la fonte, pour ainsi dire, qui se fait des grumeaux de sang qui sont abondans dans une playe récente; & de l'autre part dans une sorte d'*astriction* ou de resserrement, par où les fibres coupées peuvent, en se rapprochant, se réünir ou se reprendre. C'est la vertu *tonique* d'un tel médicament: & c'est

l'*astringent* qui est permis en ce genre; parce qu'autant qu'il écarte, en le dissipant, le fluide, sçavoir, le sang ou sa partie rouge, qui s'opposoit au rapprochement des fibres, qui sont les *solides*, à cause que ce fluide étoit interposé entre les extrémités de ces fibres, autant excite-t-il la vertu *systaltique* de ces fibres, pour, en les dressant, leur faire reprendre leur direction, laquelle faisoit le *ton* naturel des parties qui ont été divisées. Rien ne montre plus évidemment l'inutilité & même les dangers des *vulnéraires* pris par la bouche. La vertu résolutive des véritables vulnéraires étant celle des plantes qui auront été heureusement appliquées sur des playes, l'on s'autorise à faire avaler aux blessés les décoctions ou infusions de ces plantes. Mais leur vertu consistant dans leur application immédiate sur la playe, qui ne voit que cette application immédiate étant changée, en faisant avaler ces plantes, la vertu *vulnéraire* ou se perd par rappport à la playe, ou tourne au dommage du blessé.

C'est la réfléxion qui est faite dans l'Ecole de Mr. STAHL.* L'on prend,

* Voyez JUNCKER, *Conspectus Chirurgiæ*, pag. 353. & 356.

dit-il, pour vertu vulnéraire l'action résolutive, pénétrante, ardente même, des compositions qu'on nomme *vulnéraires* : Mais de telles qualités transportées dans le sang, y font tout autre chose qu'étant appliquées extérieurement sur une playe. Ce sont alors des *volatils*, des agens tumultueux, qui mettent le sang en trouble ; & par-là la fièvre, si dangereuse pour les blessés, s'allume dans leurs corps. Ainsi l'on conclud que la plûpart des vulnéraires pris intérieurement, sont ou dangereux, ou inutiles, étant comparés avec les véritables vulnéraires, qui doivent être extérieurs, suivant l'exemple qu'on en donne dans l'*essence balsamique* de M. STAHL. (*a*) Les vulnéraires intérieurs sont donc, pour la plûpart, des remèdes de surérogation, dont l'abus a gagné presque tous les esprits. On trouvera dans la *Pharmacie des Pauvres* (*b*), ce que les vulnéraires ont véritablement d'utile pour la guérison des playes : L'on y montrera, par des exemples, la maniére de mettre à

(*a*) IDEM ; *ibid.*
(*b*) Tom. III. pag. 200. & suiv.

profit les plantes non préparées que l'on nomme *vulnéraires*, & dont l'on conserve, dans cette Pharmacie, l'usage naturel, qui est le *contact* immédiat qu'il en faut faire, si l'on veut en tirer le même avantage qu'en recevoient les blessés entre les mains des premiers Chirurgiens dans l'antiquité. Je ne crois pas que l'on me soupçonne d'en vouloir à la Chirurgie ordinaire, ni que l'on m'accuse d'insinuer du mépris pour elle, ou du-moins de l'indifférence. La Chirurgie étant aujourd'hui dans un état de perfection, qui lui laisse peu de chose à désirer, je conserve ici pour elle toute la considération & l'estime qui lui sont dûës, sur-tout en ce qui regarde les opérations manuelles, qu'elle éxerce avec tant d'adresse, de célérité, & de sçavoir-faire. Mais c'est pour les Pauvres que je parle dans ce Traité; & si heureusement l'on venoit à découvrir une Chirurgie qui, sans tant de façons, ni tant de remèdes, procurât les mêmes avantages à la santé que la Chirurgie ordinaire, feroit-on si mal de la préférer jusqu'à un certain point? L'égard dû à l'état d'indigence des pauvres gens, qui ne comporte

ni tant de dépense, ni l'emploi de tant de tems pour la guérison de leurs playes, ou semblables maux, autorise naturellement cette préférence. Ce n'est d'ailleurs qu'en conservant toûjours aux Chirurgiens les cas qui demanderoient ou quelque opération de la main, ou quelque autre secours de pareille nature.

IX. Réflexions sur les avantages de la Chirurgie naturelle.

La préférence que mérite essentiellement la *Chirurgie naturelle*, est fondée sur l'institution du Créateur. Car en créant l'homme & les animaux, il a voulu, en leur donnant l'être, leur procurer en conséquence tout ce qui seroit absolument nécessaire à leur conservation; & c'est pour cela qu'il a mis dans les plantes tout ce qui est nécessaire pour les guérir dans leurs blessûres. En effet, les animaux les plus sauvages & les plus abandonnés dans les forêts, sont doüés de sentiment ou d'instinct propre à leur faire chercher dans les herbes, ou dans eux-mêmes, des Remèdes Chirurgicaux, ou les moyens qui en tiennent lieu. L'exemple si commun de ce que peut la salive pour la guérison des animaux dans leurs playes, est une preuve sensible des pressentimens que

la Nature leur a donnés des Remèdes Chirurgicaux qui leur conviennent en beaucoup d'occasions. Mais quelque chose de plus précis, pour prouver cette *Chirurgie naturelle* dans les animaux, c'est ce qu'on lit de l'adresse des Chèvres & des Cerfs, qui se trouvant blessés d'une fléche, ont montré à la faire sortir en mangeant du *dictame*. Les Hirondelles guérissent les yeux de leurs petits avec le suc de *chélidoine*. Le Serpent, en se frottant les yeux avec du *fenoüil*, se rend l'usage de la vûë, qu'il perd en hyver en se tenant dans des soûterrains; & s'ils'est formé des tayes sur ses yeux, il les guérit en les grattant contre les épines du *genièvre* *: Une autre merveille, c'est que le Serpent sçait faire tomber sa vieille peau au moyen du suc de *fenoüil*. Lorsque les herbes manquent aux animaux, en d'autres occasions, le tems & le repos qu'ils se donnent, quand ils se sont blessés considérablement, leur font trouver en eux-mêmes & dans leur sang, un baûme naturel, que Dieu y a répandu, & comme une sève; par le moyen de

* Voyez PLINE, *Hist. Natur.* L. VIII. C. 27.

laquelle ils se guérissent d'une infinité de foulûres, d'efforts, & de playes qu'ils se font. C'est donc cette *Chirurgie innée* dans le corps animal, qui est celle de tout le monde, que l'on voudroit faire ici valoir. Ainsi l'on fait voir les inconvéniens des Remèdes les plus accrédités dans la Chirurgie ordinaire, non pour leur donner absolument exclusion; mais, pour faire sentir les avantages d'une Chirurgie plus simple, qui fermeroit les playes sans tant de préparations, souvent même avec moins de dangers, de douleurs, & de tems, ou, ce qui seroit encore beaucoup mieux, qui apprendroit souvent à en prévenir les ouvertures.

Je n'ai parcouru tous les inconvéniens des *vulnéraires* (qui sont pourtant les remèdes les plus autorisés par tout le monde Chirurgical), que pour faire connoître aux Pauvres, & à ceux qui les assistent, combien peu ils perdront en se passant, jusqu'à un certain point, de ces remèdes. Après cela, sans vouloir entrer dans le détail de tant d'autres drogues, par où l'on fait passer les blessés pour les mener à une parfaite guérison, il suffit de faire ob-

ſerver combien au-contraire il y a de dangers pour les bleſſés, de faire uſage de tant de *digeſtifs*, de *ſuppuratifs*, de *déterſifs*, d'*épulotiques*, de *cathérétiques*, d'*agglutinatifs*, de *cicatriſants*. Car la plûpart de ces remédes agiſſent-ils autrement qu'en délabrant le fonds des parties, ſoit en les rongeant, ſoit en les fondant; toutes maniéres directement oppoſées à l'art admirable, par lequel la Chirurgie naturelle conduit & termine la guériſon des tumeurs & des playes. Les éxemples en ſont journaliers parmi les gens de la Campagne, & parmi les peuples qui manquent de Chirurgiens; mais les guériſons qui ſe paſſent dans les corps des animaux qui ſe ſont bleſſés, prouvent évidemment les reſſources innocentes de cette Chirurgie. Ce ſont, dira-t-on, des fables de l'Hiſtoire Naturelle. Mais ces fables ſont écrites dans les bons Auteurs, & par de ſçavantes plumes, qu'on ne ſçauroit ſoupçonner d'avoir voulu en impoſer. Après quoi, doit-il être permis à des perſonnes qui n'auront jamais ſuivi cette étude, de mépriſer des obſervations naturelles, dont les raiſons ſont cachées dans les ſecrets de la Nature,

comme ici, par éxemple, dans les corps des animaux? Au-reſte, il ſuffit pour guérir heureuſement les plus grandes playes, d'en travailler & d'en achever la réünion, par les moyens que la Nature a mis dans les organes pour ſe rétablir dans leurs puiſſances & dans leurs fonctions. Ces moyens ne ſont autre choſe qu'une *gluë*, qui eſt d'autant plus abondante dans le ſang, qu'elle conſiſte radicalement dans la partie blanche, laquelle fait les deux tiers du ſang dans les vaiſſeaux. Or cette quantité eſt d'autant plus ſubſiſtante dans les corps des animaux brutes, qu'ils ſe ſont abſolument maintenus dans l'uſage des alimens naturels, qui ſont les plantes. C'eſt à cette ſorte de nourriture que je voudrois rappeller les Pauvres, ſur-tout dans leurs maladies. Par ce moyen, le baûme naturel qui doit faire la réünion des playes, ſe trouveroit plus abondant dans le corps des Pauvres, qui tireroient alors de grands ſecours de la Chirurgie naturelle, laquelle, pour peu qu'on l'aide, ſçait employer à-propos ce baûme naturel. Un article bien remarquable dans l'inſtinct qu'ont les animaux pour ſe

se guérir, c'est la *diète*, c'est-à-dire, l'abstinence à laquelle ils se réduisent d'eux-mêmes, dès qu'ils sont malades. Il n'est point de moyen plus efficace que celui-là, pour rétablir la circulation du sang qui est interceptée dans les parties blessées. En effet, le volume des sucs se diminuant à proportion qu'on retranche l'abord des nouveaux que produiroient les alimens, est-il un art plus ressemblant à celui de la saignée, que l'on pratique à pareille intention, & que l'on pratiquera pour la guérison des Pauvres? Il faut donc convenir que l'on trouve dans le corps des Pauvres, beaucoup de disposition pour la simplicité & la *paucité* des remèdes, à laquelle on voudroit réduire la *Chirurgie* à leur égard. Car la *Pharmacie* qui sera jointe ici, contiendra à la vérité d'autres Remèdes que ceux qui seroient pris des alimens & du régime, afin qu'en cas de besoin, l'on y trouve ceux qui seroient nécessaires en certaines occasions; mais cela se fera en préférant toûjours les remèdes les plus simples (comme étant les plus naturels) à ceux qui sont composés,

& qui tiennent souvent bien plus de l'Art que de la Nature.

X. Les Tumeurs. La vérité d'une telle Chirurgie se confirme, en bien des occasions, par la maniére simple de traiter les *tumeurs*. Une pauvre personne se trouvera attaquée d'une tumeur, qui se manifestera par l'élévation ou l'enflûre de la partie malade, par la rougeur, la tension, la rénitence, & la douleur, le tout accompagné souvent de pulsation : C'est un *phlegmon*, ou une tumeur inflammatoire qui ménace de *suppuration*. Alors on conclud d'abord communément à faire usage des *cataplasmes*, des *emplâtres*, & autres *maturatifs*, parce que c'est ce que l'on croit de plus naturel. Mais ces remèdes ne sont nécessaires, que quand la tumeur est *critique* : Pour lors elle est *isolée*, pour ainsi dire, ou bornée à un seul endroit ; tels sont les *abscès* qui terminent certaines maladies aiguës, & ceux qui en annoncent de malignes, ou qui les accompagnent, comme les *parotides*, les *anthrax* ou *charbons*, & les *bubons*. Dans ces tumeurs sont contenuës des humeurs qui portent sur elles l'*anathême* de la Nature ; &

par-conſéquent on doit les ouvrir, afin d'expulſer des humeurs malignes que la Nature a répudiées. Mais il y a une ſorte de tumeur phlegmoneuſe, qui eſt commune parmi les Pauvres, & qu'il faut plus ſinguliérement obſerver : Ce ſont des *enflûres inflammatoires*, qui occupent ſouvent tout-à-la-fois pluſieurs parties de leur corps. Ces *enflûres* ſont des ſymptômes ordinaires aux *rhûmatiſmes phlegmoneux*, auſquels les Pauvres ſont ſujets, à cauſe des travaux qu'ils ont à eſſuyer ; & l'on donne à ces rhûmatiſmes le nom de *goutteux*, parce qu'ils attaquent particuliérement les jointures.

On reconnoît dans ces maladies le piége des remèdes *ſuppuratifs* : Car ces tumeurs demandent une méthode bien plus ſimple, par laquelle on doit même éviter la ſuppuration de l'humeur qui les cauſe ; & l'on abrége ainſi le tems de ces maux, & les douleurs qui ménacent les malades. C'eſt donc ici comme le modèle des vûës par leſquelles on accélère la cure des tumeurs, quand elles ne demandent pas abſolument la ſuppuration. Il faut conſidérer ces *enflûres phlegmoneuſes*, comme des congeſtions ſanguines.

Ainsi tout le mal vient d'un sang inflammatoire, épais, & couënneux, tel en effet qu'on le tire par la saignée dans ces maladies, & qui les cause & les entretient. C'est pourquoi le premier soin de la Medecine Chirurgicale doit être ordinairement de dissiper promptement ces amas de sang, en évitant tout ce qui pourroit les grossir; & cet inconvénient seroit le fruit des applications extérieures de remèdes qui pourroient déterminer ces maux à la suppuration. Tels sont les *résolutifs*, les *discussifs*, comme on les appelle, & même les *émollients*, lesquels, en raréfiant & en amollissant les parties extérieures de la peau, & en-même-tems animant trop les sucs phlegmoneux qui y sont amassés, font créver les vaisseaux; & par-là les sucs épanchés entre les fibres des chairs, deviennent la matière prochaine & nécessaire de la suppuration.

Que faut-il donc faire pour prévenir de si funestes accidents? Je crois qu'il seroit bon de réduire d'abord le malade à ne vivre que de bouillons, & à ne se servir pour boisson que de la plus simple tisane. L'on doit en-

même-tems le faire saigner du bras brusquement & souvent, dès les premiers jours ; & il ne faut employer d'autres applications extérieures que des *douches* faites avec une éponge, que l'on aura trempée dans une décoction de bouillon-blanc ou molène: L'on réïtérera plusieurs fois cette *douche* ; &, dans les intervalles, on appliquera, de quatre en quatre heures, de simples cataplasmes de mie de pain, de laît, & de safran. On donnera, tous les soirs, une once de syrop *diacode* dans deux verres de tisane, à une heure ou deux l'un de l'autre. Les bouillons ne seront que de *ris*, de *gruau*, &c. Car les bouillons à la viande prolongent la cure de cette maladie, & encore plus dangereusement l'usage de quelque purgatif que ce soit ; il faut cependant en excepter les lavemens de simple décoction émolliente. Par une telle conduite, la Nature est allégée du volume d'humeurs qui alloient accabler les parties souffrantes, & aidée d'ailleurs par les bouillons, & les tisanes simples & *diapnoïques*. Ainsi c'est la mettre comme à même des *délayans tempérés*, avec lesquels, en détrempant les sucs qui

étoient entassés dans les congestions, elle les entretient fluides dans les vaisseaux ; & ces sucs recouvrant alors la facilité de leurs cours, reprennent la file de la circulation.

XI. Dangers des Défensifs, & Répercussifs.

On ne parle point ici des remèdes appellés *défensifs*, ou *répercussifs* : Car ce ne sont point des reflux d'humeurs, des *rétrocessions* de tumeurs, ou des *délitescences*, que l'on insinuë, ou que l'on enseigne. En effet, ce sont tous remèdes contraires aux vûës ou aux manières de la Chirurgie naturelle ; parce que le but d'une telle Chirurgie est de dissiper les congestions phlegmoneuses, afin de rétablir, par ce moyen, dans la circulation, les sucs qui étoient ramassés & retenus dans les endroits des tumeurs ; & qu'au contraire les *défensifs* & les *répercussifs* ne sont propres qu'à fixer ces sucs, non-seulement en les condensant eux-mêmes, mais encore en resserrant les fibres nerveuses des vaisseaux qui les contiennent ; ainsi, en arrêtant leur *vertu systaltique* (ce qui fixe les *ostillations*), ces remèdes consomment absolument le mal qui est à éviter dans la cure des tumeurs. L'usage de l'*oxycrat* (qui est de l'eau avec un filet de

vinaigre) étant un *répercussif* trop vulgairement employé, ou avec trop de liberté, parmi le peuple, l'on ne sçauroit aussi trop le défendre dans la Médecine des Pauvres, où l'on doit se préserver contre ce *défensif*, qui est d'une conséquence très-pernicieuse. Car il peut en arriver des *délitescences*, c'est-à-dire, des retours subits d'une humeur souvent érysipélateuse, qui étoit interceptée dans les capillaires. L'opération des *répercussifs* est donc très-différente de celle que la Chirurgie naturelle vient d'approuver, dans la maniére de dissiper ou de résoudre insensiblement les matiéres amassées dans les congestions phlegmoneuses: Selon elle ces sucs, en se résolvant, doivent reprendre le courant de la circulation vers les grands vaisseaux, à mesure qu'ils se liquéfient, ou se fondent dans les capillaires. Enfin cette méthode, laquelle réüssira dans tous les *phlegmons* qui ne sont point nécessités à la suppuration, doit au-contraire être évitée en tous ceux dont les sucs doivent nécessairement suppurer. Ainsi ce seroit s'exposer aux dangers des *délitescences*, si formidables dans la cure des

parotides, des *bubons*, &c. que de vouloir absolument en tenter la résolution. Dans ces cas donc il faut incessamment, en-même-tems qu'on pratique la saignée, entretenir cette humeur dans sa destination vers la suppuration; & cela par les cataplasmes *maturatifs-anodyns*, & par les ventouses *seches*: On peut même regarder comme un bon augure, quand la *parotide* devient double; parce que la suppuration, si l'on peut promptement l'obtenir, ou sinon, l'ouverture précoce de cette tumeur, déchargera la Nature d'humeurs qu'elle n'a pû régir, & qui se sont soustraites de sa conduite. C'est alors qu'il faut faire choix d'un habile Chirurgien, pour lui commettre ces soins: C'est à lui qu'il faut renvoyer la cure, quand une matiére assez profonde pour se trouver sous le *périoste* des os voisins, demande d'être incessamment dégagée par l'ouverture du *phlegmon*; ou bien lorsque la matiére trop enfoncée dans des parties graisseuses, ménace, en travaillant sous œuvre, de se faire ouverture dans des endroits *critiques*. Telles sont les tumeurs inflammatoires qui se font dans le voisinage de l'*anus*, lesquelles

quelles il faut se hâter d'ouvrir, pour ne point permettre à l'humeur interceptée de percer dans l'intestin ; ce qui feroit une *fistule*. Les *cataplasmes* propres pour avancer les suppurations, se trouveront décrits dans la *Pharmacie des Pauvres*.*

XII. Les Anthrax.

Je ne m'oppose donc nullement ni à l'ouverture, ni à la suppuration des *tumeurs* ; je ne veux qu'en ôter la confusion, afin qu'on ne se méprenne pas, en s'opposant à l'ouverture des tumeurs qui résistent à tous les *résolutifs* les mieux choisis. Les *anthrax* sont des tumeurs de ce genre, c'est-à dire, de celui qui est assez commun, sçavoir, de ces tumeurs qui ne guérissent que par la sortie d'un *bourbillon*. Alors c'est singuliérement l'affaire d'un Médecin-Chirurgien, lequel doit sçavoir pratiquer avec sagesse les *fondants* qui conviennent à la dissipation radicale de ces *bourbillons*.

XIII. Autres sortes de Tumeurs assez ordinaires.

On voit souvent parmi le peuple des *tumeurs* singuliéres ; elles prennent sous la mâchoire, & s'y montrent par une tumeur inflammatoire à l'extérieur, parce qu'elle est tenduë, rouge, & très-douloureuse, mais en-

* Voyez Tom. III. pag. 195.

même-tems très-dure dans son fond & grosse dans son volume. C'est une *glande* qui s'est infiltrée profondément d'un suc, dont il faut attendre si peu la suppuration, que la gangrène, ou chose semblable, se mettroit dans toutes les parties, si l'on n'avoit soin d'appliquer bien-tôt une traînée de *cautères* sur cette dureté, pour en faire l'ouverture, peu d'heures après, avec la lancette, non-seulement dans cet endroit, mais encore dans les chairs & les graisses qui s'étendent depuis le dessous de l'oreille jusqu'au fond, & même jusqu'au *larynx*. Il se fait alors une suppuration si profonde, qu'elle pourriroit le fond de ces parties avant que l'extérieur le fit connoître. Ainsi c'est une tumeur qui demande toute la diligence & toute l'habileté d'un Chirurgien, pour prévenir les dangers mortels de tels abscès; & c'est la raison pour laquelle l'on fait remarquer ici ces abscès, afin que les Pauvres ne s'y laissent pas surprendre, & que de bonne heure on les mette entre les mains du Chirurgien.

L'on voit, par tous ces exemples, en combien d'occasions il seroit imprudent de se reposer uniquement sur la Chirurgie naturelle. Il est encore

beaucoup d'autres cas qui exposent les Pauvres, soit par des coups, soit autrement, à avoir des tumeurs qui sont pour l'ordinaire, & souvent même nécessairement, soûmises à l'incision; parce que la matiére *abscédante* se sera épanchée promptement dans les chairs, par la violence du coup. Cependant l'on ne peut ômettre ici un avis important, qui est à l'avantage de la Chirurgie naturelle, & pour le bien des Pauvres. C'est que très-souvent la patience, avec quelques remèdes extérieurs & peu embarrassans, termineroit de très-grandes affaires en fait de Chirurgie. De cette maniére, au-lieu des furieux délabremens, que des *tumeurs* tardives à la suppuration (qui d'ailleurs est secrète & peu sensible) auroient paru rendre nécessaires, ces *tumeurs* se dissipent, avec un peu de tems, sans aucune ouverture. C'est le cas de ces *glandes* qui se trouvent endurcies dans la région du col en de jeunes filles, lesquelles se portent bien d'ailleurs. Alors, comme ce n'est qu'un simple engoüement de lymphe, il ne faut que de la patience, avec un sage régime, & quelques légéres applications ex-

térieures *résolutives - anodynes* ; parce qu'elles fondent toutes seules, contre toute espérance, & sans incision, ces sortes de tumeurs d'un genre si bizarre.

Ce seroit la matiére d'un volume aussi gros que celui du fameux Auteur du Traité *de la nature cachée des Abscès* *, si l'on vouloit ici entrer dans le détail de toutes les différences d'Abscès dangereux qui se trouvent dans la pratique. Mais le peu d'exemples qu'on vient de toucher, peut servir aux personnes qui s'intéressent à la conservation des Pauvres, pour leur faire comprendre la présence continuelle d'une Chirurgie naturelle, & l'action toûjours présente d'une fève *innée* dans le fonds des parties, par où elles végètent, elles s'entretiennent, & se réparent sans cesse. Cependant les Pauvres doivent sçavoir qu'il est des précautions nécessaires à prendre, dès que quelque tumeur considérable se fera appercevoir sur leurs corps. C'est ainsi que l'on préviendra souvent les suites malheureuses des tumeurs

* MARC. AUREL. SEVERINUS, *De recondità Abscessuum naturâ*, Francof. 1643. & Lugd. Batav. 1724. *in*-4°.

qui ont été négligées d'abord, & qui par la suite estropient de pauvres Ouvriers.

XIV. L'Eryſipèle.

L'*éryſipèle* est une autre espèce de tumeur très-commune, dans laquelle se prouve bien sensiblement ce travail ou cette vertu de la Chirurgie naturelle. En effet, aucune tumeur ne demande si peu d'être ouverte; puisque les malheurs qui y arrivent, ne viennent qu'à l'occasion des ouvertures qui s'y font. Ce sont des *ulcérations*, qui se montrent en manière de *phlyctènes* sur la peau: Elles sont si tendantes à la gangrène, que la moindre chose les y détermine. C'est d'abord un boursoufflement de tout le visage, par exemple (car il est souvent le siége de très-fâcheux *éryſipèles*); & la peau dans cet état est d'un rouge-clair non foncé, de-sorte qu'en pressant légérement ces endroits avec le bout du doigt, le rouge disparoît pour un moment: Les douleurs y sont souvent très-sensibles; la fiévre y est considérable, avec des maux-de-cœur, & traversée quelquefois de frissons irréguliers; & pendant tout ce tems le cerveau se trouve accablé. Mais le caractère singulier des *éryſipè-*

les, c'eſt de gagner aiſément les parties voiſines; de-ſorte qu'ayant commencé par la tête, l'on verra un éryſipèle parcourir le dos, la poitrine, & tout le corps.

Ce n'eſt point tant par ſon volûme que le ſang cauſe l'*éryſipèle*, que par ſa portion fine & ſulphureuſe, qui ſe répand & s'étend dans les parties qu'il remplit par ſon volume, ou qu'il infecte de ſon ardeur. C'eſt en effet l'état du ſang que l'on obſerve dans l'éryſipèle, par cette marque ſenſible & ſinguliére, que la partie enflammée *pâlit* ſous le doigt qui la preſſe. C'eſt auſſi ce qui fait bien comprendre le vrai de la cauſe des *éryſipèles*, dont l'inflammation conſiſte bien moins en la quantité d'un ſang phlegmoneux amaſſé dans la partie ſouffrante, qu'en ſon développement, qui eſt l'*éxaltation* de ſa partie bilieuſe, ou de ſon ſouphre, qui prend cet écart, mais qui pénètre moins le tiſſu des parties: Il n'en parcourt preſque que la ſurface, par l'expanſion de ſon *volatil*, qui la tient tenduë, & différemment colorée d'un rouge moins foncé que jaunâtre, parce que la bile domine dans l'éryſipèle. C'eſt donc eſſentiel-

lement, du-moins à proprement parler, une *phlogoſe*; de-ſorte que ſa cure ne dépend que de l'adreſſe à ſçavoir donner iſſuë, par la *tranſpiration*, à cette humeur fine & déliée qui eſt toute portée à la ſuperficie de la peau: Il ne faut par-conſéquent qu'en ouvrir les pores, pour la guérir. A cela l'on réüſſit parfaitement, d'une part en modérant l'ardeur du ſang qui ſe porte trop ardemment vers la peau, & d'autre part en amolliſſant les fibres, pour faciliter au ſang les iſſuës de la tranſpiration, qui ſont les véritables excrétoires de l'humeur *éryſipélateuſe*.

C'eſt-pourquoi les *diapnoïques*, tant intérieurs qu'extérieurs, conviennent ſpécialement à la cure d'un *éryſipèle*. L'on fait donc boire abondamment au malade d'une tiſane chaude, faite avec l'orge & la raclûre de corne de cerf: On donne, avant les bouillons, quelques grains de nitre purifié, & d'yeux d'écreviſſes préparés & arroſés de jus de citron. Enfin, on recommande d'étuver ſouvent la partie avec de l'eau chaude, où tout-au-plus on aura fait éteindre quelques grains de *camphre*, qu'on y aura jetté tout allumé.

Tout vrai *diaphorétique* intérieur seroit dangereux ; parce qu'en faisant bouffer le sang, il en rempliroit d'autant la partie souffrante : & presque toute autre application que de l'eau chaude toute simple, dont l'on étuve l'éry-sipèle, deviendra pernicieuse, sur-tout pour peu qu'elle soit huileuse, ou qu'elle bouche les pores de la peau. C'est la raison pour laquelle l'on a vû la gangrène se mettre à un éry-sipèle, pour y avoir appliqué un cataplasme de mie de pain & de lait. Au-contraire, à l'aide des délayans aqueux intérieurs & extérieurs, l'on voit promptement guérir l'éry-sipèle, pourvû que de bonne heure l'on se soit hâté de multiplier les saignées du bras. C'est le moyen d'empêcher que le sang bilieux qui se porte à la peau, n'en rompe les fibres, aussi-bien que les vaisseaux lymphatiques artériels, d'où naîtroient ces *phlyctènes* qui causent les ulcérations des éry-sipèles. Il faut observer d'ailleurs qu'il en est de plus ou moins *phlegmoneux* les uns que les autres. Dans le premier cas, c'est une nécessité pressante de réïtérer promptement ces saignées, pour empêcher que l'éry-sipèle ne dégénère en *phleg-*

mon, ou qu'il ne se révête du caractère ou de la nature d'une telle tumeur. Si, malgré toutes ces précautions & toutes ces attentions, la cure d'un érysipèle devenoit trop rébelle, ce sera le cas de passer au *quinquina*, qui est quelquefois l'*amer* spécifique des érysipèles. C'est dans ces cas qu'il faut moins s'occuper de ce qu'ils paroissent sur la peau, que de ce qui les entretient dans les vaisseaux; parce que c'est peut-être une fièvre d'accès métamorphosée en érysipèle : On sçait que celle-ci est un PROTÉE, qui se masque sous différentes formes, mais qu'une sage pratique apprend à reconnoître.

XV. Dangers des Purgatifs, & Avantages de la Saignée, dans le traitement des Tumeurs & pour les grandes Opérations Chirurgicales.

Avant que d'aller plus loin dans la matière des *tumeurs*, l'on doit faire remarquer combien on a peu fait mention ici de *purgatifs* pour leur guérison. La raison en est sensible, & fondée sur le méchanisme des parties. C'est qu'il n'est point de maladies qui soient si manifestement reconnuës pour renfermer leurs causes dans les vaisseaux, que les *tumeurs*. Ainsi ces maux n'ont nullement besoin de purgatifs; ce seroit accabler les malades. Il n'en est pas de-même de la

saignée ; je crois qu'il n'y a point de maladies où elle soit aussi évidemment nécessaire : La saignée va directement atteindre & toucher même immédiatement la cause radicale des tumeurs.

Il paroîtra peut-être à quelques-uns, qu'il y a de l'affectation, ou du préjugé, à recommander si singuliérement l'usage de la *saignée*, sur-tout dans les maladies sujettes à des opérations qui d'elles-mêmes font répandre assez de sang. Mais on n'avance rien dans tout ceci qui ne soit conforme aux observations & à la pratique des plus habiles Chirurgiens, lesquels, pour s'assûrer du succès des plus grandes Opérations, commencent toûjours par la *saignée*. En effet, s'il s'agit de l'amputation d'un *membre*, de l'extirpation d'un *cancer*, de l'ouverture d'un *abscès* profondément fistuleux, la saignée réïtérée donne de la confiance à l'Opérateur. Si d'ailleurs on veut se mettre à couvert des dangers qui suivent toutes ces grandes Opérations, c'est par la *saignée* qu'on se procure cet avantage. Il n'est donc point de conseil plus salutaire à donner dans la Chirurgie des Pauvres, que de re-

commander l'usage de la *saignée*; parce qu'il n'y a point de remède aussi efficace pour abréger les maux, ou pour assûrer les succès des opérations nécessaires pour leur guérison. La *diète*, que j'ai tant recommandée, ne feroit point, comme quelques-uns le prétendent, un obstacle aux saignées réïtérées. Nous en avons un éxemple dans la conduite d'un Médecin, qui a le plus illustré la Profession, tant par la dignité de son rang, que par la supériorité de son génie *: Il fut obligé, sur ses vieux jours, déja réduit à une maigreur capable d'intimider une personne moins éclairée, de se faire tailler. Tout le monde fut effrayé de sa résolution; la pierre étoit considérable, & les suites d'une aussi grande opération allarmoient tous ceux qui s'intéressoient à sa conservation. Ce grand Médecin se préserva de tout danger, par la diète la plus étonnante, & par des saignées souvent réïtérées.

Le *Skirrhe* est une inflammation manquée, ou un abscès avorté, surtout dans les occasions où l'on voit XVI. Le Skirrhe.

* Feu Mr. FAGON, Premier-Médecin de Louïs XIV.

des tumeurs phlegmoneuſes ſe terminer par des skirrhes. Ainſi le *skirrhe* appartient à la claſſe des tumeurs inflammatoires. Le foye, la rate, & les viſcères du bas-ventre ſont ſujets à ces duretés. Il en a été parlé ailleurs, en traitant des maladies internes. Ici il ne s'agit que des *glandes* durcies comme la pierre ; & ces ſortes de maux ſont dès-là dans la ſphère de la Chirurgie. Quelquefois on remarque que les viſcères ſont ſi conſidérablement groſſis & éminens, que l'on eſt obligé d'y employer des cataplaſmes, & les emplâtres ſpécialement recommandés en pareils maux ; & cela eſt encore du reſſort de la Chirurgie. Mais ſi l'on prétend devoir déterminer ces tumeurs à la *réſolution*, ou à la *ſuppuration*, c'eſt alors qu'il ne faut rien entreprendre à la légère ; car il n'eſt pas de tumeurs qui permettent davantage de ſe confier à la Chirurgie naturelle. On a vû des perſonnes en porter pendant vingt ou trente années, ſans penſer à s'en faire guérir, mais ſe contentant de ſe faire ſaigner de-tems-en-tems, & gardant un régime raiſonnable. Cette conduite eſt fondée ſur les triſtes expérien-

ces de ceux qui ont voulu ouvrir ces tumeurs, ou les faire résoudre : car souvent elles ont été terminées par de malheureuses suppurations, & d'autres fois l'action trop hardie de forts résolutifs, a changé en *cancers* de simples *skirrhes* ; au-lieu que l'on a vû se résoudre, par la longueur du tems, & même pendant des années, une tumeur *skirrheuse* de la Rate, si énormément grosse & allongée dans le bas-ventre d'une femme, que l'on pouvoit l'y faire promener en la transportant avec la main. L'on a vû, dis-je, une telle tumeur se dissiper, sans nullement intéresser d'ailleurs la santé de cette femme, à qui des chagrins sans nombre avoient attiré cette monstrueuse dureté *skirrheuse* dans la Rate. C'est ainsi que l'on guérit quelquefois les maux les plus étonnans, par la patience & la prudence, plûtôt que par des remèdes ou des drognes. Au-reste, ces sortes de tumeurs se trouvent dans les cas où réüssissent particuliérement les emplâtres *toniques*. Ainsi, en ne faisant que laisser ces emplâtres sur ces tumeurs, sans y toucher que pour les changer de-tems-en-tems, la vertu systaltique des fi-

bres musculeuses (dont, par exemple, les *glandes* devenuës dures sont entourées dans leur état naturel) reprenant plus de force, ou de ressort, elle se retrouve capable d'atténuer insensiblement les sucs ralentis, en les comprimant de maniére, qu'insensiblement la *résolution* de la tumeur s'éxécute heureusement.

XVII. La Gangrène. La *gangrène* est le comble de l'inflammation, ou le terme dangereux de quelque inflammation phlegmoneuse que ce soit. Sans donc vouloir ici éxaminer, si la *gangrène* est formellement une tumeur, ou non, il suffit qu'elle soit d'une dépendance si immédiate de l'inflammation, que les intérêts de l'une & de l'autre sont les mêmes dans la Chirurgie des Pauvres; parce qu'on ne peut trop les préserver des suites malheureuses des tumeurs, qui les affligent si communément. Ce n'est pas que l'on veuille leur insinuer qu'ils doivent se traiter eux-mêmes de cette maladie; car elle demande la main d'un très-habile Chirurgien. Mais l'on doit ici les avertir que deux moyens, qui dépendent d'eux, peuvent souvent les garantir de la *gangrène*. C'est 1°. de se

faire saigner très-promptement, dès les premiers commencemens d'une grosse tumeur. 2°. C'est d'en appaiser d'abord les douleurs ; parce que c'est par elles que les fibres musculeuses des parties perdent de leur *ton*, à proportion qu'elles se laissent aller à la compression *spasmodique* qui arrête la circulation du sang & des esprits. On trouvera dans leur lieu * les remèdes propres contre ces douleurs. Mais il faut ici instruire les Pauvres d'une sorte de *gangrène sèche*, qui est, à proprement parler, ce que les anciens Médecins appelloient *syderatio* ; parce qu'en effet c'est une affection, qui semblable à l'action d'un coup de tonnerre, dessèche les parties solides, en ruinant l'humide radical ou la *crase* du suc nerveux. C'est donc une *mortification*, laquelle dépend bien moins du vice de la partie rouge du sang, que de la corruption immédiate de sa partie blanche qui arrose les fibres nerveuses. C'est une discussion à laisser faire au Médecin-Chirurgien des Pauvres de chaque Paroisse. Mais il faut avoir soin de ne point faire usage des remèdes desséchants, qui sont les

* Voyez la *Note* de la page suivante.

spiritueux-balsamiques, auſquels on ſe livre ordinairement dans les ſoupçons de gangrène : Au-contraire, ils auront recours inceſſamment aux *calmants*, tant intérieurs qu'extérieurs, qu'ils trouveront décrits ci-après dans la *Pharmacie*. *

XVIII. Les Varices.

Il eſt parmi les Pauvres une ſorte de maladie très-commune, dans laquelle la partie rouge du ſang ſe trouve en congeſtion, parce qu'elle eſt croupiſſante dans certains endroits. C'eſt ce qui forme les *varices*, auſquelles les pauvres Artiſans, ou les gens de travail, ſont d'autant plus ſujets, que par la ſituation qui les tient ſouvent debout, les fibres des vaiſſeaux laſſées, pour ainſi dire, d'être ſi longtems & ſi ſouvent tenduës, tombent dans l'*atonie* ou l'impuiſſance de ſe remettre dans leur *ton*, autant de fois qu'il arrive à ces perſonnes de fatiguer les muſcles & les membranes des parties qui ſont les plus expoſées à cette eſpèce de ſouffrance. Cette maladie eſt auſſi occaſionnée par les efforts qu'ont ſouvent à faire ces pauvres gens, dans l'ardeur où la conti-

* Tom. III. pag. 102. 140. 141. 157. 171. 173. 188.

nuité

nuité de leurs travaux : Car alors le sang se portant trop abondamment dans les vaisseaux, il s'y accumule plus promptement qu'il n'en sort ; parce que sa circulation n'est ni libre, ni promptement dégagée. C'est donc un poids qui devient supérieur à la résistance des fibres membraneuses des *valvules* ; & celles-ci tombant dans l'*inertie*, elles laissent croupir le sang dans les endroits d'où il ne peut reprendre assez tôt son cours pour retourner au cœur.

Les *varices* sont très-communes parmi les Pauvres ; il se trouve même des Artisans qui en ont presque dans toutes les parties de leur corps. Le célèbre SEVERINUS, aussi éxact qu'habile en Chirurgie, en avoit observé jusques dans les yeux (*a*) ; & en-même-tems il avertit que le grand remède des *varices*, c'est de les ouvrir à propos (*b*) : En effet, ayant fait ouvrir successivement sur le corps d'un Artisan, la plûpart des varices qui y étoient, le malade fut parfaitement guéri. C'est le remède le plus conve-

(a) *De recondità Abscessuum naturâ*, pag. 216.

(b) *Ibid.* pag. 217.

nable, quand les *varices* ſont plus conſidérables par leur nombre que par leur groſſeur. Quand donc elles ſont trop conſidérables en ce dernier ſens, il y auroit du danger à les ouvrir, & il eſt infiniment plus ſûr d'employer les remèdes *compreſſifs* : Ce ſont les bandages faits exprès, appliqués ſur ces endroits pour les y aſſujettir, ou une compreſſe graduée, ou une plaque de plomb. Mais le ſecours eſt moins embarraſſant, quand les *varices* devenuës conſidérables ſe trouvent dans les jambes ; car alors un bas de peau de chien, artiſtement travaillé & ajuſté à propos, en devient un excellent remède.

XIX. La maniére de traiter les Hémorrhoïdes.

Les *hémorrhoïdes* ſont de vraies *varices*, & elles ne ſont pas moins ordinaires parmi les pauvres gens. La bonne maniére de les ouvrir n'eſt point celle de l'inciſion par la lancette ; car l'on doit craindre la perte-de-ſang, ou les diſpoſitions fiſtuleuſes qui pourroient s'en enſuivre. La voye la plus ſûre, c'eſt d'y appliquer des *ſang-ſuës* ; &, en cas qu'il fallût en venir à l'opération, ſoit parce que la groſſeur des *hémorrhoïdes* obligeroit le *ſphincter* de l'*anus* à ſe renverſer trop ſou-

vent, ce qui iroit à causer une chûte de fondement, laquelle deviendroit habituelle, ou bien parce que les *hémorrhoïdes* entretiendroient une perte-de-sang trop opiniâtre, l'on aura soin, suivant l'avertissement d'HIPPOCRATE, de laisser une hémorrhoïde, pour ne point absolument fermer cet égout naturel.

XX. Réflexions sur l'origine des Cancers, des Ecrouelles, &c. & sur le traitement général de ces deux maux.

La différence qui distingue essentiellement les Maladies, étant universelle, elle m'a dicté jusqu'à-présent l'ordre que j'ai suivi dans les Maladies Chirurgicales, comme dans toutes les autres. Cette différence étant tirée de la partie rouge du sang, ou de sa partie blanche, toutes les *tumeurs* que nous avons traitées jusqu'à-présent sont celles qui appartiennent spécialement à la *partie rouge*. A-présent donc l'ordre naturel demanderoit, que l'on plaçât ici la cure des tumeurs qui ont pour cause la *partie blanche* du sang. Ce sont celles que l'on attribuë vulgairement à la *pituite* ou à la *férosité*, parce qu'en effet elles ne présentent aux yeux aucun signe de rougeur ou d'inflammation. Mais il est une classe de Maladies Chirurgicales qui sont mitoyennes, parce qu'elles se

montrent sous deux faces : Sous l'une elles appartiennent à la *partie rouge* du sang, parce qu'elles tiennent de l'inflammation ; & sous l'autre elles appartiennent à la *partie blanche*, parce que l'inflammation ne paroît y avoir aucune part. Ce sont les *cancers*, les *écroüelles*, les *polypes*, & les *engelûres* des pieds ou des mains, auxquels maux les Pauvres sont si ordinairement exposés. Ce seroit donc ici le lieu de parler de toutes ces maladies, si l'on n'avoit pas eu occasion de parler ailleurs des *cancers*, & des *écroüelles*. Ainsi il suffira seulement, pour soûmettre ces tumeurs à la Chirurgie naturelle, d'avertir les Pauvres de ne point trop exiger, ou avec trop d'impatience, qu'on les guérisse de leurs *cancers*, ou de leurs *écroüelles*. Les premiers sont, pour la plûpart, des tumeurs qu'HIPPOCRATE conseilloit de ne pas ouvrir. Les secondes sont à-peu-près du même genre ; & souvent l'on en tire meilleur parti, en les abandonnant, la plûpart du tems, à la Chirurgie naturelle, à l'aide de laquelle l'on voit des *écroüelles* se guérir après des années.

Il est donc à propos que ceux qui

font attaqués de l'un ou de l'autre de ces maux, s'en tiennent à quelques *calmants*, qu'ils appliqueront sur leurs tumeurs, ou bien qu'ils prendront intérieurement pour réprimer l'âcreté de l'humeur qui les entretient. Ils doivent aussi se faire saigner plusieurs fois dans l'année, & se purger très-doucement, en gardant un régime sage & très-modéré, jusqu'à ce que la Nature s'explique sur quelqu'autre sorte de secours qu'elle demandera. Quant aux *calmants* extérieurs & intérieurs dont l'on vient de parler, on les trouvera dans la *Pharmacie des Pauvres*. (*a*)

Mais l'on a quelque chose de plus à dire sur les *polypes* : Car il faut quelquefois les considérer comme des *varices*, & c'est lorsqu'ils se montrent sous la forme d'excrescences *variqueuses*. C'est l'observation d'un grand Maître en Chirurgie (*b*), qui a fait cette remarque sous le nom d'*hémorrhoïdes du nez*, qu'il donne à certains polypes : Et voilà la partie rouge du sang, qui se montre bien manifestement dans la production des *polypes*. Les au- XXI. Les Polypes.

(*a*) Voyez la *Note* de la page 376.
(*b*) SEVERINUS, *ubi suprà*, pag. 217.

tres ſont de ces abſcès, que ce grand Médecin-Chirurgien appelle des abſcès qui reſſemblent à de la chair (*abſceſſus carniformes*) : En effet, les polypes ordinaires ſont des concrétions charnuës, blanches, & de la conſiſtence de la chair du poiſſon nommé *polype*. Il eſt étonnant en combien d'endroits l'on trouve de ces polypes dans le corps humain ; juſques-là que toutes les artères y ſont ſujettes, & qu'on en trouve dans le cerveau des apoplectiques, & dans la poitrine des pleurétiques, &c. Mais il n'eſt ici queſtion que des *polypes* qui ſont dans le *nez*, parce que ceux-ci ſont aſſez fréquents.

La Chirurgie manuelle ou inſtrumentale guérit les *polypes* par l'extirpation cruelle de ces tumeurs, que l'on arrache impitoyablement du fond des narines. Mais la Médecine Chirurgicale y regarde de plus près. Inſtruite du ſiége naturel ou de l'origine des *polypes*, qu'elle trouve partout dans les artères, elle comprend que ceux des *narines* ne ſont autre choſe que des allongemens d'artères lymphatiques, qu'une trop grande abondance de lymphe aura d'abord inon-

dées, puis énormément gonflées. Mais, comme les impétuosités se portent naturellement vers les endroits où il se trouve moins de résistance, dès qu'une artère lymphatique s'est laissée forcer dans son diamètre, par un volume de lymphe qui l'a excédée, cette lymphe continuellement intruse & entassée dans ce canal artériel, est obligée de s'y condenser; &, par la compression des parties fibreuses qui composent la lymphe, il s'en forme cette concrétion vasculeuse, & comme organisée, qui est la chair *polypeuse* des véritables polypes.

Ce qu'on avance ici est d'après un célèbre Anatomiste *, qui a examiné cette production; &, par l'examen de ce grand homme, l'on apprend la raison pour laquelle cette tumeur repullule ou recroît si fréquemment, après avoir été arrachée. C'est que de-même que les plantes ont leurs vaisseaux de végétation, de-même aussi le *polype* a les siens, qui, après l'avoir formé, le nourrissent. Une autre observation, c'est qu'un *polype* qui tient immédiatement aux artères san-

* MALPIGHI, *De Polypo Cordis.*

guines, ménace d'hémorrhagie formidable l'extirpation qui s'en feroit trop inconsidérément. Ainsi je trouve qu'il y a de la cruauté à pure perte dans cette opération. On a vû des Opérateurs qui avoient des caustiques *toniques*, & si singuliers dans leur opération, qu'ils fermoient les vaisseaux en-même-tems qu'ils en faisoient tomber la tumeur par des escares, qui se séparoient presque sans douleur. Tel fut, dans son tems, le secret que possédoit l'Opérateur GERVASI, qui guérissoit des *loupes* d'une maniére admirable. Mais ce n'est point un Phœnix en ce genre : Un habile Chirurgien * possède un caustique qui guérit non-seulement les *loupes* avec une facilité étonnante, mais encore les *polypes*. Mrs les Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu de Paris ont été les témoins & les juges de la guérison d'un *polype* prodigieux, qui rempliſſoit non-seulement toute la narine & tout l'os cribleux, mais encore les sinus voisins, jusqu'à pousser le globe de l'œil, & le gêner dans son orbite. Ce *polype* a été parfaitement guéri, par le

* Mr. DESNOUËS, demeurant à Paris, ruë Dauphine, vis-à-vis la ruë Christine.

moyen

moyen du *caustique* dont je viens de parler. Un célèbre Praticien (*a*) s'est élevé contre les *caustiques* ordinaires, lesquels selon lui, ne peuvent amuser que les sots. Il a trouvé dans une plante, qui est à la portée de tout le monde un remède souverain contre les polypes : *Planta hæc* (dit-il) *verrucas, & quasdam carnis excrescentias tollit & absumit..... Hæc ignorant qui nugis & cachinnis delectantur* (b). C'est l'*héliotrope*, dont la poudre portée dans le fond de la narine où est le *polype*, le fait tomber par morceaux, & sans presque de douleur. On a eu la satisfaction de voir réüssir ce remède ; & c'est sur cette expérience que l'on conseille ici cette herbe. Mais cependant si l'on ne peut éviter l'opération, voici ce qui pourroit la rendre plus sûre & infiniment plus facile : C'est de s'étudier à diminuer, autant qu'il est possible, de la grosseur du *pédicule* auquel tient le *polype*, en l'affamant, pour ainsi dire, par la diète à laquelle on réduit le malade pendant quelque tems, durant lequel on vui-

(*a*) POTERIUS.

(b) *Observ. & Curat. Cent.* III. *Cap.* LXIII. *pag. m.* 267.

de le ſang des grands vaiſſeaux, qui fourniſſent à ce *pédicule* de quoi ſe nourrir. On ouvre donc coup ſur coup les vaiſſeaux du bras, du côté où eſt le polype, puis la *jugulaire*, laquelle ſaignée dégorge une grande partie du ſang qui nourrit le *polype*. L'on ſéringue en-même-tems dans le fond de la narine, le ſuc d'*héliotrope*, ou ſa poudre diſſoute dans l'eau de plantain, & cela pluſieurs fois le jour. Il s'enſuit de cette manœuvre Chirurgicale, que le *polype*, avec ſon pédicule, s'appétiſſe au point qu'il cède en tombant dans la main du Chirurgien, qui doit le tordre légèrement : & c'eſt ce qu'on a vû arriver. Quelquefois auſſi le *polype* ſe conſume petit-à-petit. Ce qu'on vient de dire doit être d'une grande utilité pour les Pauvres, qui ſe livrent ſouvent avec trop de facilité aux cruels dangers de l'extirpation du polype.

L'on a fait remarquer ci-deſſus, qu'il ſe trouve des *polypes* qui tiennent bien plus de la *varice*, que de la concrétion charnuë. RHASÈS, le plus ſage des Médecins Arabes, appelle en effet ces *polypes*, comme a fait depuis lui le célèbre SEVERINUS, des *hémor-*

rhoïdes du nez (*hæmorrhoïdes narium*). Au-reſte, ce dernier n'employoit que la lancette pour les ouvrir, comme il rapporte l'avoir expérimenté avec ſuccès, & ſans aucun retour, ſur une Religieuſe. *

XXII. Les Engelûres.

Les *engelûres* ſont une autre eſpèce de tumeur, dont les Traités ordinaires de Chirurgie ne font aucune mention. Seroit-ce à cauſe de la difficulté qu'il y a d'en définir le genre & l'eſpèce ? Car c'eſt une tumeur qui porte extérieurement, par ſa rougeur, ſa tenſion, &c. les marques d'inflammation : & cependant les *phlyctènes*, comme le fait obſerver SEVERINUS, ſe feront plûtôt ſur ces tumeurs, qu'une véritable ſuppuration ; il ne s'y en fait même aucune de bien marquée. Cependant, quoi qu'il en ſoit, ce genre de tumeurs appartient à la Chirurgie des Pauvres. SEVERINUS aſſûre que de ſon tems, les Hôpitaux dont il étoit Médecin-Chirurgien, étoient pleins de Pauvres qui venoient, ſurtout dans certaines années, ſe faire traiter d'*engelûres*, leſquelles avoient ſouvent fait de très-fâcheux progrès ſur ces pauvres gens. C'eſt-pourquoi

* Voyez SEVERINUS, *ubi ſuprà*, pag. 418.

cet habile Praticien a traité à fonds de cette maladie dans une Dissertation aussi sçavante qu'utile *. Nous ne le suivrons pas dans toute l'érudition qu'il fait paroître sur une maladie si négligée aujourd'hui parmi les Chirurgiens : Car il suffit au dessein de cette Chirurgie des Pauvres, de faire observer que les *engelûres* sont des tumeurs mixtes, qui appartiennent à la partie rouge du sang, & à sa partie blanche ; parce que la suppuration s'en fait si peu, qu'on en verra plûtôt sortir le sang, par les gersûres ou crevasses, qu'un véritable pus qui en feroit la guérison. C'est-pourquoi de grands Auteurs comparent les *engelûres* à des brûlûres, à cause que ce sont des inflammations sèches, sur lesquelles on remarquera plûtôt des *phlyctènes*, qu'il n'en sortira de vrai pus ; mais seulement il se fera, à sa place, quelque suintement d'une *ichoroſité*, ou séroſité brûlante, qui dépouillera la peau avec tant de malignité, qu'une gangrène sèche ou carcinomateuse s'y fera plûtôt qu'une suppuration loüable. Ce sont là les dangers & les maux des *engelûres*,

* IDEM, *ibid.* pag. 432.

obſervés parmi les Pauvres dans les Hôpitaux par le ſçavant Médecin-Chirurgien déja cité tant de fois. Il ajoûte cette ſage réfléxion, ſçavoir, que ce mal eſt d'autant plus conſidérable, qu'il s'attache à certains corps ſujets aux *engelûres*; de façon qu'il y a des pauvres gens qui en ſont incommodés tous les hivers. Cette maladie demande beaucoup d'attention. Il y auroit d'abord des moyens à prendre pour prévenir le mal, ou du-moins pour en arrêter le progrès; & ces moyens ſont très-faciles. Il faut avoir ſoin, lorſqu'on eſt ſujet aux *engelûres*, de ſe laver les mains ou les pieds & les bien frotter avec une cuillerée ou deux d'huile d'amandes douces. Une autre précaution, c'eſt d'expoſer ces parties à la fumée du foin nouveau, que l'on fera brûler; cela doit ſe faire dès les premiéres apparences d'engelûres. SEVERINUS communique, de ſa part, un remède dont il relève infiniment le prix. C'eſt de ſe hâter de faire des mouchetûres, ou de légères ponctions, ſur les *engelûres* dès qu'elles commencent; parce que c'eſt, dit ce grand Praticien, la maniére de terminer promptement cette mala-

die ; & il cite, à ce sujet, les expériences qu'il a faites ou vû faire avec succès dans les Hôpitaux. Si cet expédient n'est pas du goût des malades, ou si le mal est trop avancé, il y a des remèdes simples, & composés, dont les formules se trouveront dans la *Pharmacie des Pauvres.* *

XXIII. Les Cors despieds, & les Verruës ou Poireaux des mains.

Les *cors* qui viennent aux pieds, & les *verruës* ou *poireaux* qui attaquent ordinairement les mains, sont des maux très-importuns, & cependant très-familiers parmi les Pauvres. Il leur vient des *cors*, parce qu'étant obligés continuellement à être sur leurs pieds, à porter des fardeaux, & à faire des efforts qui les forcent de s'appuyer fortement sur la plante des pieds, ce sont autant d'occasions de mettre en presse & de tenir gênées, par une tension trop fréquente, les fibres tendineuses du réseau de la peau. Par toutes ces raisons, les sucs nourriciers lymphatiques de ces fibres se trouvent comprimés, & ils contractent, par leur fixation, une salûre plus ou moins maligne, qui fait le fonds des *durillons* douloureux qui se forment dans ces parties. Les

* Tom. III. pag. 88. 89. 223. 224.

verruës ou *poireaux* des mains ſont d'autres excreſcences, qui naiſſent encore des expreſſions qui ſe font par le ſerrement des fibres nerveuſes de la peau, à-peu-près comme les *cors*. La différence entre les deux, c'eſt ordinairement que les *cors* aux pieds ont des racines plus profondes & plus tendineuſes que les *verruës*, & que celles-ci tiennent ſouvent à un pédicule qui eſt mince & plus ou moins gros; au-lieu que les *cors* ont des baſes plus larges, en ce qu'elles tiennent profondément par plus de racines. Mais à quelles minuties, dira-t-on, eſt-ce réduire la Médecine, que de la faire entrer en conſidération de petits maux que le monde a coûtume de mépriſer! Cependant ces petits maux, ſi mépriſables en apparence, demeurent quelquefois incurables, & expoſent les Pauvres à des opérations très-malheureuſes. On ſçait les accidens cruels qui ſont arrivés à nombre de perſonnes qui ſe ſont indiſcrètement fait couper des *cors*. D'un autre côté, combien n'y a-t-il pas de pauvres Domeſtiques & de gens de journée, de l'un ou de l'autre ſèxe, aux champs, ou à la ville,

qui étant incommodés de *verruës* aux mains, jusques-là que ces excrescences les empêchent de travailler, se servent de misérables *caustiques* qui les estropient ! Voilà pourquoi ces petits maux tant négligés par la Médecine Chirurgicale, & cependant si malaisés à guérir, ont fait dire à un grand Médecin *, qu'il s'estimeroit avoir rendu un plus grand service au genre humain, en lui apportant un bon remède pour guérir les *cors* des pieds, qu'en lui découvrant quelque ingénieux système, plus propre à amuser les imaginations, qu'à remplir les vœux naturels de la Médecine, qui sont de guérir véritablement. On trouvera dans la *Pharmacie des Pauvres* (*b*) les remèdes les plus propres pour la cure de tous ces maux. Mais, en attendant, il est nécessaire de donner aux Pauvres quelques avis. Ils ne doivent jamais confondre les véritables *cors* aux pieds avec les *calus* ou *oignons* (c'est ainsi que l'on appelle communément de grosses callosités qui se forment à côté des gros orteils ou ailleurs sur la plante des pieds.) Si l'on

(*a*) SYDENHAM.
(*b*) Tom. III. pag. 89.

n'a pas cette attention, l'on risque de confondre les remèdes ; car les *amollissans*, qui mettent les callosités en état de se laisser couper, sont insuffisans pour déraciner un *cors* qui seroit véritable. Et là-dessus il sera de la prudence de ne point toucher ces sortes de tumeurs, qu'après les avoir fait éxaminer par un habile Chirurgien. Mais ce qui peut servir de règle générale, & ce qui montre bien évidemment une Chirurgie naturelle, & jusqu'où l'on peut s'y abandonner sans crainte, c'est, comme l'observation le confirme, qu'en se donnant du tems, sans irriter ces tumeurs, & sans les aigrir (comme l'on fait très-souvent, en les coupant, ou en les brûlant, à dessein de les consumer), l'on a la satisfaction de les voir se dissiper. Pour cet effet, il faudra d'abord donner à un *cors* toutes les facilités nécessaires de la part des chaussûres ; ensuite l'on aura soin de ratisser de-tems-en-tems, & de couper extérieurement le *cors*, ou la *callosité*, sans jamais aller jusqu'au vif, c'est-à-dire, sans les faire saigner ; après cela, l'on se contentera d'appliquer & de tenir ferme sur les endroits malades, un

emplâtre qui ſoit *neutre*, c'eſt-à-dire, qui ne faſſe que contenir les parties, ſans éxercer ſur elles ni vertu *réſolutive*, ni vertu *ſuppurative*. Tel eſt le *diapalme* : l'on en fait un emplâtre mollaſſe, dont on forme comme un chaperon collé ſur la tumeur, & l'on n'y touche que rarement ; après quoi l'on voit mourir, pour ainſi dire, cette tumeur, comme étouffée ſous cette enveloppe. Ce que l'on obſerve dans les plantes, ſert à faire comprendre cette ſorte de *mortification*. Une plante qui végétoit & croiſſoit heureuſement dans un endroit, y dépérit inſenſiblement, lorſque des arbres la tiennent trop aſſidûment à l'ombre ; & cela, parce que la tranſpiration ſe faiſant mal dans les feuilles ou dans les extrémités des parties de la plante, les ſucs nourriciers ſortent de leurs arrangemens : il n'en faut pas davantage pour faire flétrir les fibres ; parce qu'elles ceſſent de ſe maintenir dans leurs poſitions naturelles, qui opèrent une loüable *aſſimilation*.

Les *verruës* demandent les mêmes égards. Il ne faut point les tourmenter : Car on a vû ſouvent de pauvres gens s'eſtropier malheureuſe-

ment les doigts ou les mains, en voulant trop promptement guérir les *poireaux*. Un remède dont on a l'expérience, les fait tomber insensiblement. Il ne faut que les couper superficiellement, & tenir continuellement appliqué dessus, en manière d'un petit cataplasme, des feuilles d'ozeille broyées, & bien pistées avec du suif que l'on prend autour du lumignon d'une chandelle allumée : Il s'en forme un onguent très-mol, dont on fait une espèce de calotte sur le *poireau*, que l'on tient assujettie par le moyen d'un petit bandage. L'on continuë de renouveller de loin en loin ces applications, jusqu'à ce qu'on voye que le *poireau* tombe tout entier, sans qu'il en sorte une goutte de sang. Cela rappelle une autre observation à-peu-près semblable sur le suif de chandelle ; c'est au sujet des *cors* aux pieds. S'il arrive qu'un *cors* pousse sous l'ongle d'un orteil, c'est une occasion à bien des gens de couper l'ongle & le cors, jusqu'à se faire de grandes douleurs. Mais un moyen plus facile, & qui réüssit, c'est de se faire suffisamment de la place, en ratis-

ſant doucement le *cors*, & faiſant dégoutter incontinent deſſus, du ſuif d'une chandelle allumée ; enſuite on recouvre tout l'ongle du même ſuif tout chaud ; & l'on enveloppe l'orteil ſeulement d'un linge, qu'on aſſujettit avec un peu de fil. Il faut avoir un peu de patience ; &, après qu'on aura renouvellé ces applications de-tems-en-tems, le *cors* ſe diſſipera parfaitement.

XXIV. La maniére de traiter les affections des Ongles, & les mauxqui arrivent aux Orteils à l'occaſion des Ongles qui entrent dans la chair.

Le Lecteur ſenſé voit bien que par tous ces petits détails, on cherche bien moins à rendre cet Ouvrage agréable à l'eſprit, qu'utile à la ſanté des Pauvres, à laquelle ſeule l'on eſt ici appliqué, pour la leur conſerver, de-même que l'uſage & la facilité de leurs membres, autant qu'il eſt poſſible, par une Chirurgie très-ſimple. C'eſt-pourquoi je continuë de les avertir que, généralement parlant, ils doivent éviter tous les onguents *ſuppuratifs* dans les affections des *ongles* ; car ce ſont la plûpart des maux d'inflammation, qui prennent à la racine des ongles, qu'il faut bien plûtôt adoucir & calmer, que les irriter par des onguents pourriſſans. Mais il n'eſt point de *topiques*

dont ils puiſſent tirer des ſoulagemens auſſi ſûrs, que de la graiſſe que l'on appelle du *ſurpoint*, & que l'on trouve chez les Corroyeurs. Enfin il y a encore un avis à donner aux Pauvres, ſur les maux qui arrivent aux Orteils à l'occaſion des *ongles* qui entrent dans la *chair*. On leur arrache les ongles; ou bien on leur fait ſouffrir de cruels maux, ou de longues infirmités, par les *cathérétiques* ou *corroſifs*, que l'on s'opiniâtre d'y appliquer. Une voye plus ſimple, ſans rien couper ni arracher, c'eſt de fourrer, tous les jours, petit-à-petit quelques brins de charpie trempée dans du ſuif chaud, deſſous l'endroit de l'ongle qui s'enfonce dans la chair, & de faire ſur le champ dégoutter du ſuif d'une chandelle allumée ſur tout l'ongle, que l'on enveloppera enſuite d'un linge ſeulement.

XXV. Le Panaris.

Il eſt un mal très-conſidérable, & très-commun; cependant on ne ſçait pas la maniére de le traiter, ce qui occaſionne ſouvent de triſtes accidens: C'eſt le *panaris*. Ce mal prend à l'extrémité du doigt, vers la racine de l'ongle, ou vers le pli de la derniére jointure du doigt. On ſe hâte

d'ouvrir cette tumeur, & de la faire ſuppurer, pour prévenir au-plûtôt la pourriture du tendon; & le mal eſt ſi cruel, ſi malin, & ſi ménaçant, qu'il en coûte ſouvent le doigt à de pauvres Ouvriers. Un grand Médecin-Chirurgien (*a*) avertit, pour prévenir ces malheurs, de faire au-plûtôt une légère *inciſion* ſur le mal, à la faveur de laquelle s'évacuë une ſéroſité qui ſe trouve épanchée ſous la peau: Il applique enſuite de la *thériaque* ſur l'inciſion; & par-là il aſſûre une guériſon prompte, & ſans de mauvaiſes ſuites. Un autre grand Praticien de ces derniers tems (*b*), conſeille le cataplaſme de feuilles de *juſquiame*. La Chirurgie des Arabes employoit ici l'*opium* lui-même (*c*). Un avis donc à donner aux Pauvres, c'eſt d'abord de s'occuper plûtôt à appaiſer la douleur (qui eſt énorme, & qui attire la pourriture dans cet endroit), que d'employer des remèdes balſamiques, fort chauds, deſſéchans, réſolutifs, & qui tendent à

(*a*) FABRICE DE HILDEN.

(*b*) BARBETTE.

(*c*) Voyez CHALMETÆI *Enchiridion Chirurgicum.*

avancer la *suppuration*; car c'est précisément consommer le mal. Au-contraire, en appliquant d'abord un *narcotique*, comme la *thériaque* simple, ou bien dans laquelle on aura mêlé quelques *gouttes-anodynes*, ou le cataplasme de *jusquiame*, l'on procurera du repos au malade, sur-tout si on lui fait avaler en-même-tems un peu d'*opium*. C'est qu'indépendemment de l'avis d'un célèbre Auteur (*a*), qui conseille de faire prendre de l'*opium* dans les playes douloureuses, par la raison, dit-il, que rien ne favorise tant une bonne suppuration, l'on est fondé encore sur la pratique d'un autre célèbre Médecin d'Allemagne (*b*), qui conseille de donner de l'*opium* pour préparer les malades, quand il faut leur faire de grandes opérations. Enfin l'exemple de RIVIERE, ce fameux Praticien de Montpellier, vient ici fort à propos. Son fils, qui pouvoit alors avoir quatre ans, ayant la langue couverte d'ulcérations inflammatoires, dont les douleurs le faisoient périr, cet habile Médecin lui donna un grain de *laudanum*, pen-

(*a*) THÉODORE TURQUET de MAYERNE.
(*b*) GREG. HORSTIUS.

dant quelques nuits de suite, & il le guérit. Peut-on se promettre moins de l'*opium* employé intérieurement pour la guérison prompte du *panaris* ? Est-il un autre moyen plus sûr & plus prompt pour guérir les plus vives douleurs de dents ? Et, pour nous rapprocher de l'idée que présente la cause du *panaris*, parce qu'il porte si aisément à la pourriture du tendon, il est à propos de se conformer, pour sa guérison, à la maniére dont on guérit très-promptement les *gangrènes sèches*. Le *diacode* donné dans les émulsions, ou bien le *laudanum* lui-même pris par la bouche, termine ce fâcheux mal. Il ne peut en arriver le moindre inconvénient pour la guérison du *panaris*, en donnant tout d'abord ces remèdes ; d'autant plus qu'en tout cas, on sera toûjours à tems de faire des ouvertures, s'il en est besoin.

XXVI. Mal des Doigts, appellé vulgairement des *Pourritures*.

Mais cette humeur, laquelle, en se ramassant dans un seul endroit & dans le fond des chairs, forme une tumeur qui est le *panaris*, fait d'autres désordres, quoique sans pénétrer si profondément, en se répandant sur la peau. Car c'est une humeur rongeante

geante, maligne, *atrabilaire*, qui rode de doigt en doigt par une maniére de contagion. Ce ſont alors des eſpèces de *phlyctènes*, ou de brûlures, que le peuple appelle des *pourritures*, & qui durent très-long-tems. Ce n'eſt, ſi l'on veut, qu'une incommodité: Mais les perſonnes qui en ſont atteintes, paſſeront quelquefois des mois, des années même, à ne pouvoir preſque ſe ſervir d'une de leurs mains, dont tous les doigts, les uns après les autres, contractent ces *pourritures*. Cette longueur de douleurs (car ces maux ſont très-douloureux & le jour & la nuit) ne vient que de la mauvaiſe maniére dont on traite ces *pourritures*. Ce ſont des onguens, des baûmes, & des emplâtres qu'on employe; au-lieu qu'il ne faut que des *adouciſſans* qui aident à la tranſpiration. La *crême* toute ſimple, la *bouillie* avec le laît, la farine, & un peu de ſafran, ou bien l'*eau de morelle*, les *ſucs* de *joubarbe*, de *plantain*, &c. ſont les ſecours convenables & ſuffiſans, pourvû qu'en-même-tems l'on dégage la circulation du ſang par quelques ſaignées. Il eſt remarquable que ces accidens arrivent aux femmes vers l'âge

de quarante ans, où la Nature paroît comme battre en retraite, & se concentrer ou se recueillir toute en elle-même ou dans son intérieur, sans plus dépurer le sang, comme elle faisoit tous les mois. Ce sont donc des humeurs qu'elle a à tenir sous le joug & dans l'ordre de la circulation; mais quelques-uns de ces sucs s'échappant à son travail, se répandent extérieurement sur la peau, où ils causent les *pourritures* susdites. Ainsi ce sont des attentions à prendre dans ces conjonctures, comme on l'a expliqué en parlant des maladies des femmes.

XXVII. Les Tubercules ou Ebullitions blanches de Sang.

Cette observation est d'autant plus importante, que par les mêmes raisons, & dans ces mêmes tems, il arrive quelquefois aux personnes du sexe de se trouver tout le corps couvert, non de ces sortes d'ulcérations, mais de petites *élévations* comme des *ampoules*, qui sont blanches, c'est-à-dire, de la couleur de la peau, plus ou moins grosses, mais très-remarquables, de quelque volume qu'elles soient. C'est alors une espèce d'*ébullition* de la partie *blanche* du sang, qui se sépare de la *rouge*, & qui souvent annonce aux personnes du sexe de

longues & pénibles infirmités pendant des années entiéres ; & ces personnes se trouvent sujettes à des crachemens-de-sang, qui deviennent très-dangereux. C'est donc une sorte de tumeurs ou de tubercules épars par toute l'habitude du corps. A la vérité, il n'est fait aucune mention de ces *tubercules* dans les Livres ordinaires de Chirurgie qui traitent des tumeurs. Mais le cas n'en est pas moins réel en pratique ; & les Médecins véritablement attentifs à l'état du corps humain, sur lequel, à la maniére d'HIPPOCRATE, ils ont étudié la Nature, pour en suivre les mouvemens & le cours, sans les troubler, ni les prévenir, connoissent bien ces tubercules, pour les avoir vûs. Ils sçavent la conséquence de cette sorte d'*ébullition de sang blanc* ; parce qu'ils l'ont vû suivie de mille inconvéniens, pour le reste de la vie, dans des personnes du sèxe. Or ces tumeurs ne se traitent pas par les onguens, ni par les cataplasmes. La *saignée* en fait intérieurement le remède ; sans que ni démangeaison, ni chaleur, ni ardeur, ni rougeur de ces *ampoules* demande aucun remède topique ou extérieur. Mais il

faut, en-même-tems que l'on pratique les saignées du bras & du pied, faire usage des bouillons *rouges*, des *tisanes* convenables à ces sortes d'indispositions des personnes du sexe, & enfin des eaux *minérales ferrugineuses*, ou bien, à leur défaut, de quelque simple préparation de *mars*, telle qu'on la trouvera dans la *Pharmacie des Pauvres*. *

XXVIII. Les Coups, les Contusions, les Efforts, les Entorses, & les Chûtes.

C'est ainsi que dans cette Chirurgie qui regarde singuliérement les Pauvres, on s'occupe uniquement à leur apprendre ce qu'ils ont à faire pour se conserver en santé, au milieu de tant d'occasions qui les exposent continuellement à l'altérer ou à la perdre; & c'est-pourquoi on les rend attentifs à tous ces accidens, pour les accoûtumer à en prévenir les suites, les dangers, & les longueurs. Quant aux autres accidens, tels que sont les *coups*, les *contusions*, les *efforts*, les *entorses*, & les *chûtes*, qui leur arrivent journellement, leur importance par rapport à la guérison, dépend presque davantage de la diligence à y remédier sur le champ, & de la maniére dont on s'y prend d'abord, que

* Tom. III. pag. 96.

de la nature-même ou du fonds de ces accidens. Ils sont tous compris sous le nom de *coups*. Or tous les coups sont, ou avec effusion de sang, comme les *playes*, dont il sera parlé ci-après ; ou ils se font sans aucune évacuation de sang, comme les *ecchymoses*, les *contusions*, les *bosses* ; ou bien ce sont des extensions de nerfs, de membranes, ou de tendons ; toutes différences qui se rapportent ou à la *partie rouge* du sang, ou à sa *partie blanche*, aux *solides*, ou aux *fluides*, c'est-à-dire, ou aux humeurs, ou aux parties qui les contiennent. Sur tout cela il est une règle générale, qui doit d'abord se présenter à l'esprit des Pauvres qui se trouvent dans l'une de ces circonstances : C'est de se faire saigner sur le champ, & de ne permettre aucune incision qu'après de bons conseils. Cet avis regarde en particulier les *ecchymoses* ; car il est à observer que, sans les ouvrir, quoique le sang s'y trouve amassé en grande quantité, avec un peu de tems ce sang rentre dans les vaisseaux, & l'*ecchymose* disparoît, en y appliquant simplement des *compresses* trempées dans le gros vin, ou un *cataplasme* de mie de pain, bouillie dans

le vin rouge avec les roſes de Provins.

Les *contuſions* conſidérables ſont celles qui arrivent en conſéquence d'une chûte de certaine hauteur, qui quelquefois fait de tout le corps une contuſion univerſelle. Le remède de RIVIERE (*a*) convient parfaitement à ces contuſions. Mais comme les Pauvres ſont ſujets à de pareilles chûtes, de-même qu'à ſe trouver dans des carriéres ou des ſoûterrains, expoſés à y périr ſous la maſſe des terres ou des pierres qui les accablent ſans les tuer ſur le champ, il ſeroit très-néceſſaire que l'on trouvât toûjours chez les Sœurs de la Charité, de l'*Onguent de Miel*, qui eſt le remède que recommande cet Auteur (*b*), afin qu'on l'ait à la main, tandis qu'on écorchera un mouton fraîchement égorgé.

(*a*) Voyez ſes *Obſerv. Med.* Centur. III. Obſerv. 29. ou la *Note* ſuivante.

(*b*) Pour compoſer cet Onguent, il faut prendre (dit RIVIERE à l'endroit cité) des *rayons* avec leur *miel*, & les faire cuire dans du *vin*, en conſiſtence d'onguent, que l'on étendra enſuite ſur une peau de *mouton* fraîchement tué, pour en envelopper le corps du malade.

L'on doit, s'il en eſt beſoin, réïtérer cette application quelques jours de ſuite.

Les *coups de tête*, si fréquens parmi les Ouvriers, forment encore des contusions très-considérables. Dans ce cas, on ne peut trop leur recommander de ne pas différer de se faire saigner du bras sur le champ, puis de la gorge, si le mal est considérable. En-même-tems le malade avalera cinq ou six cuillerées de sucs de *cerfeuil* & de *pimprenelle*, mêlés dans un verre de *vin* blanc; & l'on appliquera sur la contusion une poignée de *persil*, pilé avec de l'*eau-vulnéraire*.

Les *extensions de nerfs* se font ordinairement dans les Poignets; & ce sont des *ganglions*, qui se forment au-dessus & au-dessous des Poignets. Ou bien elles se font dans les jointures du Pied; & ce sont alors des *entorses* ou *foulûres* de nerfs, & des tendons *treſſaillis*. Enfin ces efforts ou extensions de nerfs se font dans les Reins; ce qui arrête sur le champ les pauvres Ouvriers.

Pour les *ganglions*, la règle est générale; jamais il ne faut les ouvrir, ni par instrumens, ni par corrosifs. L'opération du petit marteau de bois, ou d'yvoire, dont l'on frappe à plomb sur une table le *ganglion*, en

eſt le remède ſpécifique, en frottant la partie, auſſi-tôt après l'opération, avec de l'*eau-vulnéraire*, ou de l'*eau de lavande*.

Quant aux *entorſes*, il faut d'abord du repos. Quelques-uns conſeillent de plonger à nud dans un ſeau d'*eau froide* le pied qui a ſouffert l'entorſe. Des corps comme ceux des Pauvres, accoûtumés à s'endurcir, permettront peut-être ce remède, que l'on a vû à la vérité guérir ſur le champ une Demoiſelle ; mais, ſans d'autre cauſe, elle tomba dans de ſi affreuſes convulſions, qu'on ne ſçavoit plus qu'en attendre. Il eſt bien plus ſûr d'employer d'abord un *cataplaſme* de mie de pain & d'eau, & enſuite un autre cataplaſme auſſi de mie de pain dans le vin rouge. Si ce ſont les Reins qui aient ſouffert un effort extraordinaire, le *baûme tranquille*, mêlé avec l'*eau-de-vie camphrée* y fera du bien ; puis l'*Emplaſtrum Dorſale* de FULLER * ; ou bien un *citroine*

* *Pharmacop. Extempor. reform.* pag. 91. Voici la formule de cet Emplâtre.

Prenez de l'*Emplâtre contre la Rupture*, & du *Diapalme*, de chacun demi-once : Mêlez-les enſemble. On peut y ajoûter, ſuivant le beſoin, de l'*Onguent blanc de* RHASIS, un gros

loine de poix de Bourgogne, malaxée avec le baûme du Pérou, & les goutes-anodynes.

XXIX. Vertu singuliére de la Chirurgie naturelle dans la guérison des Entorses, des Ecchymoses, &c.

Mais ce qui mérite ici une réfléxion bien particuliére, c'eſt que la vertu de la *Chirurgie naturelle* ſe manifeſte évidemment dans tous ces différens cas. Quelle eſt cette main ſecrète, qui avec de ſi foibles ſecours du côté de l'Art, opére un travail ſi ſurprenant que celui d'où réſultent tant de cures, & d'une maniére auſſi parfaite? 1°. Quel eſt l'agent, qui dans une *ecchymoſe* la plus étonnante, rétablit la circulation du ſang dans ſon intégrité? Car il faut que la partie rouge du ſang, qui avoit comme ſubjugué les artéres lymphatiques, dont elle avoit forcé tous les diamétres, ſe refoule, en retournant comme ſur ſes pas dans les artéres ſanguines. Quelle vertu a rétabli alors les *ſolides* dans leur *ton*, pour faire reprendre aux artéres leur reſſort naturel, & aux oſcillations les directions conve-

du *Sucre de Saturne*, un demi-gros; de la *Térébenthine de Veniſe*, un gros.

N. B. Il faut ſe ſervir ici de l'*Emplâtre contre la Rupture*, qui eſt décrit dans la *Pharmacopée* de LEMERY, pag. 1055.

nables ? 2°. Tout un corps eſt foulé dans chacune de ſes parties, qui ſont univerſellement contuſes par l'affreuſe chûte qu'il aura ſoufferte. Tout étoit donc en *ſtagnation*, ou comme en *lacunes*, dans les *fluides*, qui tous étoient à la veille de rompre les liens ou les digues naturelles qui les contiennent. Ainſi ce ſont les deux parties du ſang tout-à-la-fois, qui après être ſorties de leurs *directions*, les reprennent, & par-là rentrent inſenſiblement dans le courant de la circulation. Ce ſont toutes les fibres, qui dans tous les vaiſſeaux reprennent leur vertu ſyſtaltique. Mais quel eſt l'agent qui redreſſe tant de reſſorts forcés, & qui réforme tant de dérangemens ? Eſt-il moins ſurprenant de voir la promptitude avec laquelle le ſimple contact de l'eau froide, fait reprendre ſur le champ aux *tendons* leurs extenſions naturelles, en quittant celles qu'une *entorſe* avoit ſubſtituées à la place d'autres qui faiſoient la force, & donnoient la rectitude naturelle aux fibres qui les compoſent ? Les unes trop allongées avoient comme diſloqué le pied ; & les *tranſverſales*, leſquelles, comme les leviers naturels, devoient

aider les *longitudinales* à se remonter, avoient été détournées dans leurs puissances. Quelle main donc a rétabli les unes & les autres dans leur ordre, ou dans la rectitude de leurs puissances, dans leurs positions, & dans leurs situations naturelles ? Comprend-t-on un moindre travail ou moins d'adresse à remettre dans leurs arrangemens les fibres des muscles, des nerfs, & des tendons, qui auront été forcés par un effort que les Reins auront souffert ?

L'opération qui fait la cure du *ganglion* dans un moment, découvre bien plus au naturel à un esprit instruit du méchanisme du corps humain, quelle est cette main secrète, ou cet agent intérieur, dont la force n'est autre que celle qui fait la puissance des organes. Il est aisé de concevoir que la force *systaltique* des fibres, des tendons, & de leurs membranes, ayant été forcée, dans leur *contractilité*, par quelque effort, se trouve soudainement soulagée de la résistance que leur faisoit un volume qui s'y étoit interposé : C'étoit celui du *suc nerveux* ralenti, qui, comme mis en presse entre les fibres des tendons, empêchoit

leurs membranes d'éxercer leur *contractilité*. Or elles reprennent leur reſſort auſſi-tôt que le coup de marteau a diſſipé la *congeſtion* ou la ſtaſe dans laquelle étoit le ſuc nerveux. L'entrave qui faiſoit la réſiſtance étant ainſi levée, le rétabliſſement de la circulation de la partie blanche du ſang s'éxécute ſur le champ, & tout cela par la même vertu que celle que le Créateur a établie pour la circulation des ſucs par toute l'œconomie animale. Si l'on conſidère donc avec combien peu de frais en remèdes, la Chirurgie obtient de la Nature, des cures ſi ſurprenantes, n'a-t-on pas une démonſtration complette d'une Chirurgie naturelle, dont l'*inſtrumentale*, ou la *pharmaceutique* n'eſt qu'une coopératrice ſouvent foible, & quelquefois téméraire?

Le ſuccès ſubit & étonnant de l'*opium* donné pour guérir une *ecchymoſe*, eſt encore une preuve bien convaincante de ce qu'on a avancé juſqu'ici. Le fameux FABRICE DE HILDEN rapporte *, qu'il ne fit aucune difficulté de donner un grain d'*opium*, dans un peu de laît de la nourrice, à un en-

* *Centur. V. Obſervat.* 60.

fant de dix mois, après une opération qu'il lui avoit faite pour une descente. Cet enfant avoit une furieuse *ecchymose* sur le bas-ventre, les cuisses, &c. dont il fut guéri en très-peu de jours. Il suffit donc dans la Chirurgie, aussi-bien que dans la Médecine, de faciliter à la Nature les moyens de se dégager elle-même. Le genre nerveux, tout en *éréthisme* par les cruelles douleurs que souffroit l'enfant, retenoit le sang qui avoit crévé les vaisseaux dans cette furieuse *ecchymose*: Mais l'*opium* ayant rétabli la souplesse dans les fibres nerveuses, ces fibres reprirent leur vertu systaltique; &, à l'aide de cette vertu, la partie rouge du sang repassa dans les vaisseaux sanguins, en dégageant les artères lymphatiques dont elle occupoit les capacités.

XXX. La cause du Cancer, & la manière de le traiter.

Le peu d'attention que l'on a à suivre la Nature dans les productions des *tumeurs*, est souvent la cause des méprises que l'on fait en s'appliquant, pour leur cure, à corriger les qualités des *fluides* ou des humeurs, lorsque la disposition des *solides* (c'est le resserrement spasmodique des fibres nerveuses) tient dans le fonds de ces maux la première place. L'effet d'un

petit coup, souvent très-superficiel; mais qui aura porté sur un endroit de la peau des plus tendres, ou des plus délicats, cause une tumeur qui devient aussi grosse que douloureuse. C'est le *cancer*, qu'un léger coup sur la mammelle aura occasionné. C'est donc la disposition à la douleur, ou la tension *spasmodique* des fibres qui ont contracté le premier resserrement, qui doit essentiellement occuper le Chirurgien, ou guider la Médecine Chirurgicale. Au-contraire, si l'on est tout occupé à fondre la glande durcie, l'on augmente l'*éréthisme*, & autant que par-là la tumeur devient douloureuse, autant la cure en devient-elle malheureuse. Il ne faut ici qu'aider la Nature à se dégager des liens qui tiennent serrée la partie blanche du sang dans les glandes de la mammelle; & la Chirurgie naturelle ménagera le reste de la cure, tant qu'on la conduira suivant ses vûës. L'on en prend de contraires, lorsqu'on irrite les fibres, dont l'on serre les liens par tous les remèdes irritans qu'on applique, & par tous les fondans que l'on fait prendre. La tumeur devient *maligne* : Faut-il s'en étonner?

On a révolté la Nature, &, pour ne ne l'avoir pas suivie dans son principe, le mal devient incurable. C'est manquer à la Chirurgie naturelle, & s'oublier sur les attentions qu'elle mérite. L'on a donné ailleurs les réflexions qu'on avoit à faire sur le fonds naturel de ces sortes de tumeurs.

XXXI. Les Hernies ou Descentes.

Pour revenir aux accidents dans lesquels les Pauvres sont exposés à se blesser, l'on ne doit pas oublier les efforts qui leur occasionnent si souvent des *descentes* : Car outre la *hernie* ou *descente* des intestins, qui est commune aux deux sèxes, la *chûte de matrice* en est une espèce qui est en propre aux femmes ; & les fréquents efforts auxquels les pauvres femmes s'exposent, les y rendent très-sujettes. Ce n'est pourtant pas que l'on se propose, dans cette Chirurgie, de guérir à fonds les *descentes*. Mais la Médecine doit rendre tolérables les maux qui sont incurables. Elle conseille donc aux personnes charitables qui fourniſſent des remèdes aux pauvres gens, de leur faire donner des *brayers* ou *bandages*, & autres secours semblables, afin que les uns & les autres, hommes & femmes, puissent

chacun dans leurs travaux, les continuer sans s'exposer aux accidents funestes des *descentes*, en faisant inconsidérément, ou sans avoir de *brayer*, des efforts quels qu'ils puissent être. Ce sera une charité aussi utile que loüable, de préserver par ces moyens la santé des Pauvres, si nécessaire pour le bien public.

XXXII. Les Brûlûres.

Les *brûlûres* sont des accidents très-fréquents parmi les Pauvres. Car combien y en a-t-il entre les Artisans qui sont employés à la forge, à manier le *fer* qu'on y travaille ; à l'*étain*, ou au *plomb*, ou à la *chaux* qui s'employe aux ouvrages auſquels ils gagnent leur vie ? Tels sont les *Fondeurs*, les *Plombiers*, les *Tanneurs*, &c. D'autres travaillent au milieu, pour ainsi dire, de l'eau bouillante, comme les *Brasseurs* & les *Teinturiers*, qui sont toûjours exposés à l'eau bouillante. Les Pauvres de ces métiers se trouvent donc exposés à toutes les différentes *brûlûres* les plus dangereuses ; telles que sont celles du fer chaud, du plomb fondu, & de la poudre à canon, qui prend feu inopinément. Les *brûlûres* occasionnées par l'eau chaude sont fort communes non-seulement

dans les professions de beaucoup de Pauvres, mais encore dans leurs familles. L'on trouvera dans les formules, des remèdes pour les *brûlûres* *. Mais les cas étant souvent pressants, j'ai un avis général à donner ici : C'est de plonger sur le champ la partie brûlée, dans de l'*huile*, ne fut-ce que dans de l'huile d'olives, ou bien d'en appliquer au-plûtôt sur la *brûlûre*, en attendant que l'on se soit procuré quelqu'autre remède plus convenable au cas présent. Un autre avis, c'est d'avoir soin de n'ouvrir les *phlyctènes* que par un petit endroit, & dans leur partie déclive, pour se garder de mettre à nud le tissu de la peau, qu'il suffit de délivrer de la sérosité brûlante que contiennent les phlyctènes. Enfin, l'on doit se garder de tous les onguents qui exposeroient à la suppuration ; car l'on ne sçauroit trop l'éviter en cas de brûlûre.

XXXIII. L'œdême.

L'*œdême* est une des tumeurs qui appartiennent particuliérement à la partie blanche du sang, laquelle les produit & les entretient. Mais comme l'*œdême* est une sorte de *cachéxie*, &

* Tom. III. *Pharm. des Pauvr.* pag. 82. & 221.

que sa cause regarde bien plus la méthode de guérir les maladies internes, que celle de faire des opérations extérieures, il en a été parlé amplement dans l'endroit de la MÉDECINE DES PAUVRES, où l'on a traité des *anasarques* ou *leucophlegmaties*. De-même les *écroüelles*, dont les causes sont toutes intérieures, ont été discutées avec les autres maladies internes produites par la partie blanche du sang. Par la même raison, l'on y a traité la matiére des *cancers*; parce que l'opération y étant rarement nécessaire, c'est encore une de ces maladies qui sont bien plus de la juridiction de la Médecine, que du ressort de la Chirurgie. Et pour ce qui est de l'opération qui les regarde, l'on en jugera dans la CHIRURGIE DES PAUVRES, à-peu-près comme l'on va faire pour la cure des *loupes*, des *goüetres*, & de l'*hydrocéphale*, qui sont les tumeurs appartenantes à la partie blanche du sang, dont il va être parlé.

XXXIV. Les Loupes.

Les *loupes* sont souvent comme des ganglions; à l'exception qu'elles sont plus molasses, & qu'ordinairement elles sont placées différemment. Au reste, il y a différentes sortes de *lou-*

pes, soit par les différentes matiéres qui y sont contenuës, soit par les différents endroits qu'elles occupent. A tous ces égards, les Anciens leur ont donné différens noms (*a*). Mais par-tout où elles se trouvent, & quelque chose qu'elles renferment, la maniére de les traiter est essentiellement la même. Car en général elles sont toutes du genre des tumeurs *enkystées*, & par-là elles se ressemblent par l'endroit essentiel. Ainsi que ce soit, en apparence, du *miel*, du *suif*, ou une sorte de *bouillie*, qui s'y trouve, le point capital est d'en bien détruire le *kyste*; & c'est l'affaire d'un habile Chirurgien. De-même, soit qu'une *loupe* se trouve sur la tête, avec un nom différent (*b*); ou qu'elle se rencontre sur le dos, sur-tout dessus l'épaule, encore avec de différens noms (*c*), la cure par-tout en est semblable. Mais quelle est cette cure? Celle précisément qui confirme, de la maniére du monde la plus convaincante, la présence, la vérité, & le sage pouvoir d'une Chirurgie naturelle.

(a) *Meliceris*, *Steatoma*, *Atheroma*.
(b) *Talpa*, *Testudo*.
(c) *Natta*, *Napta*.

Pour se faire donc une juste idée sur la nature des *loupes*, on les compare, en bonne Chirurgie, avec les *signes maternels*, ces marques ou excrescences que l'on apporte avec soi du sein des meres. L'on conçoit que les *loupes* & ces *signes* sont des crûës de parties, comme des *guys* qui croissent sur les chênes, ou des productions naturelles qui ont leur organisation propre; & que, comme les *signes* qui viennent du sein des Meres, sont des êtres de parties travaillées par une Nature qui s'est laissée tromper par l'imagination d'une femme, qui lui a fait donner une forme bizarre aux fibres qu'elle arrangeoit pour le fonds des organes propres au corps humain; de-même une *loupe* est comme une végétation de surcroît: C'est un travail par lequel la Nature fait des arrangemens superflus de sucs nourriciers. Ainsi donc, en abusant du pouvoir de la Nature, & en l'excédant, elle forme, à la charge du corps humain, des productions de parties surnuméraires, des volumes de sucs accumulés, des hors-d'œuvres, enfin des excrescences plus ou moins charnuës, & organisées à leur maniére; & ce

ce ſont des *loupes*. Or, comme il eſt très-dangereux, en-même-tems qu'incertain, d'attaquer avec le fer ou par la Chirurgie inſtrumentale, ou par la pharmaceutique, les *ſignes maternels*, ſoit à cauſe qu'il en arrive de funeſtes accidents, ſoit parce que ces *ſignes* ſe régénèrent aiſément; auſſi en eſt-il de-même des *loupes*, quand on veut les extirper : Les ſuites en ſont ſouvent malheureuſes; au-lieu que l'expérience a fait voir que l'on porte, ſans preſque d'autres inconvéniens que l'incommodité de telles charges, des loupes très-groſſes pendant toute la vie. Ainſi le conſeil preſque unanime des Médecins, eſt de ne pas toucher aux *loupes*, ſinon quand on ne peut s'en diſpenſer, ou à-moins qu'on ne ſoit aſſûré d'avoir des *cauſtiques* auſſi certains que ceux dont il a été parlé à l'occaſion des *polypes*. C'eſt donc auſſi le conſeil que l'on donne ici aux Pauvres, de ne pas s'expoſer légérement à ſe faire couper des *loupes*.

Le danger eſt encore bien plus grand de la part de l'opération des *goüetres* : Car l'on a vû là-deſſus de ſi tragiques événemens arrivés entre les

XXXV. Le Goüetre.

mains & sous les yeux des plus habiles Chirurgiens, que l'on ne craint pas de décider contre l'opération. On conseille aux Pauvres de s'en tenir pour les *goüetres*, aussi-bien que pour les *loupes*, aux remèdes dont on parlera ci-après.*

XXXVI. L'Hydrocéphale.

L'*hydrocéphale* est bien différent d'une *loupe* : C'est une maladie très-véritable, quoique les enfans, à qui elle appartient singuliérement, l'apportent en naissant. En effet, ce n'est guères qu'en conséquence d'un accouchement laborieux, que vient un *hydrocéphale* à la tête des enfans, pour avoir été, en sortant du sein de leurs meres, trop long-tems & trop étroitement au passage. Ainsi la trop forte compression des vaisseaux du cerveau occasionne un *dépôt*, par l'échappée de sérosité qui forme le sac ou la poche sous laquelle se montre la tumeur de l'*hydrocéphale*. C'est donc une vraie maladie : mais comme elle a souvent des racines qu'elle s'est faites dans le cerveau, l'opération d'une telle tumeur emporte avec soi de très-grands dangers. C'est-pourquoi un célèbre

* Voyez pag. 424. & la *Note* de la pag. 425. de ce Volume.

Médecin-Chirurgien *, cité souvent ci-dessus, traitoit cette tumeur seulement avec de l'*eau de chaux*; ce qui étant continué sur de jeunes enfans, lui a plusieurs fois réüssi.

Mais quand l'*hydrocéphale* se fait dans des âges plus avancés, sur-tout dans des adultes, de sages Médecins-Chirurgiens disent qu'il faut regarder ces collections séreuses, comme l'on fait les *hydrocèles*, qui sont des hydropisies locales ou particulières. Ils conseillent de traiter par la *paracentèse*, c'est-à-dire, par la *ponction*, ces sortes de tumeurs : On les vuide de-tems-en-tems du volume de sérosité qui s'y amasse, en-même-tems que, par des remèdes intérieurs & une sage conduite, l'on en empêche la reproduction, autant qu'il est possible.

Les dangers & les inconvéniens des opérations manuelles dans toutes ces tumeurs, font voir le peu de confiance que l'on peut prendre là-dessus dans la Chirurgie *instrumentale*. Mais si l'on y ajoûte le partage des sentimens des plus habiles Chirurgiens, dont les uns, par la crainte d'ouvrir ces tumeurs avec le fer, préfèrent l'u-

* FABRICE DE HILDEN.

ſage du *cautère actuel* (dans l'*hydrocéphale*, par exemple) à celui du *trocar*, ou de la *lancette* ; au-lieu que les autres s'en tiennent aux *ſetons*, qu'ils paſſent à-travers la tumeur ; il eſt manifeſte que leur défiance paroît plus ouvertement ici, que ſur quelque opération que ce ſoit. Tous même s'accordent aſſez à s'interdire l'uſage des *cathérétiques*, en-même-tems qu'ils conviennent de la ſûreté des *épithêmes* ſecs, mais plus univerſellement encore de celle de l'application des *emplâtres* qu'ils nomment *diaphorétiques*. Ce n'eſt pas cependant que ces emplâtres faſſent ſuër en aucune maniére ; mais ce ſont des remèdes qui tout-à-la-fois entretiennent dans le corps de la tumeur une chaleur douce, par une tranſpiration tranquille ou non interrompuë, & qui conſervent aux fibres des parties leur *ton* & leur fermeté, ou leur force naturelle, pour donner le tems à la Nature de ſe défaire inſenſiblement du fluide croupiſſant ou retenu en congeſtion ſéreuſe dans ces tumeurs. Ce ſont ſur-tout les emplâtres *toniques*, qui doivent leur efficace merveilleuſe au *mercure*, ou au *plomb*, parce que ces minéraux agiſſent bien plus paſſivement

vement par la force de leur *gravitation* naturelle, qu'activement par la vertu de leur volatil.

Les succès que les grands Maîtres ont trouvés dans la pratique de cette Chirurgie, qui est la naturelle, sont la cause de la préférence qu'ils lui donnent ordinairement pour la cure des *loupes*, & de tant de semblables tumeurs *pituiteuses* ou *lymphatiques*, qu'ils voyent se dissiper, à la longueur du tems, par ces sortes d'emplâtres. Ainsi rien ne prouve d'une manière plus convaincante, la vérité d'une main Chirurgicale secrètement opérante, & toujours présente dans les parties pour se guérir elles-mêmes. Un emplâtre de cette espèce se trouvera décrit à sa place*, pour l'utilité des Pauvres, rien peut-être n'étant plus capable de leur épargner beaucoup d'opérations très-douloureuses.

XXXVII Les Playes.

Pour ce qui regarde les *playes*, je crois qu'on ne peut rien faire de mieux que de mettre à l'instant les Pauvres sous la conduite d'un bon Chirurgien. La sûreté de la cure des *playes* dépend de la diligence avec laquelle on va

* Tom. III. *Pharm. des Pauvr.* pag. 234.

au-devant de tous les accidens ou qui embarraſſent la cure des playes, ou qui les rendent dangéreuſes. C'eſt-pourquoi la Médecine donne aux Pauvres *bleſſés* un avis, qui leur eſt univerſellement important : C'eſt de ne ſe point refuſer inceſſamment à l'uſage de la ſaignée, à un régime de vie convenable, & à une diéte éxacte ; & cela pour deux raiſons, toutes deux certaines & reçûës par tout le monde. La premiére, c'eſt que la plûpart des *bleſſûres* des Pauvres, viennent de quelques coups, ou ſemblables accidents, qui auront fait des contuſions. La ſeconde raiſon, c'eſt que la maniére dont ils ſe nourriſſent, dans leur ſanté, n'étant qu'un miſérable mêlange de choſes aſſez ſouvent très-peu ſaines, il réſulte du froiſſement des chairs, & d'une telle nourriture, la néceſſité de dégager le ſang des vaiſſeaux qui ont été briſés, pour prévenir les dangers d'une ſuppuration trop abondante, & tous les malheurs qui s'en enſuivent ; en-même-tems qu'il eſt abſolument néceſſaire de porter dans les vaiſſeaux, des ſucs nourriciers qui délayent univerſellement le ſang, pour en prévenir

& effacer les salûres, les coagulations, ou semblables ralentissemens, qui s'y seront faits à l'occasion des mauvais alimens. On leur ôtera donc l'usage de la viande, pour ne les tenir qu'au bouillon, & à la tisane, en même-tems que le Chirurgien s'occupera de nettoyer la playe par de doux *digestifs*, ou semblables remèdes, lorsqu'il sera nécessaire de commencer par ce prélude. Mais souvent, sans tant de façons, le *baûme du Samaritain* *, ce remède simple & Evangélique, suffira tout seul. En effet combien y a-t-il de *playes*, parmi les Pauvres, qui sont simples, ou de pures entamûres, piquûres, ou déchirûres dans les parties charnuës? Il ne faut alors que bien vuider la playe de sang (sans cependant la froisser, ou trop la comprimer); après quoi l'application de l'huile & du vin, ou une compresse trempée dans l'eau-vulnéraire, sera suffisante.

J'avertis, au sujet des remèdes *vulnéraires*, qu'il faut s'abstenir des eaux-vulnéraires trop animées, sur-tout par l'esprit-de-vin: Les plus simples,

* Voyez Tom. III. *Pharm. des Pauvr.* pag. 199. & 200.

c'eſt-à-dire, celles qui ſont uniquement imprégnées de la vertu des plantes vulnéraires, opèrent des guériſons plus promptement & ſans inconvénient ; au-lieu que le trop d'activité des eaux-vulnéraires, ou de ſemblables balſamiques, portant, par leur vivacité, trop d'irritation dans des chairs récemment coupées ou écorchées, attire la douleur & l'inflammation, d'où s'enſuit la fiévre. De celle-ci viennent en conſéquence tous les ſymptômes dangereux, qui traverſent la cure des *playes* qui étoient des plus ſimples dans leur origine. Pour prévenir tous ces malheurs, les Chirurgiens feront bien de ſe ſervir des *digeſtifs* les moins vifs & les plus tempérés.

Il faut auſſi diſtinguer les *playes* entr'elles : Car ou elles ſuccèdent à des tumeurs inflammatoires, qu'il aura fallu ouvrir ; ou bien ce ſont des entamûres cauſées par des inſtrumens *tranchans*, ou *piquans* ; ou des inſtrumens *contondans* auront froiſſé conſidérablement la partie bleſſée. Dans le premier & le troiſiéme cas, l'on doit enviſager l'état des vaiſſeaux endommagés, différemment de ce qu'ils

ſont dans le ſecond. Là ç'aura été la partie rouge du ſang, pouſſée ou attirée dans des *artères lymphatiques*, qui en ſeront demeurées gorgées : Alors il eſt néceſſaire de les laiſſer ſe dégorger ; & c'eſt l'effet de doux *digeſtifs*, qui permettent à ces ſucs déplacés, de ſe ſéparer & de s'évacuer, ſans irriter les parties, ou ſans les contraindre à faire céder ces ſucs à la force des digeſtifs. Au-contraire, quand la playe commence par elle-même, & ſans contuſion conſidérable, les *digeſtifs*, ne trouvant de ſucs que ceux qui ſont néceſſaires à l'intégrité des parties charnuës ou muſculeuſes, enflamment, au-lieu d'adoucir & de tempérer ; cependant dans ces cas, la Nature n'a beſoin que d'adouciſſement. A ceci contribuë encore ſingulièrement le repos des parties bleſſées: C'eſt-pourquoi il eſt eſſentiel de faire interrompre, pour quelques jours, à un Pauvre bleſſé ſon travail ordinaire. Ainſi, en ſuivant toûjours le même point de vûë qui a été propoſé dans la MÉDECINE DES PAUVRES, l'on s'occupe très-ſoigneuſement dans la CHIRURGIE qu'on leur trace ici, de la précaution qu'il faut prendre pour

les préſerver des maux que leur attirent les playes : En effet, il paroît auſſi important de les préſerver de ces maux quand on peut les prévoir, que de les en guérir quand ils ſont arrivés. Il eſt donc à propos de donner des alimens convenables, dès les premiers jours, aux pauvres gens qui ſe ſeront bleſſés, ſans les laiſſer travailler, afin qu'ils ſe trouvent plus tôt en état de reprendre leur profeſſion ou l'éxercice de leurs métiers. C'eſt ici un article capital de la Chirurgie *préſervative* des Pauvres, par le moyen duquel ils ſe trouveront plus tôt guéris ; & par-conſéquent la bourſe des charités ſera moins long-tems chargée de leur entretien.

Toutes ces précautions, pour leſquelles l'on demande tant d'attention dès les premiers commencemens des *playes* parmi les Pauvres, ne ſont point de purs préliminaires dont on auroit pû ſe paſſer : Car au-contraire de-là dépendent les longueurs, les douleurs, & tous les inconvénients de ces maux, quand on a manqué dans le principe, qui eſt d'entrer d'abord dans la maniére sûre & convenable de les bien traiter. C'eſt auſſi dans

cette vûë, que l'on a fait obſerver la néceſſité de ſaigner ces malades, & de commencer par les mettre dans un bon & éxact régime. On recommande encore de les obliger à la ceſſation de leur travail, & de leur épargner les applications extérieures de choſes trop ſpiritueuſes, ignées ou inflammables. Ainſi, par tous ces moyens de précaution, la charité des perſonnes qui l'éxercent ſur les Pauvres bleſſés, aura la conſolation de les voir bien plus tôt guéris, & ſouvent ſans beaucoup de douleur.

XXXVIII. La Fiévre des bleſſés, la grande Inflammation, & les Inſomnies dans les Playes.

Ce qui fait tirer en longueur la guériſon des playes, c'eſt quand cette *fiévre* nommée *vulnéraire* (FEBRIS *vulneraria*) vient à s'allumer. Cette fiévre des bleſſés eſt comme la l'appanage propre des Playes. Or deux choſes excitent cette fiévre, ſçavoir, l'abondance du ſang & ſon ardeur; parce qu'à raiſon de ces deux circonſtances, le ſang embarraſſe le tiſſu des parties dont les vaiſſeaux de paſſage ſont fermés à la circulation des humeurs, à cauſe que toutes les routes y ſont rompuës. Etant donc ſoûlevé contre lui-même, il fait des efforts pour ſe dégager; & ces efforts, qui ſont auſſi ceux

de la *vertu syſtaltique* irritée, ſont cette émotion que l'on nomme *fiévre*. Ainſi le moyen le plus sûr pour abréger la cure des playes, c'eſt de pourvoir, par tout ce qui a été dit, à ce que le ſang ne ſe trouve point trop gêné ou ſerré dans les vaiſſeaux des parties bleſſées. Tout ce qui a été propoſé dans la MÉDECINE pour la cure des *fiévres*, trouvera ici de nouvelles places. Au-reſte, dans le cas de la *fiévre vulnéraire*, il faut retrancher des panſemens (ne fût-ce que pour vingt-quatre heures) les *digeſtifs*, ou *ſuppuratifs*, même les plus doux; &, à leur place, l'on étuvera la playe avec les ſucs de plantain & d'endive, mêlés avec le laît: on en imbibera les plumaceaux. Si la playe étoit trop *ſèche*, on la lavera avec le petit-laît.

Enfin, en cas de trop grande *inflammation*, l'on appliquera par-deſſus l'appareil un cataplaſme de mie de pain, cuite ou dans l'eau ſimple, ou dans l'oxycrat; & l'on continuera ainſi juſqu'à ce que l'on puiſſe reſtituer l'uſage des doux *digeſtifs*, après cependant avoir employé les ſaignées, & fait garder au malade une diète très-ſevère, humectante & délayante.

Les

Les *insomnies* seront écartées par la même conduite ; de-sorte que l'état du malade étant bien pacifié, l'on aura la satisfaction de voir la playe s'humecter, & reprendre son vermeil, ou la couleur loüable qu'elle doit avoir pour annoncer la guérison. Mais, comme rien ne traverse tant cette tranquillité que la douleur, l'on se hâtera d'employer les *calmans* ou les *sédatifs*, sans même craindre l'usage de l'*opium*, lequel, (comme le sçavent fort bien les grands Chirurgiens) procure sans inconvénient une parfaite tranquillité au malade, en dissipant même des *ecchymoses* très-étenduës, très-vives, & très-fortes (*a*). L'usage de l'*opium* est si bien reçû parmi les Praticiens Chirurgiens, que les plus habiles d'entr'eux (*b*) conseillent de le méler avec les poudres *corrosives* ou *cathérétiques*, ou dans les *caustiques*. Quoi qu'il en soit, il est toujours certain qu'un des moyens les plus efficaces pour avancer la guérison des playes, c'est de procurer au-plûtôt le repos au malade.

(*a*) Voycz FABRICE DE HILDEN, *Centur.* V. *Observ.* 60.

(*b*) Voy. GLANDORP.

XXXIX. Le Cours de ventre dans les Playes.

Le *cours-de-ventre* est un autre accident qui met les blessés dans de très-grands dangers, & cela par deux raisons. La première, c'est que c'est un prétexte à donner des purgatifs, remèdes qui sont les moins convenables à la nature des playes. La seconde, c'est que les purgatifs sont encore peu propres à la nature des cours-de-ventre qui surviennent aux playes. Et ces deux raisons sont renfermées en ce que ces sortes de cours-de-ventre viennent pour la plûpart du mauvais état des playes. Or ce mauvais état est la *phlogose* qui s'y met, soit parce qu'on n'aura pas assez saigné le malade, soit parce qu'il aura mangé, ou qu'il aura bû du vin, ou peut-être parce qu'on n'aura pas assez ménagé les *suppuratifs* & les *vulnéraires*.

Quoi qu'il en soit, rien n'est moins convenable en tous ces cas que l'usage des purgatifs : Car, en augmentant l'ardeur & le feu d'une playe, ils contribuent à la production des *cours-de-ventre* ; parce que ce sont des *colliquations* de sucs, lesquels manquant à suppurer, ne peuvent (étant des matières étrangères) se mêler avec le sang ; ils en sont donc expul-

fés par ces expréſſions ſéreuſes ou lymphatiques, qui ſont la matiére des cours-de-ventre. Il faut prendre une voye oppoſée, qui ſera peut-être de ſaigner, ou au-moins d'humecter, de rafraîchir, ou de délayer, avec la précaution de faire boire chaude quelque tiſane que ce ſoit. Au-ſurplus, les poudres *abſorbantes*, *nitreuſes*, *calmantes*, rempliront la plûpart de ces vûës, pourvû qu'en-même-tems l'on tienne le bleſſé dans une diète éxacte. Mais l'obſervation la plus eſſentiellement importante touchant les *cours-de-ventre* qui ſurviennent aux Playes, & pour les guérir, c'eſt celle que nous a laiſſée le ſage Obſervateur * ſur les *hydropiſies* qui ſurviennent dans les fiévres-quartes. Ce grand Médecin avertit que jamais on ne parvient à guérir une telle hydropiſie, tandis que la fiévre-quarte ſubſiſte, & qu'il faut commencer par guérir la fiévre, pour parvenir à terminer l'hydropiſie. Le même avis revient ici; car on ne réüſſira bien à finir la cure du *cours-de-ventre* d'un bleſſé, qu'auparavant l'on n'ait guéri la fiévre *vulnéraire*, c'eſt-à-dire, celle qui

* SYDENHAM.

est survenuë à la playe. C'est-pourquoi dès que l'on voit que la fiévre d'un blessé ne cède pas aux remèdes ordinaires, il faut, sans perdre de tems, y employer le *quinquina*; mais ce sera en le rendant *vulnéraire*, afin qu'il se trouve approprié au génie de la maladie, c'est-à-dire, qu'il tourne sa vertu vers la cure de la playe. L'on fera donc bouillir une once de *quinquina* dans une pinte d'*eau de plantain*; l'on y ajoûtera sur la fin une poignée de *pimprenelle*, & autant de *plantain*; on coulera la décoction; l'on y dissoudra, sur le tout, deux onces de *syrop de lierre-terrestre*; & l'on en donnera un verre, de quatre en quatre heures, au blessé. Si, faute de précaution, il survient un cours-de-ventre, il faudra se servir de la *Potion de* FRACASTOR pour les cours-de-ventre; mais on la rendra *vulnéraire* de la maniére qu'on la trouvera composée parmi les formules. *

La *gangrène* est bien embarrassante dans la cure des Playes; car pour la guérir, l'on s'engage dans l'usage de remèdes où l'on ne songe qu'à l'état de la playe, en oubliant celui du ma-

La Gangrène dans les Playes.

* Tome III. *Pharm. des Pauvr.* pag. 142.

fade. Ce sont des poudres, ou des onguents plus ou moins brûlans, dans lesquels peut-être on n'épargnera ni le *cuivre*, ni le *verd-de-gris*, ni semblables caustiques. Mais en se proposant ainsi de séparer des chairs gangrénées, on risque, sans y penser, d'infecter le sang de particules ignées & corrosives, qui vont à détruire les principes de la vie. C'est donc ici une attention trop négligée, dans laquelle cependant on doit entrer. Souvent des sucs d'herbes, ou des lotions faites avec des décoctions, ou avec de fortes infusions, comme de *scordium*, de *cynoglosse*, de *tabac*, &c. arrêtent sans irritation des *gangrènes* très-considérables. L'on y réüssit encore par le moyen des *baûmes* doux, tempérés, & qui sont spécifiques en matiére de gangrène: Telle est l'*huile de buis*; on l'a vû plus d'une fois changer en bien, & promptement, c'est-à-dire, du soir au matin, des playes terriblement affectées de gangrène.

Au-surplus, ce qui mérite ici une attention singuliére, c'est que par l'effet des drogues brûlantes, âcres & corrosives, l'on pervertit si étran-

gement le tempérament des parties bleſſées, qu'il arrive que des *playes* qui étoient dans la claſſe des maladies aiguës ou phlegmoneuſes, ſuſceptibles par-conſéquent d'une prompte guériſon, dégénèrent en maladies chroniques. On voit ſouvent des *ulcères* très-longs à guérir, qui ne ſont que trop fréquemment les ſuites de playes mal terminées : C'eſt ce qui fait qu'il ſe trouve tant de pauvres malheureux qui languiſſent le reſte de leur vie. Ce n'eſt donc que pour prévenir ces malheurs qu'on donne ici ces avis, d'autant plus convenables, qu'ils ſe prennent dans la Chirurgie naturelle.

XI. Les Fiſtules à l'Anus.

Il eſt ſouvent parmi les Pauvres des abſcès d'autant plus dangereux, qu'ils ſe terminent en des *ulcères* ou des *fiſtules*, au ſujet deſquelles l'on ne ſçauroit mettre trop en garde les Pauvres, pour ne pas s'y laiſſer ſurprendre. Ces abſcès ſe forment quelquefois ſous la *mâchoire*, ou ſur les *parotides*, mais bien plus ſouvent au *fondement*. On prévient ces *fiſtules*, en ſe hâtant d'ouvrir l'abſcès, pour au-plûtôt donner iſſuë à la matiére, qui eſt ſouvent conſidérable & profonde. La ſitua-

tion de ces tumeurs les expose naturellement à être converties en *fistules*; parce que ce sont des parties spongieuses ou glanduleuses, & par-conséquent très-vasculeuses, dans lesquelles cette matière travaille sous œuvre, en se creusant des *terriers*, pour ainsi dire, dans les chairs, avant qu'elle puisse se montrer *fastigiée* au-dehors. Une telle *congestion* se trouve à quelque distance de la marge du fondement; & parce que vers ces endroits elle rencontre moins de résistance à mesure qu'elle approche des graisses qui entourent l'intestin, c'est par-là qu'elle se fait ou tente une issuë: Ainsi se forment les cruelles *fistules* à l'*Anus*.

Le moyen de les prévenir, consiste donc à ne pas attendre que la matière se produise au-dehors. Or comme les *hémorrhoïdes* donnent origine à la plûpart de ces abscès, & que c'est une maladie très-commune parmi les Pauvres, ils doivent se tenir pour avertis du danger d'une *fistule*, dès qu'ils sont sujets à des inflammations ou de fréquentes douleurs d'hémorrhoïdes. On a recours communément aux onguents, aux graisses, ou aux

baûmes, qui se distribuent pour guérir les *hémorrhoïdes*. Mais c'est précisément donner dans le piége que présentent ces tumeurs; car rien ne les détermine tant à de manifestes suppurations, & bien-tôt à de fâcheuses *fistules*, que ces sortes d'applications graisseuses, huileuses, ou balsamiques. Au-contraire, les fomentations avec les plantes *émollientes* & *anodynes*, les sucs de *joubarbe*, de *seneçon*, de *concombre*, de *citrouille*, ou les pulpes de ces fruits, appliqués sur le mal, le dissipent sans inconvénient, à l'aide de quelques saignées; tous moyens qui épargneront bien des *fistules* aux pauvres gens.

XLII. Dangers de l'abus des Détersifs dans le pansement des Playes.

Au-reste, il n'est guères d'*ulcères* qui ne prennent leur origine de la maniére mal entenduë de *panser* des playes, ou des abscès. En effet on met volontiers en usage des *détersifs*, dont on abuse sous prétexte de *mondifier* le fond des playes. Mais les actions *détersives*, ou toutes sortes d'essuyemens trop affectés, dépouillent les chairs du baûme qui doit en faire la réünion après une suppuration suffisante. Aussi c'est la raison pour laquelle des playes languissent sans se

fermer, qu'elles pâliſſent, qu'elles deviennent baveuſes, & couvertes ou enduites de viſcoſités ou de gluë; toutes excrétions ou expreſſions de la *ſynovie* des parties, c'eſt-à-dire, du *gluten* des Anciens, qui eſt cette roſée ou lymphe nourriciére qui fait la ſéve des parties, & qui les entretient dans leur force naturelle, pour ſe réünir quand quelque violence les a diviſées.

Pour diſſiper ou pour conſommer ces viſcoſités, on a recours aux remédes *ſeptiques*, & aux *baûmes*, peut-être aux *cathérétiques*, ou à ſemblables poudres rongeantes, tous moyens qui conſomment le mal; car rien ne produit tant d'ulcéres, & même des plus malins, & des moins *cicatriſables*, que ces ſortes d'applications. Mais ce qui devient ici un ſujet d'une ſinguliére conſolation pour les Pauvres, c'eſt que rien n'a été ſi rare dans l'ancienne Chirurgie, comme celle de CELSE, que ces excrétions *baveuſes*, ou ces expreſſions de la *ſynovie* des parties, dans les playes. La raiſon qu'en donnent de ſages Auteurs *, c'eſt que dans ces premiers

* Voyez JUNCKER, *Conſpectus Chirurgiæ*, pag. 417.

tems les Peuples gardoient un régime très-simple, & les Chirurgiens traitoient simplement les playes. Ainsi donc le régime des Pauvres étant ramené à l'ancienne simplicité, lorsqu'ils seront traités par une Chirurgie naturelle, telle qu'on la leur trace dans ce Traité, il y a sujet de se flatter qu'ils seront préservés de bien des maux; & c'est l'objet de toute cette Médecine.

XLIII. Dangers des Fondants, prétendus spécifiques pour la guérison des Fistules.

Ce que l'on vient de dire ne renferme pas encore tous les désordres des remèdes *septiques*, *rongeants*, & *cathérétiques*. L'on distribuë ces remèdes sous les titres spécieux de *fondants*; mais ce sont autant de piéges tendus à la simplicité des Pauvres, qui se livrent bonnement à l'usage de ces remèdes, lorsque par malheur ils se trouvent attaqués de *fistules*. Le monde est inondé de drogues que l'on débite comme des *fondants* spécifiques pour guérir les *fistules* sans opération. La tentation est grande, en cette occasion, pour des pauvres gens qui ne sçavent que croire sur ce qu'ils entendent dire avec assûrance. Mais qu'ils s'en reposent sur la bonne foi de cette Médecine. Ce n'est qu'après une étu-

de & des réfléxions mûrement faites, & appuyées sur l'expérience, qu'on les avertit que tant s'en faut que ces remèdes, soit emplâtres, ou onguents, poudres, ou injections, guériſſent les *fiſtules*, qu'au-contraire ce ſont de mauvaiſes & pernicieuſes applications, qui les rendent incurables. Bien-plus, ſi l'opération devenuë tout-à-fait indiſpenſable, eſt enfin pratiquée, elle devient plus cruelle, & peut-être plus malheureuſe, parce que l'on eſt obligé de couper d'autant plus, & plus profondément, que les *calloſités* ſe ſeront accrûës, étant devenuës plus épaiſſes & s'étant multipliées par l'action de ces prétendus *fondans*.

XLIV. Dangers des Spécifiques nommés Concentrans.

On ſe ſert quelquefois d'un artifice pour couvrir dans le monde les mauvais ſuccès d'une ſi miſérable Chirurgie. Ce ſont, dit-on, des ulcères *vénériens*, ou *ſcorbutiques*, dès lors qu'ils refuſent de ſe conſolider par de bonnes & fermes cicatrices. En conſéquence, l'on accable les Pauvres malades de ſpécifiques nommés *concentrans*; parce que l'on ſuppoſe, ſans en laiſſer douter, que c'eſt un *acide* malin, de l'une ou de l'autre eſpèce, qui fait l'opiniâtreté d'un ulcère. C'eſt

ainsi que, par ignorance & par vanité, on se livre à des remèdes souvent dangereux pour les malades que l'on traite ; & cela dans la vûë de se disculper des fautes que fait faire une Chirurgie mal entenduë. Tous ces ulcères *fistuleux*, ou autres, auroient cédé à une Chirurgie plus simple ; & c'est ce que l'on insinuë ici pour la sûreté des pauvres gens. Qu'y a-t-il de plus incertain, à parler même physiquement, que l'emploi des *concentrans* ? Connoit-on le volume, la forme & la figure des pointes de chacun des *acides*, pour oser leur assigner des fourreaux ou des gaines qui leur soient propres ? Un usage plus certain, c'est celui des choses qui *engluënt* ou qui enveloppent : Tels sont les *mucilages*, les *pulpes*, les *gruaux*, les potions *huileuses*. Quelque chose de plus certain encore, ce sont les *délayans*, parce qu'ils fondent & délayent toutes sortes de sels. Combien donc ne préviendroit-on pas d'ulcères par l'usage de remèdes aussi simples !

XLV. Les Caries des Os. Les désordres des *Cathérétiques* vont encore plus loin : Car souvent il en résulte des *caries*, que contractent les os qui sont au-dessous des ulcères ;

parce que la *synovie* (qui eſt comme l'*humide radical* des parties molles) étant une fois perduë, celle des os, laquelle ſympathiſe ſi fort avec celle des membranes, qui ſont les ſachets véſiculaires, ou le *parenchyme* des chairs, s'altère elle-même. C'eſt un autre prétexte à mille drogues auſſi dangéreuſes qu'inutiles & infructueuſes, tandis que ſouvent le *mercure doux* tout ſeul, ou bien la ſeule *eſſence* ou *huile diſtillée* de *géroſle*, peut remédier à de très-fâcheuſes *caries*, comme l'expérience l'a fait connoître aux Praticiens, & l'a vérifié pluſieurs fois.

Voilà tout ce que je m'étois propoſé de donner ſur la MÉDECINE & la CHIRURGIE DES PAUVRES. Je puis aſſûrer que je n'ai rien négligé, dans cet Ouvrage, de ce que j'ai crû utile pour la ſanté de cette portion du genre humain, ſi importante au Public, & ſi chére à l'Egliſe. Mais les idées des hommes laiſſent toûjours beaucoup à craindre ; elles ſont accompagnées de doutes, & leurs réfléxions ſont incertaines : *Cogitationes enim mortalium timidæ, & incertæ providentiæ noſtræ* *. La ſcience même la plus con-

* *Sageſſe*, Ch. IX. ℣. 14.

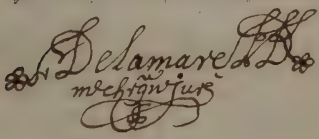
ſommée parmi les enfans des hommes, eſt réputée comme rien, ſi la Sageſſe de Dieu, le ſouverain Médecin, n'eſt point en elle : *Nam etſi quis fuerit conſummatus inter filios hominum, ſi ab illo abfuerit Sapientia (Dei), in nihilum computabitur* (a). Répandez donc, Seigneur, ſur cette Médecine la Sageſſe qui étant aſſiſe auprès de vous, eſt toûjours préſente à vos ordres : *Da ſedium tuarum aſſiſtricem Sapientiam* (b) ; puiſque c'eſt par cette Sageſſe qu'ont été guéris tous ceux qu'il vous a plû : *Nam per Sapientiam ſanati ſunt quicumque placuerunt tibi, Domine* (c). Qu'elle vienne cette Sageſſe, Seigneur, conduire & diriger cette Médecine dans l'application des remèdes, & pour le ſuccès des conſeils qu'elle donne ici pour le ſoulagement de vos Pauvres ; *Dirigat requiem eorum (Medicorum), & ſanitatem* (d). Vous promettez ces ſecours aux Médecins ; il ſemble que ce ſoit une recompenſe que vous accordez à la pureté de leur conduite : *Propter converſationem illo-*

(a) *Ibid.* ℣. 6.
(b) *Ibid.* ℣. 4.
(c) *Ibid.* ℣. 19.
(d) *Eccléſiaſtique*, Ch. XXXVIII. ℣. 14.

rum (a). Faites, par votre grace, que je participe aux mérites des saintes ames & des personnes pieuses qui assistent vos Pauvres. Donnez-moi une étincelle de cette charité vive, qui couvre toutes mes fautes : *Charitas operit multitudinem peccatorum* (b). Daignez enfin, Seigneur, m'accorder la protection dont vos Ecritures assûrent les entreprises & les œuvres de charité : *Ipsi verò Dominum deprecabuntur, ut dirigat requiem eorum, & sanitatem, propter conversationem illorum.* (c)

(a) *Ibid.*
(b) I. *Epitre de S.* PIERRE, Ch. IV. ℣. 8.
(c) *Ecclésiastiq.* à l'endroit cité.

FIN DE LA CHIRURGIE.



RECUEIL ALPHABETIQUE

Et Explication de plusieurs Termes de *Médecine*, de *Chirurgie*, de *Pharmacie*, de *Chymie*, d'*Anatomie*, de *Physique*, de *Géométrie*, de *Mécanique*, &c. qui sont répandus dans les trois Volumes de cet Ouvrage.

A

Abdomen. Mot Latin, qui signifie le Bas-Ventre, appellé communément *la Panse*, qui contient les Intestins, &c.

Abscès. Terme de Chirurgie. C'est une Tumeur contre nature, qui renferme du pus. On la nomme autrement *Apostême*, ou *Apostume*.

Absorbants. (Remèdes) Terme de Médecine. Ce sont des Médicamens poreux & terreux, qui reçoivent facilement dans leurs pores les Acides & les Alcalis, qui en amortissent l'activité, & les adoucissent. Tels sont le bol, la terre-sigillée, le corail, les coquilles d'huitres, les yeux d'écrevisses, le spode, les os calcinez, &c.

Acerbe. Ce qui est âcre, verd & âpre, qui pique la langue, la fait retirer, & resserrer les lèvres, & qui tient le milieu entre l'aigre & l'amer. Tels sont les fruits avant leur

leur maturité, sur-tout les nêfles, les cormes, les coings, les gratte-culs, le verjus, &c.

Acide. Ce qui est aigre & piquant; comme les citrons, les grenades, les groseilles, l'épine-vinette, l'oseille, le vinaigre, &c. Les *acides* consistent en petites parties salines, longues, rondes, solides, pointuës & tranchantes par les deux bouts, propres à pénétrer l'organe du goût. Il y a des *acides naturels*, & des *acides artificiels*. Les premiers le sont de leur propre nature, sans le secours de l'art; comme les citrons, l'épine-vinette, &c. Les seconds le deviennent par le moyen du feu dans les distillations Chymiques, comme l'esprit de sel, de nitre, de vitriol, de souphre, &c. On distingue aussi les *acides* en *végétaux*, & en *minéraux*. Les acides *végétaux* sont ceux que les plantes fournissent. Les acides *minéraux* se tirent du *règne minéral*; & ceux-ci sont plus forts & plus grossiers que les acides *végétaux*.

Æole. Voyez *Eole.*

Æolipile. Voyez *Eolipile.*

Aërifer. C'est rendre une chose subtile & légère comme l'air.

Æthéré. Voyez *Ethéré.*

Æthiops minéral. Terme de Chymie. C'est une préparation de vif-argent & de souphre, qui se fait en mêlant, dans un mortier de verre, deux parties de fleurs de souphre avec une partie de vif-argent révivifié du cinnabre: On pile ensuite éxactement l'un & l'autre, avec un pilon de verre, jusqu'à ce que le vif-argent disparoisse, & que le tout soit réduit en une poudre bien noire.

C'eſt de cette couleur noire qu'eſt venu le nom d'*Æthiops minéral*, qu'on a donné à cette préparation, qui eſt fort bonne pour les obſtructions des glandes du méſentère, &c. pour la gale, & pour tuer les vers. Il eſt rare qu'elle faſſe ſaliver. Sa doſe eſt depuis quatre ou cinq grains juſqu'à dix-huit ou vingt.

Affinage. Action qui purifie, affine, & ſubtiliſe les ſucs.

Agglutinatifs, ou *Glutinatifs.* (Remèdes) Ce ſont ceux qui procurent la réünion des parties ſéparées ou diviſées. Ils ſont compoſés de particules rameuſes, viſqueuſes, ténaces, balſamiques, propres à conſolider les lèvres des playes. Voyez *Conſolidans.*

Alcali, ou *Alkali.* Terme de Chymie, & de Médecine. C'eſt proprement un ſel âcre & poreux, tiré par élixiviation de la cendre d'une plante nommée en Arabe *kali*, en François *ſoude*; & parce que ce ſel fermente avec les acides, on a donné ce nom, par analogie, à tous les ſels qui produiſent le même effet. On appelle auſſi *matiéres alcalines*, tous les corps terreux qui abſorbent les acides, & qui font effervéſcence avec eux. On diſtingue les Sels Alcalis en *volatils* ou *urineux*, & en *fixes* ou *lixiviels.* Les Sels Alcalis *volatils* ne ſont compoſés que de ſimples molécules alcalines; ce qui fait qu'ils ſont plus légers, plus ſubtils, & qu'ils s'élèvent & ſe ſubliment au haut du chapiteau dans les diſtillations, ou qu'ils paſſent en *eſprit* dans le récipient. Tels ſont les ſels ou eſprits volatils de Tartre, de Sel Armoniac, de Corne de Cerf, de Vipéres, &c. Tous les animaux en fourniſſent beaucoup, & en donnent peu de fixe. Les

Sels Alcalis *fixes* ou *lixiviels* sont composés de plusieurs molécules alcalines unies ensemble ; ce qui les rend plus pésans & plus grossiers : aussi restent-ils toûjours fixes au fond du vaisseau sans se sublimer. On les tire par élixiviation de toutes les plantes, & de tous les corps calcinés. Les végétaux & les minéraux en rendent beaucoup.

Alcohol, ou *Alkohol*. Terme de Chymie. C'est un mot Arabe, qui signifie deux choses, 1°. Une poudre très-subtile & impalpable ; 2°. Un esprit très-rectifié. Ainsi l'on nomme *alcohol de vin*, un esprit-de-vin bien déphlegmé ; & l'on appelle du corail *alcoholisé* ou réduit en *alcohol*, celui qui a été réduit en poudre impalpable ou très-fine sur le porphyre.

Alexipharmaque (Remède) Terme de Médecine, qui se dit de tout Médicament qui a la vertu de résister aux venins, & à la malignité des humeurs, & qui est propre pour fortifier les parties vitales ; comme la Thériaque, le Mithridat, l'Orviétan, &c.

Alica. Mot Latin, qui signifie une sorte de Froment, ou de Fromentée. Potage ou Bouillie faite avec de l'Epeautre. Voyez *Fromentée*.

Alkaëst. Terme de Chymie. C'est le Dissolvant universel de PARACELSE & de VAN HELMONT, qu'ils disoient être perpétuel & inaltérable, & avec lequel ils se vantoient de dissoudre tous les corps, de les réduire en leurs premiers principes, & de tirer la quintessence de tous les Mixtes ou corps composés : Mais on ne connoît point ce prétendu Dissolvant, & il n'y a rien de certain sur sa possibilité.

Alkermès. Voyez *Confection Alkermès.*

Alliage. Mélange de différents sucs qui s'unissent ensemble.

Altérants, ou *Altératifs.* (Remèdes) Ce sont des Médicamens qui changent & rétablissent les solides & les liquides du corps humain dans leur état naturel, sans aucune évacuation sensible ; ou qui préparent les humeurs pour la coction, ou pour l'évacuation.

Alvéoles. Terme d'Anatomie, qui se dit des fosses ou trous des Gencives où les Dents sont enchassées.

Amalgame. Terme de Chymie. C'est proprement un mêlange ou une liaison du vif-argent avec quelqu'autre métal fondu : Ainsi *Amalgamer* signifie, en un sens figuré, joindre, unir, corporifier.

Amers. (Remèdes) Ce sont des Médicamens dont on se représente les molécules comme hérissées de pointes fermes, roides, & obtuses, disposées en manière de vergettes propres à racler la langue, & à faire de rudes impressions sur les houpes nerveuses. Tels sont l'aloë, la coloquinthe, l'absinthe, le fiel des animaux, la suye, &c.

Amnios. Terme d'Anatomie. C'est la seconde Membrane du Fœtus, qui est plus déliée que la premiére. Elle enveloppe immédiatement le Fœtus, & contient une liqueur séreuse, dont il se nourrit en partie, suivant l'opinion de plusieurs Physiciens.

Amolliſſans. (Remèdes) Voyez *Emolliens.*

Ampoules. Petites vessies ou pustules qui s'élèvent sur la peau.

Amputation. Terme de Chirurgie. C'est une Opération par laquelle on coupe & l'on re-

tranche un membre avec le fer ; comme un doigt, un bras, une jambe, &c.

Analeptiques, ou *Restaurans*. Ce sont des Alimens ou des Remèdes propres à rétablir les forces des malades, & des personnes exténuées, ou fatiguées.

Analyse. Terme de Chymie, & de Mécanique. C'est la résolution des Mixtes ou corps composés, dans leurs principes, ou leurs parties simples, pour les considérer à part & en détail, afin d'avoir une connoissance plus éxacte de la nature du tout. L'Analyse *Chymique* est la résolution des Mixtes par le moyen du feu, comme lorsqu'on tire & qu'on sépare de quelque substance, par la distillation, l'esprit, l'eau, l'huile, le sel, & la terre. L'Analyse *Mécanique* est une simple séparation des différentes parties d'un Mixte, sans le secours du feu.

Anasarque. Terme de Médecine. C'est une sorte d'Hydropisie, appellée autrement *leucophlegmatie*, qui se manifeste par une tumeur ou enflûre œdémateuse de toute l'habitude du corps, qui retient l'impression du doigt, & qui est accompagnée ordinairement de langueur, de pâleur, de difficulté de respirer, & d'autres symptômes qui dénotent la *cachéxie*. Voyez ce mot.

Anastomose Terme d'Anatomie, qui se dit de la jonction & abouchement des artères avec les veines, pour rendre la circulation plus prompte & plus facile.

Anodyns. (Remèdes) Ce sont des médicamens adoucissans, propres à calmer les douleurs, ou qui opèrent doucement. Tels sont le pavot, le nénuphar, &c. Les Anodyns renferment

trois classes, qui sont les *Parégoriques*, les *Hypnotiques* ou *Somnifères*, & les *Narcotiques*. Voyez chacun de ces trois mots.

Antagonistes. (Muscles) Terme d'Anatomie. On appelle ainsi les Muscles d'une partie, qui font des mouvemens opposés. Par exemple, les Muscles Fléchisseurs du Bras sont les *antagonistes* de ses Extenseurs.

Anthrax. Mot Grec, qui se dit d'une tumeur contre nature, appellée en François *Charbon.* Cette tumeur est rouge, un peu dure, ronde, élevée en pointe, accompagnée d'une douleur vive, d'une chaleur brûlante, & d'une grosse pustule dans le milieu, ou de plusieurs petites, qui se changent en une croûte noire ou cendrée, comme si l'on y avoit appliqué un fer chaud. Le *Charbon* est de deux sortes, sçavoir, le *simple*, & le *malin* ou pestilentiel. La douleur qui accompagne celui-ci est plus vive & plus brûlante; il est entouré d'un cercle livide, noirâtre, plombé, ou violet; & la gangrène y survient promptement : Il paroît en tems de peste.

Antidote. Terme de Médecine. C'est un remède interne pour se préserver ou se guérir de la peste, & pour résister aux poisons, & à la malignité des humeurs. Voyez *Aléxipharmaque.*

Anti-épileptiques. (Remèdes) Ce sont ceux qui sont propres contre l'*épilepsie* ou le *haut-mal.* Tels sont les guis de chêne & de coudrier, la racine de grande valériane sauvage, la poudre de guttète, &c.

Anti-hectique de POTERIUS. Terme de Chymie. C'est un mêlange d'étain, & de régule d'antimoine, fixé par le salpêtre. Cette

préparation s'appelle autrement *Diaphorétique Iovial.*

Anti-hypochondriaques. (Remèdes) Terme de Médecine, qui se dit des Médicamens propres contre la *maladie hypochondriaque* ou les *vapeurs* dans les hommes. Tels sont l'ellébore noir, le safran de mars apéritif, le tartre vitriolé, &c.

Anti-hystériques. Ce sont des Remèdes contre la *passion hystérique* ou les *vapeurs* dans les femmes. On les nomme aussi *hystériques*, sans y joindre la prépositon *anti.* Tels sont l'*assa-fœtida*, le camphre, le *castoreum*, l'huile de succin, &c.

Anti-ictériques. Remèdes contre l'*ictère* ou la *jaunisse.* Tels sont les hépatiques, & les savonneux qui dissolvent la bile résineuse.

Anti-scorbutiques. Remèdes contre le *scorbut.* Tels sont l'herbe-aux-cuilliers, le cresson, le beccabunga, les citrons, les oranges, &c.

Anti-spasmodiques. Remèdes contre les *convulsions.* Tels sont la thériaque, les sels volatils, sur-tout celui de corne de cerf succiné, le sel sédatif de M. HOMBERG, la liqueur minérale-anodyne de M. HOFFMANN, &c.

Antimoniaux. Remèdes préparés avec l'Antimoine. Tels sont le verre, les fleurs, & le souphre-doré d'antimoine, le tartre-émétique ou tartre-stibié, &c.

Antipathies. Terme de Physique, qui se dit des inimitiés naturelles, ou des qualités contraires qui se rencontrent dans certains corps, en-sorte qu'ils semblent se fuir réciproquement.

Antitupie. C'est une dureté qui résiste au tact.

Aorte. Terme d'Anatomie. C'eſt la grande Artère & la plus conſidérable de toutes, qui ſort du ventricule gauche du cœur, ſe diviſe en aſcendante, & en deſcendante, & forme une infinité de ramifications ou branches pour porter le ſang par tout le corps.

Apéritifs. (Remèdes) Terme de Médecine, qui ſe dit des Médicamens qui lèvent les obſtructions, & atténuent les humeurs, & qui les ayant attenuées, les évacuent ordinairement par les urines. Tels ſont le nitre, l'eſprit de ſel, les cinq racines apéritives, celles d'arrête-bœuf, de capprier, de fraiſier, de chardon-roland, &c.

Aphoriſmes. C'eſt ainſi qu'on nomme des ſentences qui renferment un grand ſens en peu de paroles. Tels ſont les *Aphoriſmes* d'HIPPOCRATE, qui contiennent ſept Livres ou Sections, & une huitiéme Section ajoûtée.

Aphthes. Terme de Médecine. Ce ſont de petits ulcères ſuperficiels, qui viennent dans la bouche, au palais, à la langue, aux gencives, & qui ſont accompagnés d'une chaleur brûlante. Ils attaquent ordinairement les enfans qui ſont à la mammelle.

Apophyſe. Terme d'Anatomie. C'eſt une éminence formée de l'Os même, & dont elle fait une partie, comme une branche eſt la partie continuë d'un arbre.

Apoſtême, ou *Apoſtume.* Voyez *Abſcès.*

Apozême. Terme de Pharmacie. C'eſt une décoction de différentes plantes, racines, feuilles, fleurs, fruits, ſemences, bois, &c. adoucie avec du ſyrop, du ſucre, ou du miel, clarifiée, & quelquefois aromatiſée avec de la canelle, des ſantaux, &c. L'Apozême diffère du Julep, en ce que celui-ci ſe fait

avec des eaux distillées au lieu de décoction.

Appareil. Terme de Chirurgie. Ce sont les bandes, les linges, les compresses, les plumaceaux, les bourdonnets, la charpie, les onguents, les emplâtres, & autres choses nécessaires pour panser les playes, les ulcères, & les tumeurs. On appelle *premier appareil* celui qu'on applique la première fois, & ainsi des autres.

Appositon. Terme de Physique. C'est l'application & l'ajustement des particules nutritives des alimens aux différentes parties du corps humain, au moyen dequoi ces parties sont réparées, se nourrissent, & croissent.

Aquila-alba. Voyez *Mercure-doux.*

Arachnoïdes. (Tuniques) Terme d'Anatomie. Ce sont des membranes très-fines & déliées, comme une toile d'araignée.

Arcanes. Terme d'Alchymie. Ce sont proprement les Secrets que les Alchymistes, ou les chercheurs de la Pierre Philosophale, se vantent d'avoir.

Arcanum Duplicatum, ou *Sal de Duobus.* Terme de Chymie. C'est un Sel blanc, qu'on a tiré de la masse qui est restée dans la cornuë après la distillation de l'Eau-forte ordinaire. On l'appelle aussi *Sal de Duobus*, à cause qu'il est tiré de deux matiéres, du vitriol & du salpêtre.

Archée. Terme très-fréquent dans les écrits de VAN HELMONT, & de ses Sectateurs, par lequel cet Auteur entend un esprit ou un principe qui fait agir toutes choses. Il distingue deux espèces d'Archée, l'un *universel*, & l'autre *particulier.* Il prétend que le

premier est répandu par-tout, & qu'il est la cause de tous les effets de la Nature. Quant à l'Archée *particulier*, il l'établit dans chaque membre du corps humain, & un Archée *principal* dans l'Estomac.

Architoux. C'est une Toux violente & convulsive, qui attaque le plus souvent les jeunes enfans, & que l'on nomme ordinairement la *coqueluche.*

Ardeur d'urine. Voyez *Dysurie.*

Artère Pulmonaire. C'est un gros vaisseau, qui sort du ventricule droit du cœur, & porte le sang de ce ventricule aux Poûmons.

Artères. Terme d'Anatomie. Ce sont des conduits formés de plusieurs tuniques, denses & serrées, ausquels on sent une pulsation (causée par leur dilatation & leur contraction) & qui ont leur origine aux deux ventricules du cœur, où ils reçoivent le sang, qu'ils distribuent ensuite à toutes les parties du corps, par une infinité de divisions & de subdivisions qui se terminent en des tuyaux imperceptibles.

Artères Hémorrhoïdales. Ce sont deux rameaux, dont l'un, appellé Artère Hémorrhoïdale *interne*, va se distribuer au *rectum* ou au gros boyau; & l'autre, nommé Artère Hémorrhoïdale *externe*, se distribuë au *sphincter* de l'*anus.*

——— *Hypogastriques*, ou *Iliaques internes.* Ce sont deux branches, qui sortent, une de chaque côté, des Iliaques externes, pour se distribuer aux organes de la génération dans l'un & l'autre sexe, & à d'autres parties.

——— *intercostales.* Ce sont des branches d'artères, qu'on divise en *supérieures*, & en

inférieures. Les *supérieures* naissent ordinairement, par une branche, de chaque côté, de la partie inférieure de l'Artère Soûclavière. Les *inférieures* naissent par paires, au nombre de huit pour l'ordinaire, de chaque côté, le long de la partie postérieure de l'Aorte descendante. Les unes & les autres se distribuent à la membrane qui revêt les côtes & qui est appellée *pleure*, aux muscles intercostaux, &c.

Artères Mésentériques. Ce sont deux branches d'artères, dont l'une est nommée Mésentérique *supérieure*, & l'autre Mésentérique *inférieure*. Elles sortent de la partie antérieure de l'Aorte descendante, & vont se distribuer au mésentère, à ses glandes, & aux intestins.

——— *Spermatiques*, ou *Préparantes*. Ce sont deux rameaux, qui naissent pour l'ordinaire un pouce au-dessous des Artères Rénales, & qui vont gagner, dans les deux sexes, les parties de la génération, pour y servir aux usages auxquels ils sont destinés.

Arthritiques. (Affections) Terme de Médecine. On appelle ainsi la *Goutte*, & les affections ou maladies qui en dépendent, c'est-à-dire, les douleurs des Jointures, excitées par des fluxions sur ces parties. Les principales espèces de Goutte, sont la *chiragre*, qui attaque les mains; la *podagre*, ou la *goutte proprement dite*, qui vient aux pieds; la *gonagre*, qui se jette sur les genoux; & la *sciatique*, qui occupe la hanche.

Ascite. C'est l'Hydropisie du Bas-Ventre, dans laquelle les eaux séreuses ou lymphatiques épanchées dans sa capacité, produisent l'enflûre de l'*Abdomen*.

Assa-fœtida, ou *Asa-fœtida*. Drogue gommeuse & résineuse, qui nous vient des Indes Orientales, sur-tout de la Perse. Elle a une odeur forte qui approche de l'ail. Elle est âcre au gout ; & sa couleur tire sur le roussâtre. On l'employe pour les maladies des femmes, pour le farcin des chevaux, &c. Elle est résolutive, & estimée contre la peste. Elle entre dans plusieurs compositions.

Assimilation. Terme de Physique, qui se dit de l'action par laquelle les choses sont renduës semblables. Ainsi la nutrition se fait par le changement de l'aliment en la substance de l'animal, par *assimilation* des parties. Cette assimilation se fait par un mouvement local.

Asthme. Terme de Médecine. C'est une grande difficulté de respirer, avec ronflement & sifflement, sans fiévre. On divise ordinairement l'Asthme en deux espèces, qui sont l'Asthme *humide* ou *humoral*, & l'Asthme *sec* ou *convulsif*. On distingue encore l'Asthme en *continuel*, & en *périodique*.

Astriction. Mot dérivé du Latin, qui signifie resserrement, qualité des Remèdes Astringens.

Astringens, ou *Styptiques*. (Remèdes) Ce sont ceux qui ont la vertu de resserrer & froncer les fibres, & de rendre les pores plus petits, d'arrêter les hémorrhagies ou pertes de sang, les cours-de-ventre, & la fluxion immodérée des humeurs sur quelque partie que ce soit. On divise les Astringens en *internes*, & en *externes*. Les *internes* sont les roses rouges ou de provins, les balaustes ou fleurs de grenades, les coings, &c.

Les *externes* sont le vitriol, l'alun, la noix de galle, la vesse-de-loup, &c. Voyez la liste de ces remèdes au Tome III. de cet Ouvrage, pag. 205. & 213.

Ataxie. Mot dérivé du Grec, qui signifie désordre, trouble, confusion, irrégularité, défaut d'ordre.

Athérôme. Terme de Chirurgie. C'est un Abscès renfermé dans une membrane, qui contient une matière purulente, épaisse, blanchâtre, semblable à de la bouillie.

Atômes. Terme de Physique, qui se dit des corpuscules extrémement petits, & invisibles, lesquels entrent dans la composition de tous les autres corps, suivant l'opinion d'EPICURE, & même de très-célèbres Physiciens de nos jours.

Atonie. Mot dérivé du Grec, qui signifie foiblesse, langueur, abattement, & relâchement d'une partie dont le *ton* est détruit, ou forcé.

Atrabilaire. (Qualité) Terme de Médecine, qui se dit de ce qui concerne la *bile noire* ou *mélancolie.*

Atrabilaires. (Affections) Ce sont celles qui participent de la qualité dont on vient de parler.

Atrophie. C'est l'amaigrissement & la consomption de tout le corps, ou de quelques-uns de ses membres.

Atténuer. Diviser, subtiliser, raréfier quelque chose d'épais.

Axillaires. (Artères & Veines) Voyez *Veines Axillaires.*

Azygos. (Veine) Mot Grec, qui se dit d'une Veine qu'on nomme en Latin *Vena sine pari*, la *Veine sans paire*, parce qu'elle est

ordinairement seule. Elle est située du côté droit, & naît postérieurement du tronc supérieur de la Veine-Cave, au-dessus & proche du Péricarde.

B

Balsamiques. (Remèdes) Ce sont ceux qui ont la qualité des baûmes, dont les principes sont visqueux, onctueux, & sulphureux. Tels sont la térébenthine, les baûmes du Pérou, de Copaü, &c. Voyez Tome III. pag. 199. 200. 201. 214.

Baye. Fruit menu & rond, couvert d'une peau mince. Il vient sur différens arbres & arbrisseaux, tels que le laurier, le genièvre, le sureau, &c.

Béchiques, ou *Pectoraux.* (Remèdes) Ce sont ceux qui calment la toux, adoucissent l'acrimonie des humeurs, relâchent les fibres de la gorge qui sont irritées, & provoquent les crachats. Tels sont les fleurs de pas-d'âne, de guimauve, de coquelicoq, les jujubes, les dattes, les figues, les raisins, la réglisse & son suc, le miel, &c.

Bézoardiques. (Remèdes.) Ce sont des cordiaux & aléxipharmaques, dans lesquels entrent le *bézoard*, ou qu'on présume en avoir la vertu. Voyez *Aléxipharmaques.*

Bol. Terme de Pharmacie. C'est un mêlange de plusieurs drogues médécinales, réduites en consistence d'opiate, qu'on divise en morceaux longuets de la grosseur d'une amande ou environ, lesquels on enveloppe ensuite dans du pain-à-chanter moüillé, & qu'on fait avaler sans mâcher, pour en éviter le goût.

Borborygme. Terme de Médecine. C'eſt le groüillement ou le bruit qui ſe fait entendre dans les gros inteſtins, par des flatuoſités ou vents qui les diſtendent, & courent dans leurs circonvolutions. Ce groüillement ou murmure eſt un ſymptôme ordinaire des indigeſtions, des coliques, & des vapeurs dans les hommes & dans les femmes.

Bourbillon. Terme de Chirurgie. C'eſt la partie la plus épaiſſe & la plus groſſiére du pus, qui ſe ramaſſe en un corps concrèt, & qui ſort d'un *anthrax* ou charbon, d'un apoſtume, &c. Sa ſortie eſt ordinairement ſuivie, dans peu, de la guériſon de la tumeur.

Bourdonnets. Terme de Chirurgie. On les fait avec de la charpie, à laquelle on donne la forme d'un noyau d'olive. L'on s'en ſert pour arrêter le ſang qui coule d'une playe, pour tenir la playe dilatée, pour y porter des médicamens, & pour abſorber le pus de la playe.

Bubon. Terme de Chirurgie. C'eſt une tumeur inflammatoire, ronde ou ovale, dure, & accompagnée de chaleur, de rougeur, de pulſation, & de douleur, caractères de l'inflammation. Le Bubon vient ordinairement aux glandes des aînes, & quelquefois à celles des aiſſelles, & du cou.

C

Cachéxie. Terme de Médecine. C'eſt une mauvaiſe diſpoſition ou altération vicieuſe des humeurs, qui fait dégénérer le corps de ſa couleur naturelle, le rendant pâle, livide, plombé, mol, & bouffi. Ce mauvais état eſt

causé par le ralentissement d'une lymphe ou d'un suc nourricier qui est aqueux, crud, & mal digéré.

Cacochylie. C'est une altération de la chylification ou digestion, un état dépravé de l'estomac, dans lequel cet organe convertit les alimens en un chyle mal conditionné, propre à engendrer la *cacochymie.*

Cacochymie. C'est une réplétion ou un amas de mauvaises humeurs dans la masse du sang. La cacochymie succède à la cacochylie, & elle est ordinairement suivie de la cachéxie.

Calleux, & *Callosité.* Termes de Chirurgie, qui se disent en général de toute sorte d'endurcissement & dureté de la peau, des membranes, des chairs, &c. Mais en particulier on donne l'épithète de *calleux* aux bords durs d'une playe & d'un ulcère; tels que sont ceux des fistules, & des ulcères malins & carcinomateux.

Calmans. Voyez *Anodyns.*

Canal Thorachique, ou *Thoracique.* Terme d'Anatomie, qui se dit d'un Conduit qui transporte le Chyle & la Lymphe dans le Sang. Il commence à la partie supérieure du Réservoir du Chyle, & n'est qu'une suite ou continuation de la substance de ce Réservoir. On a donné à ce Canal le nom de *Thorachique*, parce qu'il monte dans le *Thorax* ou la Poitrine, à côté des vertèbres du Dos. Il se termine, dans l'homme, à la Veine Soûclavière gauche.

Capillaires. (Artères & Veines) Terme de Médecine. Ce sont les dernières & les plus menuës extrémités des vaisseaux sanguins, lymphatiques, & nerveux. On appelle ces vaisseaux

vaisseaux *capillaires*, parce qu'on les regarde comme aussi déliés que des cheveux.

Carcinome. C'est la même chose que *cancer*, ou tumeur chranchreuse ou cancéreuse. *Carcinomateux* est ce qui tient de la nature d'une telle tumeur.

Carie. Terme de Chirurgie. C'est une solution de continuité dans les Os, avec perte de substance. Elle est causée par une matière âcre & corrosive. Elle répond à l'ulcère, ou à la gangrène des parties molles.

Carminatifs (Remèdes) Ce sont ceux qui dissipent les flatuosités ou vents de l'estomac & des intestins. Tels sont le fenoüil, l'anis, la coriandre, le carvi, l'aneth, le cumin, les sels alcalis, &c.

Carotides. (Artères) Terme d'Anatomie. Ce sont de gros vaisseaux qui portent le Sang à la Tête. Il y a deux Carotides *internes*, qui portent le Sang au Cerveau (conjointement avec les Artères Vertébrales); & deux Carotides *externes*, qui le portent à toutes les parties extérieures de la Tête, aux yeux, au nés, aux oreilles, à la bouche, &c. Ces derniéres donnent même chacune un rameau qui rentre dans le crâne, & va se distribuer à la plus épaisse des membranes qui recouvrent le cerveau, appellée la *dure-mere*.

Carotiques. (Affections) Terme de Médecine. Ce sont celles qui participent de la maladie qu'on nomme *Carus*, qui est une forte Léthargie, laquelle dégénère souvent en Apopléxie.

Cascade. C'est une chûte naturelle ou artificielle d'eau, qui tombe d'un lieu plus élevé dans un lieu bas.

Caſcarille. C'eſt une écorce aromatique, qui vient des Indes, & qui eſt une eſpèce de *quinquina.* Celle qui eſt griſe vaut mieux que la rougeâtre. Elle eſt fort en vogue aujourd'hui dans la Médecine en Allemagne.

Caſtoréum. C'eſt une ſubſtance ou excreſcence glanduleuſe, ſemblable à une poche, oblongue & ronde, qui ſe trouve ſous le ventre entre les pattes de derriére des Caſtors, tant mâles que femelles, qui eſt de la groſſeur d'un œuf, & couverte d'une peau épaiſſe, laquelle contient une liqueur épaiſſe & huileuſe, qui ſe ſèche & s'endurcit d'elle-même avec le tems, d'un goût âcre, amer & déſagréable, & d'une odeur forte. Cette drogue eſt d'un grand uſage en Médecine, ſur-tout dans les maladies des femmes, pour les vapeurs hyſtériques, &c.

Cataplaſme. C'eſt un remède externe, de conſiſtence molle, en forme de boüillie, & compoſé de farines, d'huiles, de gommes, de graiſſes, de poudres, de racines, de pulpes, de fleurs, de fruits, ou d'autres médicamens, qu'on applique ſur les parties malades.

Catarrhe (ou *Caterrhe*) *Suffoquant.* C'eſt une fluxion d'humeurs ſéreuſes, qui ſe fait ſur la poitrine, & qui eſt accompagnée d'une grande difficulté de reſpirer. Cette maladie eſt fort dangereuſe, & emporte bien-tôt le Malade, ſi l'on n'y remédie promptement.

Cathérétiques, ou *Corroſifs.* (Remèdes) Ce ſont ceux qui ont la proprieté de conſumer les chairs bâveuſes & les excroiſſances qui viennent dans les playes & dans les ulcères.

Tels sont la poudre de sabine, l'alun brûlé, le précipité rouge, la chaux-vive, &c. Ils diffèrent des caustiques ou cautères, en ce qu'ils ne brûlent point, & n'agissent pas avec tant de violence.

Cave. (Veine) C'est un gros Vaisseau qui se décharge, par une large embouchure, dans la cavité droite du cœur, & y verse sans cesse le Sang qui revient de toutes les parties du Corps. Cette Veine, à deux travers de doigt ou environ du Cœur, se divise en *supérieure*, & en *inférieure*. La *supérieure* rapporte le Sang des parties supérieures au Cœur; & l'*inférieure* l'y rapporte des parties inférieures.

Caustiques. (Remèdes) Terme de Chirurgie. On entend en général par le mot de *Caustique* un remède externe qui est âcre, corrosif, & brûlant. Tels sont les sucs d'ésule ou tithymale, de grande chélidoine, de figuier, &c. le vitriol, la soude, la cendre gravelée, la chaux-vive, &c. Ceux qu'on nomme proprement *Cautères*, sont des remèdes brûlans qui font escare. Tels sont la pierre-à-cautère, la pierre-infernale, l'eau-forte, le sublimé-corrosif, &c. On s'en sert pour consumer promptement quelque partie, arrêter les hémorrhagies considérables & dangereuses, détruire la carie des os, &c. Les Cautères sont distingués en *actuels*, & en *potentiels*. Les *actuels* sont des boutons de feu, ou des instrumens de fer qu'on fait rougir au feu, & qu'on applique ensuite tout rouges sur les parties qu'on veut brûler. Les Cautères *potentiels* sont composés de parties salines-corrosives, qui ont la propriété de brûler

& consumer promptement. Tels sont les *Escarotiques* ou Caustiques qui font escare, qu'on a nommés ci-dessus, en particulier la pierre-à-cautère, & la pierre-infernale, qui sont les plus usités.

Cemoule. Voyez *Semoule*.

Charbon. Voyez *Anthrax*.

Chartre. Voyez *Rachitis*.

Cholera-Morbus. C'est une maladie très-aiguë de l'estomac & des intestins, dans laquelle on rend, avec beaucoup d'efforts, par le vomissement & par les selles, des matiéres âcres, acides, bilieuses, corrosives, & de différentes couleurs. Elle est accompagnée de maux-de-cœur, de douleurs vives de colique, de défaillances, d'oppression, d'une grande soif, de sueur froide au front & aux extrémités, & d'autres fâcheux symptômes, qui emportent bientôt le malade, si l'on n'y remédie incessamment : C'est-pourquoi l'on a nommé cette maladie en François *trousse-galand*.

Chondros. Mot Grec, qui signifie la même chose qu'*Alica* en Latin. Voyez ce mot.

Chroniques. (Maladies) Ce sont celles qui durent long-tems, & qui ne cèdent qu'avec lenteur & difficulté aux meilleurs remèdes duëment administrés. Les maladies *chroniques* sont opposées aux *aiguës*; mais quand celles-ci passent le quarantiéme jour sans se terminer, on leur donne aussi le nom de maladies *chroniques*.

Chyle. Terme de Médecine, qui se dit d'une humeur formée par les alimens mêlez avec la salive, le suc gastrique, &c. qui devient douce, blanche, laiteuse. Le Chyle se prépare dans l'estomac (où on le nomme

proprement *Chymus*), & ensuite dans les intestins grêles, par la digestion des alimens. C'est sur-tout dans ces intestins qu'il est séparé des excrémens par les veines lactées; &, au moyen de ces vaisseaux, il est transmis dans le réservoir du chyle, pour être conduit, par le canal thorachique, dans la veine soûclavière gauche, où il se mêle avec la masse du sang.

Chylification. C'est l'action par laquelle les alimens sont convertis en *chyle.* Elle se commence dans la bouche, par la mastication, & se continue dans l'estomac, & dans les intestins grêles, sur-tout dans le premier nommé *duodenum.*

Chymie. C'est proprement l'Anatomie des corps naturels, ou l'art d'en faire l'analyse, en séparant les différentes substances dont les corps appellés *mixtes*, sont composés. Voyez *Analyse.*

Cicatrisans, ou *Epulotiques.* (Remèdes) Ce sont ceux qui dessèchent, endurcissent, & raffermissent la superficie des nouvelles chairs qui naissent dans les playes & dans les ulcères, & dont l'effet, par ce moyen, facilite la cicatrice.

Ciroine, ou *Ciroëne.* Terme de Pharmacie, qui se dit d'un Emplâtre résolutif & fortifiant, composé ordinairement de cire & de safran. On l'applique sur la peau, en certains endroits, pour dissiper les douleurs.

Clarification. Terme de Pharmacie. C'est une purification de quelque liqueur pour la rendre claire. Elle se fait ou par dépuration, ou par filtration, ou avec le blanc-d'œuf.

Coaguler. Figer, cailler.

Coction. Terme de Médecine. C'eſt une action qui broye, briſe & affine les ſucs, & qui les met ainſi en état de circuler librement, tranquillement, & de ſe *filtrer* dans les *couloirs*. Les Médecins établiſſent trois ſortes de *coctions* dans l'état naturel. La premiére eſt la *chylification*. Voyez ce mot. La ſeconde eſt la *ſanguification*, laquelle s'accomplit dans les vaiſſeaux ſanguins, dans les ventricules du cœur, & dans les poûmons. La troiſiéme eſt l'*élaboration* des humeurs qui ſe ſéparent de la maſſe du ſang. Cette derniére ſe paſſe hors des vaiſſeaux ſanguins, dans les *couloirs* ou tuyaux ſécrétoires des parties & des viſcéres. Il ſe fait auſſi une *coction* des humeurs dans les maladies, lorſque la matiére morbifique s'atténuë pour être enſuite évacuée.

Cœliaque (Artère) Terme d'Anatomie. C'eſt un Tronc d'Artère, qui ſort de la partie antérieure de l'Aorte deſcendante, un peu au-deſſous du Diaphragme. Ce Tronc, après avoir donné l'artère *ſtomachique-coronaire*, ſe diviſe en deux branches, dont l'une, qui eſt à droite, s'appelle l'*artère hépatique*, & va au foye; & l'autre, qui eſt à gauche, ſe nomme l'artère *ſplénique*, & va à la rate.

Cœliaque. (Flux ou Paſſion) Terme de Médecine, qui ſe dit d'un flux-de-ventre chyleux, dans lequel le chyle ſort par les ſelles, confondu avec les excrémens; ce qui les rend cendrés, griſâtres, ou blanchâtres.

Cohobation. Terme de Pharmacie. C'eſt une diſtillation réitérée d'une liqueur par l'a-

lembic. Elle se fait en reversant la liqueur distillée sur la matiére d'où elle sort, pour la faire distiller de-nouveau.

Colature, C'est une opération de Pharmacie, qui se fait en passant une liqueur, comme un apozême, une décoction, &c. à-travers un linge, ou un tamis, pour en séparer les matiéres grossiéres, ou les impuretés.

Colliquatif. Terme de Médecine, qui signifie *fondant.* On appelle cours-de-ventre *colliquatif*, celui par lequel s'évacuënt les parties graisseuses du corps, & qui rend, par degrés, le malade sec & exténüé.

Colliquation. Fonte.

Collision. Frottement, choc.

Collyre. Terme de Pharmacie. C'est un remède externe, ordinairement liquide, destiné pour les maladies des yeux. Il y a aussi des Collyres secs, appellés *Siefs*; mais ils sont moins en usage que les liquides.

Colostrum. Terme de Médecine. C'est le premier lait qui sort des mammelles après l'accouchement.

Comateuses. (Affections) Ce sont les maladies qui participent de celle qu'on nomment en Grec *coma*, qui est une sorte de léthargie moins forte que le *carus.* Voyez ce dernier mot.

Concrèt, ète. Terme de Chymie, qui se dit d'une matiére liquide qui devient fixée, endurcie, épaissie, ou coagulée.

Concrétion. C'est l'action par laquelle ce qui est liquide devient *concrèt.*

Concrétions Polypeuses. Voyez *Polype.*

Cone. Terme de Géométrie. C'est un corps solide qui a un cercle pour sa base, & qui

se termine par le haut en pointe, autrement *pyramide ronde*. Tel est un pain-de-sucre.

Confection Alkermès. Terme de Pharmacie, qui se dit d'une composition, à laquelle le suc des grains de *kermès*, ou à sa place le syrop de *kermès*, qui y entre, a donné le nom. C'est un excellent cordial & stomachique.

Congénère. Qui est de même nature qu'un autre, ou qui concourt à la même fin.

Congestion. Terme de Médecine. C'est un amas d'humeurs, qui se fait lentement dans quelque partie solide du corps. La congestion *phlegmoneuse* est un amas de sang enflammé; & la congestion *séreuse* est formée par une collection de sérosité.

Conique. Qui a la figure d'un *cone* ou d'un pain-de-sucre.

Considence. Affaissement des parties.

Consolidans. (Remèdes) Ce sont ceux qui réünissent les lèvres ou bords des playes & des ulcères, & qui en procurent la cicatrice.

Contact. C'est l'action par laquelle deux corps se touchent l'un l'autre.

Contractile. Qui se retire ou se resserre facilement & de soi-même.

Contractilité. Facilité à se retirer ou se resserrer.

Contraction Accourcissement, retirement des parties nerveuses.

Cornée. Terme d'Anatomie. C'est une tunique ou membrane de l'œil, qui est la plus grande, la plus dure, & la plus épaisse, & qui enveloppe tout le globe de l'œil. Elle est lisse, polie, & transparente

rente dans sa partie antérieure ; ce qui l'a fait appeller *cornée* en cet endroit, parce qu'elle est luisante comme de la corne. Le reste de cette membrane, qui forme sa plus grande partie, est opaque, & se nomme la *Sclérotique*.

Corps ovulaires. Terme d'Anatomie. Ce sont les *œufs* des femmes, c'est-à-dire, de petites vésicules remplies d'une eau claire & limpide, qui sont renfermées dans deux organes que l'on nomme *ovaires*, lesquels sont situés, un de chaque côté, près du fond de la matrice, dont ils ne sont éloignés que de deux bons travers de doigt.

Corrosifs. Voyez *Cathérétiques*.

Couloirs. Voyez *Sécrétoires*.

Crase. Terme de Médecine. C'est la qualité intrinsèque ou naturelle du Sang ou de ses Sucs.

Crise. Terme de Médecine, qui se dit d'un changement subit & considérable, qui arrive en certains jours dans une maladie. Il y a autant d'espèces de *crises*, que de voyes par lesquelles les humeurs peuvent s'évacuer : Ainsi il s'en fait par les selles, les urines, les sueurs & la transpiration, les hémorrhagies ou saignemens du nez, &c. les crachats, & la salivation. Il s'en fait aussi par *métastase*, ou transport & dépôt sur quelque partie ; alors la crise est imparfaite.

Crispation. Terme de Médecine. C'est l'accourcissement que prennent des fibres, ou des membranes, en se resserrant.

Critique. On donne ce nom, en Médecine, aux maladies, aux causes, aux symptômes & aux signes qui dépendent des *crises*.

de-même qu'aux jours auſquels les *criſes* arrivent ordinairement. Voyez *Criſe*.

Cryſtallin. Voyez *Humeur Cryſtalline.*

Cutané, ée. Terme d'Anatomie, & de Médecine, qui ſe dit de ce qui appartient à la Peau, comme les glandes *cutanées*, les éruptions *cutanées*, &c.

Cylindrique. Qui a la figure d'un *cylindre*, c'eſt-à-dire, d'un corps ſolide, de figure longue & ronde, & d'égale groſſeur partout.

D

Dartre. Maladie éryſipélateuſe, moins rouge que l'éryſipèle, & accompagnée de petites puſtules qui rongent la peau, & la rendent inégale. On la diſtingue en deux eſpèces, ſçavoir, la Dartre *ſimple* ou *miliaire*; & la Dartre *vive*, qui eſt rongeante & coulante, ou maligne & chancreuſe.

Déclive. Qui eſt en pente.

Décoction. C'eſt une liqueur imprégnée de la vertu des médicamens qu'on y a fait bouillir.

Deffenſifs. (Remèdes) Voyez *Répercuſſifs.*

Délayans. (Remèdes) Ce ſont ceux qui rendent les humeurs plus fluides, en les détrempant, c'eſt-à-dire, en écartant leurs parties unies & ſerrées, & mettant entr'elles un fluide qui les tient plus ſéparées.

Déliteſcence. Reflux ſubit de l'humeur morbifique de déhors en dedans, qui fait diſparoître tout-d'un-coup une tumeur.

Déphlegmer. Dépoüiller une choſe de ce qu'elle a de *phlegme* ou d'eau, pour la rendre plus vive & plus active.

Dépression. Abaissement, ou affoiblissement.

Déprimer. Affoiblir, diminuer de la vertu.

Dépuratifs. (Remèdes) Ce sont ceux qui purifient la masse du Sang.

Dépuration. C'est une sorte de purification, qui se fait des sucs, des décoctions, & des autres liqueurs, par ce qu'on appelle *résidence*, c'est-à-dire, quand la matière grossière & impure s'en sépare, & se précipite au fond du vaisseau. Les mots de *dépuration* & de *dépurer* se disent aussi, en Médecine, de la masse du Sang qui se purifie dans les maladies, par le moyen des sécrétions.

Déterger. Mondifier ou nettoyer les playes & les ulcères.

Détersifs. (Remèdes) Ce sont des topiques ou remèdes externes qui mondifient les playes & les ulcères, en pénétrant, atténuant, & dissolvant les humeurs ténaces & visqueuses, qui se collent à leurs parois.

Diacode. C'est le Syrop de Pavot blanc.

Diagnostics. (Signes) Ce sont ceux qui distinguent & font connoître chaque maladie.

Diagrède. C'est la Scammonée préparée.

Diamètre. On entend par ce mot, en Médecine, la mesure de l'ouverture, ou de la capacité d'un vaisseau du Corps.

Diaphorétiques. (Remèdes) Ce sont ceux qui poussent les humeurs par la transpiration, c'est-à-dire, jusqu'à produire une très-légère sueur.

Diaphragme. Cloison charnuë & tendineuse, formant un grand & double muscle, nécessaire à la respiration, & qui sépare

la poitrine d'avec le bas-ventre.

Diapnoïques. (Remèdes) Ce ſont ceux qui font tranſpirer inſenſiblement. Ils ne diffèrent guéres des Diaphorétiques.

Diaſtole. Dilatation.

Diète. Régime de vivre qu'on obſerve pour prévenir, ou chaſſer quelque incommodité.

Diététique. (Médecine) C'eſt celle qui prévient, ou guérit les maladies, par le moyen d'un régime de vivre convenable.

Digérer. Donner le tems à une matiére de s'imbiber d'un *diſſolvant*, qui la développe, l'amollit, & la cuit.

Digeſtifs. (Remèdes) Ce ſont ceux qui facilitent la digeſtion des alimens dans l'eſtomac, ou celle des humeurs dans tous les vaiſſeaux du corps.

Digeſtion. On entend par ce mot, en Médecine, la fonction naturelle par laquelle les alimens renfermés dans l'eſtomac & les inteſtins grêles, ſont convertis en *chyle.* Voyez ce mot. On donne auſſi, en Chymie, le nom de *digeſtion* à une eſpèce de coction lente des médicamens, qui ſe fait dans une liqueur convenable, ou dans leur propre ſuc, à une chaleur douce, comme celle du ſoleil, du fumier, du bain-marie, pour les ramollir, les ouvrir, en extraire le plus pur, ou en éxalter les principes.

Directions. Tendances.

Diſcuſſifs. (Remèdes) Ce ſont ceux qui atténuent, qui diſſolvent, qui réſolvent & diſſipent les humeurs.

Diſſolvant. C'eſt tout ce qui a la vertu de

pénétrer & diviser les corps durs, ou épais, de les amollir, & de les fondre. On le nomme encore *Menstruë*.

Distorsion. Action par laquelle une chose devient de-travers ou est torduë.

Diurétiques. (Remèdes) Ce sont ceux qui poussent les humeurs par les urines, ou qui provoquent le cours des urines.

Douche, ou *Douge.* C'est l'action qui se pratique dans les lieux où il y a des eaux minérales, qu'on épanche sur la partie affectée pour la guérir.

Ductile. C'est ce qui s'étend sous le marteau, comme fait l'or, l'argent, &c. ou ce qui a la propriété de s'étendre & s'allonger de quelqu'autre maniére.

Ductilité. Facilité à s'étendre sous le marteau, ou autrement.

Duodenum. C'est le premier des intestins grêles. Il commence au pylore, qui est l'orifice inférieur de l'estomac. Cet intestin est nommé *duodenum*, parce que la longueur qu'on lui donne communément, est de douze travers de doigt.

Dure-mère. C'est la plus épaisse des deux membranes qui enveloppent le cerveau. Elle se trouve immédiatement sous le crâne.

Dyscrasie. Terme de Médecine. C'est la dépravation ou le mauvais état des humeurs.

Dysurie. C'est une difficulté d'uriner, accompagnée de douleur, de chaleur, & de cuisson. On l'appelle aussi *ardeur d'urine*, parce qu'il semble à ceux qui en sont attaqués, que l'urine brûle le canal par où elle passe.

E

Ecchymose. Meurtrissûre.

Edulcoration. C'est, en Pharmacie, l'adoucissement qu'on donne à des remèdes liquides, en y mêlant du sucre, du syrop, ou du miel. En Chymie, c'est l'adoucissement de certaines matiéres, qu'on leur procure au moyen de la lotion, pour les priver de quelque sel âcre qu'elles contiennent.

Effervescence. Boüillonnement & raréfaction des liqueurs, qui se fait sans séparation de leurs principes, où sans altération de leurs parties essentielles, comme quand le laît bout sur le feu sans se cailler.

Elasticité. Force ou vertu de ressort.

Elastique. Qui a du ressort.

Electuaire. Composition faite avec plusieurs ingrédiens choisis. Il y a deux espèces générales d'Electuaires ; sçavoir, les *mols*, qui sont en consistence de miel, comme le catholicum, le lénitif, &c. & les *solides*, qui sont en forme sèche. Ces derniers se nomment *Tablettes.*

Emaciation. Amaigrissement.

Embrocation. Espèce de fomentation, d'arrosement, ou de lotion, qu'on fait en pressant avec les mains, sur quelque partie malade, des étoupes, de la laine, une éponge, ou des linges, imbus de quelque liqueur, comme d'huiles, de décoctions, de laît, d'oxycrat, &c.

Embryon. C'est le *fœtus* ou le jeune animal qui commence à se former dans le ventre de la mere, & qui n'a pas encore les organes bien développés.

Émétiques. (Remèdes) Ce sont les Vomitifs.

Emménagogues. (Remèdes) Ce sont ceux qui provoquent les règles, & les vuidanges supprimées. Tels sont l'absinthe, l'armoise, la ruë, la sabine, le safran, le borax, le mars, &c.

Émolliens. (Remèdes) Ce sont ceux qui, par une humidité tempérée & une chaleur douce, ramollissent les duretés, les tumeurs, les enflûres, & relâchent les fibres. Tels sont la mauve, la guimauve, &c. Voyez Tome III. pag. 209. 210.

Empyreumatique. Qui a une odeur & un goût d'*empyreume*.

Empyreume. C'est une odeur désagréable de distillation, qui reste souvent dans les liqueurs qui ont été distillées à grand feu, & qui leur donne un mauvais goût sentant le brûlé.

Émulsion. C'est un remède liquide, qui imite le laît par sa couleur & sa consistence, & qu'on prépare avec des semences laîteuses & oléagineuses, telles que sont les semences froides, les amandes, &c.

Endémiques. (Maladies) Ce sont celles qui sont familiéres & comme propres à certains Pays. Telles sont les écrouëlles en Espagne, la consomption ou pulmonie en Angleterre, le *plica* en Pologne, le scorbut dans les Pays maritimes & Septentrionaux, &c.

Enkystée. (Tumeur) C'est celle qui est enfermée dans un *kyste*. Voyez ce mot.

ÉOLE. C'étoit chez les Poëtes le Dieu des Vents, qui les tenoit, suivant leur fiction, enfermés dans un antre ou une caverne,

d'où il les lâchoit quand il lui plaisoit.

Eolipile. Terme de Physique. C'est une petite boule de fer, ou de cuivre, ayant une queuë, où il y a un fort petit trou pour la charger. On la chauffe, pour raréfier l'air qui est dedans, & puis on la jette dans l'eau. Il y en entre autant qu'il en faut pour remplir le vuide que laisse l'air condensé par la froideur de l'eau; & quand cette boule est derechef approchée du feu, il en sort du vent avec impétuosité, ce qui continuë jusqu'à ce que l'eau qui se chauffe, soit entiérement évaporée.

Epidémie. Attaque générale ou populaire de quelque maladie, laquelle est produite par une cause commune, mais accidentelle; comme par l'altération de l'air, ou par celle des alimens, des eaux, &c.

Epidémiques. (Maladies) Ce sont celles qui règnent parmi le peuple en général, qui attaquent indifféremment toutes sortes de personnes pendant quelque tems, & qui dépendent d'une cause commune & générale, mais en-même-tems accidentelle.

Epiderme. C'est ce qu'on nomme autrement la *Surpeau*, qui est une membrane mince & transparente qui couvre la surface de la Peau, à laquelle elle est fortement adhérente par le moyen de la Membrane Réticulaire, qui est entre-deux.

Epilepsie. Haut-Mal, Mal-Caduc, Mal-Saint-Jean, Mal-de-Saint.

Epiphyses. On donne ce nom à des éminences osseuses, qui sont comme des piéces rapportées, ajoûtées, & unies au corps des os, c'est-à-dire, qui n'y sont adhérentes que par une simple contiguïté au moyen

d'un cartilage, lequel s'ossifie pour l'ordinaire dans la suite environ la vingtiéme année.

Epiploon. C'est ce qu'on appelle vulgairement la *coëffe*, qui est une membrane graisseuse qui recouvre les intestins ; elle s'insinuë même dans les vuides que les intestins & l'estomac laissent entr'eux. Sa figure est assez semblable à celle d'une gibeciére.

Epithême. C'est un remède externe, qui est spiritueux, & qu'on applique sur les régions du cœur, de l'estomac, du foye, ou de la rate, pour fortifier ces viscères, y ranimer les esprits, &c. Il s'applique aussi sur le front. On distingue les Epithêmes en *liquides*, & en *solides*. Les premiers sont des espèces de fomentations spiritueuses ; & les seconds sont des espèces de cataplasmes spiritueux, cordiaux, stomachiques, &c.

Epulotiques. (Remèdes) Voy. *Cicatrisans.*

Equilibre. C'est une égale pésanteur de deux corps comparés l'un à l'autre, ou une juste proportion de résistances entre deux parties opposées qui se tirent réciproquement. Les Fluides dans notre corps sont en *équilibre* avec les Solides dans l'état de santé.

Eréthisme. Irritation & tension violente des fibres, qui surmonte le mouvement naturel de leurs oscillations.

Erosion. Action des humeurs âcres, ou acides & corrosives, qui rongent, mangent, ou déchirent les chairs & autres substances.

Erugineux. Qui tient la nature du verd-de-gris ou de la roüille de l'airain, ou qui ressemble à cette roüille.

Eruptions Cutanées. Ce sont des sorties de

taches, de pustules, ou de boutons, &c. sur la Peau, comme il arrive dans la petite-vérole, le pourpre, la rougeole, la gale, &c.

Escare. Croûte noire, qui se forme sur la peau, sur la chair, sur les playes, & sur les ulcères, & qui est produite par l'application de quelque caustique.

Esprit. Terme de Chymie. C'est une substance fort subtile, légère, active, & très-pénétrante, qui se tire ordinairement par la distillation. Il y en a de trois sortes; l'esprit *ardent*, ou *sulphureux*; l'esprit *âcre, alcali* ou *urineux*; & l'esprit *acide*. On distingue encore les esprits chymiques en *volatils*, & en *fixes*.

Esprits animaux, ou *Suc Nerveux*. On entend par-là, en Médecine, un fluide très-subtil, très-pur, leger, actif, & imperceptible, qui se sépare de la masse du sang dans le cerveau, le cervelet, & la moëlle de l'épine, & qui est ensuite distribué, par le moyen des nerfs, à toutes les parties du Corps, pour servir à l'éxercice de tous ses mouvemens & de toutes ses fonctions.

Ethéré, ée. Qui est de cette substance subtile & fluide que les Philosophes nomment *ather*, ou qui lui ressemble, c'est-à-dire, qui est pur, subtil, pénétrant, &c.

Etiologie. Explication des causes des maladies.

Etisie. Maladie de consomption, qui dessèche & consume toute l'habitude du Corps.

Euthanasie. Mort douce & paisible, sans aucun symptôme fâcheux.

Exaltation. Opération par laquelle on élève les Médicamens à un plus haut degré de

vertu & d'efficacité, en les purifiant, les volatilisant, & les dépoüillant de leurs principes grossiers ; comme quand on rectifie l'esprit-de-vin, ou quand on sépare les sels volatils des mixtes.

Exalter. Développer, subtiliser, rendre plus pur, plus efficace.

Excrémentitiel C'est ce qui tient de la nature de l'*excrément*, c'est-à-dire, des matiéres tant solides que liquides, qui sont chassées hors du Corps, par les voyes naturelles, comme étant superfluës, inutiles, & incapables de le nourrir.

Excrescence. C'est une chair superfluë & contre nature, qui naît en quelques endroits du Corps, par une surabondance de sucs nourriciers.

Excrétion. Terme de Médecine. C'est l'action par laquelle la Nature chasse au-dehors les matiéres ou les humeurs inutiles, ou nuisibles.

Excrétoires. (Vaisseaux ou Conduits) Ce sont les tuyaux qui donnent issuë aux sucs, aux liqueurs, & aux humeurs séparées de la masse du sang dans les glandes & les différents couloirs du Corps.

Exostose. Tumeur osseuse contre nature, qui s'élève sur la surface de l'os.

Expectoration. Evacuation & expulsion par les crachats d'humeurs grossiéres & visqueuses, contenuës dans les bronches & les vésicules du poûmon.

Explosif, sive. Qui produit une action qui chasse une chose de la place qu'elle occupoit.

Explosion. Action produite par un corps *explosif.*

Extrait. C'eſt la partie la plus pure & la plus eſſentielle des mixtes, tirée par digeſtion, infuſion, ou décoction, dans un *diſſolvant* convenable, enſuite filtrée, & réduite, par évaporation, en conſiſtence de miel épais ou d'électuaire mol, ou quelquefois en conſiſtence de pilules.

Exuder. Dégoutter, être rendu en maniére de gouttes de ſueur.

F

Farcin. Maladie des chevaux, & des bœufs, qui eſt cauſée par une corruption du ſang, & qui paroît en forme de boutons, ou de cordes, le long des veines, & par des ulcéres qu'on guérit à peine en-y faiſant entrer un fer ardent.

Faſtigié, ée. Qui s'élève en pointe.

Féculences, ou *Fèces.* Ce ſont les matiéres groſſiéres & impures qui ſe trouvent au fond des compoſitions de l'une & de l'autre Pharmacie. On entend de-même, en Médecine, par *féculences* du ſang & des humeurs, leurs parties groſſiéres & impures, qui en ſont comme la lie ou le marc.

Fibres. Ce ſont des filets ou filaments qui font le tiſſu des vaiſſeaux, des muſcles, & de toutes les parties du Corps.

Fic. C'eſt une petite tumeur ronde, indolente, qui pend en maniére de figue (d'où cette tumeur a pris ſon nom), & qui vient au menton, à la langue, aux yeux, aux paupiéres, au fondement, &c.

Filtration. Séparation de quelque liqueur à-travers un couloir, comme un tamis, &c. pour la clarifier & la purifier. On filtre

le petit-laît, &c. à travers un papier gris. En Médecine le terme de *filtration* signifie *sécrétion*. Voyez ce dernier mot.

Filtre. Ce qui sert à passer, à couler, à clarifier les liqueurs, comme les tamis, la chausse, le blanchet, le linge, &c. Les Glandes sont des *filtres*, ou des *couloirs* percés, pour donner passage à certaines liqueurs plûtôt qu'à d'autres.

Fistule. Ulcère calleux, profond & sinueux, dont l'entrée est étroite & le fond large.

Fixe. Matiére pésante, que le feu même n'enlève pas.

Flaccidité. Qualité de ce qui est flasque.

Flatueux, *se*. Qui cause des flatuosités ou des vents.

Flatuosités. Abondance de vents dans les entrailles, ou d'air raréfié & trop abondant dans les vaisseaux.

Fluides. Terme de Médecine. Ce sont les humeurs ou sucs contenus dans les vaisseaux; & ceux-ci, qui sont les parties contenantes, se nomment *Solides*.

Flux Cœliaque. Voyez *Cœliaque*.

Flux Hépatique. Voyez *Hépatique*.

Fœtus. C'est le jeune animal qui est encore dans le ventre de la mere; mais on donne ce nom plus particuliérement à l'enfant qui n'est pas né, ou qui n'est pas à terme.

Fonctions. Terme de Médecine, qui signifie actions, opérations, ce que font les visceres, comme le foye, le cerveau, &c. pour le bien du corps.

Fondans. (Remèdes) Ce sont ceux qui fondent & dissolvent les humeurs épaissies, & coagulées. Tels sont le mercure doux, l'æthiops minéral, &c.

Formule. Description d'un Remède, qu'on prescrit avec certaines règles, pour le préparer selon l'art. Les *formules* commencent par l'un de ces caractères ℞ ou ℞, qui signifient en Latin *Recipe*, Prenez.

Fraisé, ée. On appelle du pain *fraisé*, celui dont on a bien manié la pâte.

Frumentée. Farine de froment dont on fait de la boüillie, ou autre mets. Elle se fait particuliérement d'une espèce de froment qu'on appelle *épeautre*, ou *épeautre double.* Voyez *Alica.*

G

Ganglion. Terme d'Anatomie. C'est un entrelacement de plusieurs nerfs, &c. qui se rencontrent & s'entrelacent en forme de peloton. Le Ganglion *Cervical supérieur* est le plus considérable de tous : Il est situé, de chaque côté, dans le Cou.

Ganglion. Terme de Chirurgie. C'est une tumeur contre nature, qui est dure, ronde, ou oblongue, sans douleur, ni changement de couleur à la peau, & qui vient aux tendons des poignets, des mains, & des pieds.

Gangrène. Commencement de corruption & de mortification dans les parties molles du Corps, accompagnée d'insensibilité, d'une couleur livide, & d'une odeur cadavéreuse qui en éxhale. Quand la mortification est entiére, on l'appelle *sphacèle.*

Gargarisme. Remède liquide dont on se lave la bouche & la gorge, sans en rien avaler, & dont on se sert pour les maux de la bouche, des gencives, de la luëtte, & du gosier.

Gastrique, ou *Stomacal.* (Suc) C'est une lymphe qui est filtrée par de petites glandes dont la cavité de l'Estomac est parsemée, & dont les conduits excréteurs y versent ce Suc, qui sert à la dissolution des alimens.

Gastriques. (Artères & Veines) Ce sont les vaisseaux sanguins de l'Estomac.

Genre membraneux. On entend par-là en général toutes les *membranes* du Corps.

Genre nerveux. C'est tout ce qui est *nerf* dans notre Corps.

Glandes. Voyez *Filtre.*

Goëtre. Grosse tumeur contre nature, ordinairement ronde, qui croît en-dehors à la gorge, entre la peau & la trachée-artère.

Goutte-erratique. C'est le nom qu'on donne à la Goutte quand elle change de place, & qu'elle se fait sentir tantôt au pied, au genou, à la hanche, à la main, &c.

Gouttes-anodynes. Terme de Pharmacie. C'est une composition liquide dont l'*opium* fait la base. Sa dose est de quinze ou vingt gouttes dans une liqueur convenable.

Gradué, ée. Qui est augmenté par degrés ou petit-à-petit.

Gravitant, te. Qui opère par son poids ou sa pésanteur.

Gravitation. Poids, pésanteur.

H

Habitude du Corps. Terme de Médecine. C'est en général la compléxion, la disposition du corps humain, ou le tempérament ; & en particulier le *tissu spongieux*

de toutes ses parties extérieures, comme les chairs, la peau, &c. par où se séparent l'insensible transpiration & la sueur.

Halitüeux, se. Qui s'élève en vapeurs subtiles comme l'haleine.

Héliotrope. C'est l'herbe-aux-verruës.

Hémorrhagie. Perte de Sang de quelque partie du Corps que ce soit.

Hépatique. (Artère) C'est celle qui va au Foye.

Hépatique. (*Flux*) c'est un Cours-de-Ventre séreux, sanguinolent, semblable à de la lavûre de chair, & qui est sans tranchées.

Hétérogène. Qui est de différente nature ou qualité.

Homogène. Qui est composé de parties de semblable nature. Il est opposé à *hétérogène.*

Humeur Aqueuse. Terme d'Anatomie. C'est une des trois humeurs de l'œil, ainsi nommée parce qu'on croit communément qu'elle est fluide comme de l'eau : ce qui est une erreur ; car, dans l'animal vivant, & qui joüit d'une bonne santé, cette humeur est gluante, & ressemble assez à un blanc-d'œuf frais. Elle est salée, transparente, & sans odeur.

Humeur Cryſtalline, ou *Cryſtallin.* C'est une partie de l'œil, qui porte improprement le nom d'*humeur* ; car c'est un corps d'une consistence assez ferme, & qui est transparent comme du cryſtal, d'où lui vient son nom. Il est situé entre l'humeur *aqueuse* & l'humeur *vitrée*, vis-à-vis de la prunelle.

Humide radical. Terme de Médecine, par lequel on entend une humeur lymphatique, douce,

douce, onctueuse, balsamique, subtile, qui abreuve, pendant le cours de la vie, toutes les fibres du Corps, & qui les maintient dans un état de souplesse & d'élasticité, convenable pour l'exécution & l'entretien des fonctions.

Hydragogues. (Remèdes) Ce sont ceux qui purgent les eaux & les sérosités.

Hydrocéphale. Hydropisie de la Tête.

Hypnotiques, ou *Somnifères.* (Remèdes) Ce sont ceux qui procurent le sommeil.

Hypochondriaque. (Affection ou Passion) C'est le nom qu'on donne à la maladie de *vapeurs* dans les hommes.

Hystérique. (Affection ou Passion) C'est la maladie de *vapeurs* dans les femmes, autrement le *mal-de-mere.*

I

Ichoroſité. C'est proprement une espèce de sanie ou de pus qui découle des ulcères. On appelle aussi un sang *ichoreux* ou plein d'*ichoroſité*, celui qui abonde en sérosité salée & âcre.

Ictérique. (Remède) Qui appartient à l'ictère ou à la jauniſſe.

Identifié, ée. Qui est rendu de même nature.

Idiopathiques. (Maux) On nomme ainsi ceux qui sont propres & particuliers aux parties qu'ils attaquent, & qui ne sont point causés par aucune autre maladie ni accident primitif.

Jéjunum. Terme d'Anatomie. C'est le second des Intestins grêles. Il est entre le *duodenum* & l'*ileon.*

Iliaque (Passion), ou *Miſeréré.* C'est une

maladie où il semble que le ventre est serré comme par une corde ; l'on y sent une douleur très-aiguë, sur-tout dans l'intestin *iléon* ; & ce mal est accompagné d'une constipation totale, & d'autres fâcheux symptômes, principalement de vomissemens si énormes, qu'on rend souvent les excrémens par la bouche.

Iliaques. (Vaisseaux) Ce sont ceux qui se distribuent au bas-ventre, & aux parties qui l'avoisinent, ou qui en dépendent.

Imprégner. C'est tirer le suc ou quelque autre substance d'un *mixte*, par le moyen de l'humidité.

Indélébile. Qui ne peut s'effacer.

Indication. Terme de Médecine. C'est la connoissance qu'a le Médecin de l'état d'une personne qu'il traite, connoissance qui lui fait choisir les moyens les plus propres pour conserver la vie & la santé de cette personne, ou pour la guérir de la maladie dont elle est attaquée, ou du-moins pour en adoucir les symptômes.

Inertie. Paresse, relâchement, inaction.

Infiniment petits. Terme de Géométrie. Ce sont des quantités divisées à l'infini, c'est-à-dire, divisées autant qu'elles peuvent l'être.

Insidieux, se. Qui dresse des embuches ou des piéges.

Insomnie. Privation du sommeil, veille immodérée.

Intempérie. Terme de Médecine. C'est une mauvaise constitution, ou un défaut de tempérament qui pèche dans la juste proportion de ses qualités.

Intermission. Cessation par intervalles d'une

maladie qui vient par accès & à différentes repriſes.

Intermittentes. (Fiévres) Ce ſont celles qui reviennent par accès, ſouvent périodiques, & qui ceſſent entiérement dans les intervalles. Telles ſont la fiévre quotidienne, la tierce, & la quarte.

Iſchurie. Entiére ſuppreſſion ou rétention d'urine.

Iſolé, ée. Qui eſt détaché & dégagé, & ne touche point à un autre.

Iſthme. Terme de Géographie. C'eſt un petit eſpace de terre entre deux mers, lequel joint la Preſqu'iſle au Continent.

Jugulaires. (Veines) Ce ſont celles dont les quatre groſſes branches deſcendent le long du Cou, & qu'on diviſe, par rapport à leur ſituation, en deux *internes*, & en deux *externes*. Ce ſont ces derniéres qu'on ouvre dans la ſaignée de la gorge.

Julep. Terme de Pharmacie. C'eſt une potion altérative, compoſée ou d'eaux diſtillées, ou de ſucs clarifiés, ou de légéres décoctions, & édulcorée avec quelque ſyrop, ou avec du ſucre.

K

Karabé. Ambre jaune, Succin.

Kermès minéral. C'eſt la *Poudre des Chartreux*, qui eſt une préparation d'Antimoine.

Kyſte. Terme de Chirurgie. C'eſt une membrane en forme de veſſie, qui fait une tumeur remplie de matiére, ou liquide, ou épaiſſie, adipeuſe, charnuë, ou d'une autre nature.

D. Fig. 4.

L

Lacune. Fosse, enfoncement.

Larynx. Terme d'Anatomie. C'est la partie supérieure de la Trachée-Artère, qui est le conduit qui va aux Poûmons, pour servir d'organe à la respiration.

Laudanum. C'est l'Extrait d'*Opium.*

Laudanum liquide. Voyez *Gouttes-anodynes.*

Laxatifs. Ce sont des Médicamens, tant simples que composés, qui purgent doucement par le bas, en relâchant les fibres des intestins.

Leucophlegmatie. Voyez *Anasarque.*

Léviger. Rendre uni & poli quelque chose de raboteux. C'est aussi un terme de Pharmacie, qui signifie réduire une matiére dure en poudre impalpable ou très-fine sur le porphyre, &c.

Lientérie. Cours-de-Ventre dans lequel on rend les alimens cruds, ou à demi-digérés, peu de tems après qu'on les a pris.

Limphe. Voyez *Lymphe.*

Liniment. Terme de Pharmacie. C'est un remède topique ou externe, qui est onctueux, & de consistence moyenne entre l'huile & l'onguent. On s'en sert pour adoucir, calmer, résoudre, ramollir; pour dissiper les humeurs, fortifier les nerfs, &c.

Liqueur Minérale-Anodyne de M. HOFFMANN. C'est une composition chymique qui est fort en vogue en Allemagne, & dont on se sert avec un grand succès à Paris & ailleurs depuis quelques années. La véritable préparation de cette Liqueur n'est pas encore publique. On sçait cependant

en général que c'est une union, à différentes proportions, de l'*esprit-de-vin* avec l'*huile de vitriol*, dont on fait ensuite la distillation selon l'art. Il est des Chymistes dans cette Ville, qui font la Liqueur minérale-anodyne ; mais ils la composent presque chacun avec quelque différence. Quoiqu'il en soit, feu M. VILLEBRUN, habile Apothicaire, passe pour avoir été le premier qui l'ait faite à Paris : Il en tenoit le *procédé* de M. HECQUET, à qui M. le Chevalier GARELLI, premier Médecin du feu Empereur, l'avoit communiqué. La Veuve de M. VILLEBRUN, demeurante ruë de la Harpe, continuë aujourd'hui de débiter cette Liqueur à un prix modique ; & c'est de cette préparation dont parle M. HECQUET dans tous les endroits de cet Ouvrage où il ordonne la Liqueur minérale-anodyne. Je ne prétens pas néanmoins, en disant cela, rien ôter au mérite de celle qui se trouve chez trois autres fameux Apothicaires de Paris, dont deux sont de l'Académie R. des Sciences : Je fais sur-tout beaucoup de cas de la préparation de M. ROÜELLE, très-habile Chymiste & Apothicaire, demeurant Place Maubert. Mais la Liqueur que vendent ces Messieurs, est fort chère, & n'est point par-conséquent un Remède pour les Pauvres.

La Liqueur minérale-anodyne est claire & limpide comme de l'eau pure. Elle est très-pénétrante, d'un goût & d'une odeur agréable & aromatique. Cette Liqueur est toute sulphureuse ; & si on l'approche, à la distance de trois doigts, d'une chan-

delle allumée, elle s'enflamme aisément. Etant bien distillée & rectifiée, elle nage sur l'eau comme de l'huile. Si on y met le feu dans l'eau, elle y brûle entiérement sans que l'eau puisse l'éteindre. Son usage & ses vertus sont d'une fort grande étenduë. On peut les voir en détail dans la *Médecine Raisonnée Systématique* de M. HOFFMANN, qui vante beaucoup cette Liqueur, dont il est l'auteur. C'est sans contredit un des meilleurs remèdes de la Médecine *calmante*, & qui produit de très-bons effets dans une infinité de maux ; car il calme toutes les douleurs, & procure le sommeil. Sa dose ordinaire est depuis dix jusqu'à vingt ou trente gouttes (que l'on peut même réïtérer suivant le besoin) dans une cuillerée d'eau froide, ou dans quelque mêlange approprié à la maladie qu'on traite.

Lithontriptiques. (Remèdes) Ce sont ceux à qui l'on attribuë la vertu de briser la pierre dans les reins, & dans la vessie. Mais, quoi qu'on en dise, l'on n'a point trouvé jusqu'à-présent de véritable *Lithontriptique*, qui soit infaillible, & sans danger.

Lixiviel. Terme de Chymie, qui se dit des sels fixes alcalis, tirés par la lessive ou lotion des cendres des plantes.

Lohoch. Terme de Pharmacie. C'est un médicament pectoral, doux & sucré, en consistence de syrop épais. On le fait prendre par cuillerées, ou sucer au bout d'un bâton de réglisse.

Lotion. C'est, en Médecine, l'action de laver les pieds, les mains, la tête, les playes,

ou les ulcères avec quelque liqueur convenable. Ce mot se prend aussi pour la liqueur-même dont on se sert. En terme de Pharmacie, c'est une opération qui se fait en lavant quelque médicament dans de l'eau, ou dans quelque liqueur appropriée, soit pour le dépouiller de ses ordures, soit pour l'édulcorer & adoucir.

Loup. Terme de Chirurgie, qui se dit d'un ulcère malin, virulent, chanchreux, qui vient aux Jambes, & qui ronge & consume les chairs voisines; ce qui lui a fait donner le nom de *loup*.

Lucidité. Splendeur, éclat.

Lymphatiques. (Vaisseaux) Terme d'Anatomie. Ce sont ou les Artères blanches qui portent la *lymphe*, ou les Veines blanches qui la rapportent.

Lymphe. Terme de Médecine. C'est un Suc aqueux & spiritueux, contenu dans des vaisseaux particuliers, dont on vient de parler. Ce mot se prend aussi pour un Suc doux & comme laiteux, qui nourrit les parties.

Lymphe Gastrique. Voyez *Gastrique.*

——— *Nerveale.* Voyez *Esprits animaux.*

M

Macaroni. Mot Italien, qui se dit d'une sorte de mets préparé avec de la farine, du fromage, des jaunes-d'œufs, du sucre, & du safran. On cuit, en Italie, ces sortes de macarons dans le pot avec la viande.

Macération. C'est une opération de Pharmacie, par laquelle on met tremper à froid quelque médicament dans une liqueur

convenable, comme de l'huile, &c. pour l'attendrir, l'ouvrir, le ramollir, & en extraire les vertus. Elle ne se dit que des matiéres épaisses; & elle diffère de la *digestion*, en ce que celle-ci se fait à chaud.

Maladies aiguës. Ce sont celles qui sont fort vives, & qui ont bien-tôt fait leur cours, se terminant dans peu de tems par la guérison, ou par la mort, ou dégénérant en maladies *chroniques*. Voyez ce dernier mot.

Malaxer. Terme de Pharmacie. C'est ramollir les emplâtres, ou les pilules, en les maniant avec les doigts, ou en les battant dans un mortier.

Malléoles. Chevilles du Pied.

Manipulations. Terme de Pharmacie. Ce sont les maniéres dont on prépare les différens Remèdes.

Marasme. Extrême maigreur, consomption de tout le Corps.

Mars. C'est le Fer.

Martiaux. Remèdes tirés du Fer.

Masticatoires. Ce sont des remèdes solides, âcres, qu'on mâche, sans avaler, afin qu'ils échauffent la bouche, & qu'ils fassent cracher. Tels sont les feuilles de sauge, de bétoine, de tabac, la racine de pyrèthre, &c.

Maturatifs. (Remèdes) Voyez *Suppuratifs*.

Meable. Qui peut être traversé.

Mécanisme des parties. Terme de Médecine, qui signifie l'arrangement & la proportion des parties du Corps Humain, & l'ordre qui en résulte.

Méconium. On entend par ce mot les gros excrémens qui s'amassent dans les intestins du *fœtus* pendant la grossesse de la mere.

Médecine

Médecine Expectative. C'eſt celle qui attend, & qui laiſſe agir la Nature.

Mélancoliques. (Affections) Voyez *Hypocondriaque.*

Méliceris. Tumeur enkyſtée, molle, ſans chaleur, ni rougeur, ni douleur, & qui contient une humeur jaunâtre, épaiſſe, ſemblable à du miel, d'où cette Tumeur a pris ſon nom.

Membrane du Tambour. Voyez *Tympan.*

Méninges. Ce ſont les membranes qui enveloppent le Cerveau, ſçavoir, la *dure-mère*, & la *pie-mère.*

Menſtruë. Voyez Diſſolvant.

Mercure. Vif-Argent.

——— *doux.* Préparation de Mercure, qui eſt fort en uſage, ſur-tout pour purger les enfans, & tuer les vers. Sa doſe pour les enfans, eſt depuis deux ou trois grains juſqu'à dix, mis en bol avec quelqu'autre Purgatif. Celle pour les adultes va juſqu'à un ſcrupule, pris de-même.

Méſentère. Membrane qui eſt au milieu des Inteſtins, & à laquelle ils ſont attachés.

Minium. Mine-de-Plomb, ou Plomb rouge.

Miſéréré. Voyez *Iliaque.*

Mitification. Adouciſſement, allégement.

Mitifier. Adoucir, appaiſer, alléger.

Mixte. Terme de Chymie, qui ſe dit de tout ce qui eſt compoſé de différentes ſubſtances. Voyez *Analyſe*, & *Chymie.*

Mixture. Terme de Pharmacie. C'eſt un mélange d'eaux diſtillées, de ſyrops, de poudres, de confections, d'eſſences, d'élixirs, &c. pour prendre par la bouche, par cuillerées.

Môle. Terme de Médecine. C'eſt une maſſe

charnuë, dure, informe, qui s'engendre dans la matrice des femmes, au lieu d'un fœtus.

Mondifier. Nettoyer les playes & les ulcères, en les délivrant des ordures & des matiéres purulentes qui empêchent la régénération des bonnes chairs.

Mortification. Voyez *Gangrène.*

Mouchetûre. Scarification ou incision superficielle, c'eſt-à-dire, qui ne paſſe pas le tiſſu de la peau.

Mouvement Tonique. Terme de Médecine. C'eſt une ſorte de *preſſion* dans les membranes, une force intrinſéque & habituelle, par laquelle leurs fibres preſſent les Fluides pour les tenir en mouvement.

Mucilage. Terme de Pharmacie. C'eſt une matière viſqueuſe, gluante, épaiſſe, qu'on tire de différentes ſemences, racines, gommes, &c.

Mucilagineux, euſe. Qui eſt doux, onctueux, velouté.

Muqueux, euſe. Qui eſt de la nature du *mucus* ou de la morve, ou qui lui reſſemble.

Muſcle. Terme d'Anatomie. C'eſt un faiſceau épais de fibres ou filets, couvert d'une membrane, & qui eſt capable de s'allonger & de s'accourcir. Les *muſcles* éxécutent les différens mouvemens du Corps & de ſes parties.

Myope. Qui a la vûë fort courte, qui ne voit les objets que de fort près, & en clignant les yeux.

N

Napta, ou *Natta.* Groſſe Loupe, qui vient ſouvent au dos & aux épaules.

Narcotiques. (Remèdes) Ce ſont ceux qui produiſent l'aſſoupiſſement & un profond ſommeil. Ils ſont tirés, pour la plûpart, de l'*Opium.*

Nauſées. Envies de vomir, accompagnées de dégoût, d'anxiété d'eſtomac, & de flux de ſalive à la bouche.

Néphritiques. (Affections) Ce ſont des douleurs conſidérables, qu'on ſent dans les reins, & même dans les urétères, cauſées par quelque pierre, du gravier, du ſable, ou des glaires, engagées dans ces parties.

Néphritiques. (Remèdes) Ce ſont ceux qui ſont propres pour les maladies des reins, & ſur-tout pour la colique néphritique. Les uns ſont émolliens & adouciſſans, qui ſont les plus ſûrs. Les autres ſont apéritifs, atténuans, & irritans, qui ſont les moins ſûrs, ou les plus dangereux.

Nerf Intercoſtal. C'eſt une paire de Nerfs, qui deſcend de chaque côté, tout le long des parties latérales des corps de toutes les vertèbres, juſqu'à la partie inférieure de l'os *ſacrum*, où les deux Nerfs Intercoſtaux ſe terminent, & s'uniſſent enſemble, après avoir donné quantité de ramifications dans la poitrine, & dans tout le bas-ventre, & s'être ſouvent communiqués, chemin faiſant, avec la Paire Vague, qui eſt la huitiéme des nerfs de la moëlle allongée.

Nerf Optique. C'eſt un Nerf conſidérable, qui ſe termine au fond de l'œil. Les *nerfs optiques* ſont la ſeconde paire des nerfs qui partent immédiatement du cerveau. Ils vont chacun à l'œil du côté d'où ils ſortent. Leur épanoüiſſement, par ſa ſubſtance médullaire, forme la Rétine.

Nielle. Brouillard, ou espèce de rosée jaune, qui gâte les bleds, &c. qui sont prêts à meurir, en s'y attachant; & en les noircissant.

Nitre. Salpêtre.

Noctambule. Mot dérivé du latin *noctambulus*, qui se dit d'une personne qui marche & qui agit en dormant. Il y en a des exemples certains & surprenans. On dit encore *somnambule.*

Nutrition. Terme de Médecine. C'est une fonction naturelle, par laquelle le suc nourricier que les alimens fournissent, est *assimilé* & converti en la propre substance du Corps, pour réparer ses pertes. Voyez *Assimilation.*

O

Oeconomie animale. Terme de Médecine. C'est l'ordre, la justesse & l'harmonie, qui résultent de la *proportion* & de l'*équilibre* des parties du Corps Humain.

Oedême. Terme de Chirurgie. C'est une Tumeur blanche, molle, lâche, sans douleur, & ordinairement sans inflammation, cédant à l'impression du doigt & la retenant quelque-tems, causée par le séjour d'une humeur phlegmatique ou séreuse.

Oesophage. Terme d'Anatomie. C'est un conduit membraneux, qui s'étend depuis le fond du gosier, jusqu'à l'orifice supérieur de l'estomac, dans la cavité duquel il conduit le boire & le manger.

Oléagineux, euse. Qui tient de la nature de l'huile, ou dont on peut exprimer de l'huile.

Ondulation. Voyez *Oscillation.*

Ophthalmie. Inflammation des yeux, & pro-

prement de la tunique ou membrane appellée *conjonctive*. Cette inflammation est avec, ou sans écoulement de larmes ; ce qui fait distinguer deux sortes d'Ophthalmie, l'une *humide*, & l'autre *sèche*.

Orthopnoïque. Attaqué d'*orthopnée*, qui est une oppression si grande, qu'on ne peut respirer que debout, ou assis, & en élevant les épaules.

Os Ethmoïde, ou *Cribleux*. C'est un Os presque de figure quarrée, plus long que large, qui est enchassé dans une échancrûre à la partie supérieure du Nez, dans laquelle il descend, occupant une grande partie de sa cavité. On le nomme *cribleux*, parce qu'il est percé, comme un crible, de plusieurs petits trous.

Oscillation. C'est en général un mouvement de *vibration* ou d'élancement. Ce mot signifie, dans cet Ouvrage, une force de *ressort* dans les fibres, dans les membranes, & dans les vaisseaux, qui les entretient ou dans un mouvement manifeste de *systole*, & de *diastole*, c'est-à-dire, de dilatation, & de compression ; ou dans un trémoussement secret. De-sorte qu'au moyen de l'*oscillation*, tous les vaisseaux ont, les uns une sorte de battement, pour comprimer, battre & briser les sucs qu'ils contiennent ; & les autres un accourcissement & un allongement alternatif & habituel, ressemblant à celui par lequel les vers-de-terre s'allongent & se raccourcissent pour ramper : C'est un mouvement d'*ondulation* de haut en bas, au moyen duquel les fibres, par exemple, transmettent les *esprits* du cerveau aux extrémités du Corps.

Oxycrat. Mêlange de vinaigre & d'eau.

Oxymel Scillitique. C'eſt une eſpèce de Syrop, préparé avec deux parties de miel blanc, & une partie de vinaigre ſcillitique, qui eſt du vinaigre blanc où l'on a fait infuſer des oignons de ſcille.

Oxyrrhodin. Eſpèce de Liniment, fait avec deux parties d'huile roſat, & une partie de vinaigre roſat, mêlés & agités enſemble. On peut ſubſtituer à l'huile roſat quelqu'autre huile convenable. L'on frotte avec ce liniment les parties malades, pour calmer les douleurs & les inflammations.

P

Palliatifs. (Remèdes) Ce ſont ceux qui adouciſſent, calment & aſſoupiſſent les douleurs & les maux, ſans en ôter la cauſe. Tels ſont les remèdes narcotiques. De-même l'on appelle cure *palliative*, celle qui adoucit & rend ſupportable une maladie, ſans la guérir entiérement, comme la phthiſie, le cancer, &c.

Panacée. Terme de Médecine. C'eſt un remède qu'on eſtime univerſel, & avec lequel on ſe vante de guérir toutes les maladies. Les Chymiſtes ont donné le nom de *panacée* à quelques-unes de leurs préparations qui conviennent à pluſieurs maladies.

Panaris. Terme de Chirurgie. C'eſt une tumeur phlegmoneuſe, qui vient à l'extrémité des doigts, ou à la racine & aux côtés des ongles. Cette tumeur eſt dure & peu douloureuſe au commencement; enſuite elle s'échauffe, s'enflamme, devient ordinai-

rement rouge, excite une douleur pulsative très-aiguë, & se termine par la suppuration. L'on distingue trois espèces de Panaris. La première espèce, qui est la plus légère, n'occupe que les tégumens; on l'appelle vulgairement *mal-d'aventure*. La seconde a son siége dans la gaine des tendons. La troisiéme est entre le périoste & l'os. Ces deux derniéres sont les plus douloureuses, les plus difficiles à guérir, & les plus dangereuses.

Panchymagogues. (Remèdes) Les anciens Médecins ont donné ce nom à certains Purgatifs, qu'ils ont crû propres à purger toutes les mauvaises humeurs du Corps.

Pancréatique. Voyez *Suc Pancréatique.*

Panspermie. Mot forgé du Grec, qui signifie, dans le sens de l'Auteur, un mêlange ou amas confus de toutes sortes de semences, ou de substances de différente nature.

Papilles. Terme d'Anatomie. Ce sont de petites éminences, qui s'élèvent au-dessus du tissu de la Peau, & qui sont formées par un nombre infini de filets nerveux, semblables à des petites pyramides. On les nomme *mammelons*, *houpes*, ou *papilles nerveuses.*

Paracentèse. Terme de Chirurgie, qui se dit en particulier d'une petite ouverture qu'on fait, avec un *trocar*, au bas-ventre des Hydropiques, pour en tirer les eaux épanchées dans sa capacité.

Parégoriques. (Remèdes) Ce sont ceux qui calment, qui appaisent, qui adoucissent les douleurs. Ce sont les Anodyns de la premiére espèce. Voyez *Anodyns.*

Parenchyme. Terme de Médecine. On a donné ce nom, depuis ERASISTRATE, à la propre substance de chaque viscère.

Parotide. Terme de Médecine. C'est une tumeur contre nature, qui occupe les glandes appellées *parotides*, lesquelles sont situées au-dessous des oreilles. Cette tumeur est dure, phlegmoneuse, & souvent œdémateuse.

Parties Spermatiques. Voyez *Spermatiques.*

Pathognomoniques, ou *Univoques.* Termes de Médecine, qui se disent des Signes qui sont propres & particuliers à chaque Maladie, & qui en sont inséparables.

Pathologie. Partie de la Médecine, qui traite des Maladies, de leurs causes, & de leurs symptômes.

Paucité. Petite quantité.

Pédicule. C'est, en Chirurgie, le pied ou la racine d'une Excrescence.

Péninsule, ou *Presqu'isle.* Terme de Géographie. C'est une terre environnée d'eau de tous côtés, excepté d'un seul, qui forme un isthme ou langue de terre, par où la Presqu'isle tient au Continent.

Péricarde. Terme d'Anatomie. C'est la membrane qui enveloppe le Cœur.

Péricrâne. C'est une membrane d'une tissûre solide & serrée, quoique déliée & molle. Elle est d'un sentiment très-exquis, & revêt immédiatement tout le Crâne, à l'exception de l'endroit qu'occupe, de chaque côté, le muscle temporal, au-dessus duquel elle passe.

Périodique. Qui revient par accès, comme la fièvre, l'asthme, &c.

Périoste. C'est une membrane déliée, & d'un

sentiment très-délicat, laquelle révêt immédiatement tous les Os, à l'exception des dents, & des endroits des autres os par où ils s'entretouchent & s'emboëtent les uns avec les autres.

Péripneumonie. Inflammation du Poûmon, appellée vulgairement *fluxion-de-poitrine.* Cette maladie est accompagnée de fiévre aiguë, d'oppression, de difficulté de respirer, & souvent d'un crachement-de-sang. Quelquefois on crache le sang tout pur; & d'autres fois les crachats sont jaunes, & peu teints de sang.

Péristaltique. Terme de Médecine, qui se dit d'un mouvement propre & naturel aux Intestins, par lequel ils se meuvent de haut en bas. Il est semblable à celui des vers qui rampent; c'est-pourquoi on l'appelle aussi *mouvement vermiculaire.*

Pharynx. Terme d'Anatomie. C'est le commencement de l'œsophage. Il forme comme une espèce d'entonnoir, situé derriére le *larynx.* Son usage est de recevoir les alimens dans sa partie la plus ample, & de les introduire dans l'œsophage par celle qui est la plus étroite.

Philonium Romanum. Espèce d'Opiate anodyne & somnifère, où entre l'*opium.* Elle tient son nom d'un ancien Philosophe & Médecin, appellé PHILON, qui fut l'inventeur de cette composition, dont la dose est, par la bouche, depuis un scrupule jusqu'à un gros; & en lavement, depuis un gros jusqu'à trois.

Phlegmagogues. (Remèdes) C'est le nom qu'on donne aux Purgatifs estimés propres à évacuer, par les selles, le phlegme ou la pi-

tuite. Tels ſont l'agaric, le turbith, les hermodactes, la ſemence de carthame.

Phlegmon. Terme de Médecine. C'eſt en général une inflammation, c'eſt-à-dire, une chaleur immodérée & contre nature, univerſelle, ou particuliére, avec tumeur, ou ſans tumeur. Le *phlegmon* en particulier eſt une tumeur inflammatoire, arrondie, tenduë, ferme, accompagnée de rougeur, de douleur, & de pulſation. Cette tumeur, qui eſt cauſée par une abondance de ſang arrêté & accumulé par fluxion, vient principalement dans les parties charnuës.

Phlegmoneux, euſe. Inflammatoire, ou qui participe du phlegmon.

Phlogoſe. Terme de Médecine. C'eſt une diſpoſition inflammatoire, c'eſt-à-dire, une inflammation interne, ou externe, une ardeur, une chaleur contre nature, ſans tumeur.

Phlyctènes. Terme de Chirurgie. Ce ſont des puſtules ou petites veſſies qui s'élèvent ſur la ſuperficie de la peau, & qui contiennent une ſérosité âcre où ſanie ſéreuſe, jaunâtre, blanchâtre, ou ſanguinolente. Telles ſont les veſſies qui ſurviennent à la gangrène, & aux brûlûres.

Phœnigme. C'eſt un remède qui excite de la rougeur, & fait élever des veſſies ſur les parties du Corps où il a été appliqué. Tels ſont l'emplâtre véſicatoire, la ſemence de moutarde, le poivre, l'euphorbe, &c.

Phrénéſie. Délire continuel & furieux, accompagné de fiévre aiguë, d'inſomnie, & d'inflammation du cerveau & de ſes membranes.

Phthiſie, ou *Pulmonie.* C'eſt un amaigriſſe-

ment où une consomption colliquative de tout le Corps, causée par un ulcère, ou par des tubercules ulcérés, dans le Poûmon, & accompagnée d'une fiévre lente, d'une sueur nocturne, d'une légère difficulté de respirer, & d'une toux, dans laquelle on rend des crachats d'abord sanguinolents, & ensuite purulents.

Phthisique, ou *Pulmonique*. Qui a un ulcère, ou des tubercules ulcérés, dans le Poûmon.

Physiologie. Partie de la Médecine, qui traite des choses naturelles, c'est-à-dire, de toutes les parties tant solides que fluides qui composent le Corps Humain, dont elle examine la nature dans l'état de santé, dévoilant la structure de ses parties & leurs usages. Voyez *Oeconomie animale*.

Pie-mère. Terme d'Anatomie. C'est la seconde enveloppe membraneuse du Cerveau. La lame externe de cette membrane est appellée *arachnoïde* par quelques Anatomistes, qui en font une membrane distincte. Elle est très-déliée, & revêt partout le cerveau, & la moëlle de l'épine. La lame interne de la *pie-mère* fait des replis qui s'enfoncent dans tous les sillons du cerveau & du cervelet.

Pilule. C'est un médicament sec, en forme de petite boule, qu'on avale tout entier, enveloppé de pain-à-chanter, &c. pour en éviter le goût & l'odeur.

Pister. Terme de Pharmacie. Broyer, paîtrir dans un mortier avec un pilon.

Pistûre. Action de broyer, ou de paîtrir.

Placenta. C'est l'Arriére-faix ou le Délivre.

Pléthore. Surabondance de sang.

Pléthorique. Qui a trop de sang.

Plexus. Terme d'Anatomie. Ce sont, en parlant des nerfs, les entrelacemens particuliers que forment principalement les ramifications réciproques de l'un & de l'autre tronc de la Huitiéme Paire des Nerfs de la moëlle allongée, leurs rencontres mutuëlles, & leurs communications avec les filets des Nerfs Intercostaux.

Polenta. Bouillie faite avec de la farine d'orge.

Polype. Terme de Médecine. C'est une Excrescence charnuë, molle, ordinairement rouge, quelquefois livide ou blanchâtre, qui prend naissance du fond des narines, par une base étroite, & se divise en plusieurs branches. Il se forme aussi assez souvent dans les ventricules du Cœur, sur-tout dans le droit, des *polypes*, ou plûtôt des *concrétions polypeuses*, de la partie fibreuse & lymphatique du Sang.

Porphyriser. Terme de Pharmacie. C'est réduire en poudre impalpable ou très-fine sur le porphyre. Voyez *Alcohol.*

Portiéres des femelles. Terme d'Anatomie comparée. Ce sont les *cornes* de la Matrice en la plûpart des animaux. On les appelle aussi les *trompes*; mais ce dernier mot se dit plus particuliérement en parlant de ces organes dans la femme.

Potion. Médicament liquide, qu'on fait par un mélange ou une dissolution de différentes poudres, confections, électuaires, syrops, &c. dans diverses liqueurs, pour prendre par la bouche, à la cuillier, ou autrement.

Pourrissants. (Remédes) Voyez *Septiques.*

Premiéres-voyes. Terme de Médecine. On entend par ces mots l'Estomac & les Intestins

pris ensemble, ou les premiers *couloirs* qui reçoivent les sucs alimentaires.

Pression. Voyez *Systaltique*.

Pulment. C'est proprement un potage épais, fait de ris, de féves, ou choses semblables.

Pulpe. Terme de Pharmacie. C'est la partie moëlleuse des fruits, & de certaines racines. Ainsi l'on dit la *pulpe* de casse, de tamarins, de prunes, de bourroche, de guimauve, de grande consoude.

Puriforme. Qui ressemble à du pus.

Purulence. Matiére qui participe du pus, qui est mêlée de pus. Tels sont les crachats des Phthisiques, les selles des Dysentériques, les urines de ceux qui ont des ulcères aux reins, ou à la vessie, & les matiéres qui sortent de certains abscès ou ulcères.

R

Rachitis. C'est une maladie des enfans, appellée en François *noüure*. Quelques Médecins la nomment encore *chartre*; mais on ne voit pas que tous ceux qui sont en chartre, ayent les os recourbés & noüés. La *chartre* proprement dite consiste dans une langueur & une maigreur considérable de tout le corps, excepté la tête, qui est fort grosse, & le ventre gonflé & dur.

Rarescence. Raréfaction, subtilisation des liquides.

Rateleux, euse. Qui est malade de la Rate.

Raves du Limousin. Ce sont ces grosses Raves, dont la saveur est douce, & qu'on recueille en quantité principalement dans le Limousin, l'Auvergne, la Savoye, &c.

Récipient. Terme de Chymie. C'eſt un vaiſſeau de verre, ou de grès, qu'on adapte au bec d'un *alembic*, ou au col d'une *cornuë*, pour recevoir ce qui en diſtille.

Rectification. C'eſt une eſpèce de purification & d'éxaltation Chymique, qui ſe fait ordinairement par des diſtillations réïtérées. C'eſt ainſi qu'on *rectifie* les eſprits & les huiles, en les diſtillant pluſieurs fois, pour leur donner plus de ſubtilité, & en éxalter les vertus.

Remèdes Galéniques. Ce ſont ceux de l'ancienne Médecine, tirés pour la plûpart des Plantes. On les appelle ainſi pour les diſtinguer des Remèdes Chymiques.

Rémiſſion. Terme de Médecine. C'eſt la modération ou le relâchement d'une fiévre continuë, lequel arrive entre les redoublemens ou les accès. La *rémiſſion* diffère de l'*intermiſſion*, en ce que dans celle-ci la fiévre ceſſe entiérement juſqu'à un nouvel accès; au-lieu que dans la rémiſſion la fiévre ſubſiſte toûjours.

Rénitence. Réſiſtance.

Répercuſſifs. (Remèdes) Ce ſont ceux qui répercutent ou repouſſent & font rentrer les humeurs en dedans. Tels ſont les Rafraîchiſſants, & les Aſtringents.

Réſidence. Marc, réſidu. Voyez *Féculences.*

Réſilier. Réjaillir.

Réſilition. Réjailliſſement.

Réſolutifs. (Remèdes) Ce ſont des Topiques qui ont la vertu d'atténuer les humeurs arrêtées dans quelque partie, & de les diſſiper, ſoit en les faiſant tranſpirer par les pores de la peau, ſoit en les faiſant rentrer dans la voye de la circulation.

Voyez la liste de plusieurs de ces Remèdes au Tome III. pag. 207. 214.

Résolution. Ce mot signifie, en Chymie, la dissolution des *mixtes*, & leur réduction en principes. En Médecine, c'est l'atténuation & la dissipation des humeurs qui par leur séjour dans les vaisseaux, forment quelque obstruction, ou quelque tumeur.

Rétine. C'est une tunique de l'œil, qui est très-déliée, & de couleur blanchâtre. Elle est formée par la dilatation du nerf optique; & c'est sur elle que se fait l'impression des objets.

Rétrocession. Voyez *Délitescence.*

Révivifier. Terme de Chymie. C'est faire reprendre à un *mixte* sa première nature.

Rhagades. Terme de Chirurgie. Ce sont des fentes ou crevasses ulcérées, qui se font aux lèvres, aux mains, au fondement, au prépuce, aux parties naturelles des femmes, aux mammelons, & qui sont souvent accompagnées d'une rugosité & contraction de la peau, qui les rend fort douloureuses & fort incommodes.

Rhûmatisme. C'est une douleur qu'on sent dans les muscles, dans les membranes, & souvent dans le périoste même, & qui est accompagnée de pésanteur, de difficulté de se mouvoir, & quelquefois d'une fièvre irréguliére.

Rubéfiants. (Remèdes) Ce sont des Topiques âcres, dont l'application fait rougir la peau. Voyez *Phœnigme.*

S

Salin-lixiviel. Voyez *Alcali.*

Sang-suë. C'eſt un petit Inſecte noirâtre, ou petit Ver aquatique, qui ſe trouve dans les pays marécageux, & qui ſuce le ſang des animaux.

Sanie. Terme de Chirurgie. C'eſt un Pus ſéreux qui ſort des ulcères, particuliérement de ceux des jointures. La Sanie diffère du véritable Pus, qui eſt plus épais & plus blanc. Voyez *Ichoroſité.*

Scarification. Inciſion qu'on fait à la peau, avec une lancette, ou avec un biſtouri, pour en faire ſortir le ſang, ou quelqu'autre humeur.

Sciatique. C'eſt une ſorte de Goutte, qui a principalement ſon ſiége dans l'articulation de l'os de la cuiſſe avec l'os *iſchion.* La douleur qu'elle cauſe eſt fort vive, & elle occupe non-ſeulement la jointure, mais auſſi la hanche, les lombes, l'os *ſacrum*, la cuiſſe, le jarret, la jambe, & s'étend même quelquefois juſqu'à l'extrémité du pied.

Scrophules. Ecroüelles.

Scrophuleux, euſe. Qui concerne les écroüelles.

Sécrétion. Terme de Médecine. C'eſt une filtration & ſéparation qui ſe fait des humeurs alimentaires, & excrémentitielles, utiles, & inutiles, d'avec la partie groſſiére des alimens, ou de la maſſe du ſang, en différens organes du Corps.

Sécrétoires. (Vaiſſeaux ou Conduits) Ce ſont de petits vaiſſeaux, qui ſéparent quelque humeur de la maſſe du ſang. Voyez *Excrétoires*, & *Filtre.*

Sédatifs. (Remèdes) Ce ſont ceux qui calment les douleurs. Voyez *Anodyns.*

Sels fixes. Ce ſont des Sels que le feu ne fait point élever. Voyez *Acide*, & *Alcali.*

Sels

Sels neutres. Ceux qui ne sont ni absolument *acides*, ni absolument *alcalis*, mais qui tiennent des deux, les uns plus, les autres moins. Tels sont le sel marin, le sel gemme, le nitre, le vitriol, &c. On en a une preuve dans la composition du tartre vitriolé, du sel végétal, &c.

Sels volatils. Ceux que le feu fait élever. Voyez *Alcali.*

Semoule. C'est une pâte faite avec de la plus fine farine & de l'eau, & réduite en petits grains gros comme des grains de moutarde. On nous l'apporte principalement de Provence.

Septiques ou *Pourrissants.* (Remèdes) Ce sont des Topiques qui corrodent les chairs, en les fondant, & les faisant pourrir sans beaucoup de douleur. Tels sont l'arsenic, & les trochisques qu'on en compose avec le sublimé-corrosif, sur-tout quand on y ajoûte l'opium.

Séreux, euse. Qui abonde en sérosité, qui est aqueux.

Sérosité. C'est la portion la plus aqueuse, la plus claire & la plus transparente de la masse du Sang, & du Lait. Mêlée avec le Sang, & dans les vaisseaux lymphatiques, elle est confonduë avec la Lymphe.

Serpentin. Terme de Chymie. C'est un long tuyau d'étain, ou de cuivre étamé en-dedans, qui prend son nom de sa figure, car il monte en serpentant. On s'en sert pour faire l'esprit-de-vin.

Serratile. (Pouls) Terme de Médecine. C'est l'épithète que les Médecins ont donnée au Pouls qui est dur, & inégalement distendu suivant la longueur de l'artère.

Séton. Terme de Chirurgie. C'est une espèce

de cautère à deux émissaires, qu'on fait à la peau, avec une aiguille suivie d'une mèche de coton, ou d'une bandelette, qui passe d'une ouverture à l'autre, & qui reste dans l'ulcère, pour servir d'égout aux mauvaises humeurs, & détourner les fluxions. On applique ordinairement le *séton* à la nuque.

Sinus Frontaux, *&c.* Termes d'Anatomie. Ce sont des cavités qui se trouvent dans les Os du Crâne. Les deux *Sinus Frontaux* ou *Sourciliers* sont creusés dans l'Os Frontal au-dessus des sourcils; les deux *Sinus Maxillaires* (qui sont les plus grands de tous) se rencontrent dans les Os Maxillaires; & les deux *Sinus Sphénoïdaux* sont entre les deux tables de l'Os Sphénoïde.

Skirrhe. C'est une tumeur *glanduleuse*, dure, sans douleur, & qui est formée par l'épaississement des liqueurs.

Skirrheux, *se.* Qui est de la nature du *skirrhe.*

Solides. Terme de Médecine. Ce sont, dans le Corps Humain, les parties qui contiennent les *Fluïdes* ou les Humeurs.

Soporeuses. (Affections) Ce sont celles où le malade est assoupi entiérement, ou en partie. Telles sont l'*apopléxie*, la *léthargie*, le *carus*, le *coma*.

Soûclaviéres. (Veines) Ce sont deux grosses branches de veines, auxquelles on a donné le nom de *soûclaviéres*, parce qu'elles sont derriére & comme sous les clavicules.

Spasme. Terme de Médecine, qui signifie Convulsion, c'est-à-dire, la disposition des fibres contractées ou resserrées.

Spasmodique, ou *Spastique.* Convulsif, qui est

dans cette disposition des fibres.

Spasmodique-phlegmoneux. Qui participe de la convulsion, & de l'inflammation.

Spécifiques. (Remèdes) Ce sont ceux qui sont propres & particuliers à une maladie, ou qui conviennent particuliérement à certains maux plûtôt qu'à d'autres.

Spermatiques. (Vaisseaux) Voyez *Artères Spermatiques*, & *Veines Spermatiques.*

Spermatiques. (Parties) Terme d'Anatomie. Ce sont les parties du Corps Humain qui entrent dans la composition des autres organes. Les anciens Médecins les ont encore nommées *simples*, ou *similaires*, parce que leur substance paroît être la même dans toute son étenduë. Telles sont les fibres, les os, les cartilages, les membranes, les nerfs, les chairs, &c.

Sphincter. Terme d'Anatomie. C'est un muscle circulaire, situé à l'orifice du conduit d'une cavité, & qui s'ouvre ou se ferme selon le besoin, pour laisser sortir, ou retenir les matiéres que la cavité contient. Tel est le *sphincter* du pylore, de l'anus, de la vessie, &c.

Spléniques. (Vaisseaux) Ce sont ceux de la Rate.

Spléniques. (Remèdes) Ceux qui conviennent aux maux de la Rate.

Spontanée. Terme de Médecine, qui se dit de tous les mouvemens naturels du Corps, qui se font d'eux-mêmes sans la participation de l'ame, comme le mouvement du cerveau, du cœur, des artères, &c. On appelle encore *évacuation spontanée*, celle qui se fait d'elle-même, sans avoir été excitée par aucun remède; & *lassitude sponta-*

vée, celle qui survient sans cause manifeste.

Stagnation. Terme de Médecine. C'est une congestion ou collection de sang ou d'humeurs, qui n'ont pas entiérement perdu leur mouvement progressif dans les vaisseaux, mais qui y circulent lentement, soit à cause de leur abondance, ou de leur épaississement, soit en conséquence de l'*atonie* des vaisseaux par lesquels elles doivent passer.

Stase. Voyez *Stagnation.*

Stéatôme. Terme de Chirurgie. C'est une tumeur enkystée, indolente, sans changement de couleur à la peau, qui renferme une matière semblable à de la graisse ou à du suif.

Sterteur. Ronflement, râlement.

Stimulants. (Remèdes) Ce sont ceux qui, par leur acrimonie, excitent & irritent les fibres. Il y en a d'extérieurs, & d'intérieurs.

Strangurie. C'est une envie fréquente & involontaire d'uriner, dans laquelle on ne peut rendre l'urine qu'en petite quantité, ou goutte à goutte, avec beaucoup de douleur, de chaleur, & de cuisson.

Stricture, Resserrement convulsif.

Stupeur. Engourdissement des membres.

Sublimer. Terme de Chymie. C'est faire élever ou volatiliser quelque matière au haut d'une cucurbite, ou d'un matras, par le moyen du feu.

Substance Corticale, ou *Cendrée.* Terme d'Anatomie. C'est la première substance du Cerveau. Elle est nommée *corticale*, parce qu'elle est comme l'écorce de ce Viscère, & l'environne de toutes parts. On l'appelle

cendrée, à cause sa couleur grisâtre.

Substance Médullaire. C'est la substance du Cerveau, qui est située sous la précédente. On l'a nommée *médullaire*, parce que sa consistence ressemble assez à celle de la moëlle.

Suc Gastrique. Voyez *Gastrique.*

Suc Pancréatique. C'est une liqueur qui se sépare du Pancréas, par un conduit particulier, & se mêle avec la *bile* dans les intestins.

Suc Nerveux. Voyez *Esprits animaux.*

Sucre, ou *Sel*, *de Saturne.* Terme de Chymie. C'est une préparation de Plomb.

Suëtte. Fiévre maligne-épidémique, dont le principal symptôme est une *sueur* abondante & colliquative, accompagnée de frissons, de tremblement, & d'autres fâcheux symptômes, qui font périr les malades quelquefois en vingt-quatre heures.

Suppositoire. Terme de Pharmacie. C'est un médicament solide fait en pyramide arrondie, longue & grosse comme le petit doigt, qu'on introduit dans le fondement, pour faire aller à la selle & tenir lieu de lavement.

Suppuratifs. (Remèdes) Ce sont ceux qui facilitent la *suppuration.* Voyez Tom. III. pag. 211. 215.

Suppuration. C'est le changement qui se fait en *pus*, du sang & des autres humeurs, de-même que des fibres détruites, qui se dissolvent & se confondent avec la matiére purulente.

Sympathie. Terme de Médecine. C'est la convenance, la rélation, le rapport, le consentement qu'il y a d'une partie, ou d'une chose, avec une autre.

Symptôme. C'eſt un accident ou une affection contre nature, qui eſt produite par la maladie, ou par ſes cauſes, & qui diſparoît dès que ſa cauſe vient à ceſſer.

Synovie. Terme d'Anatomie. C'eſt une liqueur viſqueuſe, mucilagineuſe, & ſemblable à un blanc-d'œuf bien battu, laquelle ſe trouve dans toutes les articulations mobiles des os.

Syſtaltique. Terme de Médecine, qui ſe dit de ce qui a la vertu de reſſerrer, de contracter. C'eſt une épithète qu'on donne au mouvement du cœur, des artères, des nerfs, & de toutes les fibres nerveuſes, qui, par leur vertu *élaſtique*, ſe contractent, ſe reſſerrent continuellement & alternativement, broyent les humeurs, & en accélèrent le mouvement progreſſif.

Syſtole. Reſſerrement, contraction.

T

Tache phthiſique. Terme de Médecine, qui ſe dit lorſque la *phthiſie* eſt héréditaire ou vient de famille.

Taches albugineuſes. Tayes, ou taches blanches qui ſe forment à l'œil ſur la cornée.

Talpa. Terme de Chirurgie. C'eſt une eſpèce d'*athérôme*, qui ſe forme ſous les tégumens de la tête. Cette tumeur eſt molle, & de figure irréguliére : Elle eſt accompagnée de ſinus, & contient un pus blanc & épais comme de la boüillie.

Teigne. C'eſt une eſpèce de dartre corroſive, avec des croûtes épaiſſes & des écailles, dont la couleur eſt cendrée, ou jaunâtre.

Teinture. Terme de Pharmacie. C'eſt un ex-

trait liquide des *mixtes*, chargé de leur couleur & de leur vertu, séparé de leurs parties grossiéres, & fait par un *dissolvant* convenable.

Tendons. Terme d'Anatomie. Ce sont ces parties blanches du muscle, composées de fibres nerveuses, qui servent à lier les fibres charnuës, après quoi, se rassemblant, elles forment ce qu'on appelle *tendons* aux deux extrémités du muscle.

Ténesme. Epreintes fort douloureuses, qu'on sent au fondement, avec des envies continuelles & presque inutiles d'aller à la selle, sans rendre tout-au-plus que quelques glaires muqueuses, quelquefois sanguinolentes, ou purulentes.

Tente. C'est un petit morceau de charpie, ou de linge roulé en long, qu'on introduit dans les playes, & dans les ulcères, pour les empêcher de se refermer trop tôt, & pour entretenir leur suppuration.

Testudo. Terme de Chirurgie. C'est une tumeur enkystée, qui se forme aux tégumens de la tête. Elle est analogue au *méliceris*, plus molle que l'*athérôme* ou le *talpa*, large & ronde comme une écaille de tortuë, d'où vient son nom latin, qu'on a retenu en françois.

Tétanos. Mot Grec, qui signifie en particulier une espèce de convulsion, dans laquelle le Corps est droit & roide sans pouvoir pancher ni d'un côté ni d'autre.

Tête-morte, ou *Caput-mortuum.* Termes de Chymie. C'est la terre qui reste au fond du vaisseau, après qu'on a séparé les principes actifs d'un *mixte*, tels que le sel, l'esprit, le souphre.

Thérapeutes. Espèce d'anciens Religieux très-austères & très-pénitens. Quelques Auteurs les font Juifs, & d'autres disent qu'ils étoient Chrétiens.

Thorachique. Voyez *Canal Thorachique.*

Ton. Terme de Médecine. C'est l'état de fermeté naturelle de chaque partie du Corps Humain.

Tonique. Qui est dans sa tension naturelle.

Toniques. (Remèdes) Ce sont ceux dont on se sert extérieurement, ou intérieurement, pour fortifier les nerfs.

Topiques. (Remèdes) Ce sont ceux qu'on applique extérieurement sur les parties malades ; comme les cataplasmes, les emplâtres, les onguens, les collyres, &c.

Tormineux, euse. Qui cause des tranchées.

Transpiration insensible. Terme de Médecine. C'est une évacuation d'humeurs séreuses, lymphatiques, salines, & sulphureuses, qui se fait, tous les jours, par les pores de toute l'habitude du Corps, en manière de vapeur imperceptible. Il y a aussi une pareille *transpiration* interne.

Trituration. C'est, en Pharmacie, une opération par laquelle on réduit les médicamens solides en poudre subtile. En Médecine, c'est l'action de l'estomac qui broye les alimens pour en faciliter la digestion.

Trocar, ou *Trois-quarts.* C'est un instrument de Chirurgie, qui est un poinçon d'acier, renfermé dans une cannule d'argent. On se sert du *trocar* pour faire la ponction dans l'hydropisie du bas-ventre, dans l'hydrocèle, &c.

Tubercules. Terme de Médecine. Ce sont particuliérement des tumeurs inflammatoires, qui

qui naissent aux glandes, tant extérieurement qu'intérieurement, & qui tendent à suppuration.

Tumeur enkystée. Voyez *Enkystée.*

Tumeurs œdémateuses. Voyez *Oedème.*

Turgescence. Gonflement.

Tympan. Terme d'Anatomie. C'est une peau mince, transparente, dure, & tenduë comme la peau d'un tambour, (d'où lui vient aussi le nom de *membrane du tambour*) laquelle sépare l'oreille extérieure d'avec la partie moyenne & l'intérieure.

V

Vaisseaux Absorbans. Petites Veines dont les orifices aboutissent en-dehors à la peau, & aux membranes qui tapissent les cavités intérieures du Corps. L'usage de ces vaisseaux est de repomper les liqueurs, & de les porter dans la masse du sang.

—— *Capillaires.* Voyez *Capillaires.*

—— *Hémorrhoïdaux.* Ce sont les Artères & les Veines qui se distribuent au Fondement.

—— *Lactés*, ou *Veines Lactées.* Petits Vaisseaux, formés d'une membrane très-délicate, qui servent à recevoir le *chyle* des intestins, & à le charier ensuite aux glandes du mésentère, & de-là au réservoir du chyle.

—— *Préparants*, ou *Spermatiques.* Ceux qui servent à la Génération. Voyez *Artères Spermatiques.*

—— *Uterins.* Ceux de la Matrice.

Valvules. Espèces de soupapes membraneuses, qui se trouvent dans les veines, & aux

embouchures des gros vaisseaux du cœur ; &c.

Varices. Tumeurs molles, inégales, noüeuses ou tortueuses, livides ou noirâtres, indolentes, sans pulsation, qui sont causées par la dilatation de quelques veines engorgées d'un sang épais ou gêné, qui s'y ralentit. Elles viennent le plus souvent aux cuisses & aux jambes.

Veine Azygos. Voyez *Azygos.*

Veine-Cave. Voyez *Cave.*

Veine-Porte. Gros vaisseau qui se trouve dans le Foye, où il porte le sang pour la sécrétion de la *bile*, y faisant la fonction d'artère & de veine.

Veine-Pulmonaire. C'est celle qui est adhérente à la cavité gauche du Cœur, par une grande ouverture, & qui se vuide, dans cette cavité, de tout le sang qui a passé au-travers des Poûmons.

Veines Axillaires. Ce sont deux branches de Veines qui vont gagner l'Aisselle, une de chaque côté, après avoir porté le nom de *soûclaviéres* dans la Poitrine.

—— *Emulgentes.* Ce sont celles des Reins.

—— *Lactées.* Voyez *Vaisseaux Lactés.*

—— *Lombaires.* Celles qui sortent postérieurement des deux côtés de la veine-cave inférieure, près des vertèbres des Lombes. On divise ces Veines en supérieures, & en inférieures.

—— *Lymphatiques.* Voyez *Lymphatiques.*

—— *Spermatiques.* Celles qui rapportent le sang des organes de la Génération.

—— *Utérines.* Celles de la Matrice.

Ventouses scarifiées. On appelle ainsi les Ventouses, après l'application desquelles on

fait des *scarifications* à la peau avec une lancette : ensuite l'on applique de-nouveau les ventouses ; & alors le sang sort abondamment par les incisions.

Vergence. Tendance des humeurs vers quelque endroit du Corps.

Vermicelli. Mot Italien, qui se dit d'une sorte de mets préparé avec une pâte composée de différentes choses, & réduite en longs filets qui ressemblent aux Vers. C'est la même pâte que celle des *Macaroni.* Voyez ce mot.

Vertébrales. (Artères.) Ce sont celles qui passent par les trous des apophyses transverses des vertèbres du cou, & gagnent ensuite le grand trou occipital, par où elles entrent dans le crâne, pour se distribuer au cerveau, au cervelet, &c.

Vertèbres. Piéces osseuses qui composent l'épine du Dos, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de cette épine.

Vertu systaltique. Force ou puissance de *systole.* Voyez *Systaltique.*

Véscatoire. Remède topique qui ulcère la peau, & fait élever des vessies pleines de sérosité. Les *cantharides* sont la base de ce remède. On le prépare en emplâtre, ou en cataplasme.

Véscules du Poûmon. Petites cellules membraneuses, entassées les unes sur les autres, qui sont formées par les extrémités des tuniques qui tapissent la trachée-artère. Cet amas de petites cellules forme la plus grande partie de la substance du Poûmon.

Virus. C'est la même chose que *venin*, ou une qualité maligne, pernicieuse, vénéneuse, ennemie de la Nature. Tel est le

virus de la rage, de la lèpre, de la vérole, &c. le *venin* des serpents, des scorpions, &c.

Viscères. Parties principales du Corps, destinées chacunes à quelque fonction propre & principale ; comme le Foye à la *bile*, le Cerveau aux *esprits*, &c.

Univoque. (Signe) Voy. *Pathognomonique.*

Volatil, le. Qui est léger, qui s'envole, & s'échappe aisément.

Volatil-huileux. Qui est d'une matiére *sulphureuse*, très-affinée, & propre à s'échapper.

Volatilisation. Opération de Chymie, par laquelle on *volatilise* quelque matiére solide, ou liquide.

Volatiliser. Affiner, subtiliser une matière, la rendre *volatile.*

Voluble. Qui roule & qui tourne en rond facilement.

Vuidanges, ou *Lochies.* Evacuation de sang & d'humeurs qui sortent par la matrice, immédiatement après l'accouchement, c'est-à-dire, après la sortie de l'enfant & du délivre.

Vulnéraires. (Remèdes) Ce sont ceux qui sont propres pour la guérison des playes & des ulcères. On les distingue en externes, & en internes. Voyez la liste de la plûpart des externes, au Tome III. *pag.* 205. *& suiv.* 213. *&c.*

X

Xiphoïde. (Cartilage, ou Appendice) Terme d'Anatomie. C'est le bout du *Sternum* ou de l'Os situé au-devant de la Poitrine.

FIN DU II. TOME.

Delamare
me chargeant
de